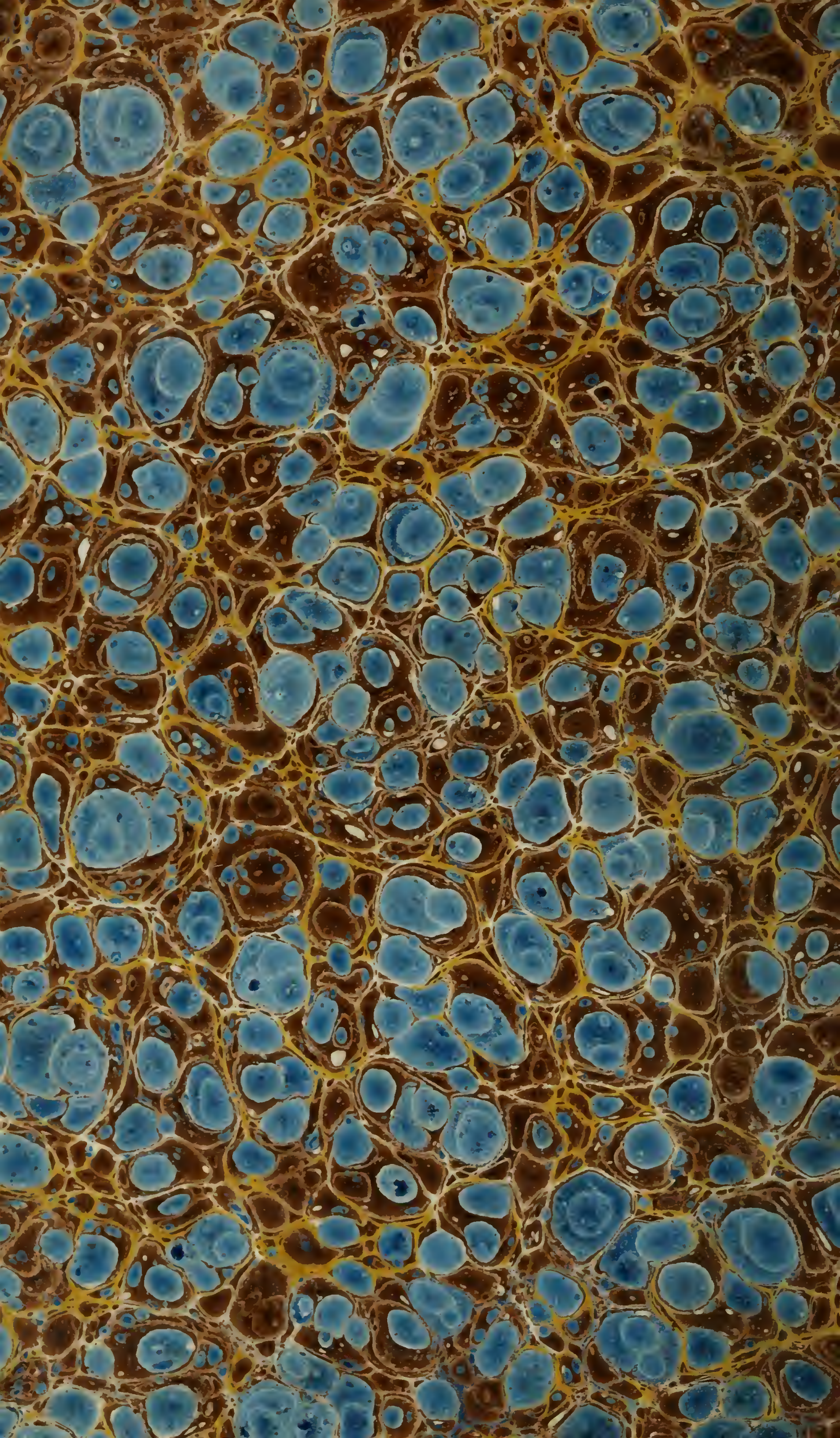
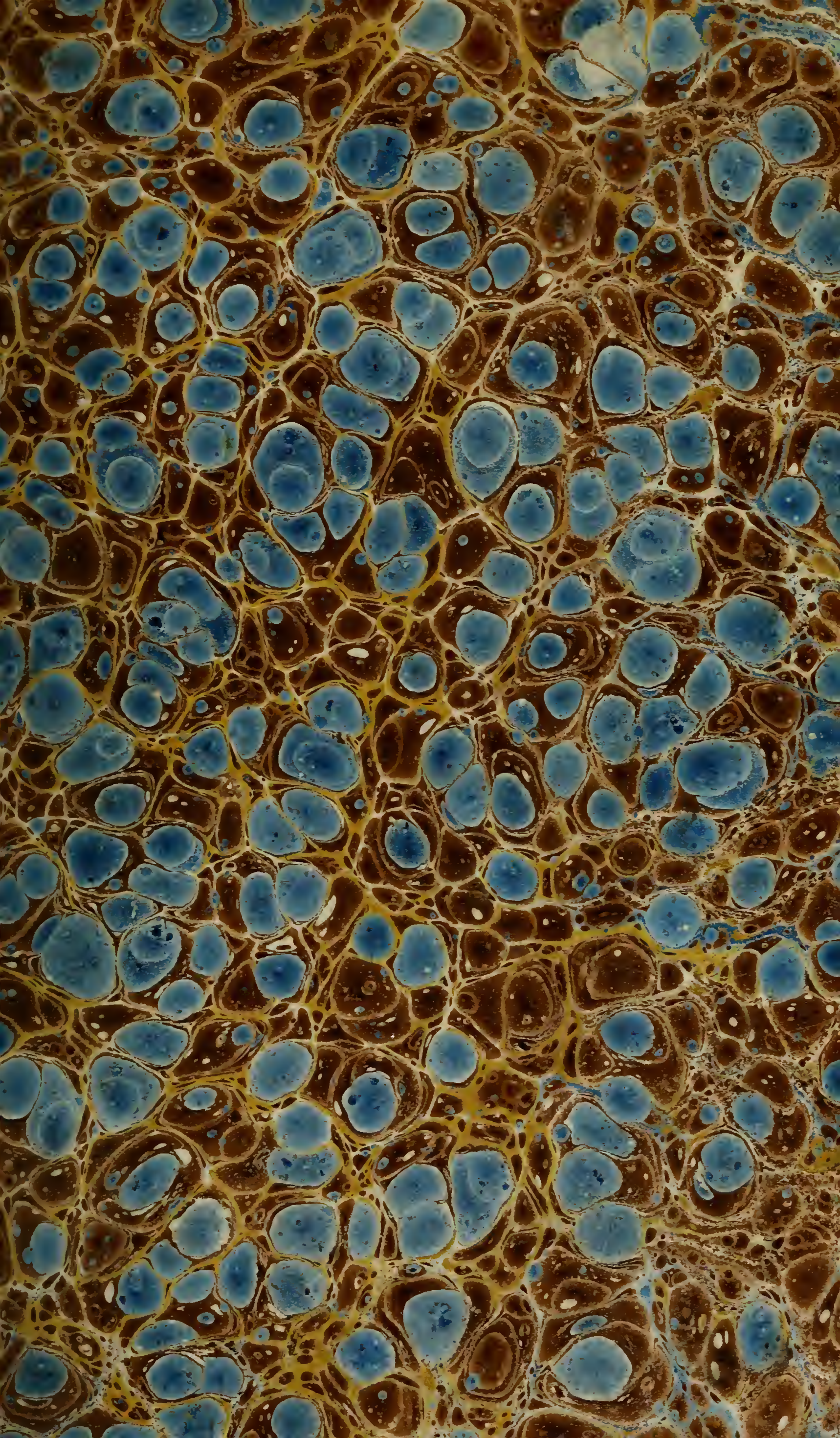






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

Tome Vingt-Huitième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1830.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,

PRÉFACE.

La Revue Britannique a obtenu un nombre de souscripteurs que n'avaient pas encore atteint, en France, les recueils périodiques. Malgré les concurrences multipliées qu'elle-même a fait naître par son succès, elle continue à faire de nouveaux abonnés; et tout lui présage qu'à cet égard elle pourra bientôt rivaliser avec les revues anglaises, ses émules et ses modèles.

Nous avions une double tâche à remplir : la première et la plus importante de satisfaire les esprits positifs et sérieux, en recueillant tout ce qui pouvait les intéresser ou les instruire. Notre ambition était qu'un jour la collection de la Revue Britannique fût comme des espèces d'annales, comme une vaste histoire, non des faits dont la presse quotidienne alimente ses feuilles, mais de l'esprit humain, de ses travaux, de ses découvertes dans les diverses branches de l'arbre encyclopédique. Dans ce but nous avons tenu nos lecteurs au courant des progrès de l'exploration du globe qui semble, en quelque sorte, s'étendre sous les pas des voyageurs. Nous avons signalé toutes les grandes applications des sciences aux besoins sociaux et aux arts industriels; et si les articles de ce genre n'ont pas été plus

communs, c'est que ces découvertes, ces grandes applications sont des événemens rares et non pas journaliers, comme le prouve la difficulté avec laquelle les recueils spécialement consacrés à l'industrie réunissent leurs matériaux. Nous avons aussi suivi les développemens des sciences économiques qui n'accroissent pas la richesse, comme l'industrie ou l'agriculture, mais qui en règlent le bon emploi. Nous désirions surtout prévenir le retour des fautes commises par l'administration française, en 1817 et dans les années suivantes, et dont les tristes conséquences pèsent encore sur la nation, en communiquant à nos compatriotes l'expérience financière que la Grande-Bretagne a acquise à ses dépens. De cette manière nous ne faisions, il est vrai, que réfléchir parmi nous les lumières qui brillent chez nos voisins ; mais si cette tâche était modeste, elle était utile. Au fond, le plus grand service que l'on puisse rendre aux hommes, c'est de les éclairer. La science a fait plus de bien au monde que la charité ; et, s'il fallait choisir entre les académies et les hospices, il vaudrait mieux, dans l'intérêt même du pauvre, sacrifier les seconds que les premières.

La Revue Britannique avait aussi à fournir une distraction agréable à ceux qui cherchent plutôt du plaisir que de l'instruction dans leurs lectures. Pour cela nous avons multiplié les tableaux de mœurs dont au reste le fond est réel, si le cadre en est imaginaire. Nous avons également recueilli

plusieurs de ces petits romans si originaux dont la littérature anglaise abonde, et qui sont aussi de l'histoire, pour qui sait les comprendre, puisque c'est celle du cœur humain. Quelquefois même nous avons inséré des poésies, quand le sentiment qui les avait inspirées était assez profond pour qu'elles pussent supporter une version en prose; ce qui est peut-être au surplus la meilleure manière de traduire avec quelque exactitude la poésie véritable; car il est bien difficile de la plier aux formes d'un rhythme étranger, sans lui faire perdre beaucoup de son originalité et de son caractère primitif.

Nous persévérerons dans ces voies puisque le public nous y a soutenus de ses encouragemens. Mais nous avons en outre une obligation spéciale à remplir, dans le cours de cette année; c'est de communiquer à nos lecteurs tout ce qui peut les éclairer sur la situation si étrange et si complexe de l'Angleterre. Que d'exemples à suivre, que d'autres à éviter dans ce spectacle singulier! La misère au milieu de tous les biens, et de l'accroissement continuel de la production et des consommations; tous les postes du ministère envahis par l'état-major de l'armée, et ce ministère, malgré sa composition et son origine, ne signalant que par sa timidité sa politique extérieure, et désarmant quand tout le sol de l'Europe orientale frémit encore des pas de cent mille Russes; l'opposition incertaine, loin de profiter des embarras de ses adversaires, ne les attaquant

qu'avec mollesse, et jusqu'à l'ardeur de M. Brougham paralysée ou assoupie ; un roi, magistrat suprême de plus de quatre-vingts millions de sujets, réduit au rôle d'un doge de Venise héréditaire, et dont même l'éclat extérieur s'efface au milieu de celui de l'aristocratie ; l'industrie, le commerce multipliant encore toutes les difficultés de la nation par leurs fautes, puis s'efforçant de les réparer par des prodiges. Ils y parviendront sans doute. La Grande-Bretagne a triomphé de ses embarras du dernier siècle, grâce aux merveilleux mécanismes d'Arkwright et à l'eau qu'elle vaporise dans les appareils de Watt. Aujourd'hui, pour sortir de ses embarras actuels, elle paraît être sur le point d'obtenir un agent nouveau encore plus puissant et moins dispendieux que la vapeur, dans l'acide carbonique, en profitant de la force prodigieuse qu'il développe, quand, après l'avoir converti en liquide par la double action de la compression et du refroidissement, on lui laisse reprendre sa forme gazeuse. Toute la difficulté est de modérer et de contenir cette force redoutable ; et tel était le problême qui occupait le génie de Davy quand la mort est venue si malheureusement le surprendre. S.

REVUE

BRITANNIQUE.

Économie Politique.

POLITIQUE COMMERCIALE

ET DOUANES DE LA FRANCE (1).

La politique commerciale de la France, et les effets qu'elle a déjà eus et doit avoir encore sur son industrie et sur le sort de ses habitans, ont commencé à attirer notre

(1) NOTE DU TR. L'approche de l'ouverture des Chambres nous fait une loi de publier dans la REVUE tout ce qui peut éclairer leurs discussions. C'est pour cela que, dans notre précédent numéro, nous avons inséré un article sur la situation relative des finances anglaises et de celles des principaux états du continent. En voici un autre qui nous intéresse d'une manière encore plus directe; c'est l'examen de la grande question de la liberté du commerce considérée relativement à la France. La plupart des vérités de l'économie politique sont tellement évidentes, qu'il suffit de les exposer pour en convaincre les esprits justes, et sans qu'il soit nécessaire de les appuyer de raisonnemens. Mais la question de la liberté du commerce est plus difficile et plus complexe : depuis long-tems elle divise des esprits pleins de sagacité et de vigueur; et MM. Say, Ferier et Dombasle la résolvent d'une manière différente. Quant à notre opinion particulière, nous avons déjà eu occasion de la manifester plusieurs fois dans nos numéros antérieurs. L'article que l'on va lire ne sera

attention. Il est en effet fort peu de sujets qui méritent davantage d'être étudiés. La direction qu'elle a prise exerce une influence puissante sur la fortune de trente-deux millions d'hommes ; et quand bien même elle nous serait tout-à-fait étrangère, elle devrait encore être pour nous un objet de curiosité et d'investigation philosophique. Mais telle n'est pas notre position ; et dans les expériences économiques que font maintenant nos voisins, nous sommes plutôt des parties intéressées que de simples spectateurs.

Le système adopté par leur gouvernement a long-tems prévalu parmi nous. Beaucoup de personnes assurent même que nos embarras actuels résultent en grande partie de ce que nous avons renoncé à quelques égards au vieux système prohibitif, pour adopter des principes plus libéraux et plus larges. Dans des circonstances semblables il est donc du plus grand intérêt d'examiner quels sont chez nos voisins les effets du système prohibitif. Depuis longues années leur gouvernement n'a jamais hésité à accorder aux diverses classes de producteurs toutes les protections qu'elles réclamaient. Quand un droit de 100 p. % ne suffisait pas pour empêcher l'importation d'un article étranger, on en mettait un de 200 ou même de 500, ou bien encore on le prohibait d'une manière absolue. M. de St.-Cricq était un ministre à la bonne vieille mode. Les restrictions, les prohibitions, les primes étaient, suivant lui, les sources naturelles de la grandeur et de la prospérité des nations, et la liberté du commerce le principe le plus actif de leur décadence. Le commerce et l'industrie de la France n'ont pas été sacrifiés à des hypothèses

pas une des pièces les moins intéressantes de ce grand débat, que la sagesse collective des nations aura sans doute terminé avant la fin du siècle. S.

et compromis dans des essais hasardeux, pour nous servir de la phraséologie de nos adversaires. Depuis l'ère du consulat jusqu'à nos jours, ses ministres peuvent dire en toute vérité qu'ils ne se sont pas départis un seul instant des principes du système mercantile.

Il est par conséquent de la plus haute importance pour nous de voir quels sont les résultats actuels de ce système. Les manufactures de la France sont-elles dans un état florissant ? Ses fabricans ont-ils des débouchés pour leurs produits ? Les classes laborieuses y sont-elles satisfaites de leur situation ?

Nous n'hésitons pas à déclarer que c'est par la négative qu'il faut répondre à chacune de ces questions. A l'heure qu'il est, il n'existe pas en France une seule branche d'industrie qui soit dans une situation prospère. Celles même que protége de tous côtés le rempart des prohibitions sont loin de suivre une progression ascendante ; tandis que le vin, l'eau-de-vie et la soie, les principaux produits de la France, au moyen desquels elle faisait jadis un commerce d'exportation aussi étendu qu'avantageux, ne trouvent plus d'acquéreurs. La détresse dans les départemens du midi est générale. Loin d'être satisfaits de leur position, les principaux négocians de Bordeaux et de Paris, et de plusieurs autres grandes villes, ainsi que beaucoup de propriétaires et de cultivateurs, ont fait des pétitions aux chambres, pour réclamer la destruction ou la modification du système prohibitif ; et quoi qu'en puissent penser ses partisans, ils ont signalé ce système comme une erreur déplorable, et comme entièrement subversif de la propriété nationale.

Napoléon a été le grand apôtre pratique du système prohibitif qui se conciliait à merveille avec le goût qu'il avait de tout régler et de tout conduire. Pendant la durée

de son ascendant, il adopta tous les moyens qui étaient en son pouvoir, pour exclure des marchés de la France les produits fabriqués au dehors, et la mettre en situation de se suffire à elle-même. C'était une des pensées dominantes de son règne ; ce fut aussi une des causes principales de sa chute, comme il nous serait facile de le faire voir. Peut-être est-ce par cette considération et par un sentiment de reconnaissance que ce système a été si religieusement conservé par les ministres de ses successeurs. Sans doute les circonstances exigeaient qu'ils intervinssent jusqu'à un certain point pour prévenir la violence de la secousse qui aurait eu lieu, si à l'époque de la restauration ils eussent pris sur-le-champ une ligne de conduite différente. Le système continental avait donné naissance ou favorisé le développement de certaines industries pour lesquelles la France n'a aucune aptitude naturelle, et qui pourtant eussent été exposées aux plus grands périls, si on eût proclamé immédiatement la liberté absolue du commerce. Si, par exemple, les sucres coloniaux eussent été admis dans la consommation, moyennant un droit léger, la fabrication du sucre de betterave aurait bientôt été anéantie ; et quoiqu'il n'y ait aucune bonne raison pour qu'un système qui impose un lourd fardeau sur la totalité des consommateurs soit indéfiniment prolongé pour le seul avantage d'un petit nombre d'individus, cependant comme ces individus ne s'étaient engagés dans cette industrie que sur la garantie des lois existantes, il eût été injuste de réformer brusquement cette législation, et il ne fallait y procéder que d'une manière graduelle. Pendant la durée des hostilités, le commerce du fer avait pris en France une grande extension, soit par suite des entraves que la guerre mettait à l'exportation, soit à cause des besoins qu'elle en avait pour la fabri-

cation des armes. A la paix, afin que le retour de la concurrence du dehors n'écrasât pas les établissemens nationaux, il aurait fallu diminuer lentement et graduellement les droits qui existaient au commencement de 1814, jusqu'au moment où le commerce serait devenu tout-à-fait libre. Une marche semblable eût été suivie à l'égard de l'importation des tissus de laine, de coton, etc.; et de cette manière on eût fait aussi peu de dommage que possible à ceux qui avaient disposé de leurs capitaux, comme si ce système devait être permanent, tandis qu'on eût peu à peu soulagé le public des fardeaux qui pesaient sur lui, en laissant voir l'époque prochaine où il en serait entièrement délivré.

Cette sage direction, qui conciliait tous les intérêts, ne fut pas celle qu'adoptèrent les ministres de Louis XVIII; ils allèrent même beaucoup plus loin que Napoléon. Ce dernier du moins n'ignorait pas que vendre et acheter sont précisément, dans le commerce, ce que l'action et la réaction sont dans le monde physique, et qu'il était impossible d'exclure les produits du dehors des marchés de la France, sans empêcher, en même tems, l'importation des produits français dans les contrées étrangères. Mais M. de St.-Cricq pensa que des choses si incompatibles pouvaient se concilier, et il donna au système continental une extension à laquelle Napoléon n'avait jamais songé. Le droit sur les fers étrangers, qui était resté stationnaire, depuis 1790, à 2 fr. 20 cent. le quintal, fut porté à 15 fr., c'est-à-dire à plus de six fois au-dessus de l'ancien tarif, sous prétexte que cette élévation du droit était indispensable pour préserver les maîtres de forges d'une ruine imminente. Mais ces droits se trouvant encore insuffisans pour leur assurer le monopole qu'ils voulaient avoir, il fut porté en 1822 de quinze à vingt-

cinq francs le quintal; ce qui faisait un accroissement monstrueux de 1136 p. % aux droits qui existaient sous l'empire.

La même chose eut lieu dans tout l'ensemble du système. Pendant la guerre, la Martinique et la Guadeloupe avaient souffert un préjudice irréparable; le sucre qu'elles produisaient, ainsi que la Guyane française, se trouvait réduit à presque rien, et les planteurs étaient écrasés de dettes. C'était une occasion singulièrement favorable de se délivrer du monopole colonial. Un droit modéré eût pu être imposé aux sucres exotiques importés en France, tandis qu'une exemption temporaire de ce droit eût été accordée aux producteurs du sucre indigène. Mais cette marche était trop simple et trop évidemment utile pour être suivie par l'administration. Au lieu de tâcher de favoriser le plus possible les intérêts de trente-deux millions de Français confiés à leurs soins, en les mettant à même d'obtenir au meilleur prix un article aussi indispensable que le sucre, des hommes d'état ignorans ou mal avisés s'appliquèrent non pas à protéger, mais à recréer des colonies qui n'existaient plus. Ce fut dans ce but qu'un droit de 20 fr. par quintal fut mis en 1814 sur tous les sucres des nations ou colonies étrangères, en sus du droit imposé sur le sucre venu des colonies françaises. En 1816, ce droit fut élevé à vingt-cinq francs; en 1820, à trente francs; et, en 1822, à cinquante. Comme le droit sur le sucre des colonies françaises est de quarante-cinq francs, il en résulte que celui qui est supporté par le sucre venu de l'étranger est de quatre-vingt-quinze.

Si les îles françaises eussent été aussi productives que celles des autres puissances maritimes, ce système aurait eu moins d'inconvéniens. Mais il s'en faut bien que cela soit ainsi : il a été démontré que, tandis que les Antilles

françaises ne donnent que 2,500 ou 3,000 kilogrammes de sucre par hectare, Cuba et Porto-Rico en donnent de 6 à 7,000. Ainsi donc, dans l'unique but de rétablir les plantations de deux petites îles de l'Atlantique d'une stérilité relative, qui, si la guerre éclatait entre la Grande-Bretagne et la France, seraient enlevées à celle-ci dans moins de six mois, son gouvernement a doublé le prix du sucre qui y est consommé; ce qui, indépendamment de tous les autres inconvéniens, a eu celui d'imposer sur la généralité des consommateurs une charge directe qui ne peut pas être évaluée à moins de trente-cinq millions de francs par an.

Pendant l'ascendant de Napoléon, la France comprenait le royaume des Pays-Bas; et l'Italie ainsi que la meilleure partie de l'Allemagne étaient ouvertes à ses produits. Aussi, quoique les relations maritimes qu'elle entretenait jadis eussent presque entièrement cessé, elle retrouvait un écoulement facile pour ses vins, ses soies et les autres fruits de son sol. Mais quand Napoléon fut renversé, et que la France rentra dans ses anciennes limites, les libres relations qu'elle avait eues avec les pays contigus à ses frontières cessèrent d'avoir lieu. Ce fut elle qui donna la première le mauvais exemple. Les Suisses étaient dans l'habitude d'envoyer un grand nombre de bestiaux en France; mais le gouvernement français, non moins zélé pour les intérêts des propriétaires fonciers que pour ceux des maîtres de forges, ferma ses frontières aux bestiaux des Suisses. Ceux-ci à leur tour, qui n'avaient pas assez de charité chrétienne pour rendre le bien pour le mal, se vengèrent en haussant tellement leurs droits sur les vins de France, les soies, etc., qu'ils équivalaient presque à une prohibition. La même chose eut lieu pour d'autres articles. Les Allemands, par

exemple, avaient librement introduit leurs toiles en France, sous le gouvernement de Napoléon. A la restauration ces toiles furent chargées de gros droits; et l'Allemagne punit la France en imposant des droits semblables sur ses produits. Voyons maintenant quels sont les résultats de cet état de choses.

Les hauts droits mis sur les fers étrangers en 1814 et 1822, en réduisant les importations du dehors et en élevant le prix des fers indigènes, ont attiré de grands capitaux dans cette branche d'industrie qui a pris une extension rapide. En 1818, la quantité de fer brut produit en France a été de 1,140,000 quintaux métriques; en 1825, elle s'est élevée à 1,976,000 quintaux; et aujourd'hui on l'évalue à 2,269,000. Il y a maintenant en France 393 hauts fourneaux, dont quatorze font usage de charbon de terre; tandis qu'en 1819, il y en avait seulement 290, dont pas un seul n'employait ce combustible. Ainsi le système exclusif paraît avoir réussi à cet égard.

Mais l'élévation du droit d'entrée n'a pas seulement accru la production du fer en France; elle a en même tems beaucoup augmenté son prix ainsi que celui du bois. Si le fer étranger eût été entièrement exclu, on eût pu difficilement déterminer l'élévation de prix occasionnée par le droit; mais comme l'importation du fer étranger s'élève encore à 80 ou 90,000 quintaux, dont la plus grande partie paie un droit de vingt-cinq francs, il est clair que, terme moyen, le prix de la totalité des 2,269,000 quintaux produits en France a dû s'augmenter dans une proportion à peu près équivalente: mais en calculant seulement vingt francs par quintal, on aura pour les deux millions et plus de quintaux mentionnés ci-dessus, une somme de 40,538,800 fr. pour le coût direct de la protection accordée aux maîtres de forges du pays.

Or, attendu que le nombre d'individus employés dans cette branche d'industrie n'excède pas 80,000, la prime qui leur est payée par les consommateurs s'élève à plus de 500 fr. pour chacun.

Mais malgré cette prime les maîtres de forges sont maintenant dans une position fort peu satisfaisante. Tous ceux qui ne sont pas étrangers à la marche des affaires commerciales auraient pu prévoir que le stimulant donné à cette fabrication par les énormes additions faites au droit d'entrée en 1814 et 1822 n'aurait qu'un effet passager; et que, lorsque tous les capitaux nécessaires pour alimenter la nouvelle industrie se seraient retirés des fabrications moins favorisées, les bénéfices et les émolumens de tous ceux qui y seraient employés se nivelleraient au taux commun. Une circonstance qui aurait pu également être prévue, mais à laquelle il paraît qu'on n'avait fait aucune attention quand on établit les droits, a puissamment contribué à produire ce résultat, en même tems qu'il a imposé au public un nouveau fardeau. Les dix-neuf vingtièmes de tout le fer produit en France le sont au moyen du charbon de bois; et la multiplication des fourneaux a dû avoir une très-grande influence sur le prix du combustible. C'est en effet ce qui est arrivé. En Champagne, par exemple, la corde de bois qui, en 1819, 20 et 21, se vendait de 3 fr. à 3 fr. 50 c., valait, en 1826, de 9 à 10 fr. A Châtillon-sur-Seine, la banne de charbon qui coûtait 16 fr. en 1822, en coûtait plus de 23 en 1827. Dans les Ardennes, la corde de bois qui ne valait que 7 à 8 fr. en 1821, se vend aujourd'hui de 12 à 13 fr. Le produit des ventes de bois faites pour le compte de l'état, qui, à cette même époque, ne s'était élevé qu'à vingt millions de francs, a dépassé trente millions en 1828.

Aussi, par suite de cet accroissement extraordinaire dans le prix du combustible, la production du fer n'est pas plus avantageuse qu'elle ne l'était en 1822, avant que les droits fussent portés à vingt-cinq francs. M. Héron de Villefosse pense que les maîtres de forges de la Haute-Saône ne pourraient aujourd'hui obtenir les profits qu'ils réalisaient avant l'élévation du prix du combustible, à moins qu'on ne leur donnât soixante francs de la même quantité de fer qu'ils vendaient autrefois de cinquante à cinquante-cinq. M. Muel Doublat, qui exploite des forges considérables dans le département de la Meuse, assurait à la commission d'enquête qu'autrefois les maîtres de forges faisaient quelques profits, en vendant à quarante-cinq francs les qualités inférieures, et qu'ils perdent aujourd'hui, en les vendant à cinquante. Cette différence résulte, selon lui, de ce qu'en 1819 la banne de charbon coûtait environ dix-huit francs, tandis qu'actuellement elle coûte trente-sept francs cinquante centimes.

L'exclusion des fers étrangers n'a donc pas eu seulement pour résultat d'élever, de vingt-cinq à cinquante pour cent, le plus utile des métaux ; elle a haussé dans une proportion semblable le prix du bois. Or, si nous calculons que le bois est le seul combustible de la presque totalité de la France, nous pourrons nous faire une idée du fardeau imposé au pays, dans l'intérêt d'une classe unique de producteurs, qui même a cessé de trouver son compte à ce qu'on a essayé de faire pour elle. Les propriétaires de forêts sont par le fait les seuls qui aient profité des droits imposés en 1822 et 1824.

Notre but, dit le gouvernement de la France, est d'en faire un grand pays manufacturier ; et pour y parvenir, il fait hausser dans une proportion énorme le bois et le fer, c'est-à-dire les deux articles les plus utiles à l'in-

dustrie manufacturière. Les maîtres de forges reconnaissaient eux-mêmes que l'accroissement des droits qu'ils réclamaient et qu'ils obtinrent en 1822 hausserait de cinquante francs le prix d'une charrue. Peut-être avait-on supposé que cette hausse n'affecterait que les instrumens aratoires, et, par cette raison, on l'avait considérée comme peu importante; mais il n'en fut pas ainsi, car l'industrie manufacturière en souffrit bien davantage que l'industrie agricole. M. Calla, constructeur de machines à Paris, a déclaré à la commission d'enquête, qu'il ne pourrait pas donner, à moins de 2,700 fr., telle machine qui n'en coûterait que 1,900 en Angleterre, c'est-à-dire les deux tiers du prix auquel elle se vendrait en France. M. Calla reconnaît qu'une bonne portion de cette différence doit être attribuée à l'habileté supérieure des mécaniciens anglais qui, elle-même, résulte d'une plus grande division de travail produite par une demande plus considérable. Il ajoute avec raison que le meilleur moyen d'accroître cette demande en France, et en même tems d'en diminuer le prix, serait de réduire les droits sur les matières brutes dont elles sont formées. Et cependant c'est en fortifiant ce système que M. de Saint-Cricq et ses émules pensent qu'ils mettront à même les fabriques de coton et les autres fabriques de la France de rivaliser avec celles de la Grande-Bretagne.

Le fait est que, si le gouvernement avait voulu étouffer l'industrie française et l'empêcher de s'établir sur des bases solides, il n'aurait pas pu employer de meilleur moyen. La richesse supérieure de nos mines de charbon, leur situation avantageuse, et les facilités du transport du minerai sur nos canaux et nos routes perfectionnées, nous donnent des avantages pour la fabrication du fer, contre lesquels la France tenterait vaine-

ment de lutter. M. Martin, fondeur à Rouen, interrogé à la commission d'enquête sur les causes auxquelles il attribuait la cherté des machines en France, répondit : « J'attribue cette plus grande cherté à ce que le combustible, les limes, l'acier, tout le matériel enfin de la fabrication, est trois fois plus élevé en France qu'en Angleterre. »

Un gouvernement éclairé, qui eût voulu faire avancer ses sujets dans la carrière de la richesse et de la civilisation, ne les eût pas laissés consumer vainement leur énergie dans d'inutiles efforts pour renverser des obstacles véritablement insurmontables ; et, au lieu de forcer la production du fer dans l'intérieur, il l'eût importé de tous les points où il eût pu l'obtenir au plus bas prix possible. Il serait difficile de dire au surplus si le système actuel a été le plus préjudiciable, en élevant le prix du fer, ou en empêchant sa fabrication de se perfectionner. Comment, en effet, une industrie, protégée de tous côtés contre la concurrence par des prohibitions, pourrait-elle faire des progrès rapides? « Je ne vois pas, dit M. Martin, que depuis sept ans que le droit protège la fabrication de la fonte française, les qualités se soient améliorées ; et, dès-lors, je doute qu'un tel résultat puisse être prochainement obtenu. » Un écrivain très-bien informé, et plutôt disposé à faire valoir l'industrie de ses compatriotes qu'à la déprécier, assure que les fourneaux des forges françaises sont si mal construits, qu'on ne peut les voir sans éprouver un sentiment de pitié ; qu'ils sont promptement hors de service ; et que, lorsqu'ils fonctionnent, ils ne donnent pas un tiers du fer produit par les fourneaux anglais.

Mais en voilà plus qu'il n'en faut pour nous convaincre de l'influence malfaisante produite sur le commerce du

fer par le système restrictif; nous allons examiner maintenant quelle a été son action sur le commerce colonial.

Le droit de 50 fr. par quintal imposé sur tous les sucres étrangers introduits en France, en élevant le prix des sucres français, a stimulé les cultures de la Martinique, de la Guadeloupe, de l'île Bourbon, de même que le droit d'importation sur les fers avait fait multiplier les fourneaux. Les importations de la Guadeloupe qui, en 1828, étaient de vingt-quatre millions de kilogrammes, s'étaient, en 1827, élevées à trente-deux millions. La Martinique, qui importait seulement dix-huit millions en 1822, en importait vingt-sept en 1828; et, dans la même année, l'île Bourbon qui, en 1820, n'avait produit que de quatre à cinq millions, en exporta treize millions. Ainsi donc, grâces au système de M. de Saint-Cricq, la Martinique et la Guadeloupe, quoique, terme moyen, elles ne donnent pas un tiers de la quantité de sucre que l'on obtiendrait à la Havane ou à Porto-Ricco avec le même capital, sont parvenues à obtenir pour elles et pour l'île Bourbon le monopole des marchés de la France.

Il résulte des comptes officiels que la quantité des sucres coloniaux et étrangers introduits en France, pour la consommation intérieure, en 1826 et 1827, s'est élevée, terme moyen, à 65,890,723 kilogrammes, ou 658,907 quintaux; mais le droit sur les sucres étrangers étant, comme nous l'avons vu, de 50 fr. par quintal, le prix du sucre doit se trouver augmenté dans une proportion équivalente, et les consommateurs français ne paient pas moins de 32,945,000 fr. en sus de ce qu'ils auraient à payer, si les sucres étrangers n'étaient pas plus taxés que les sucres coloniaux.

Malheureusement ce n'est pas encore là tout ce que

ces colonies coûtent à la France. De 1822 à 1826, un *drawback* équivalent au droit fut accordé à l'exportation des sucres français ; mais attendu l'élévation de leur prix, malgré la remise de droit, aucune portion de ces sucres ne put être exportée. Les sucres du Brésil, de Cuba, etc., qui se vendaient à bien meilleur compte, avaient pris possession exclusive des marchés du continent. Ce n'était pas assez pour M. de Saint-Cricq que ses bons amis les planteurs de la Martinique et de la Guadeloupe eussent le monopole de la France, il voulut aussi qu'ils pussent soutenir la concurrence avec ceux du Brésil sur les marchés du dehors. Dans ce but une loi fut rendue, en 1826, en vertu de laquelle le *drawback* accordé aux exporteurs des sucres français fût équivalent, non-seulement aux droits imposés sur ces sucres, mais aussi à la différence qui existe entre leur prix naturel et celui des sucres du Brésil et de Cuba ! Il résulte des comptes que nous avons sous les yeux que la prime ainsi payée à l'exportation des sucres français égale 22 fr. 54 c. le quintal ; et comme, grâce à cette prime, il y eut environ 700,000 quintaux d'exportés en 1828, la contribution imposée aux contribuables français, pour que quelques propriétaires d'esclaves aux Antilles pussent vendre leurs produits sans perte, s'éleva à 1,577,800 fr.

L'élévation du prix résultant de cet inconcevable système a probablement réduit la consommation du sucre en France au tiers de ce qu'elle aurait été autrement. Afin de faire voir son action, voici l'état officiel de la quantité de sucre consommée en France et en Angleterre pendant les huit dernières années :

Années.	Sucre consommé en France, évalué en kilog.	Id. évalué en liv. anglaises.	Sucre consommé dans la Grande-Bretagne, évalué en liv. anglaises.
1820.......	48,616,751	106,956,852	289,100,672
1821.......	46,439,327	102,166,519	299,742,688
1822.......	55,481,004	122,058,208	293,272,880
1823.......	41,542,856	91,394,832	318,379,712
1824.......	60,031,122	132,068,468	331,213,232
1825.......	56,080,506	123,377,113	297,467,408
1826.......	71,463,816	157,220,395	364,368,400
1827.......	60,317,631	132,698,788	338,374,392

Il résulte de ce tableau que la quantité moyenne de sucre consommée en France, en 1826 et 1827, montait seulement à 144,959,591 liv., tandis que la quantité moyenne consommée dans la Grande-Bretagne, à la même époque, s'éleva à 351,370,896 liv. Or, la population de la France est maintenant de trente-deux millions d'ames, tandis que celle de la Grande-Bretagne (non compris l'Irlande) est au-dessous de seize millions. Il résulte de ces chiffres que, quoique la population de la Grande-Bretagne ne fasse que la moitié de la population de la France, elle consomme deux fois et demi autant de sucre ; ou, en d'autres termes, qu'un Anglais prend cinq fois autant de sucre qu'un Français. La supériorité de cette consommation doit sans doute être attribuée en partie à la plus grande opulence des habitans de l'Angleterre, et surtout à l'usage général des infusions de thé ; mais elle résulte aussi des droits oppressifs que la funeste politique du gouvernement français impose sur les sucres étrangers. Ceux qui sont le plus à même d'avoir une opinion à cet égard sont généralement d'avis que, si les droits sur ces sucres étaient réduits au taux de 45 fr. par quintal au lieu de 90, la consommation s'élè-

verait à plus du double. Cette supputation nous paraît même trop modérée, car, en l'admettant pour vraie, un Français ne consommerait pas encore la moitié de ce que consomme un Anglais (1).

(1) Note du Tr. Aussi croyons-nous que cette détresse générale des classes ouvrières dans la Grande-Bretagne n'est que relative. Le prolétaire anglais a connu un état meilleur, et s'afflige de ce que cet état est modifié. Mais que dirait-il s'il descendait à la triste condition du prolétaire français, de celui des villes, comme de celui des campagnes, qui mange à peine une fois par semaine de la viande pour se soutenir dans ses pénibles travaux, et qui ne prend guère de sucre que dans les boissons qu'on lui donne, lorsque la continuité de ses fatigues l'a rendu malade? Il est au surplus très-facile de s'expliquer les causes de cette détresse dont se préoccupe le Parlement britannique, avec quelques-uns des chiffres de l'article inséré dans notre dernier numéro, sur la situation relative des finances anglaises et de celles des principales puissances du continent. Ces chiffres prouvent que si les consommations de la Grande-Bretagne se sont accrues depuis trente ans, dans une proportion très-forte, la population s'est augmentée dans une proportion encore supérieure. Que penser après cela de ceux qui s'opiniâtrent à voir dans les machines le principe de ses embarras, quand ces machines seules donnent les moyens de satisfaire, du moins en partie, aux demandes d'une population qui croît dans une progression menaçante? Nous répéterons, à cet égard, ce que nous avons déjà dit précédemment : sans machines les individus ne peuvent être riches qu'avec des esclaves, et les nations qu'au moyen des spoliations de la conquête. Rome n'avait fondé son opulence qu'en mettant le monde au pillage; Athènes qu'en s'emparant du fonds commun établi par ses alliés pour contenir ou repousser les Perses; et les Phocéens qu'en prenant les richesses accumulées à Delphes par la ferveur religieuse de plusieurs siècles. Il en est de même des autres peuples de l'antiquité, qui tous ont ignoré les méthodes abrégées de travail, et qui, par cette raison, considéraient la guerre comme l'industrie la plus lucrative. Au surplus il est naturel que l'on médise des machines, quand beaucoup de personnes considèrent encore comme un mal l'abondance de la production; comme si le bien-être général pouvait avoir une autre cause que la multiplicité de tous les genres de produits. On peut sans doute produire mal ou mal à propos, mais jamais trop. Supposons, par exemple, que des capitalistes entreprenans fondent des filatures et des tissages de toile de coton, dans quelques-uns de

Ainsi donc le système du gouvernement français, à l'égard du commerce du sucre, impose directement à ses sujets un sacrifice pécuniaire d'environ 1,400,000 l. (35,000,000 fr.) par an; les réduit à consommer moitié moins de sucre qu'ils ne feraient autrement, et force par conséquent un Français de se contenter d'une livre, quand chacun de nous en prend cinq.

On objectera sans doute que la France doit à ce système l'établissement des fabriques de sucre de betteraves, et que cela peut être considéré comme une compensation de ses munificences envers la Martinique et la Guadeloupe. A cet égard, comme à d'autres, les ministres des Bourbons ont été les copistes serviles du gouvernement de l'empire. Cette exploitation a commencé sous le système continental; elle était protégée par Napoléon, qui, conformément aux doctrines consacrées du système mer-

ces archipels de la mer du Sud, qui montrent depuis quarante ou cinquante ans une aptitude si remarquable pour les arts de la civilisation, qui ont adopté plusieurs de nos usages, et qui en adopteraient bien davantage, s'ils étaient plus riches. Rien certes ne paraîtrait devoir convenir davantage à ces hommes que les dessins des voyageurs nous représentent souvent bizarrement vêtus d'un frac européen placé sur leur peau sans l'intermédiaire d'une chemise. Il est possible que ces fabriques, avec la matière première sous la main et des chefs intelligens, obtinssent d'abord quelques succès, et qu'elles employassent une portion notable des plus pauvres habitans; mais bientôt les produits cesseraient de s'écouler, et les ouvriers congédiés languiraient sans ouvrage. Les économistes du pays qui pourraient, sans beaucoup de peine, être aussi forts que quelques-uns des nôtres, ne manqueraient pas sans doute d'attribuer cette crise à la surabondance des produits, tandis qu'elle viendrait au contraire de leur insuffisance, ou, en d'autres termes, de ce qu'une partie de la population n'aurait pas fait assez pour être en mesure d'acheter ce qu'aurait fait l'autre; et en effet, malgré l'avilissement des produits de la fabrique, la plus grande partie des habitans serait probablement forcée de continuer à se passer de linge, parce qu'elle n'aurait rien à donner en échange. S.

cantile, croyait de bonne foi que le meilleur moyen d'enrichir ses sujets, c'était de leur faire payer quarante ou cinquante sous du sucre indigène, qui ne leur aurait coûté que dix ou douze sous, s'il eût été acheté sous les tropiques. Cette industrie nouvelle reçut une vive atteinte à la chute de Napoléon; mais elle reprit beaucoup d'énergie lorsque l'on augmenta les droits sur les sucres étrangers, en 1818 et 1820, et elle s'est accrue rapidement depuis 1822, lorsqu'on a élevé le droit à 95 fr. le quintal.

M. de Brunfaut, professeur de chimie, a déclaré à la commission d'enquête qu'il y avait cent-un établissemens en activité pour la fabrication du sucre de betteraves, à la fin de 1828; et il estime la quantité de sucre qu'ils produisaient à 4,835,000 kilog. Les progrès de cette fabrication étaient si rapides qu'il croit que cent nouveaux établissemens ont dû être fondés en 1829, et que, dans cinq ans, le sucre indigène suffira à la consommation intérieure de la France; mais les fabricans ne vont pas aussi loin, et ils pensent que dix ou vingt ans seront nécessaires pour arriver à ce résultat. Du reste, tous déclarent qu'on ne pourrait faire de modification aux droits qui pèsent sur les sucres étrangers sans compromettre leur industrie.

Il paraît que le sucre de betteraves coûte, tout compris, aux producteurs de 80 à 86 cent. le kilog.; mais on compte sur une réduction considérable dans le prix, lorsque sa fabrication se sera étendue, et que ses procédés seront perfectionnés. Le sucre de la Martinique et de la Guadeloupe coûte aux planteurs de 60 à 65 c. le kil., de manière qu'il n'est pas impossible que les fabricans de sucre de betteraves les éloignent un jour du champ de la concurrence. Mais au Brésil le sucre ne revient pas

à plus de 30 cent. le kilog. ; et nous doutons fort, malgré les assertions contraires de M. de Brunfaut, que les fabricans de sucre de betteraves parviennent jamais à s'en procurer à si peu de frais.

Admettons maintenant que les espérances des producteurs du sucre indigène se réalisent; qu'ils puissent détruire la concurrence des Antilles françaises et approvisionner entièrement l'intérieur de la France; avant de se féliciter de ce résultat, il faudra voir à quel prix il aura été acheté. Supposons que dans l'espace de dix ans, c'est-à-dire en 1840, le sucre de betteraves puisse être soumis au même droit que celui de la Martinique et de la Guadeloupe, mais que dans l'intervalle il continue à n'en supporter aucun. Nous avons vu que le système prohibitif avait commencé en 1807; mais nous nous contenterons d'en calculer les résultats depuis 1820. Le système prohibitif, ainsi que nous l'avons démontré, sans lequel les planteurs des Antilles ne pourraient pas prolonger un seul jour leurs cultures, coûte annuellement à la France 1,400,000 liv. (35,000,000 fr.) ; et si ce sacrifice était continué jusqu'en 1840, il lui aurait coûté l'énorme somme de 28,000,000 st. (700,000,000 f.), dont l'intérêt, calculé à 5 p. % et employé à l'acquisition de sucre à 2 d. 1/2 (30 cent.) la livre, n'aurait pas donné moins de 126,000,000 livres par an. Telle est, en admettant que la fabrication du sucre indigène réussisse, l'étendue du sacrifice qu'il aura imposé à la France. Il faut calculer en outre qu'à cette époque les capitaux employés à faire venir à la Martinique et à la Guadeloupe des récoltes pour lesquelles la nature ne les a pas suffisamment préparées, seront entièrement perdus. Tels sont les bienfaits que le système continental prépare à la France pour un avenir prochain.

Mais pour avoir une idée encore plus exacte des résultats inévitables de ce système, il faut examiner quel est actuellement, dans ces pays, l'état des manufactures de coton. En 1800, cette fabrication était renfermée dans les limites les plus étoites; mais depuis la protection qu'elle a obtenue, environ 25,000,000 livres de coton brut furent importées en 1810, et aujourd'hui les importations annuelles s'élèvent à 80 ou 90 millions de livres. Les partisans de l'industrie *forcée* demandent comment, après un fait aussi remarquable, on peut encore contester les avantages d'un système qui l'a déterminé.

Mais la vérité est que l'extension de la fabrication de coton n'est pas une meilleure preuve des avantages de l'industrie *forcée* que celle qu'a prise le commerce du fer. Une branche d'industrie peut s'étendre par la supériorité des avantages naturels dont jouissent ceux qui l'exploitent; par une industrie plus perfectionnée, ou enfin par le monopole, les consommateurs étant obligés ou de se priver de l'article qui en est le produit, ou de se le procurer à un prix élevé artificiellement. Si l'extension prise par la fabrication du coton eût été le résultat de l'une ou de l'autre des deux premières causes, elle aurait été sans doute fort avantageuse. Mais par malheur ses développemens ne résultent que des tarifs des douanes, et non de ce que les fabricans pouvaient livrer à leurs concitoyens des articles d'aussi bonne qualité et à aussi bon compte que ceux importés du dehors. Loin qu'il en soit ainsi, on reconnaît généralement que les tissus de coton fabriqués en France coûtent environ trois fois autant que ceux qui sortent des manufactures anglaises. Sur chaque pièce de 20 fr., payée par nos voisins pour acheter des cotonnades, il y a dix francs qui doivent par le fait être considérés comme une prime donnée aux fabri-

cans pour les mettre à même de continuer un commerce désavantageux. Si on parvenait à prouver que ce monopole enrichit la France, il serait facile également de prouver que le monopole de la Compagnie des Indes est une source d'incalculables richesses pour l'Angleterre.

Mais tandis que la prohibition des cotonnades étrangères impose un fardeau très-lourd sur les consommateurs français, elle n'est par le fait d'aucune utilité réelle aux fabricans. Elle leur avait procuré des bénéfices, tant que les tissus qu'ils produisaient n'étaient pas suffisans pour satisfaire à la consommation intérieure; mais depuis il y a eu une réaction, et ils sont plongés dans des difficultés dont il paraît bien difficile qu'ils puissent jamais sortir. « Le malaise, dit la commission libre nommée par eux en 1828, qui tourmente l'industrie du coton, est un fait malheureusement trop évident. Nos ateliers se ferment, nos produits sont avilis, et lorsque les effets de cet état critique se prolongent, nous envisageons avec anxiété, non-seulement la ruine prochaine de nos chefs d'établissemens, mais encore l'avenir de huit cent mille ouvriers qui vivent de la fabrique du coton. »

Nous observerons en passant que le nombre de personnes indiqué dans cet exposé, comme travaillant dans cette industrie, est fort exagéré ; mais à d'autres égards il est vrai à la lettre. Par suite du stimulant qu'ont donné le système prohibitif et les bénéfices réalisés par les premiers spéculateurs, des capitaux si considérables ont été attirés dans cette fabrication, et il y a eu une si grande abondance de produits que les marchés de la France sont encombrés. Cet encombrement est d'autant plus incommode pour les fabricans, qu'il leur est impossible d'exporter. Le système commercial de Napo-

léon et de ses successeurs, tout puissant en France, est sans force chez les autres peuples. Les Prussiens ou les Sud-Américains n'iront pas acheter dans ce pays des cotonnades qu'ils peuvent se procurer, en Angleterre, à moitié prix. Il en résulte que, quoique la France soit contiguë à plusieurs grands marchés, ses exportations ne s'élèvent pas à plus de 22,000,000 fr., ce qui fait tout au plus le cinquième des exportations de la Grande-Bretagne.

Si le gouvernement français eût restreint ses efforts à l'encouragement du tissage, il eût peut-être réussi; mais il voulait assurer à ses sujets la totalité des bénéfices de cette fabrication; et, en voulant trop avoir, il a tout compromis. Les difficultés qu'éprouvent les filateurs, à cause du haut prix des machines, du combustible, etc., paraissent à peu près insurmontables. Voici l'état comparé des dépenses qu'il faut faire en Angleterre et en France, pour l'acquisition et l'entretien d'un métier à filer, mu par une machine à vapeur de la force de trente chevaux :

	EN FRANCE.	EN ANGLET.
	Francs.	Francs.
Coût d'une machine à vapeur construite sur le modèle de celle de Watt	55,000	35,000
Coût des métiers	425,000	270,000
Placement du métier	20,000	20,000
Intérêt et perte sur le capital, calculés à 10 p. o/o terme moyen	50,000	32,500
Intérêt des constructions de la fabrique	12,000	10,000
Consommation de combustible évaluée à 2 ton. 1/2 par jour, coûtant 54 fr. à Paris, et 9 schellings (11 fr. 25 c.) à Manchester	36,500	8,500
Total comparé	598,500	376,000

On estime qu'un établissement de ce genre filerait

400 kilog. par jour, en admettant qu'il travaillât douze heures ; ce qui ferait une dépense de 82 cent. par kil. de coton filé en France, et seulement de 42 à Manchester. Le charbon de terre est, il est vrai, à un prix plus élevé à Paris que dans quelques autres endroits où se trouvent des filatures ; mais en évaluant cette plus value à 8 c., il y aurait encore une différence de 32 cent. entre les prix de France et ceux de Manchester.

C'est assurément un étrange abus de langage que de donner le titre de protecteur à un système qui produit de pareils résultats. Le fait est que tant que les fabricans français seront protégés de la même manière, leur concurrence ne nous inquiétera guère davantage que celle des Esquimaux. Si nous étions hostiles envers la France, nous nous féliciterions de la voir identifiée avec ce système. Mais tels ne sont pas nos sentimens pour elle. Nous souhaitons vivement qu'elle prospère, pour son bien comme pour le nôtre ; car, à moins qu'elle ne s'entoure du mur d'airain de l'évêque Berkeley, sa richesse sera nécessairement de quelque avantage à ses voisins. Nous espérons que ceux qui la régissent finiront un jour par s'éclairer et par renoncer à un système qui est une véritable calamité publique.

Il n'existe pas la plus légère probabilité, quelque chose que l'on fasse, que les Français puissent jamais rivaliser avec nous dans la filature du coton ; mais si l'on abolissait les droits sur les fils étrangers en même tems que ceux qui pèsent sur le fer et les machines, peut-être parviendraient-ils un jour à nous égaler dans le tissage. Notre supériorité dans cette branche de fabrication n'est pas si bien établie que dans l'autre. En concentrant leurs efforts sur le point où ils se rapprochent le plus de nous, les Français multiplieraient beaucoup les chances en leur

faveur. Un seul genre de travail qui leur réussirait bien vaudrait mieux sans doute que deux qui leur réussiraient mal.

L'exclusion des fils étrangers est une erreur de la même nature que celle que nous avons commise en excluant la soie organsinée étrangère, ou, ce qui revient au même, en la chargeant de l'énorme droit de 14 sch. 7 d. 1/2 par livre. De cette manière on opprima tout l'ensemble de la fabrication, afin de faire prospérer une de ses branches secondaires. Si l'introduction de la soie organsinée eût été libre, ou du moins si elle n'eût été soumise qu'aux mêmes droits qu'en France, nous aurions aujourd'hui la même supériorité dans la fabrication de la soie que dans celle du coton.

Ce système a produit des effets analogues sur le commerce des toiles de lin. La valeur des toiles importées en France, en 1822, s'éleva à 36,000,000 fr. Mais, dans le cours de cette année, le droit fut tellement haussé qu'il devint l'équivalent d'une prohibition; et les Pays-Bas, la Prusse, l'Allemagne ne pouvant plus disposer de leurs produits en France, furent obligés de vendre sur d'autres marchés. Il importe d'observer que les résultats de cette mesure n'ont nullement rempli l'attente des fabricans. Le haut prix des toiles faites en France les empêcha de remplacer celles qui étaient exclues; et les consommateurs substituèrent à celles-ci des tissus de coton. Avant 1822, la France avait été un entrepôt considérable pour les toiles étrangères qu'elle blanchissait et qu'elle teignait pour l'exportation. Mais aujourd'hui elle a perdu tous ces avantages. Ainsi, pour étendre d'une manière fort peu sensible la fabrication du coton, on a sacrifié une branche très-lucrative de commerce, en même tems que les bénéfices résultant de l'entrepôt des

toiles étrangères et de la main-d'œuvre du blanchîment et de la teinture.

Nous en avons dit assez pour faire voir que les restrictions mises à l'importation des fers étrangers, des sucres et des autres produits, sont directement contraires aux premiers intérêts de la France. Mais nous aurions une idée fort incomplète des effets de ces restrictions, en supposant qu'elles bornent leur dommage à détériorer les qualités et à élever les prix des articles prohibés. Leur action indirecte est sans contredit la plus malfaisante. En forçant la France à produire des articles pour lesquels elle n'a aucune aptitude naturelle ou acquise, on a beaucoup circonscrit le cercle de ses exportations, et, par conséquent, la production des articles qu'elle fait mieux que les autres pays. Tout commerce étant fondé sur un principe de réciprocité, une nation qui refuse d'importer cesse pour cela même d'exporter. En refusant d'admettre les sucres du Brésil, les cotons et la quincaillerie de l'Angleterre, les fers de Suède, les toiles de l'Allemagne, les bestiaux de la Suisse et du Wurtemberg, la France a fait tout ce qui était en son pouvoir pour éloigner de ses marchés les négocians de ces divers pays. Ils n'ont pas moins de goût pour ses vins, ses esprits et ses soieries; mais comme le commerce n'est qu'un échange de productions, et que la France ne veut pas des leurs, il est évident qu'ils ne peuvent pas entretenir d'aussi grandes relations avec elle que par le passé; leurs acquisitions sont réduites dans la proportion de leurs ventes.

Tels sont les résultats nécessaires et inévitables du système prohibitif. Jamais il ne manque de diminuer l'exportation dans la même proportion que l'importation; de manière que, lorsqu'il est le moins malfaisant,

il ne fait qu'encourager une industrie aux dépens d'une autre, la production d'un article que l'on s'était jusque-là procuré à l'étranger, au lieu de celle de l'article qu'on lui envoyait pour en payer le prix.

Quoi qu'en disent les partisans du système mercantile, le commerce est une bonne chose; et il est plus avantageux pour nous de tirer du coton de la Caroline, du sucre des Deux-Indes, du thé de la Chine, et du vin de la France, que de chercher à les faire venir chez nous ou à leur trouver des analogues. Mais quelque avantageux que le commerce soit pour nous, il ne le serait pas moins pour la France, si elle savait s'y prendre. Non-seulement ce dernier pays est très-bien situé pour faire un commerce considérable avec les nations étrangères, mais il est abondamment pourvu de productions qui, s'il adoptait un système moins étroit, se vendraient au dehors avec facilité et beaucoup de profit, et lui feraient de superbes équivalens. La supériorité des épiceries d'Amboyne n'est pas mieux établie que celle des vins de la France. Ceux de Bordeaux, de Champagne, de Bourgogne n'ont rien de comparable, et constitueraient à eux seuls les élémens d'un immense commerce. La culture de la vigne est, après celle des champs, la branche la plus importante de l'industrie française. On évalue la production annuelle du vin en France à environ quarante millions d'hectolitres, et la valeur de huit cents millions à un milliard de francs, et il paraît que plus de trois millions d'individus sont employés à cette exploitation. Dans quelques-uns des départemens du midi, c'est l'unique moyen d'existence de la plus forte partie de la population. Celle de la Gironde, en mettant à part la grande ville commerciale de Bordeaux, s'élève à 432,839 individus, dont 226,000 s'occupent directement de la culture des vignes.

La France n'a pas de rival dans cette branche d'industrie, qui procure de l'emploi à un dixième de sa population, et qui est susceptible d'une extension indéfinie. La valeur annuelle des vins, vinaigres, eaux-de-vie, etc., exportés de la France dans les trois années finissant en 1790, s'était élevée à cinquante-un millions de francs, et, comme cette exportation pouvait s'accroître dans des proportions presque illimitées, la France avait, rien que dans ses vignes, les élémens du commerce le plus lucratif et le plus étendu. « Le gouvernement français, écrivait un homme d'état, doit les plus grands encouragemens à la culture des vignes, soit qu'il considère ses produits relativement à la population, soit qu'il les envisage sous le rapport du commerce extérieur dont elle est la base essentielle. »

Malheureusement, au lieu de marcher dans ces voies, ce gouvernement n'a pas hésité à sacrifier cette grande branche d'industrie aux maîtres de forges et aux planteurs de la Martinique et de la Guadeloupe. Nous sommes loin de prétendre qu'il ait prévu ce résultat; mais c'est une preuve de plus que l'ignorance d'un ministre peut être aussi funeste que ses mauvaises intentions. La considération, toute simple qu'elle était, que le vin, malgré la bonté de la nature, ne se produisait pas sans frais, et que, par conséquent, il lui fallait un équivalent, ne paraît s'être jamais présentée à l'esprit de l'ex-président du bureau du commerce. Mais ceux dont les intérêts étaient compromis par sa politique se chargèrent de le lui apprendre, ou du moins de le lui dire.

En 1822, quand le projet pour augmenter les droits sur le fer, le sucre, les toiles, etc., fut mis en discussion, les négocians de Bordeaux, Nantes, Marseille et autres grandes villes commerciales, ainsi que les propriétaires des vi-

gnobles de la Gironde et de quelques autres départemens, présentèrent des pétitions aux chambres, dans lesquelles ils disaient : qu'attendu qu'il était absurde de vouloir vendre sans acheter, ces droits, s'ils étaient imposés, porteraient le plus grand préjudice au commerce de la France, et surtout aux propriétaires de vignes et aux fabricans de soieries. Par malheur ces représentations furent très-mal accueillies ; on les considéra comme l'ouvrage d'hommes ignorans et avides. Les chambres approuvèrent le système des ministres, et n'hésitèrent pas à léser profondément des branches d'industrie qui faisaient vivre plusieurs millions d'hommes, pour en favoriser d'autres qui en occupaient à peine cent mille, et qui ne pouvaient jamais obtenir en France qu'un demi-succès.

L'événement a fait voir que les craintes des négocians n'étaient que trop bien fondées. Les comptes rendus par le gouvernement et les chiffres posés dans la pétition des propriétaires de vignes de la Gironde sont peu d'accord. M. de Saint-Cricq n'indique pas à quelle source il a puisé les siens, de manière qu'il est impossible de dire quel degré de confiance ils méritent. Suivant lui, les exportations de vins faites par la France sont précisément les mêmes qu'en 1789. Mais il est clair que si une cause puissante ne fût pas venue à la traverse, cette exportation se serait fort augmentée. La Grande-Bretagne, la Russie, la Prusse, les États-Unis, et tous les états qui consomment des vins de France, ont prodigieusement augmenté leur richesse et leur population depuis 1789 ; et si leur commerce n'eût pas été soumis à des restrictions hostiles, leurs acquisitions se seraient augmentées, pendant ce période, dans une proportion beaucoup plus considérable qu'aux époques antérieures.

Mais la vérité est, ainsi que nous l'avons déjà insinué,

que les états communiqués par M. de Saint-Cricq méritent fort peu de crédit. En ce qui concerne les exportations de vin par Bordeaux, qui a toujours été le grand marché pour cette espèce de produits, les tableaux qui se trouvent dans la pétition dont nous avons déjà parlé sont établis sur les comptes de la douane. On peut donc compter sur leur parfaite exactitude. Ils constatent, comme on va le voir, une diminution extraordinaire. Avant la révolution, les exportations montaient à 100,000 ton. par an; depuis 1820, elles ont été comme il suit :

	Ton.		Ton.
1820......	61,110	1824......	39,625
1821......	63,244	1825......	46,314
1822......	39,955	1826......	48,464
1823......	51,529	1827......	54,492

Mais une portion très-forte de ces exportations a eu lieu par spéculation; et les marchés de la Russie, des Pays-Bas, de Hambourg, etc., sont encombrés de vins français pour lesquels il n'y a pas de demande. Au 25 avril 1824, il existait en consignation, à Hambourg, 12 à 15,000 barriques de vin pour compte des propriétaires du département de la Gironde, qui seront trop heureux, s'ils ne perdent que leur capital.

Cette diminution extraordinaire dans les demandes du dehors a été accompagnée d'un encombrement correspondant dans les marchés intérieurs, d'une réduction très-forte dans les prix, et de la ruine d'un grand nombre de négocians et de propriétaires. On estime qu'en avril 1828, il n'y avait pas moins de 600,000 ton. de vins du département de la Gironde, pour lesquels il n'existait aucun débouché. L'encombrement dans les départemens voisins n'était guère moins fort. La baisse du prix des

vins a réagi sur celui des vignes qui ne trouvent plus d'acheteurs; et tout travail d'amélioration a été arrêté. Il s'en faut bien qu'en 1829 cet état ait été plus satisfaisant; tout au contraire il paraît aller de mal en pis. La pauvreté des propriétaires est telle que leur récolte est fréquemment saisie pour assurer le paiement des contributions. Ce vin, lorsqu'il est vendu par le fisc, ne donne guère que les deux tiers des frais de production.

Tels ont été les effets du système restrictif sur le commerce des vins de France. Il est heureux du moins que les propriétaires et les négocians connaissent la véritable cause de leurs embarras. Ils savent que ce ne sont pas des sentimens ou des mesures hostiles de l'étranger qui occasionnent leurs souffrances, mais la politique étroite et dépourvue de raison de leur propre gouvernement. Ils se gardent bien de réclamer des primes et des prohibitions; ils connaissent tout le danger de ces prétendus remèdes, et ne demandent que ce qui peut à la fois être utile aux autres et à eux-mêmes.

« Le système prohibitif, disaient ceux de la Gironde, est la plus déplorable des erreurs. La nature, dans sa variété infinie, a départi à chaque contrée ses attributs particuliers; elle a imprimé sur chaque sol sa véritable destination, et c'est par la diversité des produits et des besoins qu'elle a voulu unir les hommes par un lien universel, et opérer entre eux ces rapprochemens qui ont produit le commerce et la civilisation.

» Quelle est la base du système prohibitif? Une véritable chimère, qui consiste à essayer de vendre à l'étranger sans acheter de lui.

» Quelle est donc la conséquence la plus immédiate du système prohibitif, ou, en d'autres termes, du monopole? C'est que le pays qui est placé sous son empire ne

peut vendre ses produits à l'étranger. Le voilà donc refoulé dans lui-même ; et à l'impossibilité de vendre ce qu'il a de trop, vient se joindre la nécessité de payer plus cher ce qui lui manque.

» Notre industrie ne demandait pour fructifier, ni la faveur d'un monopole, ni cette foule d'artifices et de secours dont bien d'autres ont imposé le fardeau au pays. Une sage liberté commerciale, une économie politique fondée sur la nature, en rapport avec la civilisation, en harmonie avec tous les intérêts véritables, tel était son seul besoin. Livrée à son essor naturel, elle se serait étendue d'elle-même sur la France de 1814, comme sur celle de 1789; elle aurait formé la plus riche branche de son agriculture ; elle aurait fait circuler et dans son sol natal, et dans tout le sol du royaume, une sève de vie et de richesse; elle aurait encore attiré sur nos plages le commerce du monde, et la France, au lieu de s'ériger avec effort en pays manufacturier, aurait reconquis par la force des choses une supériorité incontestable comme pays agricole.

» Le système contraire a prévalu.

» La ruine d'un des plus importans départemens de la France; la détresse des départemens circonvoisins; le dépérissement général du midi; une immense population attaquée dans ses moyens d'existence; un capital énorme compromis; la perspective de ne pouvoir prélever l'impôt sur notre sol appauvri et dépouillé ; un préjudice immense pour tous les départemens dont nous sommes tributaires ; un décroissement rapide dans celles de nos consommations qui profitent au nord ; la stagnation générale du commerce, avec tous les désastres qu'elle entraîne ; toutes les pertes qu'elle produit, et tous les dommages ou matériels, ou politiques, ou moraux qui en

sont l'inévitable suite ; enfin, l'anéantissement de plus en plus irréparable de tous nos anciens rapports commerciaux ; les autres peuples s'enrichissent de nos pertes et développent leur système commercial sur les débris du nôtre.

» Tels sont les fruits amers du système dont nous avons été les principales victimes. »

Pour apprécier toute l'importance de ces observations et de ces plaintes, il ne faut pas perdre de vue que ce sont celles de plus de douze mille propriétaires et négocians, et que ces plaintes ont trouvé en France un écho presque général.

Les effets de ce système insensé d'entraves et de restrictions sur le commerce des soieries de la France, la branche la plus importante de son industrie manufacturière, ont peut-être encore été plus funestes. Les prohibitions du gouvernement français ont forcé les autres peuples à fabriquer pour eux-mêmes, de manière que les demandes du dehors diminuent rapidement. Cette belle industrie lyonnaise, jadis si florissante, baisse d'année en année. Les quatre années de 1824 à 1827 offrent sur les quatre précédentes un déficit qui excède 150,000 kilo., rien que pour les expéditions d'Allemagne. L'année 1828 et l'année 1829 indiquent une progression décroissante encore plus alarmante. En 1824, Lyon avait 26,000 métiers en activité ; elle n'en a plus que 15,000 aujourd'hui. La concurrence de la Suisse et de l'Angleterre a surtout contribué à produire ces résultats. A Zurich où il y avait seulement 3,000 métiers employés en 1815, il y en a maintenant plus de 5,000. On calcule que la Suisse a aujourd'hui 10,000 métiers en mouvement, ce qui fait les deux tiers de ceux de Lyon.

Quoique la détresse et les plaintes des propriétaires de

vignes et des négocians des grandes villes n'aient pas déterminé les ministres à changer ce système *felo-de-se*, ils ont cru cependant devoir faire l'examen de quelques-uns de ses résultats. Les pétitionnaires auraient voulu que leurs réclamations fussent discutées dans les chambres par des comités. Cette proposition n'était pas, comme on le pense bien, du goût des ministres. Ils transigèrent en nommant eux-mêmes une commission pour l'examen de certaines questions commerciales. Il est inutile de dire que cette enquête a fourni beaucoup moins de lumières que si elle avait été faite directement par les chambres. Toutefois les réponses de beaucoup de personnes qui furent interrogées ont éclairé plusieurs points importans. En choisissant les membres de la commission, le ministre du commerce avait, bien entendu, pris soin que la majorité fût favorable à ses vues; et l'objet réel du résumé, ou compte rendu de l'enquête, est moins de montrer sous leur véritable jour les questions en litige, que de défendre le système du gouvernement. Suivant le résumé de l'enquête sur les sucres, un certain degré de liberté commerciale est une bonne chose; mais des prohibitions sévères valent bien mieux. Les modifications proposées par la commission ne sont par le fait d'aucune valeur; et à moins que les chambres ne s'interposent, il est probable que la France restera indéfiniment soumise aux restrictions du système continental.

Grâces au ciel on peut supposer qu'elles s'interposeront. La détresse dans le midi de la France est devenue si forte, elle affecte en particulier une classe si nombreuse et si puissante, qu'il est impossible que tant de justes plaintes soient perpétuellement repoussées. Si nous exceptons les propriétaires de bois et les fabricans de sucre de betterave, il n'y a pas une classe, en France,

qui ne souffre considérablement du système actuel. Le haut prix et la mauvaise qualité des machines, et des divers genres d'appareils en fer, sont préjudiciables à toutes les branches d'industrie; tandis que par suite de l'accroissement du prix du bois, les maîtres de forges se trouvent dans les plus grands embarras, et que toute la population est en souffrance de la rareté du combustible. Le droit prohibitif sur le sucre étranger, en donnant un stimulant artificiel à la culture de la betterave, menace d'une ruine totale les planteurs des Antilles qu'il était destiné à favoriser. La prohibition des toiles étrangères n'a été avantageuse qu'aux fabriques de coton; mais celles-ci souffrent beaucoup de la cherté et de l'imperfection des machines. En un mot le système prohibitif a fait les plus profondes blessures à la France; il a frappé au cœur ces belles industries dans lesquelles elle avait la supériorité la plus décidée, tandis qu'il lui faisait perdre son tems et ses capitaux dans des opérations où la nature des choses ne permet pas qu'elle puisse jamais réussir.

En finissant, nous ne pouvons pas nous empêcher d'observer que c'est un fait fort étrange que le ministère, ou la présidence du commerce, ait toujours été considéré en France comme un ministère subalterne. Il n'en existe cependant aucun qui exerce un pouvoir plus vaste. Les chambres votent de confiance sur ses propositions, soit que les membres qui les composent partagent l'erreur commune sur le degré d'importance de ses attributions, soit qu'ils reconnaissent leur insuffisance dans des matières qui exigent des connaissances spéciales. Ce pouvoir sans contrôle s'exerce sur les plus grands et les premiers intérêts de la nation. Par le fait, le ministre du commerce, au moyen de ses primes, de ses droits, de ses

restrictions, tarife, en quelque sorte, à sa fantaisie la plupart des objets de consommation. Au lieu de se confier aveuglément à la probité et à la raison d'un seul homme, que la France se hâte de reprendre, par ses mandataires, ce pouvoir monstrueux, et qu'elle ne le confie plus qu'à la liberté. « Napoléon avait assurément bien de l'esprit, disait un homme qui est lui-même fort spirituel; mais il y a quelqu'un qui en a encore bien davantage, c'est tout le monde. » Et nous, nous dirons : M. de St.-Cricq ou son successeur peut avoir beaucoup d'esprit, mais la généralité des négocians français doit encore en avoir plus que lui. Qu'on les laisse faire, et sans nul doute ils trouveront, mieux que ceux qui les tiennent en tutelle, ce qui convient à leurs intérêts qui sont aussi ceux des consommateurs (1).

(*Edinburgh Review.*)

(1) Note du Tr. L'article qu'on vient de lire contient des prédictions très-sinistres pour l'avenir de nos manufactures de sucre indigène. Mais nous avons lieu de croire qu'elles ne se réaliseront pas, grâce aux procédés de fabrication découverts par un jeune chimiste plein de sagacité, M. Boucherie, qui est parvenu à faire rendre à la betterave 25 p. % de plus de matière sucrée, tout en employant des moyens bien moins dispendieux que les moyens ordinaires.



STATISTIQUE DE LA PRESSE PÉRIODIQUE

EN ÉCOSSE (1).

L'ÉTAT de la presse périodique, dans la capitale de l'Écosse, indique assez les progrès de cette grande cité dans la carrière de la civilisation. Si l'on considère la population comparativement peu nombreuse de cette ville, les mœurs graves de ses habitans qui semblent les soustraire à l'influence des passions qui aident ailleurs à la circulation des journaux, si l'on songe en outre à la rapidité des communications entre Édinbourg et Londres, circonstance peu favorable aux publications locales, le nombre des journaux qui s'impriment dans cette ville, et l'intérêt qu'y inspirent les hautes questions de politique, nous forceront de reconnaître que notre moderne Athènes, comme l'ont appelée certains flatteurs, au risque de paraître plaisans, n'a rien à envier sous le rapport des lumières et du développement intellectuel à bon nombre de villes plus grandes et plus peuplées.

Le *Courant*, placé à la tête de tous les journaux d'Édinbourg, plutôt parce qu'il est le plus productif d'entre eux que parce qu'il se distingue par quelque autre supériorité, compte environ dix-sept cents souscripteurs et

(1) Voyez la statistique de la presse périodique à Londres et dans les comtés de l'Angleterre, dans les numéros 9, 47 et 54 de notre recueil.

paraît trois fois la semaine. Pendant long-tems ce journal, comme feuille d'annonces, n'a pas eu de concurrens, et dans l'intention sans doute de ménager son crédit auprès de tous les partis, il s'abstient de prendre couleur dans les questions politiques. Ses articles de tête se font remarquer par leur brièveté et par l'absence de toute couleur de parti. L'exactitude avec laquelle il présente l'état des marchés et des autres affaires commerciales en fait la plus précieuse des feuilles industrielles. On dit que ses bénéfices s'élèvent à 5,000 l. st. (125,000 f.) par an, et certainement ils ne sont pas au-dessous de 4,000 liv. st. (100,000 fr.). L'éditeur est aujourd'hui M. Buchanan qui était précédemment attaché au *Mercure*.

L'*Edinburgh Weekly Journal* existe depuis trente ou quarante ans environ. Pendant les douze dernières années, soumis à la direction de M. James Baltantyne, imprimeur distingué et littérateur estimable, il a dû à cet habile directeur le haut rang où il s'est placé dans l'estime publique, et le nombre de ses souscripteurs qui s'élève, dit-on, à deux mille cinq cents. Cette circulation doit nécessairement lui attirer un grand nombre d'annonces; aussi, bien qu'il ne paraisse qu'une fois par semaine, il ne le cède sous ce rapport qu'au *Courant*. Sa couleur politique est le torysme modéré. Cette modération, peu agréable aux partis extrêmes, lui a concilié la faveur de la masse : il doit surtout l'estime dont il jouit à la franchise et à la fermeté avec laquelle il s'est prononcé dans toutes les grandes questions politiques, sans acception de parti. Ainsi on l'a vu plaider avec ardeur la cause de la réforme des bourgs pendant que les torys d'Écosse combattaient le plus vivement cette doctrine, et pendant les troubles de Manchester il embrassa, sur cette

question, le parti de l'opposition et déploya dans la lutte autant d'énergie que de persévérance. Dans d'autres circonstances il suivit la même marche, de sorte que la probité politique dont il a fait preuve dans mainte occasion donne beaucoup de poids à ses opinions. Plusieurs morceaux fort remarquables, attribués à Walter Scott, ont aussi contribué au succès du *Weekly Journal* : entre ces pièces on a remarqué les lettres de Malachi Malagrowther, qui ont eu tant d'influence sur la question du cours du papier-monnaie relativement à l'Écosse, ainsi qu'un bel article sur la mort de Byron que presque tous les journaux du royaume se sont empressés de reproduire. Ce journal est redevable de ces précieuses communications à l'activité bien connue que l'illustre romancier porte à sir James Ballantyne. On s'accorde généralement à reconnaître le soin avec lequel la littérature, l'art dramatique et les beaux-arts sont traités dans cette feuille. Pendant long-tems elle se trouva seule sur le terrain ; mais quoique dernièrement quelques journaux d'Édinbourg se soient engagés dans la même carrière avec succès, le *Weekly Journal* a cependant conservé sa supériorité sur presque tous les points, et spécialement pour la critique dramatique. Pour la littérature musicale il est peut-être le premier journal de l'Angleterre, et certainement il n'a pas de rival en Écosse.

Le meilleur des journaux libéraux est sans contredit le *Mercure Calédonien*, dont l'éditeur, le docteur James Browne, homme fort habile, a inséré plusieurs articles remarquables dans la *Revue d'Édinbourg* ; c'est une des plus anciennes feuilles de l'Écosse, et comme feuille d'annonces il a long-tems tenu le troisième rang après le *Courant* et l'*Advertiser*. On le compta d'abord parmi les journaux torys, quoiqu'il fût la propriété de M. Tho-

mas Allen, riche banquier, attaché aux opinions des wighs. Il est vrai qu'avant l'apparition du *Scotsman* on regardait comme impossible le succès d'une feuille opposée aux torys, et qu'une tentative de ce genre aurait passé pour l'œuvre d'un insensé courant à sa ruine. Mais depuis que le docteur Browne a pris la direction de ce journal, le torysme a fait place au libéralisme, et le champion des abus en est devenu le frondeur. Cette conversion lui a été favorable, et indépendamment de cet élément de succès, il a sur ses rivaux l'avantage d'être mieux informé. Le *Mercure* prouve d'une manière éclatante tout ce que peuvent l'activité et les soins attentifs d'un seul homme, même lorsqu'ils se partagent entre plusieurs objets. La circulation de ce journal est en progrès; le récit des derniers massacres lui a été fort utile. Il paraît trois fois la semaine, le lundi, le jeudi et le samedi.

Le *Scotsman* fut à Édinbourg la première feuille ouvertement libérale; il eut pendant quelques années pour éditeur le célèbre économiste Mac Culloch, que secondaient M. William Retchie, homme fort capable, et M. Charles Mac Laren, son éditeur actuel. Les opinions hardies du *Scotsman* sur la réforme des bourgs et quelques autres questions politiques, sur les matières de police intérieure, et particulièrement sur l'économie politique, frappèrent d'étonnement et presque de terreur la ville d'Édinbourg, que ses journaux n'avaient point familiarisée avec l'énergie du style et l'indépendance des sentimens. Toutefois cette surprise faite à l'opinion n'éloigna pas du hardi novateur la faveur publique : on accueillit avec estime ses travaux de statistique et ses dissertations philosophiques; grâce aux soins éclairés de son nouvel éditeur, homme très-versé dans la science

de la géographie et de la statistique, et d'ailleurs excellent écrivain, il continue à mériter le succès qu'il obtint. La critique littéraire est traitée dans ce journal, comme dans le *Mercure*, avec beaucoup de talent. Tant de mérites l'ont placé très-haut dans l'estime des gens éclairés, aussi y a-t-il peu de points sur le globe où la réputation du *Scotsman* ne soit pas parvenue.

L'*Advertiser* paraît deux fois la semaine, et compte environ sept cent cinquante souscripteurs. Il ne jouit pas d'un grand renom. Tory et aristocrate dans sa politique, il poussa l'exagération jusqu'à la forcer sous le précédent propriétaire : sa fièvre s'est calmée depuis.

L'*Observer*, comme l'*Advertiser*, paraît deux fois la semaine; sa circulation est un peu plus considérable; c'est sa même couleur politique avec une rédaction bien supérieure. Moins sérieux et moins fort que le *Scotsman*, il est plus divertissant; toutefois, malgré les efforts tentés à différentes reprises pour étendre sa circulation, par l'achat des *copyrights* des autres journaux, et l'habileté reconnue de son éditeur le lieutenant Sutherland, il n'a pu encore élever ses recettes au niveau de ses dépenses.

Le *Saturday Evening Post* est, en quelque sorte, le successeur du *Beacon* (*le Signal*) de malencontreuse mémoire. Il guerroie en faveur de l'autel et du trône, des prérogatives de l'aristocratie et de tous les préjugés dont les lumières des tems modernes ont fait une éclatante justice. Peu de lecteurs le prennent pour ses opinions; mais, publié le samedi soir après l'arrivée de la malle de Londres, il contient les nouvelles les plus fraîches de la semaine, et devient ainsi un agréable compagnon pour la matinée du dimanche. Deux colonnes, sous le nom de *Scottish litterary Gazette*, contiennent la partie littéraire du journal. Les morceaux de critique

sont l'œuvre de M. Andrew Crichton, auteur estimé de plusieurs ouvrages, et se distinguent par le style, le savoir et l'impartialité. Les articles originaux se trouvent dans l'*Evening Post* en proportion plus forte que dans les autres journaux écossais. A ces journaux on peut ajouter l'*Edinburgh litterary Gazette*, publiée sur le plan de la Gazette littéraire de Londres, par MM. Constable et Ce, et le *Litterary Journal*, format grand in-8°, paraissant le samedi, et dont M. H. G. Bell est l'éditeur et presque l'unique rédacteur.

Un assez grand nombre de journaux ont été publiés à Édinbourg dans ces dix ou quinze dernières années, mais sans succès, parmi lesquels on peut citer le *Star*, le *Correspondant*, l'*Examiner*, le *Times*, l'*Independent*, l'*Edinburgh Times*, dirigé par M. Rintoul, éditeur actuel du *Spectateur*, l'un des meilleurs journaux de Londres. Cette dernière feuille se distinguait par son libéralisme et la hardiesse de ses opinions. Ainsi faisait l'*Edinburgh and Leith Advertiser*, publié par MM. Gray, Anglais entreprenans et capables, qui depuis ont établi une feuille consacrée exclusivement aux annonces. Cette feuille est envoyée gratuitement à plusieurs milliers de personnes dans les différentes parties de l'Écosse; une machine à vapeur de la fabrique d'Appleyarth et Cowper, l'une des premières qui aient paru en Écosse, sert à l'impression de cette feuille. Six mille numéros sont distribués tous les samedis matin à Édinbourg et à Glasgow; les exemplaires destinés à cette dernière ville y sont portés par des exprès. Le nombre des annonces qu'il renferme est la mesure des succès qu'il obtient : il en a de deux cent à deux cent cinquante, pendant que ses plus heureux compétiteurs n'en contiennent pas plus de cent à cent trente. Il est étrange qu'à Londres où l'esprit

d'entreprise est poussé si loin, il n'existe pas une publication de ce genre; il est vrai que Goldsmith, si connu par son *Anti-Jacobin,* imagina, il y a peu d'années, quelque chose de semblable; mais l'entreprise, poussée avec mollesse, échoua complètement : nous apprenons aujourd'hui qu'on projette de donner sérieusement à Londres un journal conçu sur le plan de l'*Edinburgh-Advertiser*; nous ne doutons pas qu'il ne soit aussi heureux que la feuille écossaise.

Nous regrettons qu'on n'ait point publié depuis 1827 l'état officiel des émissions du timbre en Angleterre et en Écosse, l'absence de ce document nous met hors d'état de déterminer avec une exactitude rigoureuse la circulation moyenne des journaux dans ces deux contrées : nous pouvons affirmer cependant que les calculs présentés dans les précédens articles ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité. L'éditeur du *Scotsman*, dans un article publié au mois de septembre 1828, porte à sept cents le terme moyen de la circulation des journaux. Mieux informés relativement à l'Irlande par les rapports présentés dans la dernière session, nous trouvons que le terme moyen est un peu plus de soixante deux mille exemplaires par an, pour chaque feuille, ou plus de douze cents par semaine, chiffre beaucoup plus élevé que celui que nous avons hasardé dans l'absence de documens officiels. Dans un prochain article nous complèterons la statistique de la presse périodique dans les Iles Britanniques, par des observations sur les journaux de l'Irlande.

(*Westminster Review.*)

LA SÉPULTURE DE LORD BYRON

A HUCKNALL TORKARD.

Yet was I born where men are proud to be,
Not without a cause; and should I leave behind
The inviolate island of the sage and free,
And seek me out a home by a remoter sea —

Perhaps I lov'd it well, and should I lay
My ashes in a soil which is not mine,
My spirit shall resume it — if we may,
Unbodied, choose a sanctuary (1).

Comme ces vers, épanchemens d'une tendresse mêlée de remords, nous rappellent vivement la fin prématurée de Byron! De quelle grandeur mélancolique ces tristes pressentimens, si malheureusement réalisés, environnent la dernière scène de sa courte et glorieuse carrière! Le pélerinage de Childe Harold est fini! Cette lyre, qu'agitaient jadis des passions si tumultueuses, suspendue à

(1) « Cependant j'étais né là où les hommes sont fiers de l'être, non sans cause. Cette île immaculée de la liberté et des sages que je laissais derrière moi, en allant chercher un nouveau séjour, à travers des mers lointaines, je l'aimai peut-être! Peut-être lorsque j'aurai déposé mes cendres sur un sol étranger, mon ame y retournera-t-elle, si, quand nous sommes dégagés des liens du corps, nous pouvons nous choisir un sanctuaire. »

(*Childe Harold*, canto IV.)

un tombeau, est muette pour toujours ; et cette lumière qui rayonnait de tant d'éclat s'est éteinte dans les profondeurs de l'éternité !

L'aspect désolé que l'hiver donne à la nature rappelle à notre esprit, par je ne sais quel rapport mystérieux, les grandeurs évanouies. Je ne fais qu'obéir à la disposition mélancolique où je me trouve, en retraçant le pélerinage que je fis à la tombe de lord Byron.

Si le lecteur est un de ces esprits positifs qui traitent de fantaisies romanesques les regrets que nous accordons au génie, quand la mort nous l'a enlevé, qu'il tourne le petit nombre de pages qui suivent, car nous ne nous entendrions ni l'un ni l'autre, et qu'il me laisse à des auditeurs plus indulgens et qui sympathisent davantage avec moi. Ce sont les seuls qui pourront comprendre les sentimens que j'éprouvai, quand la lecture d'une des plus belles productions de lord Byron, ayant ranimé mon enthousiasme pour lui, je me décidai à aller visiter sa sépulture, dans l'été de 1828.

Nous sommes tellement accoutumés à associer certaines idées, à attribuer à des situations particulières des embellissemens qui leur conviennent, que nous éprouvons un sentiment pénible, quand ces associations sont brusquement rompues. Par exemple nous nous figurons la sépulture d'un héros ou d'un homme d'état au milieu de quelque basilique imposante, chargée des tributs des arts et rappelant par son luxe funèbre la grandeur nationale. Quiconque a visité le tombeau de Napoléon éprouve la conviction intérieure qu'aucune autre ne convenait davantage à la destinée mystérieuse de cet homme extraordinaire. A la vue de ce lieu solitaire, de cette sépulture resserrée entre des roches stériles dont les pieds plongent

dans la mer, de ce saule pleureur, touchant symbole d'une amitié fidèle, qui ne serait tenté de s'écrier avec le poète :

« Ile terrible, battue par les orages, vomie par un volcan, avec tous ces rochers qui te couvrent, tu étais digne de servir de sépulture au guerrier !

» Comme toi, c'est le feu de la nature qui l'a fait surgir ; et de même que tu domines dans l'espace des mers, sa mémoire dominera dans l'espace du tems !

» Oui, ce fut dans sa prévoyance maternelle que la nature souleva ce rocher immense, afin qu'il pût un jour servir de mausolée au plus grand de ses fils. »

On aime, au contraire, à se représenter la dernière demeure des poètes dans quelque élysée champêtre, sous les beaux ombrages du Père Lachaise, ou au milieu des fleurs des cimetières moraves.

Lord Byron a été si souvent identifié avec ce Childe Harold, création d'une imagination fougueuse et sombre, qu'on se le représente environné d'une majesté solitaire et détaché de toute sympathie terrestre (1). Ses vœux ont été remplis. Ses cendres sont mêlées à celles de ses ancêtres, dans la sépulture de sa famille. Mais en considérant une scène si peu en harmonie avec mon attente, il me semblait que le poète se perdait dans le pair ; et que l'orgueil aristocratique, avec la froide banalité de ses formes, s'était attaché à faire oublier « le citoyen du monde. » Mon imagination dans ses rêves s'était plu à environner son tombeau de touffes de lauriers et de cyprès ;

(1) Voyez une éloquente appréciation de son génie et de son caractère, par Hazlitt, dans notre 18e numéro.

mais Hucknall Torkard est peut-être le lieu le moins romantique du globe.

Imaginez un bourg manufacturier, divisé par des ruelles longues et tortueuses, d'un aspect misérable, au centre duquel on voit une église dont les proportions et les décorations intérieures attestent le plus mauvais goût. Là, parmi les sons discords des métiers à bas, des cantiques entonnés par les voix rudes ou glapissantes des tisserands et de leurs femmes, du bruit aigu des trompettes de bois et des cris des enfans qui sautent sur les tombes du cimetière, se trouvent les restes mortels du plus grand poète de notre âge.

Notre premier soin, en entrant dans le bourg, fut de demander après le bedeau, qui logeait à l'extrémité la plus éloignée. Nous le rencontrâmes en nous rendant chez lui. Après nous avoir adressé quelques mots de politesse d'un air gauche et à voix basse, en faisant résonner son paquet de clefs, il nous proposa d'aller à l'église en traversant les champs; ce que nous acceptâmes avec plaisir, attendu que les rues du bourg étaient remplies de poussière, et qu'il y faisait une chaleur étouffante.

Pendant notre marche, nous adressâmes quelques questions à notre guide sur le nombre et la qualité des personnes qui étaient venues visiter l'église d'Hucknall; et nous fîmes entre autres allusion à un poète célèbre, ami de lord Byron (1), dont le pélerinage récent avait excité beaucoup d'intérêt. Mais jamais la vérité de ce mot d'un grand prince, qu'il n'y a pas de héros pour un valet de chambre, ne se trouva mieux confirmée que par la réponse que nous fit ce fonctionnaire subalterne. « Ah ! oui, oui, je m'en rappelle, s'écria-t-il; il vint, il y a

(1) Thomas Moore.

un mois ou deux. J'avais à peine le dos tourné, qu'il jeta sa redingote sur un tombeau, et se mit à écrire comme un fou. »

Tandis que je copiais les diverses inscriptions de l'église, ce pauvre homme racontait minutieusement tous les détails des obsèques de lord Byron au conducteur de notre voiture, qui paraissait ne pas comprendre pourquoi une simple tablette de marbre excitait tant d'intérêt, ni comment un lord qui était mort avait plus d'importance qu'un lord en vie. Sir John Byron et plusieurs membres de sa famille, sont enterrés dans l'église de Colwich près de Nottingham. Il n'y a dans l'église d'Hucknall d'autre trace des Byron, que leurs armoiries mêlées à celles de la famille Molineux, sur les murs de l'intérieur; un monument élevé à la mémoire de Richard lord Byron; et la simple tablette qui indique la sépulture du poète. Voici l'épitaphe de Richard lord Byron :

« Sous cette voûte repose le corps de Richard lord Byron, qui, avec le reste de sa famille, composée de sept frères, servit fidèlement le roi Charles Ier, dans les guerres civiles; souffrit beaucoup pour sa loyauté, et perdit toute sa fortune. Cependant il plut à Dieu de bénir les honnêtes efforts dudit Richard lord Byron, de manière qu'il put racheter une partie de ses anciens héritages qu'il laissa à sa postérité, avec une honorable mémoire de grande piété et de charité. Dans le même tombeau est ensevelie sa première femme, fille de George Russel, dont il avait eu dix enfans; et lady Élisabeth, sa seconde femme, fille de Sir George Booth, qui a voulu que ce monument fût élevé à la mémoire d'un époux chéri. »

Ce personnage a été enterré dans l'église d'Hucknall, le 6 octobre 1679.

Voici maintenant l'épitaphe du poète dont les restes

réfléchissent tant d'éclat et d'intérêt sur cette église champêtre :

CREDE BYRON (1).
SOUS CETTE VOUTE
OU SONT ENSEVELIS PLUSIEURS DE SES ANCÊTRES ET SA MÈRE,
REPOSENT LES RESTES DE
GEORGE GORDON NOEL BYRON,
LORD BYRON, DE ROCHDALE,
DANS LE COMTÉ DE LANCASTRE,
AUTEUR DU PÉLERINAGE DE CHILDE HAROLD.
IL NAQUIT A LONDRES
LE 22 JANVIER 1788,
ET MOURUT A MISSOLONGHI, DANS LA GRÈCE OCCIDENTALE,
LE 19 AVRIL 1824,
EN FAISANT DES EFFORTS GLORIEUX POUR RENDRE
CE PAYS A SON ANCIENNE INDÉPENDANCE.
SA SOEUR, L'HONORABLE AUGUSTA MARIE LEIGH,
A PLACÉ CETTE TABLETTE POUR HONORER
SA MÉMOIRE.

Sous la voûte se trouve une urne sur laquelle on lit cette inscription :

DANS CETTE URNE SONT DÉPOSÉS LE COEUR ET LE CERVEAU DE FEU LORD NOEL BYRON.

Ses restes furent enterrés le 16 juillet 1824 ; la tablette fut posée en août 1825.

Lorsque nous eûmes passé quelque tems dans l'église, le bedeau nous présenta un album ; c'était un don qu'avait fait un poète, à l'usage de ceux qui viendraient visiter la tombe de lord Byron. Nous y inscrivîmes nos noms ; le bedeau nous offrit ensuite d'un air bonhomme de copier les effusions improvisées ou données pour telles, transcrites sur le livre. Nous accueillîmes cette offre avec empressement. Parmi les offrandes votives

(1) C'est la devise de sa famille.

faites aux reliques de l'illustre barde, j'ai recueilli celles qui m'ont paru les plus remarquables par leur mérite ou quelque singularité. Quoiqu'il y ait plus de dix-huit mois que j'ai visité Hucknall, je suppose, d'après le peu de noms inscrits pendant quatre années sur ce fragile monument d'une admiration si légitime, que bien peu d'additions importantes y auront été faites, si même il y en a eu quelques-unes. Quand on considère la haute renommée de celui que concernent les inscriptions que j'ai recueillies, elles paraissent bien peu nombreuses; et ce qui est remarquable, la plupart sont dues à des étrangers; nouvelle preuve de la vérité de l'ancien adage. Voici quelques-unes de ces inscriptions :

« A la gloire immortelle de lord Byron, le plus grand poète de l'âge où il a vécu. Cet hommage d'une admiration profonde a été rendu en juillet 1825.

» A cette époque aucun monument, pas même la simple pierre placée sur les sépultures des plus humbles villageois, n'avait été élevée pour indiquer les restes mortels de ce grand homme, et il y avait plus de douze mois qu'il avait été enterré! »

John Bowring.

« Le comte Pietro Gamba (1), 31 janvier 1825.

» Non! qu'aucune bannière monumentale ne soit suspendue sur cette tombe. Des paroles, des trophées feraient évanouir le charme qui s'empare du cœur du pélerin, sitôt qu'il s'agenouille sur cette terre consacrée. Une influence irrésistible quoique ina-

(1) Frère de la comtesse Guiccioli, dernière amie de lord Byron. Voyez, à ce sujet, l'article intitulé : *Le dernier portrait de lord Byron*, dans notre 15e numéro.

perçue saisit nos sens dans cette sombre enceinte, et dans chaque souffle, dans chaque murmure on croit entendre respirer le mort puissant qui y repose. Sa main est glacée pour toujours; la lyre qu'elle gouvernait jadis est muette; mais le silence funèbre qui règne dans l'obscurité répandue autour de cette tombe sainte est plus éloquent qu'un monument ou une épitaphe. Une couronne de laurier, la couronne du poète, offerte par une humble main; une larme que me fait verser tant de grandeur évanouie; tel est le simple mais sincère hommage que j'apporte à cette ombre illustre. La larme s'est séchée; la couronne se flétrira; et bientôt la main qui l'a tressée sera roidie par la mort; mais la gloire de celui qui obtiendra des larmes et des couronnes de la postérité la plus reculée, ne mourra pas tant que vivra l'Angleterre (1). »

(1) Should it be! — let o'er this grave
No monumental banners wave!
Let no word speak, no trophy tell
Aught that may break the charming spell,
By which, as on this sacred ground
He kneels, the pilgrim's heart is bound!
A still, resistless influence,
Unseen, but felt, binds up the sense,
While every whisper seems to breathe
Of the mighty dead who rests beneath;
And though the master-hand is cold
And though the lyre it once controll'd,
Rests mute in death — yet from the gloom,
Which dwells around this holy tomb,
Silence breathes out more eloquent
Than epitaph or monument!
One laurel-wreath — the poet's crown,
Is here, by hand unworthy thrown;
One tear, that so much worth should die,
Fills, as I kneel, my sorrowing eye!
This, the simple offering,
(Poor, but earnest,) which I bring.
The tear has dried — the wreath shall fade, —
The hand that twined it, soon be laid

« Le duc de Sussex a visité la tombe de lord Byron en octobre 1824. »

« Le comte de Blankersen, chambellan du roi de Prusse, septembre 1825. »

« William Fletcher a visité la tombe de son excellent maître, le 23 septembre 1825. »

« 22 Juin 1826. David Wilson, de Baltimore aux États-Unis, conduit par son admiration pour le génie de lord Byron, est venu visiter le lieu consacré où reposent ses restes mortels. »

« 22 Juillet 1826. *Natura il suo face, e dopo ruppa la stampa.* »

« 1er Mars 1827. Jean de Braskee, Calcutta. »

« 2 Janvier 1828. Jean Schaaf, de Pétersbourg. »

« 21 Janvier 1828. Thomas Moore. »

« Charles Pemberton, voyageur, 30 juillet 1826. »

Ces inscriptions, et quelques autres trop insignifiantes pour être rapportées, sont les seules qui se trouvent sur l'album du bedeau d'Hucknall. Il est facile de se rendre compte de l'indifférence témoignée en Angleterre à lord Byron. Quoique par sa naissance et même par sa fierté il appartînt à l'aristocratie, cet être isolé ne sympathisait pas avec elle, et à tout moment il la blessait par ses explosions libérales. Il ne choquait pas moins cette affectation de religiosité si commune parmi nous, et pour laquelle son caractère impétueux et ouvert avait la plus profonde antipathie. Aussi la noblesse et la haute église conspirent-elles à l'envi contre la gloire de ce grand

In cold obstruction — but the fame
Of him, who tear and wreath shall claim
From most remote posterity,
While Britain lives, shall never die. — T. B. »

poète. Effrayée de cette double ligue, c'est tout au plus si sa propre famille ose l'avouer, et elle repousserait volontiers cette couronne de laurier qu'il a ajoutée à la couronne héraldique de son écusson féodal (1).

(New Monthly Magazine.)

(1) NOTE DU TR. MM. Dondey-Dupré vont publier *une nouvelle Traduction des Œuvres complètes de lord Byron*, faite avec beaucoup de soin par un littérateur plein de goût. Cette traduction, imprimée avec luxe et ornée du beau portrait de Byron d'après le célèbre Lawrence, aura environ 12 vol. in-8°, au prix modique de 2 fr. 25 c. le vol., et comprendra les *Mémoires* par Thomas Moore, qu'un autre éditeur annonce séparément à 30 fr., tandis que les *Œuvres complètes* s'élèveront tout au plus à ce prix chez MM. Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 *bis*.

Géographie.—Voyages.

PROGRÈS

DE L'EXPLORATION INTÉRIEURE DE L'AFRIQUE.

Le continent de l'Afrique témoigne hautement de la science et de l'ignorance des hommes. Il y a peu de tems encore, nous ne connaissions guère que les contours extérieurs de cette vaste étendue de terres qui forme presque le quart du globe; et, cette connaissance, nous ne la devions qu'aux traditions et souvenirs de l'antiquité la plus reculée. Lorsque l'histoire commence à éclairer de sa lumière les premiers âges du monde, elle nous montre la terre d'Égypte déjà parvenue à la triple gloire de la civilisation, des sciences et des arts. L'Europe était encore un désert habité par des sauvages entièrement nus; les vastes et antiques empires de l'Asie languissaient dans l'enfance de l'état social, que déjà l'Égypte déployait, sous le sceptre de puissans monarques, tous les raffinemens d'une société polie et perfectionnée. L'histoire des Égyptiens, des Carthaginois et des Numides nous est mieux connue que les annales primitives de la plupart des peuples d'Asie et d'Europe. Les pères de la poésie se sont plu à faire de ce continent la résidence favorite des dieux, et le dernier séjour des mortels dont la vertu obtient d'éternelles récompenses. Cependant, tandis que roulait le torrent des âges, que les siècles, dans leur cours, découvraient à l'œil des hommes des portions du

globe jusqu'alors inconnues, et ouvraient enfin aux conquêtes de la science un nouvel hémisphère, nous ne connaissions toujours de l'Afrique rien de plus que ce que nous avait appris l'antiquité, la carte de ses côtes orientales et occidentales, et celle de l'étroit territoire dès long-tems exploré par le commerce, autour de son promontoire méridional.

On ne pouvait supposer qu'une terre, selon toute apparence si féconde en aventures, pût échapper aux tentatives hardies de la curiosité moderne, que l'œil inquisiteur du commerce négligeât long-tems encore un pays si vaste, et, au dire de la renommée, si riche en royaumes et en cités populeuses. Une curiosité inquiète, les recherches de la science, l'avidité des spéculations commerciales, peut-être aussi une charité pieuse, et l'ardent désir d'éclairer des nations aveugles, en faisant briller au milieu des ténèbres de la barbarie le flambeau de la science et de la religion, en un mot les passions les plus vives du cœur humain ont chacune à leur tour soulevé un coin du voile qui couvrait le continent africain. Que de vies précieuses sont ainsi venues s'éteindre dans cet océan de sables, vaste sépulcre où gisent ensevelis tant d'illustres voyageurs! De si grands sacrifices n'ont pas toutefois été stériles. Si le but n'est pas entièrement atteint, on s'en est cependant très-approché, et le vide que présentait, il y a cinquante ans, la carte de l'Afrique centrale, s'est comblé peu à peu.

C'est à notre avis une tâche utile et agréable que de retracer les progrès successifs des découvertes : c'est aussi le meilleur moyen de préparer le lecteur à apprécier et à comprendre toutes celles qu'on a faites dans ces dernières années, et que nous nous proposons de dérouler à ses yeux.

Si on excepte quelques renseignemens épars dans l'Écriture-Sainte, c'est dans les récits délicieux du père de l'histoire que nous trouvons la première description géographique de ce grand continent. L'écrivain qui avait étendu ses observations personnelles à tant d'objets différens, et ses recherches scrupuleuses à toutes les parties du monde connu ; celui qui se plut à réunir en faisceaux les merveilles de la nature et les singularités des sociétés humaines ; celui qui sut combiner tous les moyens de charmer et d'instruire ce peuple des jeux olympiques, avide et intelligent auditeur de ses récits ; celui-là, disons-nous, ne pouvait se défendre d'une attention curieuse, d'un intérêt extraordinaire pour cette contrée si remarquable entre toutes les autres par les merveilleuses créations de la nature et de l'art. Ces montagnes qui se perdent dans les nues ; ces fleuves dont l'œil des hommes n'a jamais vu les sources ; ces îles du désert qu'embellit un éternel printems ; ces serpens énormes, et toutes ces races d'animaux féroces dont l'Afrique est peuplée, n'avaient pas moins d'attrait pour cette ardente imagination que l'antiquité de ses dynasties souveraines ; la science mystérieuse de ses prêtres ; les rites étranges de ses religions ; la grandeur de ses monumens et ces impénétrables souvenirs des tems passés, qui décorent ses obélisques et ses temples. Hérodote étudia donc avec ardeur la géographie et l'histoire de l'Afrique : ses récits nous mettent à même de déterminer la portion de l'Afrique qui fut véritablement connue des Grecs.

Au tems de cet historien on avait une connaissance assez exacte de la côte septentrionale, et des nations qui se succédaient depuis l'Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. On savait que ce continent s'étendait au loin vers le sud, région montagneuse et sauvage, habitée par des

animaux féroces, et au-delà de laquelle on ne trouvait plus que les sables d'un vaste désert. A l'égard des autres côtes, on n'avait sur elles que des données beaucoup moins précises. On disait bien que le continent africain était baigné par la mer de tous les côtés, excepté vers l'isthme de Suez. On a même prétendu que, dans les tems les plus reculés, des navigateurs phéniciens, partis de la mer Rouge, avaient doublé le cap de Bonne-Espérance, et qu'ils étaient revenus dans leur patrie, en traversant l'Océan atlantique et la Méditerranée : ce voyage, comme on le pense bien, ne produisit que peu de renseignemens. Cette supposition seule prouve qu'il existait alors une opinion fort exacte quant à la forme générale du continent africain. Un fait historique se rattache à cette opinion : Xerxès, en expiation d'un crime commis par Sataspes, l'un de ses courtisans, le condamna à faire un voyage autour de l'Afrique. Il est évident toutefois, qu'à part ces données vagues et générales, les anciens ne connaissaient des côtes d'Afrique, au tems d'Hérodote, que la portion baignée par la mer Rouge et la Méditerranée : quant à l'intérieur du continent africain, il était mieux connu à cette époque qu'on ne serait disposé à le croire. Les écrivains de l'antiquité parlent, avec toutes les apparences de la certitude, de nations et de villes existant au bord du Nil, ce grand guide des voyageurs dans le désert : ils fixent l'extrémité méridionale du pays d'*Automoli* à une distance de cent quatre journées de *Syenne*, l'*Assouan* des modernes, située sur les confins de la Haute-Égypte ; mais, de l'Afrique centrale et de la portion du désert située à l'ouest de l'Égypte, ils ne connaissaient rien que ce que leur en avait appris l'expédition téméraire de Cambyse, et l'audace entreprenante de cinq jeunes *Nassamoniens*, animés de cet esprit chevaleresque

qui caractérise les voyageurs actuels. Ces jeunes gens, héritiers de riches familles établies sur les côtes de la Méditerranée, tout près du lieu où est maintenant située la ville de Tripoli, et poussés uniquement par le désir d'explorer ce continent mystérieux et inconnu, qu'on avait jusqu'alors considéré comme une terre de prodiges, traversèrent la partie cultivée de la côte, et après avoir franchi les montagnes, poursuivirent leur voyage au milieu des sables du désert : ils furent faits prisonniers par les noirs et emmenés dans une ville entièrement peuplée de nègres, et baignée par un fleuve qui coulait de l'ouest à l'est, et dans lequel ils virent des crocodiles. Hérodote croit que ce fleuve était le Nil : les géographes modernes ont supposé qu'il s'agissait du Niger.

Dans le siècle qui suivit celui où florissait Hérodote, la seule expédition dont nous ayons connaissance, dans l'intérieur de l'Afrique, est la marche d'Alexandre et de son armée victorieuse jusqu'au temple de Jupiter Ammon. Conquérant insatiable, Alexandre ne s'illustra pas moins par son zèle à étudier les institutions et les ressources des pays vaincus, que par l'ardeur curieuse qui le portait à visiter tous les lieux dont la poésie ou l'histoire avait immortalisé les noms. Après avoir traversé le pays qu'arrose le Nil, depuis Memphis jusqu'à Héliopolis, des motifs d'ambition, de curiosité et d'intérêt public, lui firent entreprendre cette expédition, l'une des plus célèbres entre toutes celles dont l'histoire ait gardé le souvenir. Il voulait consulter l'oracle mystérieux qu'avaient interrogé avant lui Persée, Hercule et Crésus : il brûlait de voir cette fameuse île du désert que le père des dieux avait choisie pour son séjour, dans le même tems où il avait daigné descendre à Dodone pour y rendre ses oracles si vénérés de la Grèce. Il voulait ouvrir de nouvelles routes

au commerce dans ce pays dont la renommée célébrait depuis si long-tems les richesses et l'immense population. Alexandre ne poussa pas sa marche très-loin dans l'intérieur de l'Afrique ; mais son expédition contribua à donner de nouveaux renseignemens sur cette portion du globe, et plus d'exactitude aux connaissances géographiques de ses contemporains.

C'est du siècle suivant (le troisième avant l'ère chrétienne) que datent les observations d'Éralosthènes, d'Eudoxe, et probablement aussi celles d'Hannon le Carthaginois, bien que l'époque où vivait cet Hannon soit demeurée incertaine. Eratosthènes, bibliothécaire de Ptolémée-Philadelphe, à Alexandrie, ignorait évidemment l'étendue du continent d'Afrique, au midi, et sa véritable forme ; mais il connaissait bien le cours du Nil, jusqu'au point le plus élevé : il décrit, en effet, deux bras de ce fleuve, ayant leur cours de l'est à l'ouest, sous les noms d'*Astaboras*, et d'*Astapus*, le *Tacazzé*, et le *Bahr-el-Azereck* des modernes ; il décrit, en outre, le grand circuit que fait le Nil en traversant la Nubie et le Dongola.

Eudoxe, né à Cysique, s'était fait plus d'une fois remarquer par son humeur entreprenante. En visitant par hasard la bibliothèque d'Alexandrie, il se prit tout à coup du désir d'explorer le cours supérieur du Nil, déjà si fameux par les recherches infructueuses des voyageurs : plus tard il abandonna son projet primitif, pour entreprendre un voyage le long des côtes orientales d'Afrique ; mais on ignore jusqu'où il s'avança. Il finit par se diriger vers l'ouest, dans l'espoir de faire le tour du continent africain. Par malheur, à peine se fut-il un peu avancé vers le sud, sur les rivages de la Mer Atlantique, que ses vaisseaux échouèrent simultanément sur un banc de sable : il fut trop heureux de regagner l'É-

gypte, sur un petit bâtiment construit des débris de sa flotille.

Hannon le Carthaginois fut plus heureux, s'il faut en croire l'histoire de son expédition, qui est parvenue jusqu'à nous. A la tête d'une flotte composée, suivant ce récit (contre toute vraisemblance historique), de soixante vaisseaux que montait une armée de trente mille hommes, il doubla les colonnes d'Hercule, s'avança vers le sud, fonda plusieurs villes le long de la côte, et traversa des contrées où la terre paraissait toute en feu, où l'on entendait, durant la nuit, des bruits étranges, une musique sauvage, et dont les habitans, bien que conservant la forme humaine, étaient cependant couverts de poil des pieds à la tête : Hannon visita aussi le fleuve *Lixus*, et les îles de *Cerne* et de *Gorille*. L'étendue de son voyage est devenue nécessairement matière à discussion pour les géographes : tous se sont accordés à reconnaître, dans les prodiges qui l'avaient frappé, ce qu'ont vu depuis les voyageurs éclairés par l'expérience et les progrès des découvertes, c'est-à-dire les flammes qui consument les herbes et les arbustes sauvages, les fêtes que, par une coutume fort naturelle dans un climat aussi chaud, les nègres célèbrent pendant la nuit, et les troupes d'orangs-outangs qui errent le long du rivage. Quant au point méridional où dut s'arrêter Hannon, les voyageurs diffèrent entre eux d'une distance de 400 milles. M. Gossellin, dans sa *Géographie des anciens,* fait du fleuve *Lixus* le moderne *Lucos,* de *Cerne*, la moderne *Fidala,* et de *Gorille,* le pays qui avoisine le cap *Non* : il suppose qu'Hannon ne poussa pas son voyage beaucoup plus loin que *Sierra-Leone*.

Nous n'avons aucun monument des découvertes faites pendant les trois siècles suivans ; mais, environ cent ans

après l'ère chrétienne, nous voyons, dans le *Periple* de la mer Érythrée, quels avaient été les progrès de ces découvertes sur la côte orientale d'Afrique. L'auteur de ce voyage prend la mer Rouge pour point de départ, et, traversant les détroits qu'il rencontre sur son passage, arrive jusqu'au cap Aromata, maintenant le cap *Guardafui* : de là il pousse au sud, le long des rivages d'*Azania* ou *Ajan,* jusqu'à l'île d'Ειτενεδιομμενουθησιας (*Eitenediommenouthésias*). En quittant cette île, dont le nom, impossible à prononcer, ne se retrouve pas même dans la nomenclature fort étrange des géographes africains ou arabes, une navigation de deux jours transporta le voyageur à *Rhapta,* port de mer florissant, que le docteur Vincent suppose être la moderne *Quiloa.* C'est là que l'auteur du *Periple* fixe l'extrémité de la côte méridionale d'Afrique, supposant que, plus loin, cette côte tourne à l'ouest vers la mer Atlantique; mais Marinus, géographe tyrien, dit qu'elle s'étend jusqu'à *Prasium*, qui est probablement la même chose que le cap *Delgado* des modernes.

Dans le second siècle, les travaux et les recherches du célèbre Ptolémée firent faire de grands pas à la géographie de l'Ancien-Monde. Il abandonne l'opinion déjà existante au tems d'Hérodote, d'après laquelle le bras principal du Nil sortirait d'un grand fleuve coulant de l'ouest à l'est, au centre de l'Afrique, et aurait sa source primitive dans les montagnes de la Lune. Ptolémée parle du *Niger* et du *Gir,* deux grands fleuves qui arrosent la Libye intérieure, et qu'on suppose être le moderne *Niger,* et quelque fleuve du royaume de *Bornou.* L'exactitude de cette supposition a été révoquée en doute, et l'on a avancé que Ptolémée n'avait connu d'autres fleuves que ceux qui coulent au nord du grand désert.

Tout en avouant que ses descriptions sont vagues, qu'il connaît mal la position des lieux et les distances qui les séparent, nous sommes cependant disposés à croire, après mûre réflexion, que les fleuves dont il parle sont réellement ceux qui coulent au centre de l'Afrique. Ptolémée avait sans doute appris à les connaître par les rapports des marchands d'or qui, des confins de l'Égypte et de la Numidie, réussissaient à pénétrer, de tems à autre, dans l'intérieur de l'Afrique : il avait pu, en outre, recueillir des renseignemens de la bouche de quelques aventuriers, aussi hardis que les jeunes *Nassamoniens*, et qui, dans l'espace de quatre ou cinq siècles, ne s'étaient sans doute pas fait faute de quelque audacieuse tentative.

Les cinq siècles qui suivirent immédiatement celui de Ptolémée se contentèrent de ses connaissances et de ses conjectures, tout imparfaites qu'elles pussent être. Les écrivains du Bas-Empire ne paraissent pas mieux instruits que leurs devanciers de ce qui regarde l'Afrique : dans ce long intervalle de tems, la tyrannie des gouvernans et les révoltes fréquentes des peuples firent plus d'une fois, des provinces africaines, le théâtre de guerres longues et sanglantes. Un ambassadeur de Justinien chercha à conclure un traité de commerce avec les tribus éloignées qui habitaient les bords du Nil. La pieuse ardeur du christianisme excita le zèle, dans les villes septentrionales d'Afrique, de quelques-uns des Pères les plus illustres de l'Église. On assure qu'il existe encore, dans les villes barbares du Sennaar et du Dongola, des vestiges de la vraie foi, qui datent de ces tems reculés. Cependant, à aucune époque, l'ardeur guerrière, le zèle religieux, ou le génie du commerce ne paraissent avoir fait franchir, aux sujets de l'empire romain, les barrières qu'opposèrent à leur

curiosité le mont Atlas, les tribus sauvages et les déserts de la Numidie : ils ne firent aucun effort pour reculer les bornes posées à la science géographique dans le siècle des Antonins.

Au septième siècle, Amrou planta l'étendard de Mahomet sur les bords du Nil. Surpris et charmés à l'aspect de l'immense vallée que parcourt ce fleuve depuis les confins de la Nubie, les conquérans arabes la choisirent pour leur résidence, et y introduisirent bientôt le même esprit et les mêmes habitudes de commerce qu'ils avaient antérieurement portés dans les vastes régions de l'Asie. Alors on vit de nouvelles routes s'ouvrir au voyageur; les caravanes se formèrent, et le chameau, ce navire du désert que les Arabes regardent comme un don particulier du ciel fait à leur race privilégiée, vint, avec ses maîtres, habiter un nouveau climat. L'intérieur de l'Afrique perdit peu à peu le caractère mystérieux et sauvage qu'on lui avait si long-tems attribué : de nombreuses tribus maures vinrent s'y établir, y introduisirent le culte de Mahomet et substituèrent leurs habitudes de mauvaise foi dans les transactions commerciales, et leur esprit de pillage, à la barbarie et à l'ignorance du paganisme. Ces grandes émigrations, ces transplantations subites de nations entières au milieu d'un pays si neuf pour elles, firent faire à la science géographique beaucoup moins de progrès qu'on ne pourrait le supposer. Peu d'Arabes instruits paraissent avoir pris part à ces premières invasions; bien peu du moins ont transmis à la postérité les observations qu'ils avaient pu recueillir; et nous sommes encore obligés de nous en rapporter aux récits inexacts des marchands voyageurs. Les géographes arabes n'avaient pas d'autres moyens de s'instruire; et cependant leurs livres seuls nous mettent à même de suivre la marche des découvertes pendant les

sept siècles qui suivirent : ces découvertes peuvent se diviser en deux classes : les faits et les hypothèses.

Les faits, reconnus comme certains, se réduisent à ceux-ci : il existe au centre de l'Afrique un grand fleuve qui coule de l'est à l'ouest, et qu'on appelle le *Nil des Nègres*; il se jette dans l'Océan atlantique. A son embouchure, on trouve une île appelée *Ulil* ou *Oulili*, qui produit beaucoup de sel. Lorsqu'on remonte ce fleuve vers l'est, on arrive en quarante jours à *Gano* (Kano), grande ville située sur la rive septentrionale. Le roi du pays habite, dans cette ville, un palais fermé par des fenêtres de verre, et que la peinture et la sculpture ont, à l'envi, décoré de leurs chefs-d'œuvre; le trône royal est orné d'un morceau d'or pur, du poids de trente livres. A huit journées de *Kano* est située l'île de *Wangara*, longue de 300 milles (cent lieues), et formée par deux bras du Nil, qui l'inonde dans la saison pluvieuse, et y dépose une énorme quantité de poudre d'or, que le peuple ramasse ensuite, et qui devient le principal commerce du pays avec les marchands étrangers. En partant de cette île, et en continuant de marcher à l'est du fleuve, on arrive en quarante-cinq jours à la ville de *Cauga* (Kouka), où le fleuve devient un grand lac d'eau douce. Au nord de ce lac s'étend le royaume de *Koukou*, l'un des plus riches et des plus puissans de l'Afrique, et qui paraît être l'empire moderne de *Bornou*. A l'ouest de *Kouka*, la route d'Égypte quitte les bords du fleuve, se détourne au nord-est, et, après une marche de soixante jours, atteint le Nil à *Dankola* (Dongola). Les géographes arabes se sont efforcés de concilier ces faits avec l'ancienne opinion qui ne fait du *Nil d'Égypte* et du *Nil des Nègres* qu'un seul et même fleuve; mais comme cette opinion était fondée sur la croyance que le pre-

mier de ces deux fleuves coulait à l'est, ils ont été obligés d'appuyer leur système sur une nouvelle hypothèse. Cette hypothèse consistait à supposer que le Nil avait sa source tout-à-fait au sud, dans les montagnes de la Lune, ainsi que le veut Ptolémée, qu'il coulait ensuite au nord vers l'Abyssinie, où il se séparait en deux; l'un de ces bras continuant de se diriger vers le nord, à travers l'Égypte, jusqu'à la Méditerranée; l'autre coulant à l'ouest, et traversant la terre des Nègres, pour se perdre enfin dans l'Atlantique.

Ces faits, et les opinions que nous venons de rappeler, sont importans, en ce qu'ils attestent les progrès de la science géographique : il est bon toutefois de se souvenir que la science ne s'appuie ici que sur de vagues renseignemens donnés par les marchands arabes. Quant aux opinions mises en avant par les géographes, et qui leur appartiennent en propre, ce sont de simples conjectures fondées sur des données peu certaines, et sur des systèmes plus anciens.

Le quinzième siècle est marqué par deux des découvertes les plus extraordinaires qui aient jamais été faites : celle du Nouveau-Monde, et celle d'un passage par mer jusque dans l'Inde. Ces découvertes ne furent pas le résultat de renseignemens fortuits, ou des théories de quelques visionnaires; elles couronnèrent dignement des expéditions entreprises dans l'intérêt de la science. La seconde de ces découvertes, qui fut l'œuvre des Portugais, avait nécessairement été précédée d'une longue et rigoureuse exploration de la côte d'Afrique, jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Les Portugais furent conduits d'abord à ce grand résultat par leurs voyages aux îles du Cap-Vert; ils continuèrent de poursuivre pas à pas le but où tendaient leurs efforts, et atteignirent enfin,

en 1471, la ligne de l'équateur: en 1484, ils découvrirent les côtes de Guinée, les royaumes de Benin, de Congo, et ils en prirent possession; en 1493, ils doublèrent le cap. Leurs investigations ne se bornèrent point à la côte : leurs regards curieux se portèrent bientôt vers l'intérieur du pays, et ils songèrent à s'assurer un établissement durable au milieu des peuples sur le territoire desquels ils venaient de débarquer. Ils tirèrent parti d'une demande de secours que leur adressa *Bemoy*, prince de la tribu des *Jaloffs*, qui habitait la rive septentrionale du Sénégal : ce *Bemoy* se plaignait d'avoir été injustement chassé de son trône. Les Portugais armèrent des forces considérables, baptisèrent le monarque déchu, et, avec un gros corps de soldats et de prêtres, sous la conduite de *Pedro Vas d'Acunka*, ils arrivèrent bientôt aux bords du *Sénégal*: là ils bâtirent un fort, et se préparèrent à envahir le pays rebelle. Cependant *Bemoy* ayant été tué par accident, ou de dessein prémédité, avant de débarquer, les Portugais interrompirent leur marche hostile, et conclurent des traités d'alliance avec quelques-uns des plus puissans princes du pays. Parmi ces princes, ceux dont on a conservé les noms sont les rois de *Tongubutu*, de *Mandi-Mansa*, et des *Foulahs*. Les deux premiers de ces royaumes sont probablement les royaumes actuels de *Tombouctou* et de *Manding* : la tribu des *Foulahs* est encore aujourd'hui connue sous le même nom. Les Portugais ne pénétrèrent sans doute pas dans ces contrées inconnues; mais les renseignemens que leur procurèrent leurs relations avec les indigènes sont très-intéressans. C'est par ces relations qu'ils apprirent que le grand fleuve de l'Afrique centrale avait son embouchure dans la rivière du Sénégal; que ce fleuve mystérieux tirait sa source de

plusieurs lacs fort éloignés vers l'est, et que, par conséquent, il coulait dans la direction de l'ouest. Ainsi se trouvait confirmée l'opinion des géographes arabes, d'après laquelle le grand fleuve était bordé de rivages fertiles, traversant des royaumes populeux et de grandes cités, dont les plus fameuses étaient *Tombouctou* et *Genna* (probablement *Kano*). Suivant les témoignages recueillis par les Portugais, le grand désert s'étendait depuis l'Atlantique jusqu'au Nil, et il était borné, au sud, par la rivière du *Sénégal*.

Les découvertes de ces hardis navigateurs ne se bornèrent pas seulement aux colonies fondées par eux au nord de l'équateur : ceux de leurs compatriotes, qui avaient réussi à s'établir sur les rivages du fleuve *Congo*, ou *Zaïre* (ainsi que l'appellent les indigènes), poursuivaient leurs investigations avec une égale ardeur. Après un mois de pieux efforts, ils convertirent à la foi chrétienne le roi du pays, toute sa cour, et cent mille de ses sujets. Malheureusement une foi si subitement implantée n'avait pu jeter de profondes racines : les nouveaux convertis apostasièrent bientôt, indignés qu'ils furent de l'injonction faite à leur roi par les missionnaires portugais, de congédier toutes ses femmes, et de n'en garder qu'une seule. La narration de Barros contient des détails très-divertissans sur les fréquens miracles par lesquels le ciel manifestait sa prédilection pour les peuples d'Afrique, sur les succès divers des Portugais dans les deux grandes entreprises qu'ils s'étaient proposées : l'établissement de la vraie foi chez les nations barbares, et la découverte du royaume du *Prêtre Jean*. Malgré tous les efforts des missionnaires et des ambassadeurs, ces deux entreprises échouèrent. En renvoyant nos lecteurs aux récits originaux, pour toutes les particularités inté-

ressantes, nous nous bornerons à rapporter ce que ces récits nous apprennent de curieux sur l'intérieur du continent africain.

Ces renseignemens se réduisent, au reste, à poser comme faits certains, qu'à une distance de 700 milles de la côte de *Congo*, il existait un grand royaume, dont le souverain portait le titre d'*Ogané*; que les rois de Benin étaient, en quelque sorte, feudataires de ce grand monarque, qui, à leur mort, confirmait à leur successeur la possession du territoire, en le touchant du bout de son sceptre, le coiffant d'un casque, et lui passant au col une croix brillante. Dans cette investiture, le monarque demeurait caché aux yeux du vulgaire derrière un rideau de soie, ne laissant voir que le bout de son pied. La ressemblance des noms a fait supposer que l'*Ogané* n'était autre chose que le roi de Kano.

A ces résultats des découvertes faites par les Portugais durant le seizième siècle, nous devons ajouter les renseignemens bien plus importans donnés par un voyageur qui vivait à la même époque : c'est le premier exemple que nous ayons d'un Européen qui, après avoir pénétré au centre de l'Afrique, nous raconte lui-même ses aventures.

Lorsque la cruauté et la mauvaise politique de Ferdinand chassèrent d'Espagne la meilleure portion de ses sujets, Léon, philosophe célèbre de Grenade, chercha et trouva un asile à la cour de Fez. Employé en qualité d'ambassadeur par son nouveau souverain, il visita bien des pays, et, entre autres, les parties les plus reculées du continent africain. Fait prisonnier par des pirates, et emmené à Rome, il occupa les loisirs de ses soirées, en écrivant l'histoire de ses aventures. A l'exemple d'Hérodote, il confondit les souvenirs de ce qu'il

avait vu par lui-même, avec les bruits et les ouï-dires incertains qu'il avait recueillis, affaiblissant par-là lui-même l'autorité de ses récits. Mais chez Léon, comme chez Hérodote, la postérité sait reconnaître la véracité de l'écrivain, lorsqu'il rapporte ce qu'il a vu; quant à ce qu'il raconte sur le témoignage d'autrui, elle n'y attache pas plus d'importance qu'à tous les contes du même genre qui se rattachent à l'histoire des voyages de découvertes entrepris dans l'intérieur de l'Afrique. Les certitudes acquises par Léon étaient : que le Niger coulait de l'est à l'ouest (et Léon le savait, car il s'était embarqué sur ce fleuve, et en avait suivi le cours); qu'il ne se réunissait point au Nil d'Égypte, mais qu'il avait sa source dans un lac, au sud de Bornou, dont la position s'accorde avec celle du Cauga ou Kouka des Arabes; que Kano avait perdu son antique suprématie, et que Tombutou (Tombouctou) était devenue la capitale d'un royaume qui porte le même nom; que les marchands s'embarquaient à Kabra, ville bâtie sur le Niger, à quelques milles de la capitale, pour aller porter leurs marchandises en Guinée, vaste contrée, située au midi, et qui s'étend le long du Niger jusqu'au rivage de l'Océan; que Tombouctou était une grande et riche cité; et qu'enfin les montagnes situées au sud de cette ville produisaient beaucoup d'or.

Le dix-septième siècle lança de nouveaux aventuriers dans la carrière des voyages et des découvertes. Les Portugais continuèrent à fixer leurs observations sur l'intérieur de l'Afrique : les Français et les Anglais, poussés par le génie entreprenant du commerce, résolurent de pénétrer aussi dans ces contrées que les traditions de l'antiquité représentaient comme brillantes de toutes les richesses de la nature, et où Léon, beaucoup plus digne

de foi, attestait qu'on trouvait de l'or à chaque pas. En suivant les découvertes faites par toutes ces nations, pendant la durée de ce siècle, nous voyons d'abord les missionnaires portugais s'avancer graduellement vers le Congo, et convertir, avec beaucoup de facilité, les indigènes au christianisme, jusqu'au moment où ils arrivent à l'article scabreux du renvoi des femmes, et aux préceptes d'abstinence, en vertu desquels les nouveaux chrétiens auraient eu à s'abstenir de leur viande favorite, la chair humaine : alors les néophytes se mettent immédiatement en révolte ouverte. L'histoire des pieux travaux de ces missionnaires, et des dangers qu'ils coururent, forme un récit des plus intéressans : nous nous y arrêterions avec plaisir, si les dimensions de cet article ne nous obligeaient de borner nos observations aux progrès que les Portugais firent faire alors aux découvertes géographiques. Ils continuèrent de suivre, dans la direction du nord-est, le cours du fleuve *Congo*, ou *Zaïre*, en traversant les pays de *Pango* et de *Sandi*, tributaires du roi de Congo : à cent trente milles (environ 43 lieues) de distance de l'Océan, ils atteignirent la cataracte du fleuve : soixante-dix milles (23 lieues) plus loin, ils trouvèrent Concabella, grande et puissante cité, capitale d'un royaume du même nom. Ce royaume était tributaire d'un autre empire plus puissant et plus vaste, celui de Micocco, qui s'étendait au loin vers le nord-est, et qui était habité par un peuple sauvage et féroce, la terreur des tribus voisines.

Cette circonstance semble avoir ralenti le zèle des missionnaires, tout ardent et courageux qu'il fût; car leurs excursions ne paraissent pas avoir jamais dépassé *Concabella*. On peut ajouter à ces découvertes deux faits importans qui résultent de la génér alité des récits

Le premier, c'est l'immense largeur et l'incroyable rapidité du fleuve *Congo*, rapidité telle qu'on ne peut lui résister qu'en serrant toujours de très-près le rivage, et que les eaux du fleuve adoucissent encore l'amertume des eaux de l'Océan, plusieurs lieues après qu'elles ont franchi l'embouchure de ce fleuve, dont la largeur n'est pas moindre de vingt-huit milles.

Le second fait bien constaté, c'est la réunion, au-dessus de *Concabella*, de deux grandes rivières qui forment ensuite le *Congo*; l'une arrivant du nord, sous le nom de *Bancaro*, et dont la source est inconnue; l'autre, venant au sud-est, est appelée la *Berbela* ou le *Zaïre* proprement dit.

Les découvertes des Français, dans le dix-septième siècle, furent dues à l'ardeur des spéculations commerciales. Quatre compagnies furent créées successivement, et on leur concéda le monopole du commerce en Afrique : par suite de la mauvaise administration et des friponneries de leurs agens, ces compagnies n'eurent pas à beaucoup près le succès qu'on avait pu en attendre, mais elles servirent toujours à donner quelques renseignemens nouveaux sur l'intérieur du continent africain : les agens qu'elles envoyèrent en Afrique remontèrent la rivière du Sénégal, et entamèrent des relations commerciales très-avantageuses avec les peuples établis sur les bords de cette rivière. Ces Français traversèrent le pays des Foulahs et des Jaloffs, jusqu'à Galam. Ils pénétrèrent même un peu plus avant que Galam, à 600 milles environ de l'Océan, et recueillirent des habitans des renseignemens utiles sur le pays situé à l'est de celui qu'ils avaient atteint. De cette manière, ils apprirent qu'au-delà de Galam étaient situés les royaumes de Bambarra et de Tombouctou. Les renseignemens différaient sur le cours du *Niger*. Quel-

ques témoignages affirmaient qu'il coulait à l'est : l'opinion plus générale était que son cours se dirigeait à l'ouest, qu'il traversait le royaume de Gingala (*Jinbala*), se jetait dans le lac Maberià (*Dibbie*), et que, reprenant ensuite sa course, il se divisait en deux bras, à *Barakota :* l'un de ces deux bras formait la rivière de Gambià ; l'autre, et le plus important des deux, la rivière du Sénégal, par l'embouchure de laquelle le Niger venait enfin se perdre dans l'Atlantique.

En Angleterre, le désir ardent de rapporter de l'or poussait sans cesse de nouveaux voyageurs à explorer l'intérieur de l'Afrique. En 1618, une compagnie se forma dans ce but. En 1621, l'un de ses agens, nommé Jobson, remonta la Gambie jusqu'à Tenda ; depuis, le commerce anglais ne pénétra pas plus avant : il borna ses opérations à quelques échanges sans importance avec les indigènes, et à la recherche toujours infatigable des mines d'or.

Le siècle suivant fut plus heureux dans ses tentatives, et les voyageurs, tant Anglais que Français, obtinrent des résultats beaucoup plus dignes d'être cités. En 1713, les Français réussirent à bâtir un fort, et à former un établissement durable à Dramanet : ils pénétrèrent dans le royaume de Bambouck, situé plus avant encore dans les terres, sur la rive méridionale du Sénégal, et dans lequel ils trouvèrent beaucoup d'or. Ils lièrent avec les habitans du pays des relations beaucoup plus intimes que celles qui avaient précédemment existé. Les livres publiés par les voyageurs qui visitèrent alors ces contrées contiennent des détails très-intéressans sur leurs productions naturelles, les mœurs et les habitudes des nègres. Les découvertes de cette époque n'allèrent cependant pas plus loin que ce que nous avons rapporté, à moins toute-

fois qu'on ne considère comme découvertes nouvelles les renseignemens précieux que donnent les relations de deux Français, MM. Saugnier et Brisson, qui avaient fait naufrage sur la côte opposée au Sahara, ou grand désert. Ces voyageurs peignent avec beaucoup d'exactitude les mœurs et les coutumes des tribus africaines qu'on rencontre depuis Maroc jusqu'au Sénégal; mais leurs observations ne s'étendent pas plus loin que le rivage de l'Atlantique.

Les voyageurs anglais obtinrent des résultats plus positifs, et, pendant le dix-huitième siècle, ils contribuèrent beaucoup plus efficacement qu'aucun de leurs devanciers à fixer sur des bases certaines la géographie de l'Afrique intérieure. Les expéditions commerciales de l'Angleterre, sans cesse renouvelées par un zèle infatigable, pendant cent années, redoublèrent d'activité, et s'avancèrent, en quelques circonstances, jusqu'à Tenda, où s'était arrêté Jobson : les relations nouvelles qui en résultèrent agrandirent de beaucoup la sphère des connaissances géographiques précédemment acquises. Mais le succès même de ces expéditions démontra clairement aux hommes instruits dans quelles étroites limites la science était encore renfermée : on sentit toute l'étendue de l'ignorance générale relativement à une grande partie du globe, et la nécessité de mettre en usage, pour dissiper cette ignorance, d'autres moyens que de simples expéditions de commerce. A tous ces motifs s'en joignit, vers la seconde moitié du dix-huitième siècle, un autre non moins fait pour attirer l'attention de la partie éclairée de la nation anglaise vers l'Afrique centrale : nous voulons parler du nouveau point de vue sous lequel on commençait dès-lors à envisager l'esclavage et le commerce des nègres.

L'Afrique excita plus que jamais l'étonnement et la curiosité. C'était, pensait-on, aux hommes de science et d'exécution de la parcourir et de l'étudier. Les résultats de tels voyages, dégagés de tout intérêt de fortune ou d'argent, ne pouvaient manquer de satisfaire à la fois la philosophie et l'humanité, et de justifier les dépenses qu'on aurait faites pour les obtenir. Telles furent les idées qui présidèrent, en 1788, à la formation d'une association volontaire, sous le patronage d'un homme excellent, d'un savant de premier ordre, sir Joseph Banks, auquel se réunirent d'autres hommes non moins distingués par leurs vertus publiques et privées.

Comme la création de cette société commence une nouvelle ère pour la science géographique, nous ne pouvons nous empêcher d'arrêter un instant l'attention de nos lecteurs sur le tableau que nous leur avons soumis des découvertes faites durant plus de 2,000 ans; ils verront aisément combien, dans un si long espace de tems, on avait fait peu de progrès dans la connaissance du continent africain. A l'exception de l'extrémité occidentale, les plus savans d'entre les modernes ne connaissaient guère de ce continent que ce qu'en avait connu Hérodote; l'un des points de sa géographie, le véritable cours du Niger, était beaucoup plus douteux pour eux qu'il ne l'avait été pour lui.

L'Amérique eut l'honneur de donner au monde le premier voyageur volontaire et désintéressé qu'on rencontre dans l'histoire, depuis les Nassamoniens d'Hérodote, et qui affronta les déserts malsains de l'Afrique, sans être poussé par aucune autre passion que l'ardeur aventureuse de la science. Ledyard fut le premier missionnair de l'association africaine : il fut aussi, hélas! la premi victime d'un zèle honorable dans cette carrière o

même sort attendait tant d'autres après lui. Il mourut au Caire, à la veille de pénétrer dans le désert avec une caravane, et lorsque trois mois de travaux infatigables l'avaient déjà pourvu des connaissances préliminaires les plus utiles.

Le second missionnaire de l'association africaine fut M. Lucas, qui avait été pendant seize ans chargé d'affaires à Maroc. Il partit de Tripoli avec quelques marchands musulmans, dans le dessein de s'avancer au sud, à travers le Fezzan, jusqu'à la côte de Guinée. Arrivé à Mesurata, après cinq jours de marche, il fut malheureusement obligé de retourner en arrière, sur le bruit d'une guerre qui venait d'éclater entre les tribus arabes. Il recueillit cependant des renseignemens précieux relativement au voyage qu'il s'était d'abord proposé de faire. Le Fezzan, premier pays qu'on rencontre au sud de Tripoli, était un oasis fertile et très-étendu. Mourzouck, la capitale, était située à 318 milles (106 lieues), sud, de Tripoli, 770 (256 lieues), ouest, du Caire, et 1050 (350 lieues), nord-est, de Tombouctou. Au sud du Fezzan on trouvait l'empire de Bornou, que les musulmans mettent au rang des plus puissans du monde. La capitale de cet empire porte le même nom : elle est, disait-on, à 660 milles (220 lieues), sud, de Mourzouck, et 524 milles (174 lieues), ouest, de Dongola, sur le Nil. Au sud-ouest de Bornou, atteignant le Niger, était situé, suivant les mêmes témoignages, le royaume de Caschna, dont la capitale était à 730 milles (243 lieues), sud, de Mourzouck. A 100 milles (33 lieues) de ce royaume, au sud, le Niger prenait, disait-on, encore la direction de l'est à l'ouest.

En 1791, le major Houghton, troisième missionnaire de l'association, partit des établissemens européens sur

la Gambie, pour explorer l'intérieur de l'Afrique. Il était destiné à devenir aussi victime de sa courageuse résolution. Après avoir remonté la Gambie, jusqu'à une certaine distance, il tourna vers le nord-est, traversa le Sénégal, et arriva à Jarra sur les confins du désert. Il fut probablement assassiné dans cet endroit, ou bien il y mourut de maladie, et tous les efforts qu'on a faits depuis, pour retrouver ses papiers, sont restés sans résultat. Ses découvertes n'ont, au reste, que peu d'importance, car le pays qu'il avait traversé n'est qu'à peu de distance des forts européens, et Jarra même n'est pas loin du fort autrefois bâti par les Portugais, à Galam.

Le voyageur qui fut envoyé par l'association africaine, après le major Houghton, est ce Mungo-Park dont le nom est inséparablement lié à celui de l'Afrique, et qui doit être rangé parmi les hommes les plus illustres de son siècle. Il joignait à un goût pour la vie aventureuse du voyageur, un esprit orné de connaissances littéraires et scientifiques très-étendues, un caractère merveilleusement égal, patient et modéré, toujours à l'épreuve des dangers et de la souffrance; une grande facilité à apprendre les langues, un art étonnant pour adoucir l'humeur féroce des sauvages, et pour trouver des ressources dans les cas désespérés. C'était un homme fait plus que tout autre pour la tâche fatale qu'il avait résolu d'accomplir. Après avoir passé plusieurs mois à Pisania, factorerie anglaise sur la Gambie, à 200 milles (66 lieues) de l'Océan, occupé à recueillir des renseignemens et à étudier les dialectes africains, il commença son audacieuse expédition, en se dirigeant vers le Niger, le 2 décembre 1795. La nouvelle d'une guerre qui venait d'éclater entre les barbares le força d'abandonner la direction qu'il s'était proposé de prendre vers l'est, de se

tourner au nord-est, et de traverser le haut Sénégal, comme avait fait avant lui Houghton. Ce détour le jeta parmi les peuplades maures qui habitent les royaumes situés le long de l'extrémité méridionale du désert; la perfidie et la cruauté de ces peuples formaient un contraste frappant avec la douceur et la bonté naturelle des nègres. A Jarra, on lui montra d'abord l'arbre aux branches duquel on avait laissé pendre le corps d'Houghton, sans lui donner la sépulture : par les ordres d'Ali, prince des Maures, Mungo-Park fut bientôt arrêté, dépouillé de presque tous ses vêtemens, insulté de la façon la plus cruelle, et menacé à plusieurs reprises de la mort. Une guerre s'étant élevée entre Ali et un prince voisin, le prisonnier fut traîné à la suite du camp nomade d'Ali; on le priva même d'un enfant nègre qui jusqu'alors avait été pour lui un serviteur affectionné et fidèle; et si on ne lui prit pas son cheval, c'est qu'on jugea impossible qu'il pût s'échapper sur une si triste monture. Enfin, au bout d'une captivité de plusieurs mois, Mungo-Park parvint à fuir seul dans le désert, et après y avoir erré trois semaines, il atteignit le Niger. L'élégance du style et le caractère touchant de sa relation, en font un livre du plus grand intérêt. Dans les innombrables récits que les voyageurs nous ont laissés de leurs aventures, nous ne connaissons pas de tableau qui se grave plus profondément dans la mémoire que celui de la captivité de Mungo-Park, de ses courses solitaires dans le désert, où le croassement des grenouilles, au bord d'une mare fangeuse, arrivait à son oreille comme une musique céleste; de ses prières si humbles et si patientes pour obtenir un peu de nourriture; de sa joie enfin, lorsqu'il aperçut, pour la première fois, les grandes eaux du Niger qui brillaient aux rayons du soleil levant, et coulaient ma-

jestueusement de l'ouest à l'est. Mungo-Park découvrit Sego, capitale du Bambarra, grande ville qui renfermait 30,000 habitans, située sur les deux rives du fleuve, à 650 milles (216 lieues) environ de Pisania. La haine cruelle des Maures l'avait devancé à Sego. Ils avaient annoncé l'arrivée d'un homme blanc dans le pays, et le roi de Bambarra avait été si fortement prévenu contre lui, qu'on lui défendit d'entrer dans la ville, et qu'il fut réduit à chercher un refuge dans un village éloigné : mais là aussi il ne rencontra que des regards surpris et effrayés, et on lui refusa la nourriture et l'hospitalité. Abattu par la fatigue, et abandonné de tous, il venait de chercher sous un arbre un abri contre l'orage qui s'approchait, lorsqu'il fut aperçu par une femme qui revenait des champs. Cette femme prit son état en pitié et l'emmena dans sa hutte; elle lui donna de la nourriture et une natte pour dormir. Là, tandis qu'il s'était couché pour prendre quelque repos, il découvrit qu'une chanson que sa charitable hôtesse s'amusait à chanter avec quelques autres jeunes femmes, en filant le coton, avait pour sujet les malheurs et les souffrances du pauvre blanc auquel elle avait donné asile.

Voici un couplet de cette chanson touchante :

Le vent grondait et la pluie tombait par torrens : le pauvre blanc, affaibli par la fatigue, vint et s'assit à l'ombre de notre arbre. Il n'a pas de mère pour lui apporter du lait, ni de femme pour lui moudre du blé.

CHOEUR.

Ayons pitié du pauvre blanc : il n'a pas de mère pour lui apporter du lait, ni de femme pour lui moudre du blé.

Tout ce qui restait à Mungo-Park pour reconnaître la

bonté de sa bonne hôtesse, c'était deux boutons de cuivre assez mal attachés à son habit : il les lui donna dans la matinée même du jour où elle l'avait si généreusement accueilli. Loin d'être abattu par la souffrance, il résolut de continuer à côtoyer les rives du Niger qu'il avait maintenant atteint. Les nègres, auxquels il fit part de sa détermination, s'efforcèrent de l'en détourner. Ils lui demandèrent s'il n'existait pas de rivières dans son pays, et si toutes les rivières du monde ne se ressemblaient pas; ils lui représentèrent que les Maures, qu'il rencontrerait au-delà de leur pays, étaient loin de ressembler pour la bonté aux habitans du Bambarra : mais toutes les représentations furent vaines, et Mungo-Park quitta Sego le 23 juillet. Continuant sa marche le long de la rive septentrionale du Niger, il traversa le pays de Sansanding, et atteignit Silla après avoir parcouru un espace de 70 à 80 milles (23 à 26 lieues).

Il ne se trouvait plus alors qu'à 200 ou 300 milles (66 ou 100 lieues) de Tombouctou; mais il était à moitié nu, sans monture, sans argent, sans aucun moyen de se procurer des provisions. Les pluies des tropiques avaient inondé le pays; et le malheureux voyageur était de toutes parts entouré d'obstacles que son invincible courage était forcé de reconnaître insurmontables. Il se détermina donc à quitter Silla, pour retourner sur ses pas, le 3 août 1796, traversa Sansanding et Sego, et continua de marcher le long du Niger jusqu'à Bamakou, à l'est des frontières de Bambarra, où le fleuve cesse d'être navigable; de là, s'avançant au nord-ouest, il traversa la chaîne de montagnes qui divise le cours supérieur du Niger des rivières du Sénégal et de la Gambie. Après un voyage périlleux, des retards infinis et d'affreuses maladies, il fut assez heureux pour rencontrer une caravane qui conduisait

des esclaves à la côte : il se joignit à cette caravane, et arriva le 10 juin 1797 à Pisania qu'il avait quittée dix-huit mois auparavant, et où il fut reçu par ses amis comme un mort échappé du tombeau.

Le voyage de Mungo-Park est, sans contredit, le plus grand pas qu'aient fait les découvertes européennes dans le centre de l'Afrique : les renseignemens qui résultaient de ses observations personnelles étaient très-précieux. Il avait parcouru et étudié un pays qui s'étend à 1,000 ou 1,100 milles (333 ou 366 lieues) de l'Océan ; il avait déterminé la position d'un grand nombre de villes, et fixé des points géographiques de la plus haute importance : on savait maintenant, d'une manière certaine, que les rivières du Sénégal et de la Gambie avaient leurs sources à l'extrémité orientale d'une chaîne de montagnes, à 600 ou 700 milles (200 ou 233 lieues) de la côte. Ce qui valait mieux peut-être encore, on était certain que le Niger, grand et mystérieux fleuve de l'Afrique intérieure, avait sa source à l'est de la même chaîne de montagnes : on avait mesuré son cours jusqu'à l'endroit où, prenant la direction de l'est, il devient une rivière aussi large que la Tamise à Londres. Ce sont là des points géographiques d'une importance inappréciable. Si la nature et les bornes de cet article ne s'y opposaient, nous pourrions citer beaucoup d'autres faits non moins importans peut-être, et qui concernent l'histoire du pays, ses productions et ses habitans.

Ce n'était pas tout encore ; Mungo-Park avait acquis, par des renseignemens scrupuleusement recueillis pendant ce long voyage, la certitude qu'à deux journées de distance (environ 40 milles ou 13 lieues) plus loin que Silla, était une grande ville appelée Jenné ; que, deux journées au-delà de cette ville, le Nil se jetait dans un

lac nommé Dibbie, et si large qu'en le traversant les barques perdaient la terre de vue ; que 100 milles (33 lieues) au-delà du point où ce fleuve sort du lac à l'est, était située la ville de Kabra, dont parle le voyageur Léon, et qui était le port de Tombouctou ; que cette grande ville elle-même n'était qu'à peu de distance, au nord, du Niger, soumise à la domination des Maures et la métropole de leur commerce ; qu'au-delà du royaume de Tombouctou, on trouvait cet autre royaume de Houssa, dont la capitale (probablement la ville de Saccotou), située à deux journées de distance, et au nord de Tombouctou, était plus grande, plus populeuse et plus riche que Tombouctou elle-même : au-delà de la terre de Houssa on ne pouvait connaître exactement le cours du Niger ; mais les marchands s'accordaient invariablement à dire « qu'il coule vers le soleil levant jusqu'au bout du monde. »

Pendant que Mungo-Park poursuivait ses découvertes en prenant l'ouest pour point de départ, et tandis que le succès de son voyage était encore ignoré, d'autres voyageurs, partis du sud, de l'est et du nord, tentaient de nouveau de connaître l'intérieur de ce mystérieux continent. Nous avons déjà dit que, dans le dix-huitième siècle, les Portugais avaient découvert et reconnu le fleuve Zaïre ou Congo, et qu'ils avaient trouvé son cours d'une rapidité, d'une profondeur et d'une étendue immenses. Cependant dans le dix-huitième siècle on était arrivé à croire plus généralement que le Niger pouvait bien couler vers l'est, malgré les assertions contraires des géographes arabes et de Léon l'Africain : à la même époque, la hauteur, bien plus élevée en apparence, du cours du Nil sembla rendre peu probable la réunion de ce fleuve avec le Niger. Il

fallut donc lui trouver un débouché vers les côtes d'Afrique, et quelques géographes choisirent le Zaïre comme celui qui offrait le plus de probabilité. Vers 1794, M. Maxwell reconnut scrupuleusement ce fleuve, et une ou deux frégates anglaises le remontèrent même jusqu'à une certaine distance. Le résultat de ces nouvelles recherches fut que le fleuve ne devait porter le nom ni de Zaïre, ni de Congo, mais bien celui d'Enzaddi; que ses débordemens reviennent périodiquement deux fois par année, en mars et en septembre. Aucun autre grand fleuve ne déborde ainsi deux fois par an, et celui-ci ne déborde, sans doute, deux fois que parce qu'il traverse la ligne de l'équateur : chaque inondation a lieu à la suite des pluies périodiques qui arrivent au moment où le soleil approche des tropiques. Il n'y a rien d'exagéré dans tout ce qu'on a dit autrefois de la rapidité du fleuve et de son étendue, des îles flottantes qu'il entraîne dans son cours, sans les dépouiller de leurs arbres ni de leur verdure. A 90 milles (30 lieues) de l'Océan, on a trouvé sa profondeur de 50 toises : au témoignage de tous les marchands, il est aussi large à 500 milles (166 lieues) de son embouchure qu'à son embouchure même.

C'était chose commune parmi les marchands arabes que de pénétrer en Afrique en prenant la direction du Niger : aucun Européen ne l'avait cependant encore tenté. Ledyard en avait eu le projet; mais nous avons déjà raconté la mort qui vint le surprendre au Caire, tandis qu'il attendait la caravane qui devait le conduire à travers la Haute-Égypte jusqu'au Sennaar, d'où il voulait tourner directement vers l'ouest. En 1793, M. W. G. Browne, excité par l'ardeur d'une curiosité aventureuse, entreprit de pousser jusqu'au bout le voyage qu'a-

vait commencé le malheureux Ledyard. Au lieu cependant de s'avancer aussi loin, vers le sud, que le Sennaar, il partit, le 28 mai, de Siout, dans la Haute-Égypte, avec une nombreuse caravane de marchands égyptiens. Il se dirigea ensuite au sud-ouest, et atteignit en deux jours El-Wab ou le grand oasis, d'où, continuant de marcher un peu à l'ouest, il arriva à Darfour le 23 juillet. Là, il fut attaqué d'une maladie violente; la caravane se sépara, et il se trouva dans la situation la plus désespérée. Il fut accusé d'être chrétien; on s'empara de toutes les marchandises qu'il avait apportées pour vendre ou pour faire des présens, et on lui défendit non-seulement de s'avancer à l'ouest, mais encore à l'est, dans la direction du Niger qu'il s'était flatté d'atteindre. Au bout de trois ans, il put enfin effectuer son retour en Égypte; mais seulement parce qu'il sut inspirer des craintes aux barbares qui le retenaient prisonnier. *Kobbe*, capitale du Darfour, était presque directement à l'ouest du Sennaar, sur le Nil et à la distance d'environ 350 milles (116 lieues). M. Browne est de tous les Européens le premier qui se soit approché si près du Niger en arrivant de l'est.

L'expédition qui suivit immédiatement celle de M. Browne avait pour objet d'entrer en Afrique par le nord, en traversant le Fezzan, dans la direction qu'avait suivie M. Lucas : celui qui l'entreprit était un Allemand nommé M. Horneman; il offrit ses services à l'association en 1795. Après avoir consacré l'année suivante à des études préliminaires, il partit pour l'Égypte, et il commença par y adopter le costume, les habitudes et la langue des Musulmans. L'invasion des Français le força de rester quelque tems au Caire; mais le 5 septembre 1799 il put enfin quitter cette ville avec une caravane qui partait pour Mourzouck, capitale du Fezzan. C'est à

cette époque qu'on peut rigoureusement placer le commencement de son voyage. Le 17 septembre, il atteignit l'oasis de Siwah, célèbre par la grandeur et l'étendue de ses ruines qui sont, selon toute apparence, celles du temple de Jupiter-Ammon. Cette conjecture est confirmée par la fertilité de l'oasis, et par les vastes catacombes qu'on trouve dans les montagnes environnantes.

Les habitans de Siwah, ayant découvert qu'Horneman était chrétien, demandèrent à grands cris qu'il fût mis à mort; mais ce voyageur déploya un grand courage : il marche hardiment vers la foule armée et tumultueuse qui le menaçait, et repousse avec toute l'apparence de la franchise l'accusation dont il avait été l'objet; puis il tire de sa poche un exemplaire du Koran, et l'habileté qu'il met à le lire, et à en expliquer plusieurs passages, le sauve de la rage de ses ennemis.

De Siwah il continua son voyage à l'ouest, en traversant une autre ville très-ancienne, dont parle Hérodote, et il arriva à Mourzouck soixante-quatorze jours après son départ du Caire. De Mourzouck, Horneman fit une excursion rapide à Tripoli, d'où il revint au mois de janvier 1800. Au mois d'avril suivant, fort de la protection de deux grands schérifs, descendans de Mahomet, il reprit sa route vers le midi de l'Afrique. Depuis cette époque on n'a jamais su d'une manière certaine quel avait été son sort. On trouve dans une relation qu'il était parvenu jusqu'à Caschna, où il était encore, en 1803, profondément respecté comme un *marabout* (espèce de saint musulman); d'autres témoignages font croire cependant qu'il mourut de la fièvre, et qu'il fut enseveli près d'*Aucalas.*

Horneman avait fait de très-utiles découvertes. Il avait

appris, entre autres, l'existence d'une tribu nazaréenne ou chrétienne, sur les bords du Niger, qui n'avait pas la peau noire ni le visage semblable à celui des nègres. Ce fait était déjà vaguement indiqué dans les relations de beaucoup de voyageurs. Il avait su également, d'une manière positive, que, dans le royaume de Bornou, à l'ouest du Darfour, existait un grand lac, connu, entre autres noms, sous celui de *Kouka*, évidemment le Cauga des Arabes; que le Niger coulait à l'est, en traversant le royaume de Houssa, puis l'empire de Bornou, qu'il tournait ensuite au sud, en longeant l'extrémité méridionale du Darfour et du Sennaar; qu'enfin ce fleuve n'était autre chose que le Bahr-el-Abiad, ou la rivière Blanche, le grand bras occidental du Nil d'Égypte.

La destinée d'Horneman était encore douteuse, que Mungo-Park s'offrait déjà volontairement à servir de nouveau la cause qui lui avait déjà valu une si grande et si juste célébrité. Deux ou trois ans de repos, en adoucissant le souvenir de ses souffrances, semblaient avoir encore accru son enthousiasme et son désir ardent d'achever la solution du problême, qu'il avait déjà si heureusement tenté d'éclaircir. Il se lia avec M. Maxwell, dont nous avons cité le voyage au Congo; ils comparèrent ensemble les observations diverses qu'ils avaient faites sur les deux fleuves, et bientôt ils acquirent la ferme conviction que ces deux fleuves n'en formaient qu'un, et que le Niger, après de longs détours au centre de l'Afrique, se jetait dans la mer Atlantique, par le Bancaro, ou bras septentrional du Congo. Plus Mungo-Park y réfléchissait et plus il se confirmait dans cette opinion. Il accepta donc avec ardeur la proposition que lui fit le gouvernement britannique d'entreprendre un nouveau voyage en Afrique. Si ce patronage du gouvernement était précieux

par les facilités pécuniaires, et la libéralité des récompenses qu'il garantissait au voyageur, les avantages en furent bien malheureusement compensés par les retards qu'entraînent si souvent à leur suite les préparatifs des entreprises, considérées comme de mince importance par les commis des administrations publiques.

Malgré tous ses efforts personnels, Mungo-Park fut hors d'état de partir assez à tems pour éviter la saison des pluies, et ce ne fut pas avant le 4 mai 1805 qu'il put quitter Pisania. Il suivit presque exactement la même route qu'à son retour des bords du Niger, en 1796. Après avoir traversé les montagnes qui séparent ce fleuve du Haut-Sénégal, il arriva pour la seconde fois à Bamakou, le 19 août. Ce qu'il eut à souffrir du climat, pendant ce trajet, rendait le voyage terrible. Malgré son inébranlable courage, il fut forcé d'avouer lui-même que les apparences avaient quelque chose de sinistre. Sur trente-huit hommes qui étaient partis avec lui, sept seulement restaient encore, tous malades, et quelques-uns déjà à une telle extrémité, qu'ils donnaient à peine espoir de rétablissement. Il y avait cependant autant de danger à revenir sur ses pas, qu'à poursuivre, en supposant que le courage de Mungo-Park eût pu se soumettre à une telle alternative. Avec sa troupe si cruellement affaiblie, il descendit le Niger jusqu'à Sansanding, ville située au-dessous de Ségo, qu'il avait déjà visitée dans son premier voyage. Là, il commença immédiatement à construire une barque qui fut achevée le 17 novembre, et nommée le schooner Joliba. Ce jour-là même, il compléta tous les préparatifs du voyage qu'il espérait continuer le long du Niger, jusqu'à la mer Atlantique. Sa petite caravane se trouvait alors réduite à cinq Européens : encore les fatigues et la souffrance avaient-elles aliéné la raison de

l'un d'entre eux ; mais rien ne pouvait abattre le courage de Mungo-Park, ni refroidir son ardeur. Dans une lettre qui accompagnait le journal qu'il envoya alors en Angleterre, il dit : « Je vais maintenant diriger ma navigation vers l'est, avec la résolution bien ferme de découvrir l'embouchure du Niger, ou de mourir dans mon entreprise. Quoique tous les Européens qui m'accompagnaient aient péri, et que je sois moi-même à moitié mort, je n'en persévérerai pas moins jusqu'au bout. »

Le 17 novembre il quitta Sansanding, monté sur le Joliba, et depuis cette époque on n'a reçu aucune nouvelle de lui ni de ses compagnons. Durant plusieurs années sa destinée resta mystérieuse et incertaine. A diverses époques on recueillit de la bouche des marchands, ou des indigènes, quelques détails sur le grand voyage de Mungo-Park le long du Niger. Plus d'une fois on fut porté à croire qu'il pouvait être encore vivant, et prisonnier dans l'intérieur des terres. Mais à mesure que les années s'écoulaient, toutes ces vagues espérances s'évanouissaient par degrés. Les expéditions postérieures ont établi comme fait certain qu'il avait péri dans un combat qu'il soutint contre les habitans de Bouna, ville située sur le Niger, à 800 milles (266 lieues) au-delà de Sansanding, et où il était arrivé sur son schooner, après avoir couru d'innombrables dangers. Comme la relation de Mungo-Park, au point où il l'a laissée, n'embrasse pas une étendue de pays égale à celle qu'il avait parcourue dans son premier voyage, et que ses observations portent sur des peuples qu'il avait déjà vus et étudiés, ce second voyage a produit peu de renseignemens nouveaux. Il faut remarquer toutefois que Mungo-Park a confirmé de son témoignage tout ce qu'Horneman avait dit sur l'existence d'un grand lac, évidemment le

lac de Kouka, situé à l'est, et très-loin du lac *Dibbie*.

Comme il entre beaucoup moins dans notre plan de citer les noms des nombreux voyageurs qui ont affronté le sol inhospitalier de l'Afrique, que de retracer les progrès graduels des découvertes, nous avons été forcés de passer sous silence celui de beaucoup d'hommes entreprenans et aventureux, qui se sont élancés à diverses époques sur les pas de voyageurs plus illustres, et de nous borner à faire connaître ceux qui ont étendu les bornes de la science géographique. Nous ne devons cependant pas oublier le nom d'un jeune homme plein de courage, Roentzen, qui, prenant le nord-ouest pour point de départ, essaya, en 1811, de pénétrer dans le désert, en passant par Maroc. Il fut massacré le lendemain même du jour où il avait quitté Mogador, et, bien qu'on n'en ait jamais eu la certitude, il est probable qu'il périt victime de la perfidie d'un renégat qu'il avait, avec trop de confiance, choisi pour guide. Sa perte est regrettable, surtout sous le rapport des utiles services qu'il promettait de rendre dans l'avenir. A peine âgé de vingt et un ans, et doué d'une forte constitution, il se faisait déjà remarquer par une rare supériorité de talens divers ; il avait déjà donné des preuves d'un courage opiniâtre, et d'une ardeur que rien ne pouvait abattre. Il avait pris une peine vraiment incroyable pour se préparer à ce grand voyage, et en peu de tems il avait approfondi la botanique, l'entomologie, et toutes les autres branches de l'histoire naturelle. Endurci d'avance à toute espèce de travaux et de fatigues corporelles, il avait appris à ne vivre que de la plus misérable nourriture, et s'était soumis volontairement à un régime fait pour révolter la délicatesse de tout Européen : enfin, dans l'ardente préoccupation de son ame, il en était venu à se croire fer-

mement destiné par la Providence à la découverte complète de l'Afrique centrale.

Après Roentzen, le premier voyageur qui se présente est un matelot américain, nommé Adams, qui fit naufrage le 11 octobre 1810 sur la côte, un peu au sud du cap Blanc. L'équipage du bâtiment qu'il montait fut fait prisonnier par les Maures : séparés de leurs compagnons, Adams et un enfant portugais furent emmenés par les barbares dans le désert; mais les Maures qui les conduisaient ayant été, à leur tour, pris avec leurs prisonniers par les nègres, toute la troupe fut emmenée à Tombouctou. Adams et son compagnon restèrent six mois dans cette ville : on leur permettait de s'y promener, et de s'éloigner même à une distance de deux milles au sud; ils étaient traités avec bienveillance, et la curiosité qu'ils excitaient était poussée au point de leur faire croire que jamais homme blanc n'avait paru dans ces contrées avant eux. Maures et chrétiens furent enfin rachetés par d'autres Maures venus à Tombouctou. Adams fut alors emmené dans la direction du sud-ouest, à travers le désert, et arriva à Wednoun, ville située près des côtes de l'Atlantique, dans le voisinage du cap Non. Là, il eut le bonheur de retrouver quelques hommes de l'équipage qui avaient fait naufrage avec lui; enfin, après avoir horriblement souffert de la cruauté des Maures, de la longueur du voyage, et de l'abject esclavage auquel ils avaient été réduits, ses compagnons et lui furent rachetés par le consul anglais à Mogador, dans l'automne de 1813.

Deux ans après, M. Samuel Cock, de la compagnie commerciale d'Afrique, le rencontra errant, demi-nu et presque mort de faim, dans les rues de Londres, et recueillit de sa bouche, dans plusieurs entretiens, l'histoire de ses aventures. Cette histoire fut d'abord regardée,

par quelques personnes, comme peu digne de foi. Mais tant de circonstances particulières se sont réunies pour attester la véracité du narrateur, qu'en faisant la part de l'ignorance d'un pauvre matelot illétré, et des souffrances qu'il avait eu à supporter, on n'a plus aucun motif spécieux de révoquer en doute la vérité du récit. Les principaux faits rapportés par Adams, relativement à l'Afrique centrale, sont ceux-ci : Tombouctou est une ville à peu près aussi étendue que Lisbonne. Ses habitans ne sont ni musulmans, ni soumis à la domination des Maures, comme l'avait ouï dire Mungo-Park. Ce sont des nègres qui n'ont en apparence aucune forme de culte particulière. Un grand fleuve, coulant du nord-est, et qu'on nomme la mer Zarrah, traverse la ville; mais Adams ignorait si ce fleuve se réunissait au Niger, dont il disait au reste n'avoir jamais entendu prononcer le nom en Afrique. Du reste, Adams ne savait que peu de chose relativement aux peuples voisins du lieu de sa captivité.

Après les notions données par Adams, celles que nous avons encore sur l'intérieur de l'Afrique sont tirées d'une relation de Sidi-Hamet, marchand arabe, fort intelligent et bien disposé pour les Européens. Cette relation fut communiquée au capitaine Riley, pendant son séjour à Modagor, en 1815. Comme tous les autres marchands africains, Sidi-Hamet établit des faits qui semblent contredire beaucoup de témoignages antérieurs. Le défaut d'accord de toutes ces opinions a nécessairement inspiré beaucoup de défiance pour les histoires que débitent les indigènes.

Sidi-Hamet raconte qu'il quitta Wednoun, avec la grande caravane, composée de plus de 1,000 hommes et de 400 chameaux. Dans le désert, il se sépara du

gros de la troupe, avec quelques-uns de ses amis, et il arriva à Tombouctou, après quarante-six jours de marche. Ils y attendirent le reste de la caravane; mais un mal trop fréquent dans ce funeste climat, le manque absolu d'eau l'avait fait périr tout entière. Après un séjour de deux mois à Tombouctou, Sidi-Hamet, sur la demande du roi, consentit à accompagner une caravane considérable, chargée de cuivre, de sel et de tabac, que ce souverain envoyait vendre au roi d'une grande ville, située au sud, et appelée Wassanah. Sortie de Tombouctou, la caravane arriva en deux heures sur les bords du Niger. Elle se dirigea ensuite, durant six jours, à l'est, vers un lieu nommé Bambinack, où le cours du fleuve est détourné par une chaîne de montagnes qui s'étendent au sud-est. Là, Sidi-Hamet et ses compagnons quittèrent les rives du Niger, et continuèrent leur marche au sud-est : puis ils retrouvèrent le Niger au bout de quinze jours de marche, et, en suivant toujours le cours du fleuve, ils arrivèrent à Wassanah, soixante-dix jours après être partis de Tombouctou.

Le Niger traverse Wassanah, dans la direction du midi, et y prend le nom de Zadi : il est assez large pour que d'une rive à l'autre on ne puisse pas apercevoir un homme. Sidi-Hamet apprit des habitans qu'il leur était fréquemment arrivé de descendre le fleuve dans leurs canots, d'abord dans la direction du sud, ensuite dans celle de l'ouest, jusqu'au bord de la mer où ils avaient rencontré les hommes *pâles* qui achetaient leurs esclaves. Ce récit confirme en beaucoup de points essentiels la relation d'Adams : il vient à l'appui de l'opinion suivant laquelle le Niger prendrait la direction du nord, avant de se jeter dans l'Atlantique. Le calcul que Sidi fait des distances s'accorde assez exactement avec la position du

Congo ou du Zaïre, pour que nous n'ayons rien à dire de la ressemblance du nom de Zadi, qu'il porte à Wassanah, avec celui d'Enzaddi, que lui donne Maxwell.

Après Sidi-Hamet, le premier voyageur dont nous ayons à raconter la destinée peut être considéré, sous beaucoup de rapports, surtout relativement à sa position sociale, comme la plus illustre des victimes qu'ait dévorées et englouties la terre d'Afrique. A la patience de Mungo-Park, au zèle infatigable de Ledyard, Burckhardt joignait une grande habileté à se façonner aux coutumes des nations étrangères et à parler leurs langues, une connaissance approfondie des mœurs et des religions diverses; il possédait en outre la plus précieuse de toutes les qualités chez un voyageur, un soin minutieux de noter toutes ses observations. Né d'une bonne famille suisse, et possesseur de quelque fortune, un voyage de découvertes en Afrique avait été de bonne heure son ambition favorite, et était bientôt devenu l'affaire de toute sa vie. Il se consacra d'avance à la grande entreprise qu'il méditait, comme d'autres à la profession qu'ils doivent embrasser un jour. Il fit avec ardeur, dans les universités d'Allemagne et d'Angleterre, toutes les études propres à servir ses vues et à le rapprocher du but qu'il s'était proposé. On le vit s'endurcir à toutes les habitudes qui pouvaient lui rendre moins pénible le genre de vie qu'il serait forcé de prendre, et parcourir pendant plusieurs années les pays qui lui offraient quelques moyens de se familiariser par degrés avec les mœurs des Arabes. Le sheïck Ibrahim Abdallah (c'était le nom sous lequel il était connu) fut proclamé un pieux et savant disciple de Mahomet, dans cette ville même de la Mecque, où tout infidèle paie infailliblement de sa vie la profanation causée

par sa présence (1). Dans les rues du Caire Burckhardt était honoré des salutations respectueuses de tous les croyans, et s'il s'avisait par hasard de déclarer qu'il était Franc, on avait peine à le croire. Après six années passées de cette manière dans l'Orient, il avait fait tous ses arrangemens pour quitter le Caire dans l'automne de 1817, avec une troupe de Moggrebins, ou habitans de l'Afrique occidentale, qui allaient au Fezzan : il avait le projet de prendre la route qu'avait suivie Horneman, vers le sud, jusqu'au Niger. Mais son plan ne put s'accomplir : le 15 octobre, avant même que la caravane fut prête à partir, Burckhardt était mort. Le précieux résultat que le monde, et lui-même, espéraient de ses travaux et de ses souffrances, fut à jamais perdu. Ses journaux et ses lettres déjà publiées donnent quelques renseignemens sur l'Afrique centrale. Burckhardt n'avait pu visiter encore l'intérieur du continent africain ; mais ses longs voyages avec des caravanes où se trouvaient des marchands de toutes les parties de l'Afrique, son séjour continuel au milieu des musulmans, et, par-dessus tout, le pélerinage qu'il fit à la Mecque, confondu dans la foule des 80,000 pélerins qui y affluent de tous les points du globe où Mahomet compte des sectateurs, tant de motifs, réunis au voyage qu'il fit par deux fois en remontant le Nil, jusqu'en Nubie, donnent aux renseignemens qu'il a recueillis, et à ses opinions personnelles, un poids extraordinaire.

De ces opinions, la plus importante est celle qu'il exprime relativement au cours du Niger. Quelque soin

(1) Nous avons inséré, dans le dernier numéro, un extrait du voyage de Burckhardt à la Mecque.

prudent qu'il mette à ne pas adopter positivement d'autres avis que ceux confirmés par ses observations personnelles, il paraît cependant regarder avec d'anciennes autorités ce fleuve comme un bras du Nil d'Égypte, qui se réunit au Bahr-el-Abiad.

Les pélerins qui vont à la Mecque se rendent quelquefois en Nubie, après avoir traversé le Darfour; mais les caravanes viennent très-rarement de plus loin que de ce dernier pays ou des royaumes qui l'avoisinent. Au sud du Darfour est situé le pays de Fertit qui s'étend jusqu'au pied du Gebel-el-Kumri, ou des montagnes de la Lune, d'où l'on tire du cuivre et des esclaves. Au-delà de Dar-Saley, on traverse successivement Bagerme, Bahar-el-Ghazal, Dar-Katokou, et immédiatement après le vaste empire de Bornou. Une grande rivière, qu'on appelle le Schari, s'étend du nord-est au sud-ouest entre Bahar-el-Ghazal et Dar-Katokou, à quinze journées de distance des frontières de Bornou. Dans l'intérieur de cet empire on trouve un grand lac d'eau douce. La grande tribu nègre de Fellata, moitié musulmane et moitié païenne, a fait, durant les dernières années, de grands ravages dans tout ce pays; après avoir dispersé les Tuaricks, et pillé les villes de Bornou et de Caschna, elle paraît s'être avancée vers l'ouest jusqu'à Tombouctou.

Tandis que les observations de Burckhardt contrariaient jusqu'à un certain point l'hypothèse de Mungo-Park, relativement à l'embouchure du Niger, cette hypothèse se trouvait en partie confirmée par le témoignage impartial d'un voyageur, qui tenta de vérifier encore une fois le cours du Congo, en remontant ce fleuve depuis son embouchure. Ce voyageur était le capitaine Tuckey, de la marine anglaise. Après tous les préparatifs qu'exigeait une telle entreprise, il commença à remonter le

fleuve dans l'été de 1816. Pendant quatre jours, ses compagnons et lui dirigèrent avec grande peine leurs barques contre le courant : ils prirent enfin le parti de les abandonner, et de suivre leur route par terre. Fatigues, privations, souffrances et maladies de toute espèce, ils eurent tout à supporter pendant un mois jusqu'au moment où, arrivés déjà à 280 milles (93 lieues) de l'Océan, ils furent obligés de renoncer à leur entreprise. Ce voyage n'a pas beaucoup contribué à éclaircir la question de l'identité du Niger et du Congo ; mais il a confirmé toutes les conjectures plausibles qu'on avait formées antérieurement : le fleuve se trouva encore plus profond qu'on ne l'avait dit. A l'endroit où le capitaine Tuckey commença à revenir sur ses pas, ce fleuve était large de 3 à 4 milles (1 lieue à 1 lieue 1/3), et son courant assez rapide pour parcourir 2 ou 3 milles (2/3 de lieue ou 1 lieue) par heure. Suivant le témoignage unanime des indigènes, la navigation, dans la partie supérieure de son cours, n'était jamais interrompue, et il avait un grand bras qui coulait au nord-est. La nature et le retour périodique de ses débordemens, étudiés avec soin, et sous le point de vue scientifique, confirmèrent l'opinion qui place sa source au nord de l'équateur. Il portait le nom de Moienzi-Enzaddi qui s'accorde avec le Zadi de Sidi-Hamet et l'Enzaddi de Maxwell. Les indigènes amenaient des esclaves de l'intérieur des terres, et les vendaient aux Portugais ou aux Espagnols. Le capitaine Tuckey en rencontra un certain nombre sur la rivière. Cette expédition fut plus funeste encore que toutes les autres, à ceux qui y avaient pris part. Quinze d'entre eux périrent ; et, dans ce nombre, le commandant, son lieutenant, le trésorier, le botaniste, le chirurgien, le géologue et presque tous les officiers attachés à la mission

du capitaine Tuckey. Sans doute il convient que la science ait un culte; mais n'hésiterons-nous jamais à immoler tant de victimes humaines sur ses autels?

Au mois de mai 1819, M. Ritchie, jeune homme attaché à l'ambassade anglaise à Paris, accepta la proposition que lui fit son gouvernement de parcourir et d'explorer l'intérieur de l'Afrique, en prenant le nord pour point de départ, et en passant par Tripoli et le Fezzan. Dans ce but on le nomma vice-consul anglais à Mourzouck, capitale de ce royaume. Il y fut reçu avec la plus grande cordialité par le souverain et les négocians du pays. Ils lui promirent toute assistance; les mêmes promesses lui furent faites par le pacha de Tripoli, et même par le roi de Bornou, à qui il avait trouvé moyen de faire savoir son projet de le visiter; mais tous les préparatifs qu'il avait faits restèrent inutiles : il mourut de la fièvre à Mourzouck, quelques mois après son arrivée. Par les renseignemens qu'il obtint des négocians du pays qui avaient pénétré dans l'intérieur des terres, il avait été amené à penser que le Niger et le Nil d'Égypte étaient le même fleuve. Il vit des personnes qui avaient vu ce fleuve à Tombouctou, à Khano, où il prend le nom de Tsadi, et à Cahna, où il prend celui de Gulbi, et n'a pas plus d'un tiers de mille de largeur. Tous disaient qu'il se jetait dans le Nil; mais aucun n'avait suivi son cours jusqu'au confluent. Ritchie était, comme Burckhardt, convaincu que Bornou avait été placé trop loin vers l'est, et qu'on avait laissé sur la carte beaucoup trop d'espace entre ce pays et le Nil.

En 1822, sir Charles Maccartney envoya de Sierra-Leone le major Laing, pour connaître d'une manière certaine l'état du pays à l'est, ou plutôt au nord-est de cette place, apprécier le commerce et l'industrie des ha-

bitans, et pressentir leurs sentimens relativement à l'abolition du commerce des esclaves. Dans ces louables motifs, il pénétra à 200 milles (66 lieues) dans l'intérieur jusqu'à Falaba, capitale du Soulimana. Il ne trouva point de difficulté à poursuivre son voyage, fut accueilli partout avec la plus grande bienveillance, et, outre les renseignemens utiles qu'il réunit sur les objets particuliers de sa mission, il fit quelques observations très-propres à jeter de la lumière sur nos recherches actuelles. Il gravit en partie la chaîne de montagnes qu'avait traversée Mungo-Park, et qui forme le point de séparation entre le Sénégal et la Gambie et d'autres rivières qui coulent à l'ouest vers l'Atlantique et le Niger qui prend la direction de l'est. Il arriva à trois ou quatre journées seulement des sources de ce fleuve; mais il ne put malheureusement satisfaire son ardent désir de les visiter. Il rapporte cependant un fait important, c'est que ces sources sont élevées d'environ 500 ou 600 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quoique attaqué d'une fièvre violente, il effectua son retour à Sierra-Leone. Il était, comme nous le verrons, réservé à d'autres travaux du même genre, mais qu'attendait un résultat bien différent (1)!

Tandis que le major Laing remplissait cette mission, le gouvernement anglais, encouragé par les dispositions favorables du pacha de Tripoli, et convaincu d'après les opinions d'Horneman, de Burckhardt et d'autres voyageurs, que la meilleure route était celle du nord, préparait une nouvelle expédition sur une échelle bien autrement étendue que celles qui l'avaient précédée. Cette expédition se composait du docteur Oudeney, du capi-

(1) Voyez le récit de son voyage dans notre 4e numéro.

taine Clapperton, du major Denham et d'un charpentier de vaisseau, nommé Hillman, qui offrit volontairement ses services : plus tard on y adjoignit le lieutenant Toole, jeune et courageux officier, à peine âgé de vingt-un ans, et M. Tyrwhitt. Ils n'éprouvèrent pas, pour arriver à Mourzouck, plus de difficulté qu'Horneman et Ritchie. Ils y restèrent plusieurs mois, et partirent pour Bornou le 29 novembre 1822, accompagnés d'une petite armée de plus de 2,000 Maures, que le roi de Fezzan leur donnait en apparence pour escorte, mais dont la mission réelle était d'enlever un certain nombre d'esclaves pour le service de Sa Hautesse. En quittant le fertile oasis de Fezzan, ils parcoururent une distance d'environ 800 milles (266 lieues) à travers le grand désert; et, le 4 février 1823, ils eurent enfin le bonheur d'apercevoir le grand lac Tchad, dont les eaux brillaient aux rayons du soleil, et qui paraissait situé à un mille (1/3 de lieue) environ de l'endroit où ils venaient de s'arrêter. Ils trouvèrent que ce lac formait l'angle nord-ouest d'une vaste mer intérieure d'eau douce, dont les anciennes relations avaient depuis si long-tems constaté l'existence dans le royaume de Bornou, le même que les géographes arabes appellent le lac de Cauga ou Kouka. Ils en côtoyèrent la rive occidentale, et le 11 février ils traversèrent la rivière qu'on nomme Yeou, qui vient de l'ouest se jeter dans le lac. Cette rivière avait en cet endroit 50 verges (150 pieds) de large : on assurait qu'à certaines époques elle était large du double et très-profonde. Tous les Maures s'accordaient à dire que c'était là le Nil.

Six jours après, ils entrèrent à Kouka, capitale de l'empire de Bornou, conduits en grande pompe par Barca-Gana, le premier des généraux du pays, et escortés par un corps de plusieurs milliers d'hommes de cavalerie,

dont une portion était revêtue de cottes de mailles, tressées de chaînes de fer, et qui les couvraient depuis le col jusqu'aux genoux : ces cavaliers portaient un casque de même métal à l'épreuve de la lance. Là, comme en beaucoup d'autres monarchies, la royauté n'était guère qu'un fantôme : le véritable souverain était un scheïck, espèce de maire du palais, qui gouvernait, de fait, le royaume et son roi fainéant : ce scheïck accueillit avec un grand appareil de splendeur barbare les voyageurs anglais, qu'il appelait les ambassadeurs du « sultan de la Grande-Bretagne. » Il fut charmé de recevoir l'assurance que le roi d'Angleterre avait entendu parler de l'empire de Bornou et de son illustre scheïck ; puis se tournant immédiatement vers son kaganawka ou conseiller : « Voilà, dit-il, ce que c'est que d'avoir défait les Begharmis. » Sur quoi, le bagah-furby (premier écuyer), capitaine qui s'était distingué dans plusieurs combats contre ce grand peuple, vint se placer devant les voyageurs. « Le roi d'Angleterre a-t-il aussi entendu parler de moi ? — Certainement, » repartirent aussitôt tous les Anglais ; et cette réponse fut à l'instant même couverte d'applaudissemens. « Ce roi-là doit être un grand homme ! » s'écria-t-on de toutes parts.

A 10 ou 15 milles (3 ou 5 lieues) au sud de Kouka, sur les bords du lac, les voyageurs anglais trouvèrent la grande ville d'Angornou, dont la population s'élève ordinairement à 30,000 ames, et qui, les jours de marché, renferme jusqu'à 80,000 ou 100,000 ames ; et cependant Angornou n'est ni la capitale, ni le siége du commerce, ni la ville la plus considérable de Bornou. Quoique traités avec une extrême bienveillance, les Anglais furent surveillés d'assez près, et on laissa clairement percer l'intention d'empêcher qu'ils allassent plus loin,

Ce ne fut qu'au bout de deux mois de séjour à Kouka, après beaucoup de manéges et d'instances, que le major Denham obtint la permission d'accompagner son ami Boukhaloum, l'aimable commandant de l'escorte de Mourzouck, dans une expédition de maraudeurs qu'il devait commander conjointement avec Barca-Gana. C'était le seul moyen qui restât à l'intrépide major de pénétrer un peu plus avant dans le pays; il réussit par-là à explorer une étendue de terres d'environ 270 milles (90 lieues) directement au sud de Kouka. Le récit d'un combat contre les Fellatahs, la défaite et la mort de Boukhaloum, le caractère pathétique des chants funèbres des Maures autour du corps de leur chef, et les souffrances terribles de Denham, forment dans sa relation un chapitre rempli d'intérêt.

Tous les voyageurs passèrent la saison des pluies à Kouka. Ils y furent bientôt en grande faveur près du scheïck, et du peuple en général. Leur religion seule était un obstacle à leurs succès. « Ils paraissent bons, disait un habitant de Bornou à un cadi; s'ils étaient méchans, pourquoi Dieu permettrait-il qu'ils fussent riches, et qu'ils connussent de bien meilleures choses que nous? — Ne parlez pas de ces hommes, répondit le cadi, ne parlez pas de ces hommes; s'il plaît à Dieu, ceux qui sont ici mourront musulmans. Quant à leurs richesses, laissez-les en jouir. Dieu leur donne les biens de ce monde, mais il ne donne qu'aux musulmans le paradis et ses délices éternelles. — *Geri, geri* (c'est vrai), » répétèrent, à l'instant, tous les assistans.

Hillman, le charpentier, jouissait d'un crédit prodigieux; il faisait des chaises, des boîtes, et toute sorte d'autres petits ouvrages pour le scheïck. Il réussit dans une entreprise bien plus importante, celle de mettre sur

affût, et de faire rouler une vieille pièce d'artillerie de campagne dont on avait autrefois fait présent au roi de Bornou. Rien ne peut dépeindre la joie du scheïck lorsque l'entreprise fut mise à fin, et qu'on essaya le canon avec une charge de balles de fusil. La distance à laquelle les balles furent lancées, et le fracas de la détonnation produisirent un étonnement profond et général : le scheïck ne voulut pas souffrir qu'on fît une seconde décharge : « Non, non, dit-il, ces balles sont trop précieuses ; comme elles vont faire sauter les Begharmis ! »

Les feux d'artifice, surtout les fusées volantes, excitèrent une excessive admiration. Lorsque Denham mit le feu aux premières pièces, le peuple poussa des cris épouvantables. Cependant, dit ce voyageur, l'effet de nos fusées ne fut pas aussi sérieux à Kouka qu'à Mourzouck. Dans cette dernière ville, au moment de la première explosion, plusieurs dames noires avaient subitement perdu l'espoir de donner à leurs époux quelques nouveaux gages de leur amour. Lorsque les Anglais déployaient toutes les ressources de la mécanique, et faisaient, autant que possible, briller le luxe de la civilisation européenne : « Merveilleux, merveilleux ! s'écriaient les habitans de Kouka ; vous êtes un grand peuple, mais pourquoi n'êtes-vous pas musulmans ? »

Au commencement du printems de 1824, Denham obtint du scheïck l'autorisation de faire une excursion sur les bords du lac Tchad. Il côtoya la rive méridionale, et arriva jusqu'au Xhary, qu'il reconnut pour un fleuve venant du sud, et se perdant dans le lac. Il le traversa, et continua sa route le long du rivage nord-ouest, jusqu'à Taugalia, ville située presqu'à l'opposite de Kouka, et appartenant aux Begharmis, qui avaient envahi tout le pays situé entre le royaume de Darfour et Bornou. Il lui

fut impossible d'aller plus loin, et il revint sur ses pas, malgré son extrême désir de pénétrer plus avant. Dans le même tems, ses compagnons de voyage, Clapperton et Oudeney, étaient partis, avec le consentement du scheïck, pour Soccatou, capitale du royaume de Houssa, éloignée de plus de 700 milles (233 lieues), à l'est de Kouka. Oudeney mourut bientôt après le commencement du voyage; mais Clapperton arriva à Soccatou, au bout d'environ 90 jours. Il fut accueilli avec la plus grande bienveillance par le sultan Bello, qui désirait vivement ouvrir des communications directes avec les Anglais, sur la côte soumise à sa domination. Il promettait de faire arriver en sûreté, à Houssa, tout Anglais qui serait envoyé vers lui. Clapperton fit tous les efforts imaginables pour continuer son voyage vers l'ouest; mais on ne le lui permit pas; et, après un séjour de près de deux mois à Soccatou, il fut obligé de reprendre la route de Kouka. Ce fut dans cette ville qu'il retrouva ses compagnons de voyage; de là Denham, Clapperton et Hillman, les seuls de l'expédition qui eussent survécu à tant de dangers et de fatigues, revinrent à Tripoli sans accident, et arrivèrent en Angleterre dans l'été de 1825 (1).

Ils rapportaient d'utiles renseignemens sur les mœurs et le commerce de l'Afrique centrale. De leur relation, il résulte que cette portion du globe renferme une population immense, bien disposée à lier avec les nations étrangères des relations qui offriraient au commerce des Européens des chances de bénéfices considérables. Là une vaste carrière est ouverte à la philantropie, si elle veut répandre sur une race d'hommes intelligens les bienfaits de l'éducation, et faire briller à leurs yeux les lumières de

(1) Voyez un récit détaillé de ce voyage dans notre 11e numéro.

la religion chrétienne. Sous le point de vue géographique, on ne peut pas dire que ces voyageurs aient beaucoup agrandi la sphère des découvertes. Ils n'ont vu qu'une étendue de pays assez limitée, et leurs recherches ne se sont pas arrêtées sur beaucoup de questions douteuses qui embarrassent depuis si long-tems les hommes instruits; ils ont fixé la position de l'empire de Bornou, du grand lac d'eau douce connu sous le nom de lac Tchad, et qui s'étend sur une surface de plusieurs milliers de milles carrés; celle des villes de Kano et de Caschna, et de ce royaume de Houssa, dont Mungo-Park, d'après des renseignemens très-exacts, avait déjà antérieurement fixé la position à l'est de Tombouctou. Des témoignages dignes de foi apprirent encore au major Denham et à ses compagnons que la carte faite par Burckhardt, des pays à l'est de Bornou, était exacte. Ils surent de plus qu'à une certaine distance au-delà de Tombouctou, distance qu'ils ne purent malheureusement préciser, le Niger (1) se détournait vers le sud, ainsi que l'avait dit Sidi-Hamet.

Le capitaine Clapperton était à peine de retour en Angleterre, que le gouvernement britannique, pour établir des relations avec l'intérieur de l'Afrique, se détermina à saisir l'occasion favorable que présentait la demande formelle du sultan Bello. Clapperton n'hésita pas une minute à accepter la mission qu'on lui proposait;

(1) En parlant de ce fleuve, nous avons partout conservé le nom de *Niger*, quoique les Arabes lui donnent le nom de Nil, que Mungo-Park l'appelle le Yoliba; Sidi-Hamet, le Zolibib; Clapperton, le Quorra ou Couara; et M. Caillé, le Dhioliba : rien de plus absurde que cette nomenclature si variée. Elle produit une grande confusion dans la géographie, et entraîne des erreurs et des explications sans fin. Peu importe que les indigènes emploient ou non le véritable nom; ce qui est d'une grande importance, c'est que les géographes modernes adoptent tous le même.

et, accompagné du capitaine Pearce et du docteur Morrison, de la marine anglaise, il débarqua à Badagri, ville située dans la baie de Benin, d'où il se proposait de continuer sa route, dans la direction du nord-est, jusqu'à Soccatou, et ensuite jusqu'à Bornou. Le 7 décembre 1825 ils commencèrent ce long voyage.

Vingt jours après avoir quitté la côte, le capitaine Pearce et le docteur Morrison succombèrent à l'influence du climat; Clapperton lui-même, quoique dans un état de souffrance extrême, continua de marcher en avant, accompagné de Lander, son fidèle domestique anglais, et d'un vieux nègre, Pascoe, qui avait long-tems servi dans la marine britannique.

Le 23 janvier ils atteignirent Katouga, capitale du royaume d'Yarriba. Ils reçurent l'accueil le plus hospitalier du prince de ce pays, pendant le séjour qu'ils y firent jusqu'au 6 mars. A Katouga, Clapperton n'était plus éloigné que de 30 milles du Quorra, ou Niger, qui coulait presque directement au sud de cette ville : ainsi se trouvaient confirmées la conjecture de Mungo-Park et la relation de Sidi-Hamet, d'après lesquelles, à l'orient de Tombouctou, le fleuve se détournait tout-à-coup de sa direction ordinaire vers l'est, et se dirigeait vers l'Atlantique, en longeant le royaume de Houssa. Il ne put cependant, malgré tous ses efforts, obtenir la permission de s'avancer jusque-là ; il fut obligé de poursuivre son voyage plus loin vers le nord, en traversant les grandes villes de Kiama et Wava, jusqu'à ce qu'enfin il retrouva le Niger à Bousa, lieu du naufrage et de la mort de Mungo-Park. On lui indiqua au milieu des rochers, sur le bord du fleuve, l'endroit même qui avait été le théâtre de cette mort funeste et prématurée : toutes les particularités essentielles qu'avaient rapportées les

relations antérieures se trouvèrent pleinement confirmées.

Après avoir traversé le Niger, à l'entrée du royaume de Houssa, la route se dirigeait un peu au nord-est pendant environ 350 milles, et conduisit Clapperton jusqu'à Kano, grande ville qu'il avait visitée lors de son premier voyage, et dont parlent un si grand nombre de voyageurs et de géographes. Kano est à peu près à moitié chemin entre la capitale de Bornou et Soccatou, sur la route qui conduit directement d'une ville à l'autre. Clapperton jugea à propos d'envoyer le fidèle Lander, avec le bagage et les présens destinés au sultan de Bornou, tandis qu'il visiterait lui-même son ancien ami, le sultan Bello. Il trouva ce prince, avec son armée, dans le voisinage de sa capitale, reçut de lui le meilleur accueil, et l'accompagna jusqu'à Soccatou, où l'on avait préparé pour lui, d'avance, et avec le plus grand soin, les logemens qu'il avait occupés lors de son premier séjour.

Le sultan Bello témoigna cependant sa bienveillance à Clapperton d'une façon bien moins agréable que la première fois, et surtout bien moins propre à servir ses vues ultérieures. Il lui refusa long-tems l'autorisation de quitter Soccatou; et lorsqu'il consentit enfin à sa demande, ce fut en lui donnant l'ordre positif de reprendre sa route vers le nord, à travers le grand désert. Il lui défendit absolument de poursuivre son voyage jusqu'à Bornou, fit courir après Lander, s'empara des bagages que Clapperton avait laissés à Kano, et des présens qu'il destinait au scheïck de Kouka, et lui donna même à entendre qu'il le soupçonnait d'être un espion des Anglais, jaloux, sans doute, de conquérir l'Afrique comme ils avaient déjà conquis l'Inde. Cette conduite si imprévue et si défavorable de Bello paraît avoir eu

deux causes : la première, sa haine pour le scheïck de Kouka qui lui avait déclaré la guerre depuis le premier voyage de Clapperton ; la seconde, les intrigues du pacha de Tripoli, qui s'efforçait d'inspirer une défiance générale des Anglais en excitant contre eux la jalousie des marchands arabes qui trafiquent dans l'intérieur de l'Afrique.

Découragé par des obstacles si insurmontables, et affaibli par des maladies continuelles, Clapperton ne put, comme ses devanciers, résister plus long-tems à tous les maux qui venaient l'assaillir : ce fut une nouvelle victime à ajouter à toutes celles qu'une noble ardeur avait déjà fait tomber sur le sol de l'Afrique. Plus heureux seulement que d'autres voyageurs, il eut du moins la douceur de recevoir jusqu'à son dernier soupir les soins pieux d'un fidèle serviteur. Cet homme intelligent eut l'art de sauver les notes de son maître, et les observations qu'il fit ensuite lui-même (1).

Les découvertes géographiques dues à l'expédition de Clapperton, et qui résultent de la publication de ses papiers, après sa mort, sont certainement intéressantes, quoiqu'elles ne fassent pas faire à la science de grands pas, et qu'elles dissipent bien peu de doutes relativement à la grande question du Niger. Le premier fait digne d'être remarqué, c'est qu'au moyen des deux voyages de Clapperton on peut suivre maintenant une ligne non interrompue de découvertes à travers l'Afrique centrale, depuis la baie de Benin jusqu'à la baie de Tripoli : c'est comme un fil précieux qui doit guider d'une manière certaine les découvertes futures. Les frontières des divers royaumes, depuis le rivage atlantique jusqu'au grand lac de Bornou, et la situation de chacune

(1) Voyez le récit de cette deuxième expédition dans notre 43e numéro.

des villes principales si étroitement serrées les unes contre les autres dans ce large espace, sont maintenant fixées avec la plus grande exactitude.

Rien n'est plus fait pour exciter l'étonnement que la grande population des pays parcourus par Clapperton. La carte annexée au dernier volume de ses *voyages* ne présente pas moins de 1,022 villes, qu'il traversa toutes, entre Badagri et Soccatou. Beaucoup de ces villes ont, il est vrai, peu d'importance; mais il en est aussi qui renferment une population considérable. Janna, par exemple, compte 9,000 habitans, Apoudo 10,000, Chiadou 7,000, Teschou 4,000, Kiama 30,000, Tabra 20,000, Koulfu 12,000; dans ce calcul n'est pas comprise la population des deux capitales Soccatou et Kano.

Le livre de Clapperton est le dernier relatif aux travaux des voyageurs européens en Afrique : depuis sa mort, cependant, son exemple a trouvé encore deux imitateurs. Immédiatement avant l'arrivée de Denham et de Clapperton en Angleterre, le major Laing, de retour de son expédition, partit pour Tripoli, dans l'intention de s'avancer ensuite directement jusqu'à Tombouctou. Le 27 octobre 1825, il quitta Gadamiso, ville frontière du royaume de Tripoli, au sud-ouest, et, traversant le grand désert, il arriva à Tombouctou le 18 août suivant. Après y être resté un peu plus d'un mois, il fut forcé d'en sortir, sur le bruit des intrigues de quelques chefs de tribus voisines, qui étaient, pour lui, dans les dispositions les plus malveillantes. Il partit donc, dans la direction de Sansanding, avec l'intention de marcher ensuite directement vers l'Atlantique; mais, le troisième jour, il fut attaqué et massacré par les Maures.

Le voyage de M. Caillé, autre imitateur de Clapperton, a été beaucoup plus heureux. Il paraît que ce voyageur avait passé préalablement plusieurs années dans les

établissemens français sur la rivière du Sénégal, et y avait acquis une profonde connaissance de la langue du pays. Animé du désir de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, il partit seul de Kakondy, déguisé en marchand musulman, le 19 avril 1827, traversa la chaîne de montagnes dont nous avons si souvent parlé, et atteignit les bords du Niger. Arrivé à la ville de Jenné, il s'y embarqua dans un grand canot, qui faisait partie d'une flottille de commerce, traversa le lac Dibbie, descendit ensuite le fleuve, et débarqua à Kabra, qu'il trouva située à 5 milles seulement de Tombouctou. Il resta peu de tems dans cette ville, reprit ensuite sa route au nord, en traversant le désert, et arriva à Tanger, le 14 septembre dernier. Il a été assez heureux pour rapporter toutes les notes qu'il avait prises pendant la longue durée de cet intéressant et hardi voyage.

Nous avons ainsi fait parcourir rapidement à nos lecteurs l'histoire des découvertes d'Afrique pendant plus de 2,000 ans : ils doivent être frappés de la lenteur et de la difficulté des progrès qu'on a pu faire vers la solution de ce problème, le plus obscur certainement de tous ceux que présente la science géographique. Nous ignorons complètement l'histoire, les mœurs, le nombre exact, et jusqu'à l'existence de tant d'êtres, que le Créateur a faits nos semblables; nous ne connaissons même pas les noms de ces nations si grandes et si variées, qu'il a répandues sur la vaste surface d'un immense continent. Un seul fleuve d'Afrique, après les investigations, les découvertes de tant de siècles, et les théories qu'ils ont enfantées, nous laisse encore dans une inextricable perplexité. D'abord on suppose que ce fleuve prend sa source au loin, vers l'ouest, qu'il se réunit au fleuve d'Égypte, et qu'après avoir prolongé son cours sur un espace de 400 milles il vient se perdre dans la Médi-

terranée : ensuite, on nous dit qu'il arrive de l'ouest, et qu'il se jette dans l'Atlantique : ici, que le Sénégal et la Gambie lui servent, en quelque sorte, d'embouchures ; là, qu'il coule dans une direction tout opposée ; et les géographes diffèrent plus que jamais sur la position de son embouchure, soit qu'il se réunisse au Nil, comme on l'avait supposé d'abord, soit qu'il se détourne au sud, traverse le Congo et vienne porter à la mer Atlantique l'immense tribut de ses ondes. Pour dernier embarras, des voyageurs qui viennent le chercher aux lieux mêmes où on assure qu'il coule dans un vaste lit, promènent leurs regards en vain, et ne le trouvent plus. Dieu nous garde de fatiguer nos lecteurs de quelque hypothèse nouvelle à laquelle la relation prochaine de quelque voyage encore inédit viendrait peut-être donner un démenti ! Toute cette confusion nous paraît venir du tort qu'on a eu de réunir en un seul fleuve les fleuves divers qui arrosent l'Afrique centrale. Les caravanes de marchands et de voyageurs qui passaient rapidement d'une ville à l'autre, presque toujours dans la même direction, ont fait un seul fleuve de toutes les rivières qu'elles rencontraient, par intervalles, sur leur passage : et cette réunion de tant de fleuves, de rivières, de ruisseaux de toute espèce, a formé dans leur imagination le majestueux Niger. Jamais voyageur n'en a suivi le cours d'un bout à l'autre : et il est presque certain que le jour où on pourra explorer le Niger tout à son aise, au lieu d'un fleuve immense, qui traverse de grands lacs et s'étend sur un espace de plusieurs milliers de milles dans l'intérieur de l'Afrique, on ne trouvera, pour ainsi dire, qu'une rivière sans prétention, contente de parcourir une distance modeste, pour se jeter dans l'Atlantique par le canal de Formose, ou les bouches du Congo.

(*American Quarterly Review.*)

EXCURSION AUX ÉTATS-UNIS.

N° I.

NEW-YORK. — PREMIÈRES IMPRESSIONS. — TACITURNITÉ AMÉRICAINE. — QUAI MOBILE. — INCENDIE. — LE FANAL D'ALARME. — MAISON DE REFUGE. — SUSCEPTIBILITÉ NATIONALE. — ÉCOLES. — ÉDUCATION DES NÈGRES. — RESTAURATEURS. — COURS DE JUSTICE. — PEINTURE. — MAISONS MOUVANTES.

Je quittai Liverpool le 17 avril 1827, et je m'embarquai pour l'Amérique avec ma femme et un enfant, à bord de la *Florida*, commandée par le capitaine John Tinkham. Le vent, qui d'abord nous avait été favorable, changea ensuite, et ce ne fut que le 15 mai, après un voyage de vingt-huit jours, que nous dépassâmes le phare de Sandyhook, situé à l'entrée du port de New-York. Un bâtiment qui n'était parti que vingt-quatre heures avant nous, ayant profité de ce que les marins appellent une veine de vent, n'avait mis que dix-neuf jours pour faire la même traversée.

Il était presque nuit lorsque le navire mouilla en rade de New-York, de manière que nous ne pûmes voir les agrémens qu'offre l'aspect de cette ville, et qui nous avaient été décrits avec enthousiasme par quelques-uns des passagers. Cette plage ne m'était pas au reste tout-à-fait étrangère; je l'avais aperçue vingt-trois ans auparavant, lorsque j'étais aspirant de marine sur le *Léander*, vaisseau qui commandait la station d'Halifax. Mais les souvenirs qui me restaient de cette époque étaient si vagues, si confus, et tout ce que je voyais me paraissait tellement changé, que rien ne rap-

pelait à ma mémoire des objets que près d'un quart de siècle en avait à peu près effacés.

La manière actuelle dont j'envisageais les choses avait peut-être encore plus changé que l'aspect du pays. Autrefois j'avais une opinion peu favorable des Américains, et mes préventions contre eux, entretenues par mes jeunes camarades, étaient partagées par un grand nombre de mes supérieurs. Mais les devoirs d'un service actif et varié m'ayant éloigné des lieux où j'avais puisé ces antipathies nationales, elles se dissipèrent successivement; en parcourant de nouvelles contrées mes idées s'étendirent, et j'appris à juger les hommes avec plus d'équité. Maintenant il m'est pénible de trouver dans mes compatriotes les mêmes préventions dont le tems et l'expérience m'ont guéri.

Le grand nombre d'Américains que je rencontrai fréquemment me confirmaient dans l'opinion favorable que je m'étais formée d'eux et de leur gouvernement; tous vantaient leurs institutions, et faisaient une brillante peinture de la prospérité toujours croissante de leur pays, qui, disaient-ils, était indignement calomnié par les voyageurs anglais. Ceux-ci, à les entendre, étaient tous de mauvaise foi, et par conséquent ne pouvaient donner que la plus fausse idée d'une nation qu'ils étaient incapables d'apprécier.

Je profitai avec empressement d'un loisir de plusieurs mois pour visiter un pays, objet de tant d'injustes accusations et de louanges outrées. Mais pour le juger sans préventions je m'interdis la lecture de tous les ouvrages publiés journellement sur les États-Unis; résolu de ne former mon opinion que sur les lieux, et d'après mes observations personnelles.

Jamais voyageur ne visita une terre étrangère avec

des dispositions plus bienveillantes que celles dont j'étais animé en entreprenant ce voyage; je désirais voir le peuple et les institutions de ce pays sous l'aspect le plus favorable, voulant faire ensuite tous mes efforts pour détruire en Angleterre une malveillance que je trouvais aussi injuste qu'impolitique. Mon but était aussi de convaincre les Américains que les sentimens hostiles dont ils se plaignaient n'étaient point partagés par tous les Anglais; qu'un grand nombre d'entre eux n'attendaient que le moment de les mieux connaître pour leur accorder toute l'estime qu'ils méritent. Tels étaient mes désirs et mes espérances quand je débarquai aux États-Unis.

Un siècle suffirait à peine pour effacer de mon souvenir le premier déjeuner qu'on nous servit à New-York. Nous débarquâmes à huit heures, et quoique j'aime le séjour d'un vaisseau, comme un ancien marin qui a passé sur mer la moitié de son existence, je m'élançai sur le rivage avec un vif sentiment de plaisir. La *Florida* ayant été amarrée le long du quai pendant la nuit, nous prîmes terre immédiatement; nous montâmes aussitôt dans un *hackney coach*, espèce de fiacres qui se trouvent toujours sur la rive pour attendre les voyageurs. Ces voitures, ouvertes par devant et sur les côtés, sont construites avec le plus grand soin et même avec une sorte d'élégance; la nôtre était tirée par de petits chevaux dont le poil lisse et brillant prouvait les soins qui leur étaient prodigués. L'étrange baragouin du mulâtre qui nous servait de conducteur aurait pu me faire croire que j'étais encore dans l'Inde.

Les divers objets qui frappèrent ma vue pendant la route, tantôt me rappelaient les villes maritimes d'Angleterre et tantôt m'offraient des mœurs et des usages tout-à-fait nouveaux. Les enseignes des boutiques étaient

écrites en anglais, et tout le monde parlait cette langue autour de moi, mais ce n'était pas avec l'accent auquel j'étais accoutumé; il y avait dans tout ce qui m'environnait un caractère d'étrangeté remarquable, surtout dans le costume et dans la tournure des hommes. Nous rencontrâmes plusieurs grandes voitures couvertes sur lesquelles était écrit en gros caractères le mot Glace; je ne pus m'empêcher de rire en apercevant l'enseigne d'une boutique qui représentait une grande figure affublée d'une immense perruque, au bas de laquelle on lisait le nom de lord Eldon. Pendant plusieurs jours ce mélange d'objets inconnus, et de coutumes qui m'étaient familières, me semblait un songe, et bouleversait toutes les idées que je m'étais faites sur ce pays; mais bientôt cet étonnement fut remplacé par d'autres impressions dont je rendrai compte plus tard; mais revenons au somptueux déjeuner que j'étais sur le point d'oublier.

Je demandai simplement qu'on nous servît quelques aloses : ce poisson, d'origine américaine, mérite, dit-on, qu'on traverse l'Atlantique pour venir le manger au sortir de ses propres eaux. Ce mets délicat nous fut apporté, mais accompagné d'un énorme beefteak, d'un plat de côtelettes de mouton, et de plusieurs ragoûts, qui furent suivis de gâteaux, de rôties, de diverses pâtisseries dont j'ignore le nom, et d'une profusion inouie de thé et de café. Une belle argenterie, de la porcelaine chinoise, du linge magnifique, couvraient la table qui était dressée dans une grande pièce garnie d'excellens fauteuils et de différens meubles, tous d'une propreté remarquable. Tant de jouissances ne pouvaient manquer de flatter agréablement des passagers qui depuis un mois n'avaient senti que l'odeur du goudron, et auxquels l'ordinaire du vaisseau n'avait pas donné le droit de se montrer bien

difficiles. Il est inutile d'ajouter que nous fîmes honneur à la cuisine américaine.

Je me rendis à la douane dans le courant de la journée avec une personne pour laquelle j'avais des lettres de recommandation : je m'attendais à essuyer quelques-unes des vexations ordinaires dans les différens pays que j'avais parcourus ; mais je ne trouvai au contraire que de la politesse et de l'obligeance parmi les employés de cette administration. Mon compagnon dit simplement que je voyageais pour mon plaisir, sans aucun but commercial, et que le bagage que je réclamais ne contenait que mes effets et ceux de ma famille. Ce peu de mots suffit : l'ordre de me les délivrer fut expédié, et on me les remit sur-le-champ, sans avoir été soumis à aucune de ces recherches minutieuses qui font le supplice des voyageurs.

Je dois ajouter que, pendant les fréquens voyages que j'ai eu occasion de faire dans ce pays, j'ai trouvé la même obligeance chez tous les fonctionnaires publics ; je pourrais, du reste, faire le même éloge de presque toutes les personnes avec lesquelles j'ai eu des relations particulières.

Les grands hôtels de New-York ont chacun leurs habitudes spéciales ; dans celui où nous logions, on servait à trois heures une immense table d'hôte, fréquentée exclusivement par des convives qui n'habitaient pas l'hôtel ; je l'ai vue entourée de plus de soixante personnes. Un peu plus tard il y avait une autre table moins nombreuse, réservée pour les habitans de la maison. Si un voyageur voulait se faire servir séparément, sa dépense augmenterait d'environ deux dollars par jour.

On déjeune de très-bonne heure à New-York ; nous descendîmes le lendemain à huit heures dans une pièce, où se trouvaient déjà réunies douze ou quinze personnes.

L'extrême désir que j'avais de m'instruire des usages américains m'engagea à faire quelques tentatives pour entrer en conversation avec mes voisins; mais toutes mes avances furent repoussées par un imperturbable silence, accompagné d'une expression de gravité formaliste qui ne me permit pas d'insister. Au dîner, je fus de nouveau rebuté par un air froid, réservé, qui, sans cesser d'être poli, était si peu sociable, que tous mes efforts pour engager la conversation sur un sujet quelconque échouèrent complètement. Chaque convive paraissait absorbé par son dîner, et après l'avoir expédié dans le moins de tems possible, il se levait, prenait son chapeau, et partait sans prononcer un seul mot. Au silence solennel qui régnait dans l'appartement, on aurait pu supposer qu'il s'agissait d'une cérémonie funèbre plutôt que d'un repas, où président d'ordinaire l'enjouement et la gaieté.

Un jeune officier de la marine américaine, que j'avais connu en Europe, me conduisit, après déjeuner, visiter le chantier de marine, situé à Brooklyn sur Long-Island.

Parmi les choses intéressantes que je remarquai dans cette excursion, celle qui me frappa le plus fut une espèce de quai flottant, construit en bois, attaché d'un côté par des gonds énormes au quai en pierre, et de l'autre supporté par un large radeau qui s'élevait ou s'abaissait, suivant les divers mouvemens de la marée; lorsque les eaux étaient hautes, ce quai était de niveau avec le rivage; quand elles diminuaient, sa surface avait une inclinaison considérable, mais disposée de manière à ne pas interrompre la circulation des voitures qui le traversaient en tout tems avec une égale facilité.

Je ne saurais trop me louer de la politesse des officiers attachés au chantier; ils me firent voir tout ce que renfermait cet établissement, avec une obligeance qui me

permit de l'examiner dans le plus grand détail. Je considérai, avec surprise, le *Fulton*, grande frégate à vapeur, destinée à servir de batterie flottante pour la défense de New-York. La construction de ce bâtiment est double, c'est-à-dire qu'il a deux quilles, entre lesquelles sont placées des roues à palettes qui se trouvent ainsi à l'abri du canon. Tout le mécanisme est également protégé par un revêtement en chêne et par les bords du vaisseau, composés de bordages qui leur donnent plusieurs pieds d'épaisseur. Ces murailles de bois offrent une telle résistance, qu'un boulet tiré à demi-portée ne parviendrait pas à les percer.

Je fus à bord de plusieurs autres frégates et de quelques vaisseaux; presque tous étaient construits avec une espèce de chêne vert qui ne croît que dans les États du sud, et dont la force et la dureté sont extraordinaires.

J'allai dans la soirée rendre mes devoirs à M. Dewitt Clinton, gouverneur de l'État de New-York. Je fus aussi surpris que charmé de l'affabilité de ses manières et de l'obligeant intérêt qu'il prit à mon voyage. Je me reprochai vivement alors l'aveugle confiance avec laquelle j'avais adopté les préventions de personnes dont les opinions politiques étaient opposées à celles de ce gouverneur, et je reconnus que le caractère de M. Clinton n'était pas moins distingué que son honorable carrière. Il s'offrit de la meilleure grâce à m'aider dans les recherches que je voulais faire, et promit de faciliter de tous ses moyens les courses que je projetais dans l'intérieur du pays. Il a fidèlement rempli ses engagemens jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva après la première année de mon séjour en Amérique.

Dans la nuit du 21, je fus éveillé à deux heures du matin par de violens cris au feu ! au feu ! Je me jetai à

bas de mon lit tout troublé, me croyant encore sur mer, et pensant que le bâtiment était la proie des flammes. Le bruit des pompes, les cris du peuple me tirèrent bientôt de mon erreur. Les cloches qui sonnaient avec violence, le marteau du watchman qu'on entendait à toutes les portes, annonçaient l'imminence du danger. J'avais tant entendu vanter l'adresse et l'activité des pompiers de New-York, que, curieux d'en juger par moi-même, je m'habillai à la hâte, et je sortis de la maison.

Un watchman, placé sur le point le plus élevé de l'hôtel de ville, est chargé, en cas d'alarme, de fixer une lanterne à l'extrémité d'un long bras de fer, et de diriger cette espèce de phare du côté du feu, pour indiquer aux pompiers le lieu où ils doivent se porter. Il y a dans cet usage quelque chose qui frappe l'imagination; on croirait voir un immense géant debout, au milieu de la ville, et dont le doigt enflammé indique aux citoyens le danger qui les menace.

En suivant cette direction, j'aperçus du côté de l'est une grande colonne de fumée dont les noirs tourbillons s'élançaient vers le ciel. J'atteignis bientôt le lieu de l'incendie; quatre maisons construites en bois étaient déjà complètement enflammées; aucune expression ne saurait donner l'idée de l'intrépidité et du zèle des pompiers américains. Au milieu du bruit et de la confusion, les pompes furent placées en ligne le long des rues, à environ deux cents pieds l'une de l'autre, aboutissant toutes au bord de la rivière de l'Est (on nomme ainsi le bras de mer situé entre Long-Island et la haute mer); à mesure qu'il en arrivait, on formait de nouvelles chaînes, et des torrens d'eau inondèrent bientôt les maisons embrasées. Dans cette circonstance, je ne trouvai que deux choses à blâmer, les cris, le tumulte, qui ralentissaient le

travail, et l'inutile témérité de quelques pompiers qui se précipitaient au milieu des flammes, lorsqu'il était évident que le péril auquel ils s'exposaient ne pouvait être d'aucune utilité : un peu plus de discipline remédierait au premier de ces abus; la machine ingénieuse, nouvellement inventée à Édinbourg, ferait cesser le second.

Le jour suivant, accompagné par un des hommes les plus éclairés de l'Amérique, je visitai la maison de refuge destinée aux jeunes malfaiteurs; c'est une institution qui est excellente sous tous les rapports; elle offre un asile aux criminels qui, par leur âge peu avancé, s'échappent à la sévérité des lois. Arrachés à la corruption, éloignés des mauvais exemples, une vie régulière et l'habitude du travail ramènent la plupart de ces enfans à la vertu.

Après un certain nombre d'années, on les envoie comme apprentis chez des artisans qui, en général, n'ont qu'à se louer de leur conduite. Lorsque le maître ou les parens de ces jeunes gens s'aperçoivent que leur réforme n'est pas complète, ils ont la faculté de leur faire faire un nouveau noviciat à la maison de refuge. Les membres de cette administration entretiennent une correspondance régulière avec les personnes chez lesquelles ces jeunes garçons ont été placés.

La surintendance de cet établissement était confiée à un ecclésiastique méthodiste; je remarquai avec intérêt la sagacité, la patience et l'heureux mélange de fermeté et de douceur qui lui attiraient la confiance des enfans, sans diminuer cette obéissance prompte et respectueuse, indispensable dans une telle institution.

Nous visitâmes ensuite un établissement du même genre destiné aux jeunes filles; il est beaucoup moins considérable, mais il me parut aussi bien dirigé que le

précédent. Je puis certifier que, dans aucun pays, je n'ai vu d'institutions mieux calculées pour ramener au bien de jeunes cœurs plus souvent égarés que criminels.

A notre retour en ville, nous nous rendîmes aux écoles primaires imitées de l'établissement du même nom à Édinbourg. Le plan principal a cependant été modifié par plusieurs changemens notables. Chaque classe, composée de dix élèves, a deux moniteurs; l'un enseigne et surveille sa division, tandis que l'autre, dans un appartement séparé, étudie ce qu'il doit apprendre le lendemain aux enfans de sa classe. Les partisans de ce système prétendent que, de cette manière, il n'y a pas de tems perdu, et que les progrès sont beaucoup plus rapides qu'en suivant la méthode ordinaire. Il faudrait observer les résultats des deux méthodes pour oser décider une question aussi délicate. Nous allâmes ensuite visiter les écoles élémentaires destinées aux jeunes filles; elles sont également divisées par classes de dix, ayant chacune son moniteur. Tout, dans cette institution, respire l'ordre et la décence; chacun y semble animé du désir de s'assurer de l'estime de ses semblables et de la sienne propre. Après avoir parcouru l'établissement, la maîtresse me pria de faire lire une de ses élèves, et me demanda ensuite si j'étais content de sa méthode : je répondis que cette jeune personne lisait avec beaucoup d'expression; mais cet éloge ne satisfit probablement pas la bonne institutrice, car elle insista pour savoir si j'avais trouvé quelque chose à blâmer : je lui demandai alors si son intention était de faire prononcer suivant l'usage adopté en Angleterre, ou avec l'accent américain. Elle se récria vivement, m'assura qu'elle donnait un soin particulier à la prononciation, et qu'il était impossible que je ne fusse pas satisfait de celle de ses élèves. Je ha-

sardai quelques observations; mais la bonne dame me répondit : « On peut croire cela en Écosse; mais en Amérique nous ne pensons pas ainsi. » Je rapporte cette légère circonstance comme un trait caractéristique de la susceptibilité nationale. Presque tous les Américains ont la prétention de parler l'anglais avec plus de pureté et d'élégance que les habitans de la Grande-Bretagne. D'un autre côté on a peut-être exagéré les locutions vulgaires et provinciales que l'usage a consacrées. Mais en général l'accent américain est traînant, emphatique et particulièrement désagréable dans la bouche des femmes, qui appuient trop sur la dernière syllabe.

Nous terminâmes notre journée en nous rendant aux écoles instituées pour les enfans nègres et mulâtres. C'était un touchant spectacle de voir les soins qui leur étaient prodigués par l'homme vénérable placé à la tête de cet établissement; sa longue carrière a été entièrement dévouée à une œuvre si méritoire, et il l'exécute avec un zèle et un succès qui honorent également son cœur et son esprit. Je lui demandai s'il faisait quelque distinction entre l'intelligence des blancs et celle des noirs : il me répondit que, jusqu'à un certain âge, il n'avait remarqué aucune différence sensible; que cela tenait peut-être à ce que dans l'enfance le sort des nègres était à peu près le même que celui des blancs, leur caractère n'ayant point encore été opprimé par la misère, les distinctions sociales et par tous les maux inhérens à leur condition. A New-York, ajouta-t-il, où l'esclavage a été aboli par une loi, le noir, devenu libre, peut soigner ses intérêts, et, s'il a quelque intelligence, s'élever au-dessus de la domesticité. Mais il y aura toujours contre lui un préjugé qui le dégrade à ses propres yeux; la confiance mutuelle qui est le lien le plus puissant de la société n'existe pas

pour lui; il ne rencontre nulle sympathie parmi les blancs, qui ne l'admettent qu'avec répugnance au partage de leurs droits.

Le jour suivant j'accompagnai deux Américains dans un lieu nommé *Plate-House*, situé au centre des affaires, dans le quartier le plus bruyant de New-York. Nous entrâmes dans une vaste chambre, ou, pour mieux dire, dans une galerie longue et étroite, ressemblant assez à un café : il y avait de chaque côté une rangée de loges pouvant contenir chacune quatre ou cinq personnes, et qui étaient séparées par une allée étroite, où circulaient un grand nombre de domestiques.

Au moment où nous entrâmes, toutes les loges étaient occupées, à l'exception d'une seule dont nous prîmes possession; le bruit des cuillères et des fourchettes était le seul qu'on entendît; pas une parole ne sortait de la bouche des convives, si ce n'est ces mots gravement prononcés : Trois portions de bœuf, une de pommes de terre, un pouddiug, ou d'autres semblables. Le service se faisait avec ordre et surtout avec une promptitude merveilleuse; à peine avait-on indiqué les mets qu'on désirait, qu'ils étaient placés sur la table. Je ne pouvais me lasser d'admirer l'activité et l'intelligence des domestiques; ils étaient partout et à toute chose au même moment : la rapidité, la multiplicité des ordres qu'ils recevaient, rien ne pouvait les troubler; tout se passait avec régularité et sans la moindre confusion.

Notre dîner dura au plus vingt minutes, et pendant ce court espace de tems, la société fut deux fois presque entièrement renouvelée; lorsque nous nous levâmes pour partir, on nous apporta notre compte se montant à neuf schellings six pences (11 fr. 50 c.), ce qui faisait trois schellings deux pences par tête. Nous avions été

servis pour cette somme modérée avec une abondance inconnue aux contrées de l'Europe les plus privilégiées sous ce rapport.

Je me rendis le lendemain à la cour suprême, dans l'intention d'entendre Me Ematt, avocat d'une grande distinction ; je fus trompé dans mon attente. Mais cependant cette séance ne fut pas dépourvue d'intérêt pour moi : l'avocat qui le remplaça parlait avec une éloquence froide, mais digne. Il s'adressait surtout à la raison de ses auditeurs ; je l'entendis avec étonnement citer une décision récemment prise en Angleterre. Le chef de la justice et deux juges étaient sur les rangs, rien dans leur costume ne les distinguait des autres habitans du pays. Aucun cérémonial ne donnait de solennité à cette cour de justice ; tout y était grave et sévère. Tant de simplicité me causa de la surprise : il est vrai que les rabats, les perruques et les autres attributs qui distinguent les magistrats européens contribuent peu à la dignité de ceux qui les portent ; mais ces objets ne doivent pas être jugés d'après leur importance réelle ; et je crois que ce n'est jamais sans danger qu'on détruit un usage consacré par le tems.

Au sortir du tribunal, nous fûmes visiter l'hôtel-de-ville ; cet édifice, d'une grande étendue, est construit avec deux sortes de pierres, dont l'une, qui est d'un rouge foncé, produit un bigarrure d'assez mauvais goût. La façade est surchargée d'ornemens travaillés avec soin et d'une exécution parfaite, mais ils nuisent à sa simplicité ; malgré ces défauts, l'ensemble de ce monument est très-remarquable, et son portique en marbre blanc excite à juste droit l'admiration.

Nous montâmes au haut de la tour afin de jouir de la vue étendue qu'on découvre de ce point élevé. New-

York, dans toute sa beauté, se déploya à nos regards. Le ciel était sans nuage; la baie, parfaitement calme, s'étendait comme un miroir jusque dans le lointain le plus reculé. Ce spectacle admirable m'avait été trop vanté; on m'avait trop dit qu'il était unique dans le monde. Ces sortes de taxes imposées à l'avance sur l'admiration des voyageurs sont rarement acquittées par eux.

En sortant de l'hôtel-de-ville on me conduisit à une exposition de tableaux : j'avoue qu'ils me parurent tous d'une extrême médiocrité; je n'en excepte pas même deux ouvrages de Hest, le plus formaliste, le plus affecté de tous les peintres. Quelques-unes de ces compositions ne manquaient pas cependant d'un certain mérite; mais elles étaient si froides, si dépourvues de grâce, le dessin en était si incorrect, que, malgré toute ma bonne volonté, je ne pus prononcer les éloges que, sans doute, on attendait de moi. Du reste les professions qui se rapportent à des besoins positifs offrent en Amérique tant de chances de succès, qu'il n'est point étonnant que les beaux-arts y soient encore dans l'enfance. Cette opinion ne s'accorde pas avec celle des Américains; car, m'étant rendu le jour suivant au collége de la Colombie, j'entendis prononcer un discours dans lequel l'orateur disait à son auditoire que l'Amérique, sous le rapport des arts, rivaliserait bientôt avec la Grèce et l'Italie.

Accompagné par quelques amis, je fis dans les premiers jours de mai une excursion dans le Nouveau-Jersey : nous admirâmes les chutes de la Passaïe et les manufactures du village de Patterson. Ces lieux sont très à la mode parmi les *cokneys* (1) de New-York, et un voyageur fashionable ne peut se dispenser de les visiter.

(1) Badauds.

Pendant mon séjour à New-York je fus témoin d'une opération qui m'intéressa vivement : il s'agissait, pour élargir une rue, de faire reculer deux maisons. L'invention des moyens mécaniques employés dans ces occasions est due à M. Siméon Brown ; il eut la bonté de me les expliquer. Je vais essayer d'en donner une idée ; ils me paraissent si simples, qu'une description minutieuse ne sera pas nécessaire pour les faire comprendre aux personnes même les plus étrangères à l'art.

Tout le monde a entendu parler des maisons de bois que l'on déplace ; mais le transport d'un bâtiment en briques est d'une tout autre difficulté. Les deux maisons qu'on voulait faire reculer de douze pieds avaient été construites ensemble, et formaient une masse solide de quarante pieds de profondeur, de vingt-cinq de hauteur, toit et cheminée non compris ; leur façade était large de quarante-cinq pieds.

On place d'abord sous la maison qu'on veut transporter de fortes pièces de bois, parallèles à la rue et de niveau avec le sol. Ces pièces, établies à trois pieds de distance l'une de l'autre, règnent dans toute la longueur du bâtiment ; leurs extrémités traversent les murs latéraux, les dépassent de plusieurs pieds et reposent sur des blocs de bois placés au dehors et isolés de la muraille. D'autres pièces, placées à angle droit sur celles-ci, s'engagent également dans la façade. Ensuite, au moyen de coins forcés entre les pièces de bois transversales et les blocs, on fait porter par ceux-ci les murs latéraux et tout l'édifice. Les fondations peuvent alors être démolies sans danger, et l'on y substitue des *glissoires*, ou ce qu'on nomme *voies* dans les chantiers. Entre ces glissoires et l'espèce de charpente sur laquelle la maison est en équilibre, on interpose des *berceaux* semblables à l'appareil

du même nom employé pour lancer les navires : ils sont formés de longues poutres qui reposent sur les glissoires. Il ne s'agit plus alors que de faire porter tout le poids de la maison sur les berceaux, et, par conséquent, sur les voies qui les soutiennent. On y parvient encore en forçant entre les poutres et les berceaux des coins qui produisent le double effet de presser les berceaux sur les glissoires, et d'élever les pièces de bois qui soutiennent la maison. L'extrémité des poutres ne reposant plus sur les blocs, on enlève ceux-ci, et la maison est prête à partir; le mouvement lui est imprimé par des vis placées horizontalement dans une pièce transversale immobile; en le faisant agir simultanément contre les berceaux, elles les font mouvoir, ainsi que la charpente et la maison qu'ils supportent. Il est nécessaire que les glissoires soient enduits de suif pour diminuer autant que possible leur frottement contre les berceaux.

Lorsque la maison est arrivée au terme de sa course, où de nouvelles fondations ont été construites, on retire l'une après l'autre les pièces de bois qu'on avait introduites, et l'opération est terminée. Pendant toute sa durée, la sécurité des propriétaires est telle, qu'ils ne prennent aucune précaution, ne déplacent aucun meuble et vaquent à leurs affaires comme de coutume.

Après un séjour d'environ deux mois à New-York, je commençai à m'apercevoir qu'il était tems de m'arracher aux charmes et aux séductions d'une grande ville pour continuer mon voyage. Muni de sages conseils, chargé de lettres de recommandation, je quittai pour au moins six mois des amis dont les attentions et le bienveillant accueil ne sortiront jamais de ma mémoire.

(*Extractor.*)

STATISTIQUE MORALE DE LA FRANCE,

OU

TABLEAU

DU NOMBRE DES CONDAMNÉS POUR CRIMES CONTRE LES PERSONNES, DES ÉCOLIERS MALES ET DES SUICIDES.

Ce document précieux nous a été communiqué par M. Balbi, statisticien consciencieux, qui a déjà enrichi la Revue Britannique de tant de données importantes. L'étude de ce tableau donne lieu à un si grand nombre de réflexions diverses, qu'il nous serait impossible d'en indiquer même une partie. Nous nous contenterons de relever un seul fait fort digne de remarque, c'est que le nombre des suicides est presque en raison inverse de celui des violences exercées sur autrui. C'est ainsi, par exemple, qu'à Paris, où les mœurs sont si douces qu'il n'y a pas un condamné pour voies de fait par 57,000 habitans, il y a un suicide par 5,910; tandis qu'en Corse, où il y a un condamné pour voies de fait par moins de 3,000 habitans, il n'y a pas un suicide par 60,000 : d'où il résulte que les dispositions de caractère ou les circonstances qui déterminent les morts volontaires sont tout-à-fait différentes de celles qui occasionnent les violences exercées sur les autres.

I. CONDAMNÉS POUR CRIMES CONTRE LES PERSONNES.			II. ÉCOLIERS MALES.			III. SUICIDES CONSTATÉS.		
Nombre d'ordre.	Un Condamné sur	Habitans.	Nombre d'ordre.	Un Écolier sur	Habitans.	Nombre d'ordre.	Un Suicide sur	Habitans.
1	Bastia ou Corse	2,968	1	Besançon	11.6	1	Paris	5,910
2	Nîmes	18,027	2	Amiens	11.8	2	Rouen	13,059
3	Bourges	18,488	3	Nancy	11.9	3	Aix	13,860
4	Colmar	21,455	4	Dijon	13.1	4	Amiens	14,500
5	Montpellier	21,565	5	Metz	13.1	5	Orléans	15,278
6	Aix	23,700	6	Colmar (*Strasbourg*)	13.6	6	Nancy	17,564
7	Toulouse	25,151	7	Douai	14.7	7	Douai	17,648
8	Rouen	26,016	8	Paris	15.0		Moyenne du royaume	20,740
9	Grenoble	26,271	9	Riom (*Clermont*)	16.4	8	Poitiers	21,717
10	Agen	29,839	10	Pau	18.6	9	Bourges	23,688
	Moyenne du royaume	32,411	11	Grenoble	19.8	10	Lyon	23,702
11	Orléans	33,000	12	Rouen	22.0	11	Dijon	25,727
12	Metz	34,435		Moyenne du royaume	23.0	12	Metz	26,577
13	Nancy	36,300	13	Lyon	28.3	13	Bordeaux	27,673
14	Pau	37,000	14	Caen	28.9	14	Colmar	27,765
15	Riom	37,500	15	Nîmes	30.2	15	Grenoble	30,226
16	Rennes	37,661	16	Montpellier	33.8	16	Nîmes	30,824
17	Besançon	39,940	17	Orléans	35.8	17	Pau	36,000
18	Lyon	41,259	18	Poitiers	42.2	18	Angers	37,029
19	Bordeaux	43,277	19	Toulouse	45.6	19	Montpellier	44,280
20	Poitiers	44,931	20	Aix et Corse	49.8	20	Agen	46,250
21	Dijon	45,892	21	Bordeaux	55.0	21	Rennes	50,460
22	Douai	46,327	22	Agen (*Cahors*)	55.1	22	Limoges	50,750
23	Caen	48,853	23	Angers	57.8	23	Caen	57,286
24	Angers	51,740	24	Bourges	66.6	24	Corse	61,666
25	Paris	57,057	25	Limoges	88.7	25	Besançon	63,714
26	Limoges	69,771	26	Rennes	96.8	26	Toulouse	94,154
27	Amiens	72,466				27	Riom	175,000

Observations. — I. Le rapport des condamnés à la population est la moyenne déduite des trois rapports du ministre de la justice, relatifs aux années 1825, 1826 et 1827; la population est celle qu'on présume avoir existé à la fin de 1826. — II. Le rapport des écoliers mâles à la population est déduit du tableau officiel du nombre des écoliers qui fréquentaient les écoles en 1821, comparé au nombre d'habitans existant en France à la fin de 1820. Nous ferons observer que l'arrondissement de chaque Cour royale est identique à celui de l'académie correspondante, à l'exception de celui de la Corse, qui forme une Cour royale à part. Sous le rapport de l'instruction publique, cette île est comprise dans l'arrondissement de l'académie d'Aix. On a indiqué entre parenthèses les villes de *Strasbourg*, de *Clermont* et de *Cahors*, parce que ce sont les chefs-lieux des académies de ce nom correspondantes aux Cours royales de *Colmar*, de *Riom* et d'*Agen*, dont les arrondissemens sont absolument les mêmes. — III. Le rapport des suicides à la population est déduit du nombre des suicides constatés qui eurent lieu en 1827, comparé à la population existante à la fin de 1826. Il est tiré du rapport que M. Guerry rédige avec tant de sagacité et de savoir pour le ministre de la justice.

Tableau de Moeurs.

LES EMBARRAS D'UN VOYAGE EN ITALIE.

J'étais à Paris depuis quelques mois avec ma femme et une nièce qui était presque du même âge que la première, et qui, dans nos petits débats domestiques, ne manquait jamais de se ranger de son côté, par instinct et sans vues préméditées et systématiques, d'où il résultait que chez moi le sexe le plus faible était toujours le plus fort. Voilà qu'un matin ma femme me dit à l'improviste, en déjeunant : « J'ai bien envie d'aller à Rome. — Ah ! mon Dieu, m'écriai-je ; à Rome, et pourquoi faire ? Est-ce qu'il ne s'y trouve pas déjà assez de fous de race anglaise, sans que nous allions encore en augmenter le nombre ? N'avez-vous donc pas dépensé assez d'argent en voyage ? Croyez-moi, ma chère amie, retournez chez vous et près des vôtres. Vous avez pardieu de quoi entretenir vos voisins et vos proches, pendant le reste de votre vie, de tout ce que vous avez vu ; et, en vérité, c'est là le seul résultat utile des voyages. »

J'épargne à mes lecteurs le reste de ce dialogue, dans lequel je fus très-spirituel, très-piquant et fort péremptoire ; mais qui néanmoins se termina, comme la plupart des contestations conjugales, par l'entière déconfiture du genre masculin. Ces dames avaient passé une grande partie de leurs matinées au Louvre, où elles s'étaient éprises d'un amour subit de *virtù*, et ne pouvaient plus

parler que du Corrège, de l'Albane, etc. Les raisons en faveur d'un voyage en Italie étaient nombreuses. Comment retourner à Londres au milieu de l'été ? Un voyage à Paris ne donnait aucune considération. Cela serait fort utile pour notre santé à tous, et en outre fort divertissant. Vaincu par ces puissantes raisons, je cédai, et nous nous mîmes en route. Et puis, il faut en convenir, il y a dans les voyages, malgré tous les désagrémens qui y sont attachés, je ne sais quel attrait qui vous entraîne de ville en ville et de pays en pays, dans le vague espoir de voir toujours quelque chose de plus curieux, en dépit de toute expérience contraire. On dirait ces appétits qui s'augmentent à mesure qu'on les satisfait, ou ces affections cutanées dont tout nouveau frottement accroît l'irritation. A vrai dire, j'étais à l'avance à demi convaincu, quoique *propter dignitatem* je ne voulusse pas me rendre sans avoir bataillé. Il n'est jamais utile de céder au premier choc, alors même que vous avez envie de faire ce que l'on vous impose. Il est plus sage dans nos rapports conjugaux de tenir toujours quelque chose en réserve pour notre propre défense ; afin que, s'il arrive malchance, vous puissiez dire : « Vous savez, ma chère, que ce n'est pas moi qui l'ai voulu. » (*N. B.* Il faut toujours commencer par dire *ma chère* quand on a quelque chose d'un peu aigre à débiter. D'ailleurs les femmes ont de si terribles imaginations, et qui peuvent avoir tant de suites ! Si vous leur concédez Rome sans observations, qui sait si elles ne vont pas vous demander d'aller à Thèbes, dans la Haute-Égypte, ou tout au moins à Alexandrie ?)

En voyage, comme en toutes choses, le premier pas est la seule difficulté. Nous partons de chez nous avec un but déterminé ; et ensuite nous voyageons pour voyager,

par l'effet de l'impulsion acquise, comme la matière quand elle est mise en mouvement dans l'espace libre. Un ambassadeur me disait un jour qu'un jeune Irlandais fort borné lui demanda, comme une chose toute simple, des lettres de recommandation pour Jérusalem. « Pour Jérusalem! monsieur, s'écria-t-il. Que diable peut vous y attirer? Savez-vous les dangers d'un pareil voyage, ou ambitionnez-vous la gloire des missionnaires? — Non, monsieur, répliqua le sot; mais je commence à m'ennuyer à Constantinople, et l'on m'a dit que Jérusalem était fameuse pour ses artichauts. » D'après les spécimens de mes concitoyens que j'ai rencontrés entre Turin et Naples, j'ai lieu de croire que la plupart n'ont pas en voyageant de but plus déterminé ou plus raisonnable, et que beaucoup auraient été fort embarrassés si on leur eût adressé à l'improviste la question de l'ambassadeur. Il n'y a peut-être pas la moitié de tous ces messieurs qui encombrent les auberges d'Italie, et qui mettent les chevaux de poste sur les dents, en état de vous dire quelle différence existe entre Jules César et César Borgia. Ils confessent en général leur indifférence pour la peinture, et j'en ai vu de si ignorans qu'ils confondaient le Colysée avec le colosse de Rhodes. Quant à l'observation des mœurs locales, on ne peut pas y penser. Les Italiens sont assez prudens pour se soustraire à la curiosité de ces oiseaux de passage, qui, lorsqu'ils valent la peine d'être connus et commenceraient à exciter quelque intérêt, se mettraient en route, et inspireraient des regrets presque sans qu'on en eût joui. Si vous en exceptez les ciceroni, les banquiers, les filles d'opéra et les employés de la douane, les indigènes de la Péninsule sont un livre clos pour les voyageurs, et leur talent pour les tromper est la seule qualité dont ceux-ci puissent parler en connais-

sance de cause. Je suis loin de prétendre qu'à cet égard notre petite caravane fût dans des conditions plus favorables que la plupart de mes compatriotes. Notre génie particulier et nos habitudes n'étaient pas en concordance parfaite avec nos devoirs d'observateurs, quoique cependant nous lussions toutes les relations de voyage que nous pouvions rencontrer. C'est au surplus un des embarras que nous aurions pu nous épargner; car si on excepte le compte érudit, rendu par miss Stark, des restaurateurs et des blanchisseuses, toutes ces relations ne sont bonnes que pour ceux qui voyagent sans sortir du logis. Je n'en savais pas, à vrai dire, beaucoup plus que notre studieuse jeunesse; mais, comme me disait ma femme, moins nous savons, plus il est nécessaire d'apprendre, et plus nous serons indemnisés de nos peines et de nos dépenses; réflexion profonde à laquelle je n'avais pas grand'chose à répliquer.

Alors même que l'on voyage sous l'empire des circonstances les plus heureuses, on n'a guère à choisir qu'entre des inconvéniens, la locomotion étant accompagnée pour l'homme d'autant de frictions et de résistances que pour les autres bagages, sans parler des obstacles du même genre qui se rencontrent dans le monde moral. Mais lorsqu'en voyageant nous sommes obligés de faire attention aux schellings et aux sous, le choix est à la fois plus limité et plus difficile. Si le voyageur n'est pas trop circonscrit « par la pochette vidée de l'apostume pécuniaire », comme on dit en vieux français, je l'engagerai à prendre un courrier. Cet utile personnage vous épargnera beaucoup de peines et de soins, et ne vous laissera friponner que par lui. Il est d'ailleurs fort agréable d'avoir à son service un homme qui a sur sa veste plus de galons qu'un colonel de hussards, faisant sonner sa trom-

pette à chaque relais, et introduisant dans les auberges, avec beaucoup de décorum, *il milordo inglese.* De cette manière vous pouvez aussi, quand vous êtes seul, dormir tout le long du voyage, ce qui vous épargne beaucoup de fatigue et d'ennui, et vous ne voyez des indigènes et de leur pays que ce qui peut vous en être agréable.

Mais si notre voyageur juge prudent de ne pas prendre des airs de grand seigneur, ce qu'il a peut-être de mieux à faire, c'est de se donner corps et ame à un *vetturino*, qui fait lever ses pratiques deux heures avant le jour, pour parcourir ses trente milles (10 lieues) avant la nuit, et les force de s'arrêter quand il lui plaît, où il lui plaît, et aussi long-tems qu'il lui plaît. Le *vetturino* s'engagera en outre à les nourrir, si elles ne savent pas assez d'italien pour être en mesure de se pourvoir elles-mêmes, et qu'elles consentent à se soumettre au petit inconvénient de livrer à sa discrétion leurs goûts et leurs appétits. En retour il prend sous sa propre responsabilité tous leurs intérêts; fait viser leurs passeports; veille à la douane sur leurs malles; leur sert d'intermédiaire ou d'interprète, même quand il ne les comprend pas; et prend soin que le *prêtre* soit placé dans leur lit, une heure avant qu'elles y aillent elles-mêmes. Pour Dieu, madame, ne frissonnez pas. Il n'y a pas de mal à tout cela; ce *prêtre* est, je vous jure, un personnage fort innocent; car ce n'est pas autre chose qu'une bassinoire italienne; et quiconque a une fois senti sa bienfaisante influence, ne regrettera pas le plus brillant réceptacle de soufre et de fumée qui ait jamais illuminé la face d'une femme de chambre anglaise.

Que si vous voyagez en diligence (on n'en trouve pas toujours), vous épargnerez beaucoup de tems et de patience. La diligence sauvera la pauvre ame de ceux qui sont d'un tempérament colère de beaucoup d'emporte-

mens et d'imprécations, car le *vetturino,* avec son flegme et ses mesures dilatoires, ferait jurer même un ecclésiastique. D'un autre côté, en voyageant de cette manière, c'est vous qui aurez à pourvoir à tous vos besoins, à parler vous-même, à comprendre ce qu'on vous dira. Voyageur émérite, j'ai usé de ces différens modes de progression. Mais leurs inconvéniens respectifs m'ont paru si grands, quoique divers, que je ne sais trop quel avis vous donner. C'est entièrement une affaire de goût; et le choix n'est guère moins embarrassant que celui d'Arlequin, entre les divers moyens fournis par l'art ou la nature pour se délivrer de la vie.

Il y a sans doute beaucoup de choses à dire en faveur du pittoresque, et l'œil fatigué par la monotonie d'un sol qui est toujours de niveau, est réjoui quand il rencontre quelque inégalité. Mais avouons-le cependant, rien de tel qu'un pays plat pour voyager dans une voiture à quatre roues. On roule si facilement à travers la France, quand une fois on est hors de leurs maudites routes pavées. Mais lorsque vous arrivez au Jura, c'est une autre affaire. Un homme sage, ou un homme qui sans être sage est pressé, *jura sibi nata negat;* et il est enchanté quand il en est sorti. Et puis viennent ensuite ces Alpes maudites. « Pour moi les hautes montagnes sont un sentiment (1), » s'écriait lord Byron; et pour moi aussi, mais un sentiment fort désagréable, quand je les monte traîné par je ne sais combien de bœufs, qui me conduisent à pas de tortue, soufflant et trébuchant sans cesse; avec un précipice à mes pieds de plusieurs centaines de toises; une avalanche sur ma tête qui n'attend qu'une occasion pour tomber; et en face une bise glacée qui coupe la peau

(1) « To me high mountains are a feeling. » (*Childe Harold.*)

de mon visage, comme un rasoir. C'est surtout pendant la nuit, dit-on, qu'il faut voir les Alpes, lorsque la lune répand ses teintes magiques sur la sombre verdure des pins et la blancheur éblouissante de la neige. C'est aussi de cette manière que je les ai vues; mais j'avoue que ma satisfaction était fort diminuée par une énorme fluxion occasionée par la vivacité de l'air. Apparemment que cette fluxion avait donné à ma figure quelque chose de grotesque peu en harmonie avec le caractère romantique de la scène, car je me rappelle qu'aucun de mes compagnons ne pouvait me regarder sans rire.

Au surplus, on ferait un long article des seuls inconvéniens d'un voyage en Suisse, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler; et je me contenterai de dire un mot du désappointement que l'on éprouve en voyant les rues sombres et sales de Genève, ses appartemens incommodes et ses odieuses imitations de la cuisine anglaise. La position du voyageur est encore plus fâcheuse, quand il se trouve à l'auberge avec quelque prince russe ou un hospodar valaque accompagné d'une suite semblable à une petite armée. Quant aux teintes bleues du Rhône, qu'un de nos poètes compare à une flèche, j'avoue qu'en le voyant couler entre deux ou trois cents blanchisseuses armées de larges battoirs et de mains qui n'étaient guère moins fortes, il me semblait voir un grand bassin d'amidon. Et puis les boutiques des joailliers font de terribles saignées à la bourse d'un père de famille, avec leurs bracelets, leurs anneaux, leurs montres à répétition et leurs tabatières musicales! Ce qui est d'autant plus douloureux qu'en arrivant à la frontière vous en êtes dépouillés par les employés de sa majesté très-chrétienne, qui vous demandent fort poliment pardon de la liberté grande.

Ces soustractions sont au surplus de pures bagatelles qu'il est même très-facile d'éviter avec un peu d'adresse; et il serait absurde de s'appesantir à cet égard, quand la crainte des praticiens en grand, connus sous le titre de *banditti*, vous suit à chaque pas en Italie, et lorsque vous ne pouvez voir l'extrémité de quelque pierre blanche poindre au milieu d'un buisson, ou un tronc d'arbre blanchi par la lune, sans craindre de vous entendre crier à chaque instant : « *Faccia in terra* (1)! » et de recevoir deux ou trois volées de coups de fusil pour vous faire descendre plus vite de voiture. Je me rappelle que je passais un soir dans un endroit où des voyageurs anglais avaient été *assassinati* le jour précédent. La place où cette bagarre avait eu lieu était indiquée par des coffres, des malles brisées dont les pièces éparses paraissaient avoir été foulées par un grand nombre de pieds. La sensation que j'éprouvai, en voyant ces preuves tangibles des embarras de première grandeur d'un voyage en Italie, fut poignante, et serait assez difficile à décrire. Tout ce que je puis dire, c'est que cette impression ne ressemblait pas à cette complaisance dont parle Lucrèce : « *Suave mari magno*, etc., » avec laquelle, dans les cas ordinaires, nous considérons les infortunes de nos meilleurs amis.

Artabane, dans les exhortations qu'il adressait à son fils Arbace, lui disait que le pire de tous les maux c'était la crainte. Nous avons alors constamment souffert du pire de tous, tandis que nous nous rendions à Rome; car les brigands, les *banditti* roulaient sans cesse dans notre imagination. Quand nous parvenions à leur échap-

(1) Le premier ordre que donnent les bandits italiens aux voyageurs, c'est de se coucher la face contre terre.

per pendant le jour, nous étions sûrs d'être arrêtés, chaque nuit, une douzaine de fois... dans nos songes.

Un soir, à la fin d'une journée fatigante, prolongée par beaucoup de petits accidens auxquels notre imagination échauffée attribuait un caractère de préméditation (nous voyagions alors sous la conduite d'un *vetturino*), nous nous arrêtâmes, avec le dernier rayon du soleil, à une misérable habitation située sur les limites de la campagne romaine. Les fenêtres de cette *casaccia* étaient sans verres, et tout le bas était occupé par une grande pièce aussi sale et aussi sombre que l'atelier d'un forgeron, et destinée à abriter le voyageur, quand il descendait de voiture. On nous fit ensuite monter les marches d'un échafaud en bois, espèce d'intermédiaire entre une échelle et un escalier. Au haut nous fûmes reçus par un homme sec, au regard pénétrant, à la mine alongée et rébarbative, qui tenait une lampe à la main. Trois ou quatre autres individus, tout aussi avenans, avec leurs chapeaux rabattus et des yeux noirs qui brillaient entre le bord de leur coiffure et les plis de leurs manteaux étroitement serrés sous leur cou, se tenaient debout adossés contre les cloisons de la chambre. L'un d'eux était armé d'une carabine (1), et tous nous considéraient avec une attention de mauvais augure. La *sala* où l'on nous fit entrer était sombre, grande et fort malpropre; elle n'était éclairée que par une seule chandelle. Les poutres paraissaient jadis avoir été dorées; mais leur ancien éclat avait disparu sous plusieurs couches de fumée. Le parquet qui servait à la fois de plancher à l'appartement où nous nous trouvions, et de plafond aux étables qui étaient au-dessous, laissait, par ses interstices, échapper des régions

(1) Équipage ordinaire du *massaro* ou berger de la Campanie.

inférieures d'abondantes émanations d'alcali volatil. Peu de tems après notre arrivée, les battemens d'aile, et les cris d'un malheureux coq que l'on tuait, nous annoncèrent que l'on s'occupait de notre souper; et au bout d'une grande heure d'attente, d'impatience et de froid, on nous apporta une misérable *minestra*, composée de lard et de pigeons rôtis, du coq susmentionné, et de quelques tranches de chèvre. Ainsi nous nous trouvâmes fort à l'abri des anathèmes du prophète contre ceux qui mangent trop somptueusement.

Il nous parut impossible que cette misérable habitation fût une auberge régulière entre Rome et l'univers (*urbi et orbi*). Tandis que nous prenions notre repas mélancolique, les formidables personnages dont j'ai déjà parlé passaient et repassaient, en murmurant d'une voix sinistre : «*Felicissima notte, signori ;*» salut qui nous faisait tressaillir, car nous lui donnions un sens bien différent de son sens naturel. Quand nous n'étions pas observés, nous échangions des regards qui expliquaient suffisamment, sans l'aide des paroles, la persuasion où nous étions que le *vetturino* était un misérable qui nous avait conduits dans un repaire de brigands pour nous y égorger pendant notre sommeil. Sous un de ces rapports, il n'avait point de chance de succès, car aucun de nous ne ferma les yeux pendant la nuit; nous les tenions sans cesse au guet ainsi que nos oreilles, où allait résonner chaque battement de nos artères. Il serait fastidieux de parler de toutes les angoisses, de toutes les sueurs froides que nous éprouvions à chaque léger trouble, au craquement d'une vieille boiserie ou d'une porte mal close, et surtout pendant les gambades des rats dont l'appartement était rempli; mais je ne dois pas oublier de parler du plaisir, de l'aise que j'éprouvai en enten-

dant ronfler profondément dans une pièce voisine, ce qui annonçait que tous les hôtes de la maison n'étaient pas dans le complot formé contre nos biens et nos personnes. Avec quelle lenteur s'écoulèrent les heures de cette terrible nuit ! J'étais tenté de croire que l'aurore ne paraîtrait jamais ; elle parut cependant, et le retour de la lumière du soleil, en faisant cesser nos préoccupations sinistres, nous montra les choses sous un point de vue différent ; et nous éprouvâmes quelque honte des craintes paniques et de tous les dangers imaginaires dont nous nous étions laissé tourmenter.

Par malheur il s'en faut bien que les désagrémens et même les périls d'un voyage en Italie soient toujours dans l'imagination. Par exemple, en traversant le territoire du *duchino de Modena*, on douane vos effets à six reprises différentes avec une lenteur qui épuiserait la patience d'une Griselda. Et puis vient l'empereur d'Autriche avec sa croisade contre l'*Italie* de lady Morgan. Un de ses agens, afin de voir si je ne l'avais pas avec moi, ouvrit jusqu'à une petite boîte à cure-dents. Un de mes amis était cependant parvenu à l'introduire avec le faux titre de *Leçons de Blair sur la rhétorique*. Mais à son entrée à Rome, le livre fut saisi et soumis à l'examen. Les inquisiteurs de la pensée ayant aperçu quelque chose qui sentait l'hérésie et le carbonarisme, le pauvre Blair fut aussitôt mis à l'index comme un des complices de la grande conspiration dirigée contre les trônes et les autels ; et malgré tout ce que ses leçons ont d'innocent (bon goût à part), je ne conseille à aucun de mes compatriotes de l'amener avec lui, car cela pourrait compromettre son repos, en excitant les ombrages de toutes les polices italiennes qui s'entendent et se répondent d'un bout à l'autre de la Péninsule.

Je croyais que notre entrée dans Rome serait le terme de tous nos embarras. Mais, hélas! comme le pauvre Youseph, dans le *Siége de Belgrade*, « je vis bientôt qu'ils ne faisaient que commencer, que commencer, que commencer! » Il n'y a pas de lieu au monde où le touriste soit plus tourmenté. Il y a tant à admirer, tant à voir, que s'il existe quelque vérité dans le précepte d'Horace (1), le voyageur doit y être la plus malheureuse de toutes les créatures. Les travaux d'Hercule seraient une partie de plaisir, comparés à la fatigue de voir sans cesse; et la tâche à laquelle Pharaon condamnait ses captifs n'était pas aussi pénible que les appels continus faits à l'enthousiasme de l'étranger dans la cité éternelle. Il me semble que j'ai encore dans les narines l'encens de toutes ces églises qu'on me faisait successivement parcourir, du matin au soir, en me forçant impérieusement à l'admiration.

Comme de véritables John Bull, nous nous établîmes dans la *via Babbuina*, qu'un de mes amis prétendait avoir été nommée ainsi par une allusion prophétique à cette multitude de singes de race anglaise, qui devaient y vivre un jour. Dès le lendemain nous étions déjà à la tâche, occupés activement des travaux forcés du lieu avec l'aide ordinaire d'un cicérone. De tous les pédans, de tous les bavards prétentieux qui peuvent résulter de la combinaison d'un demi-savoir et de la sottise, il n'en est assurément aucun de plus insupportable qu'un cicérone romain. Quelle patience humaine pourrait tenir à l'avoir sans cesse près de soi six heures par jour, jusqu'au moment où il vous a fait voir tous les fragmens, toutes les pierres, depuis Sainte-Marie Majeure jusqu'à

(1) *Nil admirari prope res est una.*

Saint-Jean de Latran ! Je n'hésite pas à le déclarer, il y a de quoi en mourir de fatigue et d'ennui. Lorsque ce bourreau vous a mis à l'extrémité, je ne vois qu'un seul remède pour diminuer le mal, c'est d'en prendre un second. Tout étrange, tout paradoxal que sera jugé cet expédient, on le trouvera efficace. Comme ces messieurs se font une loi de ne jamais être d'accord sur quoi que ce puisse être, vous êtes dispensé de croire ou de vous rappeler ce qu'ils vous disent; et je puis garantir qu'il n'existe pas à Rome de plus grand divertissement que leurs rivalités, leurs débats, leurs démentis, leurs railleries. Un combat de coqs ne donnerait qu'une idée affaiblie de la vivacité de cette guerre de métier.

Mais ce n'est pas tout, les ciceroni vous font encore plus de mal indirectement que directement. Ce misérable jargon qu'ils vous distillent dans l'oreille n'est pas pour vous seul; il se répand, circule dans toute la fourmillière des voyageurs anglais, et vous revient ensuite avec le double venin de la *crambe repetita,* par l'intermédiaire de toutes les miss aux bas bleus, et de leurs mamans qui vous font un odieux salmigondis des marbres, des bronzes, des fresques du Vatican et du Capitole, avec les bals, les opéras, les piques-niques et les offices pontificaux du pape. Rome est sans contredit le quartier-général de la pédanterie et de l'affectation ; et les ciceroni sont les professeurs spéciaux destinés à l'inoculer à ceux que jusque-là la nature en avait heureusement préservés. J'ai vu les plus aimables habituées d'Almack, jadis aussi innocentes de *virtù* que Collinet qui les y faisait danser, réunies le matin autour du pauvre Humphrey Davy (1), savourant

(1) Un des plus grands chimistes de notre époque, mort il y a quelques mois. Il a découvert des procédés fort ingénieux pour dérouler les

avec délices ses analyses de produits volcaniques, et ses descriptions des manuscrits d'Herculanum ; puis, comme le phosphore de Bologne, faire luire dans les *conversazione* du soir leurs lumières de seconde main, en faisant des analyses de manuscrits et des descriptions de volcans. Ce qu'il y a de pire, c'est que dans vos explorations vous n'êtes pas seulement poussé par votre curiosité personnelle, mais c'est devenu un point de rivalité entre les familles ; et vous visitez une multitude de coins obscurs, de ruines insignifiantes, parce que vous ne voulez pas que le zèle des autres surpasse le vôtre. Souvent vous faites une longue course pour aller voir quelque monument équivoque, afin que le soir personne ne soit en position de se faire valoir à vos dépens, en vous reprochant de l'avoir négligé et en vous le vantant sans mesure.

Mais l'ennui le plus grand que l'on éprouve à Rome, c'est sans contredit celui que vous cause le carnaval. Comme ce son résonne agréablement à votre oreille ! Que d'espérances il excite ! Avec quelle impatience le voyageur attend le bruit du canon qui doit lui annoncer l'instant où il commence ! et cependant rien de plus triste, de plus maussade que l'insipide reproduction de ses plaisirs journaliers. Dans toute ma vie je n'ai jamais passé d'heures si ennuyeuses, que lorsque équipé d'un domino et d'un masque en cire, assis en plein jour dans le *Corso*, j'attendais en grelottant les courses de ces misérables chevaux qui rappellent si mal ces chevaux superbes qui, dans ma patrie, font voler la poussière de New-Market. Mais la plus insipide de toutes les bouffonneries

manuscrits d'Herculanum. Voyez, à cet égard, l'article sur la tachigraphie et les manuscrits des anciens, inséré dans notre 49e numéro.

de cette époque de l'année c'est, sans contredit, ce plâtre qu'on vous jette de toutes les croisées et de toutes les voitures. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce sont les graves Anglais qui prennent la part la plus active et la plus folle à ce triste divertissement. Rien au fond ne serait plus fatigant si les solennités de la semaine sainte ne l'étaient encore davantage. Il y a tant de tumulte, une telle hâte d'aller de place en place, à mesure qu'une *funzione* succède à une autre, tant de pantoufles perdues et de garnitures déchirées! Bien peu ont la modération et la sagesse de choisir ce qui mérite le mieux d'être vu; la plupart, dans le désir de ne laisser échapper aucun de ces spectacles, arrivent à chaque cérémonie successive lorsqu'elle est finie. Je ne dirai rien des cris discordans que l'on fait entendre, pendant les trois mortelles heures des *ténèbres*, durant lesquelles on éteint les cierges un à un, à peu près comme dans cette symphonie d'Haydn, où chaque concertant disparaît successivement avec sa chandelle. Et c'est là cette cérémonie, cet odieux charivari que les maniaques en musique n'ont pas craint de nous représenter comme une harmonie céleste! J'ai souvent regretté que Dieu, au lieu de faire ce meilleur de tous les mondes possibles, ne se soit pas contenté d'en écrire le compte, car j'ai remarqué que tout vaut mieux dans une description que dans la réalité.

En arrivant en Italie, je supposais que les limites de ma fortune me mettraient à l'abri des dangers qu'y courent les connaisseurs, mais je m'étais singulièrement mépris. Il y a à Rome des tentations de toutes les sortes et de toutes les dimensions, pour l'homme possédé du démon de faire des collections. Celui qui ne peut acheter

un bas-relief de Thorwaldsen, peut acquérir un *bagnuolo* de Scalpelini. Celui qui craindra d'acheter un tableau se ruinera en gravures ; et l'amateur obligé de s'abstenir des vases de porphyre, des pierres gravées antiques, épuisera sa bourse avec des albâtres, des coquilles et des mosaïques. Grâce aux merveilleuses ressources de Rome, vous pouvez y être dupé à tous les taux, depuis mille liv. st. jusqu'à un écu. Il existe des fabrications régulières de lampes de terre cuite, grecques et romaines, et de médailles siciliennes, pour la consommation de ces étrangers dont les demandes sont *a prezzo discreto*. Les banquiers vous vendent des Raphaël et des Corrège apocryphes. La rage pour les collections est en raison directe de l'ignorance.

Au fond, les embarras d'un voyage à Rome sont innombrables, et ils se présentent en foule à ma mémoire, à mesure que je les consigne sur le papier. Mais il faut que je finisse, et cependant je n'ai encore rien dit des visites de cardinaux à cinq schellings par tête (1), des *improvisatori* qui prêchent en vers, et qu'il faut faire semblant d'admirer, qu'on les comprenne ou non. Je n'ai pas parlé de la solitude et de la désolation de la ville éternelle, ni de la sécheresse de ses campagnes ; je ne me suis pas plaint de la détestable chère des *trattoria* ou restaurateurs, et de ces vins épais semblables aux vins d'antimoine et qui en remplissent à merveille les fonctions. Avant de terminer, je dois cependant faire une courte allusion à un embarras du séjour à Rome, auquel j'eus le bonheur d'échapper. Je veux parler d'une nuit

(1) Un *scudo* est le don que l'on fait, à Rome, aux domestiques des cardinaux ou des princes romains le lendemain du jour où ceux-ci vont faire leur première visite.

que je passai en juillet à Baccano, de sa conséquence presque toujours inévitable de la fièvre du *malaria* que l'on gagne d'ordinaire, et d'un fief à perpétuité dans le cimetière anglais, près de la porte de Caïus Cestus.

(New Monthly Magazine.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Astronomie.

Objections contre la pluralité des mondes. — Dans les numéros précédens nous avons fait connaître les hypothèses hardies par lesquelles des astronomes de nos jours, généralisant les idées de Fontenelle, n'hésitaient pas à attribuer des habitans au soleil, et même aux comètes, malgré les prodigieuses variations de température que celles-ci paraissaient devoir subir dans les immenses ellipses qu'elles parcourent dans l'espace. Notre journal étant d'une nature essentiellement éclectique, nous n'hésitons pas aujourd'hui à y insérer les objections qu'un astronome anglais vient de faire contre ces hypothèses et même contre les suppositions plus modérées de Fontenelle (1).

« Il a été prouvé, dit-il, d'une manière évidente que pendant des milliers d'années la terre n'était qu'un énorme bloc de granit dont aucun végétal ne dissimulait l'aridité, et qui n'avait pas d'habitans. Depuis, des races diverses d'animaux y vécurent long-tems avant que l'homme y parût. Ce fait est attesté par l'absence de squelettes humains parmi les innombrables fossiles antédiluviens que l'on trouve chaque jour dans les couches superficielles de la terre.

(1) Voyez les numéros 42 et 46 de notre recueil.

» Notre système se compose du soleil qui en occupe le centre, de sept planètes primaires, et de dix-huit secondaires ou satellites qui se meuvent toutes autour de lui. On en a aussi découvert quatre autres entre Mars et Jupiter, mais elles sont si petites qu'on ne peut les apercevoir qu'avec des instrumens très-puissans. Ces planètes télescopiques, dont les orbites sont presque semblables, paraissent être les débris d'une planète plus considérable qui sans doute fit explosion comme une bombe. A ce système appartiennent également plus de quatre cents comètes qui ont toutes été notées dans les annales de l'astronomie. Ces astres se meuvent autour du soleil avec une extrême rapidité en décrivant des orbites très-excentriques. Leur noyau ne paraît pas être aussi solide que celui des planètes ; ils ont des queues de plusieurs millions de milles, assez semblables à l'aurore boréale, et à travers lesquelles on voit souvent scintiller les étoiles. Les uns ont supposé que ces corps étaient tombés du soleil ; les autres, qu'ils s'étaient égarés dans les champs sans bornes de l'espace : on leur a attribué des fonctions diverses, et entre autres de former et de répandre dans notre système le fluide électrique.

» Il nous reste maintenant à examiner si tous, ou même quelques-uns de ces différens astres, sont susceptibles d'entretenir la vie animale ou végétale.

» Il était naturel de supposer que la vue des corps célestes, à travers des instrumens d'optique, donnerait lieu à de nouvelles hypothèses. La première de ces hypothèses fut que la lune jouissant de tous les avantages de notre propre globe, devait être également remplie d'animaux et de végétaux. Galilée, profondément convaincu de la probabilité de cette supposition, dressa la première carte de cet astre. Elle fut adoptée par la plupart des astro-

nomes de son tems, qui se disputèrent le droit de nommer les mers et les districts qu'ils prétendaient y apercevoir.

» Plusieurs astronomes soutinrent également que les planètes avaient aussi des habitans. Le grand Newton ne s'est pas expliqué à cet égard; mais le fils d'Herschell n'a pas craint de soutenir que le soleil lui-même était assez froid pour être habité, attendu que son atmosphère était à 2,500 milles au-dessus de son noyau; qu'on pouvait s'en assurer, en considérant les crevasses qui s'établissent dans cette atmosphère et qui y flottent régulièrement. Huygens, astronome et géomètre du plus grand mérite, a écrit que les habitans de la lune et des planètes devaient être semblables en tout à ceux de la terre; et c'est aussi l'opinion qu'a soutenue Fontenelle dans son ouvrage sur la pluralité des mondes.

» La lune est nécessairement l'astre que nous devons le mieux connaître, puisque c'est celui dont nous sommes le moins éloignés. Considéré de la lune, notre globe offrirait un admirable spectacle, attendu qu'il est treize fois plus grand que cet astre. Tandis que la terre roule paisiblement autour de son axe, elle montre tour à tour les continens, les mers, les fleuves, les montagnes de son double hémisphère, pendant que les régions des pôles avec leurs montagnes de glace et les cimes chargées de neiges de l'Himalaya, des Andes et des Alpes, étincellent comme des émeraudes ou comme les cristaux d'un lustre sous les rayons du jour.

» On sait que si la terre n'était pas environnée de son atmosphère, le phénomène de la vie ne pourrait pas s'y produire; cette atmosphère sert à la fois de conducteur à la chaleur et à la lumière : et cela est si vrai que, quoiqu'elle ait environ 50,000 milles de haut, nous ne pouvons vivre

même à une élévation de 6,000 milles en ligne perpendiculaire ; car, à cette hauteur, les cimes des montagnes sont invariablement couvertes de glaces éternelles, jusque dans les latitudes les plus chaudes. Or, l'observation a fait voir que la lune est privée d'atmosphère ; d'un autre côté, elle ne saurait avoir les mers que certains observateurs, égarés par des illusions d'optique, lui ont attribuées ; car s'il y avait des mers dans la lune, l'attraction de la terre étant douze fois plus grande que la sienne, occasionerait l'inondation de la portion de cet astre qui se trouve la moins éloignée de nous. Ainsi donc la lune étant à la fois privée d'eau et d'air ne saurait avoir des animaux ou des végétaux.

» Ces observations sont également applicables aux autres planètes, où au surplus le phénomène de la vie ne pourrait exister alors même qu'elles ne seraient pas privées d'air respirable.

» Mercure, qui, après les planètes télescopiques, est la plus petite de notre système, et qui en est aussi la plus pesante, serait vitrifiée ou calcinée par la proximité du soleil, sans l'extrême densité de sa matière. Il faudrait, pour que des êtres humains pussent naître ou se conserver au milieu d'une si épouvantable chaleur, que ce fussent autant de statues de basalte.

» Vénus est plus éloignée, et elle est d'une dimension à peu près égale à celle de notre globe. On espérait qu'on lui découvrirait un satellite ou une atmosphère à son fameux passage sur le disque du soleil en 1769 ; mais ces espérances ont été trompées. Les astronomes qui croient à la pluralité des mondes planétaires supposent que Vénus et Mars, étant les moins éloignés de la terre et les deux astres qui lui ressemblent le plus, doivent avoir

des habitans à peu près semblables à ceux de notre globe. Comme ils assurent avoir reconnu des glaces sur les régions polaires de Mars, ils pensent que les régions tropiques de cette planète sont assez chaudes pour que le phénomène de la vie puisse s'y produire, tandis que les régions polaires de Vénus sont assez froides pour pouvoir posséder des animaux et des végétaux. La fausseté de ces hypothèses est si évidente qu'il serait superflu de chercher à la démontrer.

» Nous ne connaissons presque rien des trois immenses planètes enfoncées dans les profondeurs de notre système, ni de ces satellites, de ces anneaux qui forment leur bizarre et magnifique cortége. Leur distance du soleil est si considérable qu'ils ne doivent le voir que comme une grande étoile. Sa lumière est encore assez forte pour y être réfléchie; mais la chaleur doit y être presque imperceptible. Ces planètes sont formées d'une matière légèrement condensée; l'orbe de Jupiter est un peu plus pesant que l'eau, tandis que celui des deux autres est au contraire un peu plus léger. L'énorme sphère de Jupiter, qui a plus de 80,000 milles de diamètre, roule sur son axe dans moins de dix heures. Quelle rapide mutation doit éprouver l'aspect de son ciel dans ces jours et ces nuits de cinq heures chacun! le soleil, les étoiles, les planètes s'avançant légèrement sous la voûte céleste, se couchent et se lèvent dans une succession rapide, tandis que ses quatre lunes paraissent tantôt isolément, et tantôt ensemble, éclipsant le soleil et s'éclipsant les unes les autres. Son année est égale à douze des nôtres.

» Mais, dit-on, comment la toute-puissance de la nature, qui ne fait rien en vain, a-t-elle pu créer des

mondes inutiles et déserts ? Il est plus facile de se réconcilier avec cette idée quand on se rappelle que notre propre globe a été pendant de longs âges sans habitans ; et que lorsqu'il a cessé d'être une vaste solitude, il n'a d'abord été peuplé que des animaux les moins parfaits ; que la première apparition de l'homme est la plus récente de toutes celles des êtres qui y vivent encore, ou dont il a conservé les débris. Peut-être aussi arrivera-t-il une époque où les planètes, lentement préparées par la main de la nature, pourront être peuplées à leur tour ; le but de cet article est seulement de prouver qu'il est impossible qu'elles le soient aujourd'hui.

» En examinant l'état général du système solaire, il est difficile de ne pas remarquer tous les avantages de la position qu'y occupe la terre, placée entre les orbites de Mars et de Vénus. Si elle eût été plus rapprochée du premier, les glaces et les neiges des pôles auraient envahi les régions tempérées, et forcé la race humaine d'occuper exclusivement la zone torride. D'un autre côté, si elle eût été plus près de Vénus, la chaleur aurait été si intense, que les régions tropiques n'auraient plus présenté qu'une zone ardente, et tous les animaux fuyant sa température embrasée seraient venus se grouper sous les deux pôles : là, séparés par des régions infranchissables, ils seraient restés aussi étrangers les uns aux autres que s'ils eussent appartenu à des planètes différentes. Ainsi donc une main bienfaisante semble avoir tout fait pour l'homme en lui assignant le premier rang parmi les animaux de notre globe, et en donnant à cette planète la place la plus avantageuse du système solaire. »

Sciences Naturelles.

Sources d'eau douce au fond de la mer.—Ces sources existent près des îles de Bahrain et d'Ared qui sont situées sur la côte sud du golfe Persique. L'île de Bahrain est peu élevée et plus fertile qu'aucune des autres îles de ce golfe : elle offre de nombreuses et belles touffes de dattiers, et l'on trouve l'eau douce la plus pure peut-être qui existe, dans un large étang dont la source est peu éloignée, à deux ou trois milles de la ville de Monama. Lorsque le capitaine Maughan quitta Bahrain, en 1828, cette île était en la possession des Outouby, puissante tribu arabe du désert voisin. A environ un mille et demi est la petite île d'Ared, qui n'est qu'un îlot très-bas et couvert de sable avec quelques dattiers seulement, et un hameau composé de cabanes de pêcheurs. La rade où les vaisseaux peuvent se mettre à l'abri est entre ces deux îles d'où partent de chaque côté des rochers d'une vaste étendue. La profondeur de la rade est d'environ trois ou quatre brasses et demie, avec un fond de sable à l'ouest et au nord d'Ared; à quelque distance de la côte il y a des sources d'eau douce qui sortent des rochers sous-marins, et au-dessus desquels l'eau de la mer coule à la profondeur d'une ou deux brasses, selon l'état des marées. Quelques-unes de ces sources d'eau douce sont très-près du rivage, et c'est là que les pêcheurs viennent remplir sans difficulté leurs outres. Mais on en trouve d'autres qui sont plus éloignées de la côte : toutes les fois que les pêcheurs ont besoin d'eau douce, ils placent leur bateau auprès de l'une de ces sources, et un des hommes de la

troupe plonge dans la mer avec un *mussuck* de cuir de peau tannée de chèvre ou de mouton, et en place l'ouverture au-dessus de la source dont la force suffit pour remplir aussitôt l'outre d'eau douce; le plongeur remonte, vide son outre dans un réservoir, et recommence cette opération jusqu'à ce que ce dernier soit rempli. On a rapporté au capitaine Maughan que quelques-unes de ces sources sont à la profondeur de trois ou quatre brasses. Ces hommes ne s'occupent pour la plupart que de la pêche des perles, et sont habitués à plonger à douze et même à quatorze brasses au-dessous de la surface de l'eau. Le mussuck ou l'outre qu'ils emploient peut contenir de quatre à cinq gallons. On trouve aussi des sources d'eau douce sur la côte nord-est de l'île de Bahrain et au-dessous de la surface de la mer. Le capitaine Maughan rapporte qu'il existe environ trente de ces sources aux environs de Bahrain et d'Ared.

Les côtes du voisinage sont formées de sable menu, composé en partie de débris de coraux et de coquillages. L'endroit le plus rapproché où le sol offre quelque élévation est la côte de Perse qui est vis-à-vis les caps Verdistan, Kongoon, Assiloo, etc., et il y est composé en partie de grès, de marbre noir grossier et de gypse. La végétation y est presque nulle, et ne fournit que quelques buissons formés en partie d'une espèce de baume et jetés çà et là sur le flanc des montagnes. Aux environs d'El-Kati, vingt milles plus loin à l'ouest de Bahrain, le terrain présente une certaine élévation, mais sur une étendue très-peu considérable. Toute la côte à l'est de Bahrain est très-basse et sablonneuse jusqu'aux montagnes qui forment le cap de Mussendom.

Le chat domestique est-il originaire de l'Europe ? —

Les naturalistes se sont demandé pendant bien des années, le chat domestique descend-il du chat sauvage d'Europe? Quelques-uns ont résolu cette question affirmativement; d'autres, comme Brehm, Fleming, etc., rejettent cette opinion, soutiennent que le chat ordinaire ou domestique vient d'une espèce sauvage, que l'on n'en trouve nulle part en Europe, et que le chat sauvage d'Europe proprement dit est une espèce particulière et distincte. Rüppel a découvert dans la Nubie une espèce de chat qu'il nomme *felis maniculata*, et qu'il considère comme l'origine primitive du chat des Égyptiens, d'où est venu probablement le chat domestique de l'Europe. Cette opinion paraît assez probable; mais au reste, de quelque espèce que descende réellement le chat domestique, il paraît hors de doute qu'il doit être distingué de notre chat sauvage commun, *felis catus*.

En examinant ce dernier, on trouve qu'il est plus grand, qu'il est plus fortement constitué, et que le corps et la tête sont plus courts et plus épais que dans le chat domestique. Ces différences suffisent pour démontrer que ces deux animaux ne peuvent appartenir à la même espèce. Les animaux sauvages, soumis aux habitudes domestiques, deviennent plus forts et plus gros : c'est le résultat de tous les faits connus, et cependant le contraire aurait lieu dans le cas où le chat domestique viendrait du chat sauvage, puisque ce dernier est beaucoup plus fort, plus grand. Une autre preuve que ces deux animaux ne peuvent appartenir à la même espèce, c'est la différence qui existe entre leurs queues. Celle du chat sauvage est forte, d'une épaisseur presque uniforme, et se termine subitement comme si elle avait été coupée à son extrémité; elle est en outre pourvue d'une grosse touffe de poils et de trois anneaux noirs, tandis que celle

du chat domestique est proportionnellement plus longue, plus grêle, se termine graduellement en pointe et est pourvue de plus de trois anneaux. Enfin si, outre ces différences déjà notables, nous comparons le squelette de ces deux animaux, nous trouverons que la queue du chat domestique est composée de plus de vertèbres que celle du chat sauvage.

Il est impossible, avec des différences aussi considérables, d'admettre que le chat domestique tire son origine du chat sauvage d'Europe. Si le *felis maniculata* de Rüppel est l'origine de notre chat domestique, il en résulte qu'il aura été transporté à une époque bien reculée de Nubie en Égypte, d'où il aura passé en Grèce et en Italie, et se sera répandu avec le tems dans toutes les contrées de l'Europe. Ainsi il est probable que le chat domestique nous est venu de l'est, d'où sont venus aussi la plupart de nos autres animaux domestiques.

Analyse de l'eau de la Méditerranée. — Le docteur Marat, dit M. Wollaston, dans l'examen qu'il fit des eaux de la mer, et qui fut consigné dans les *Transactions Philosophiques* de 1819, n'avait pu, à l'aide d'échantillons pris à différentes profondeurs, s'expliquer ce que devient la vaste quantité de sel qu'entraîne chaque jour dans la mer Méditerranée le courant que l'Océan fournit constamment à cette mer par le détroit de Gibraltar; car, si l'on peut attribuer la disparition d'une partie de l'eau fournie par ce courant à l'évaporation qui doit être très-rapide et très-abondante sous le soleil brûlant de l'Afrique, il faut encore savoir ce que devient l'immense quantité de sel que cette eau contient en dissolution, et qui doit rester dans le bassin de la Méditerranée, ou s'en écouler par un moyen jusqu'à présent inconnu.

Désirant obtenir une quantité suffisante d'eau prise aux plus grandes profondeurs accessibles, surtout dans le détroit, il s'adressa au capitaine Smith qui était chargé d'explorer certaines parties de cette mer, et fournit à cet officier un appareil propre à puiser de l'eau à de grandes profondeurs.

Le zèle avec lequel le docteur Marat faisait toutes ces recherches était si bien connu, que ceux à qui il s'adressait étaient toujours prêts à seconder ses efforts. Persuadé que ses travaux ne resteraient pas inutiles, le capitaine Smith ne manqua pas de saisir toutes les occasions que lui offrit son voyage de recueillir des échantillons demandés. Mais quand il apprit la mort du docteur Marat, ignorant l'intérêt avec lequel il serait reçu et examiné par ses nombreux amis, il disposa d'une partie de sa collection en faveur de personnes qui s'en servirent pour divers usages.

Cependant, ayant eu en 1827 l'occasion de me trouver avec le capitaine Smith, j'obtins facilement de son obligeance qu'il me remît les trois seules bouteilles qui restaient entre ses mains, et dont une s'accorde parfaitement avec l'idée que l'eau qui est aux environs du détroit, et à de grandes profondeurs, est beaucoup plus dense, et peut, par un courant inférieur, quoique beaucoup moins rapide que le supérieur, reporter dans l'Atlantique tout le sel que le courant, qui existe à la surface du détroit, entraîne de l'Océan dans la Méditerranée.

L'eau des deux premières bouteilles, puisée à environ 680 et 450 milles de l'entrée du détroit, et aux profondeurs de 400 et de 450 brasses, n'est pas plus dense que celle de la plupart des échantillons ordinaires d'eau de mer. Au contraire, l'eau de la troisième, qui fut prise à 50 milles en dedans du détroit, et à la profon-

deur de 670 brasses, a une densité qui excède celle de l'eau distillée de plus de quatre fois la proportion ordinaire, et, conséquemment, abandonne par l'évaporation plus de quatre fois la quantité ordinaire du sel.

Il est donc évident qu'un courant inférieur de cette eau condensée, qui aurait la même largeur et la même profondeur que celui de la surface, entraînerait autant de sel que le dernier peut en apporter, lors même que la vitesse serait moindre d'un quart, et empêcherait ainsi l'accumulation du sel dans la mer Méditerranée.

Plante dangereuse qui croît avec le cresson. — Le *sium nodiflorum*, ou panais aquatique, est une plante nuisible de la classe des ombellifères, qui croît, mêlée avec le cresson d'eau, sur les sources et sur les ruisseaux. Lorsqu'elle n'est pas en fleur elle ressemble tellement à ce dernier qu'elle n'en peut être distinguée que par un botaniste. Le cresson d'eau est d'un vert plus foncé, et présente quelquefois des taches brunes. Ses feuilles sont plus arrondies vers l'extrémité, surtout les dernières. Le panais aquatique, au contraire, est d'un vert uniforme; ses feuilles, plus longues et plus étroites, se terminent sous forme de cône, et sont garnies de dents sur leurs bords. Le meilleur moyen de bien distinguer ces deux plantes est de les examiner dans le mois de juillet: c'est l'époque où elles sont en fleur, et où il est facile de ne pas les confondre.

Scarabée égyptien. — Un voyageur, qui a traversé les déserts de la Libye, rapporte qu'étant de garde pendant une nuit du mois d'octobre, il vit pour la première fois le *scarabœus ateuchus sacer*, ou escarbot, qui a si long-tems occupé l'imagination des anciens Égyptiens.

« Mon attention, dit-il, fut attirée par un petit bruit que j'entendis auprès de moi, et, après en avoir cherché la cause, je découvris à travers l'obscurité une espèce de boule qui s'avançait vers moi. Pensant que c'était une tortue de terre, je la pris dans ma main, et ne trouvai qu'un fumier de cheval, et aussitôt j'aperçus une autre boule qui s'avançait encore vers moi. Examinant alors avec soin et à l'aide de la lumière cette singulière machine, je reconnus qu'elle renfermait un gros scarabée noir qui la faisait avancer à l'aide de ses longues pattes de derrière; en marchant ainsi il augmentait continuellement de volume, par l'accumulation du sable qu'il entraînait, au point même qu'à la fin l'insecte disparaît presque complètement. Il est probable que les prêtres égyptiens profitèrent de cette bizarrerie pour tromper les fidèles, et que cette circonstance contribua pour beaucoup au respect et à la vénération qu'ils avaient pour le scarabée. J'ai vu ensuite de ces boules qui avaient plus de trois pouces de diamètre. Mes compagnons arabes paraissaient n'y faire aucune attention. »

On trouve également ces insectes en Espagne et même dans le midi de la France. Il est curieux de les rencontrer par troupes, dans la campagne, roulant ces énormes boules qui sont trois ou quatre fois plus grosses que leurs corps. Nous avons vu ces petits animaux, par un soleil brûlant, s'occuper avec activité de faire cheminer ces masses dont le volume augmente sans cesse, et ne s'arrêter que lorsqu'ils avaient trouvé un lieu propre à le recéler.

Statistique.

Naissances et décès qui ont eu lieu à Londres pendant l'année 1828.

	Naissances.	Décès.
Dans les 97 paroisses de l'intérieur............	988	1,125
Dans les 17 paroisses des faubourgs............	4,922	3,853
Dans les 29 paroisses du Middlesex et de Surrey..	16,300	12,832
Dans les 10 paroisses de la cité et du district de Westminster..........................	4,335	3,899
	26,545	21,709

Ces deux chiffres doivent être répartis entre les deux sexes, savoir :

Pour les naissances... { 13,360 du sexe masculin.
13,185 du sexe féminin.

Pour les décès........ { 11,112 du sexe masculin.
10,597 du sexe féminin.

Si maintenant nous voulons connaître les âges qui ont été les plus atteints par la mortalité, nous devrons les ranger dans l'ordre suivant :

1° Moins de 2 ans.......	6,389
2° Entre 2 et 5 ans......	2,326
3° De 40 à 50 ans.......	1,985
4° De 60 à 70 ans.......	1,891
5° De 50 à 60 ans.......	1,845
6° De 30 à 40 ans.......	1,790
7° De 70 à 80 ans.......	1,540
8° De 20 à 30 ans.......	1,488
9° De 5 à 10 ans........	878
10° de 10 à 20 ans.......	861
11° De 80 à 90 ans......	615
12° De 90 à 100 ans.....	100
13° A 107 ans...........	1

En cherchant quel est le rapport de la mortalité à la population totale de Londres, nous trouvons que le chiffre

de celle-ci étant en 1828 de 1,277,986 habitans, et celui de la mortalité pour les deux sexes de 21,709 habitans, la moyenne proportionnelle doit être de 1 décès sur 58-54 habitans; résultat bien plus satisfaisant que celui obtenu à Paris où la moyenne de la mortalité est de 1 sur 46-45.

Si nous comparons, enfin, le chiffre des naissances avec celui des décès, le résultat de cette comparaison nous expliquera en partie l'accroissement rapide de la population de Londres que nous avons constaté dans le tableau suivant, car l'excédant des naissances sur les décès n'est pas de moins de 4,836.

Comme le climat de Londres est beaucoup moins doux et plus variable que celui de Paris, l'infériorité relative de la mortalité ne peut s'expliquer que par une police sanitaire plus éclairée ou par la supériorité des procédés médicaux; mais il est probable que l'école physiologique française n'admettra pas cette dernière supposition.

Commerce.

Consommation annuelle du charbon de terre à Londres. — Il ne sera pas sans intérêt de connaître après un hiver rigoureux la consommation ordinaire de ce combustible qui du reste est le seul employé au chauffage et aux besoins domestiques des habitans. Voici quels ont été les accroissemens de la consommation du charbon et ceux de la population de Londres depuis 1801 :

	QUANTITÉ de charbon introduite par année évaluée en *chaldrons* (1).	MOUVEMENT de la population.	
1801	859,738	818,129	Dénombrement de 1801.
1802	881,031	831,628	
1803	902,324	845,127	
1804	923,617	858,626	
1805	944,910	872,125	Accroissement évalué à 1.65 pour o/o par an.
1806	966,203	885,624	
1807	987,496	899,123	
1808	1,008,789	912,622	
1809	1,030,082	926,121	
1810	1,051,375	939,620	
1811	1,072,668	953,276	Dénombrement de 1811.
1812	1,093,959	972,184	
1813	1,115,252	991,249	
1814	1,136,546	1,010,314	
1815	1,117,034	1,029,379	Accroissement évalué à 2 pour o/o par an.
1816	1,149,650	1,048,444	
1817	1,182,266	1,067,509	
1818	1,214,882	1,086,574	
1819	1,247,498	1,105,639	
1820	1,280,114	1,124,704	
1821	1,312,730	1,144,531	Dénombrement de 1821.
1822	1,345,345	1,163,596	
1823	1,377,961	1,182,661	
1824	1,410,577	1,201,726	
1825	1,443,193	1,220,791	Accroissement évalué à 2 pour o/o par an.
1826	1,475,809	1,239,856	
1827	1,508,425	1,258,921	
1828	1,541,041	1,277,986	
	32,530,515	28,868,850	

(1) Le *chaldron* équivaut à peu près à 13 hectolitres.

Ainsi, dans l'espace de vingt-huit ans la population s'est accrue de 459,857 habitans, et la consommation moyenne du charbon de terre dans cet espace de tems a été de 1 *chaldron* 12/100 (13 hectolitres 1/8) par chaque habitant et par année.

Commerce du thé dans les principaux états de l'Europe. — Nous joignons à cet aperçu le taux des droits auxquels il est soumis dans ces différens états, ainsi que le prix auquel il est vendu en gros.

France. La consommation annuelle est, terme moyen, de 220,053 livres anglaises (1), et les droits sont de 9 pences 1/2 à 1 schelling 2 pences 1/2 par livre (97 c. à 1 fr. 50 c.). Le prix de la vente est de 1 schelling 9 pences (2 fr. 30 c. la livre) pour le thé Bou, et de 6 sch. 11 pences (8 fr. 60 c.) pour le thé Pékau.

Hollande. L'importation annuelle s'élève à 2,500,000 livres, et les droits varient de 1 pence 1/2 à 4 pences 1/2 par livre (15 c. à 25 c.). Le prix de la vente est de 8 pences à 1 schelling 7 pences la livre pour le Bou (85 c. à 2 fr. 20 c.), et de 4 schellings 11 pences à 6 sch. 5 pences pour le Pékau (6 fr. 15 c. à 7 fr. 05 c.).

Russie. Sa consommation annuelle est de 5,187,496 livres; les droits sont de 1 sch. 1/2 à 1 sch. 9 pences par livre (1 fr. 95 c. à 2 fr. 30 c.). Prix de la vente : de 5 schellings 10 pences à 1 liv. st. 9 schell. 2 pences la livre pour le thé noir (7 fr. 40 c. à 36 fr. 45 c.); 6 schellings 10 pences à 1 liv. st. 18 schellings 10 pences pour le thé vert (8 fr. 65 c. à 48 fr. 65 c.).

Hambourg. L'importation annuelle s'élève à 1,650,300 livres; mais la majeure partie est expédiée dans l'intérieur de l'Allemagne. Droits : 1 1/6 pour %. Prix de la vente : thé Bou, de 5 pences à 7 pences la livre (50 c. à 70 c.); thé Pékau, de 2 sch. 11 pences à 4 sch. 7 pences la livre (3 fr. 65 c. à 5 fr. 70 c.).

Brême. L'importation en 1826 et 1827 s'est élevée à 431,010 liv., qui ont été dirigées en grande partie dans la Frise-Orientale et le Haut-Wesel. Droit : 1/2 pour %. Prix de la vente : thé Bou, de 9 pences 1/2 à 10 pences la livre (95 c. à 1 fr. 5 c.); thé Pékau, de 3 sch. 4 pences à 8 sch. 4 pences la livre (4 fr. 15 c. à 10 fr. 40 c.).

(1) La livre anglaise équivaut à peu près à 5 hectogr.

DANEMARCK. La consommation annuelle s'élève à 129,000 livres. Droits : 2 p. °/₀ *ad valorem*. Prix de la vente : thé Bou, 1 schelling 8 pences (2 fr. 05 c.); thé Hysson, 4 schell. (5 fr.)

AUTRICHE. *Par les ports de l'Adriatique.* VENISE. L'importation ne s'élève pas à moins de 2,000 l. par an. Droits : 1 sch. 5 pences 3/4 (1 fr. 80 c.). Prix de la vente : 7 sch. 6 ou 8 pences (9 fr. 40 c.). — TRIESTE. L'importation annuelle est de 5,000 liv. Les droits sont les mêmes qu'à Venise. Prix de la vente : thé Hysson, 2 schellings (2 fr. 50 c.); thé perlé, 5 sch. (6 fr. 25 c.)

ÉTATS SARDES. La consommation annuelle est de 5,625 livres. Droits : environ 11 pences par livre (1 fr. 15 c.). Prix de la vente : thé noir, 10 pences (1 fr.); thé perlé, 2 sch. 8 pences la livre de Gênes de 12 onces (3 f. 30 c.).

TOSCANE. La consommation annuelle est de 3 à 4,000 livres. Droits : de 1 schelling 6 pences (1 fr. 95 c.) à 3 schellings par 100 liv. Prix de la vente : de 1 schell. 4 pences à 2 schellings 6 pences la livre de 12 onces.

ÉTATS ROMAINS. La consommation annuelle est de 4,243 livres. Droits : environ 11 pences (1 fr. 15 c.) par livre. Prix de la vente : de 4 schellings à 8 schellings 7 pences.

NAPLES. L'importation en 1826 et 1827 s'est élevée à 9,380 livres. Droits : 8 pences par livre. Prix de la vente : thé noir, 6 schellings 8 pences; thé vert, 7 sch. 4 pences.

SICILE. Environ 1,700 livres. Droits : 1 schelling 3 pences (1 fr. 85 c.). Prix : thé Bou, 4 schellings; thé vert, 6 schell.

ANGLETERRE. La consommation a été en 1828 de 26,700,000 livres.

— On peut se faire une idée de l'importance à laquelle le commerce de Leeds est parvenu par le bâtiment que ses principaux négocians ont fait construire pour leurs réunions journalières. Cet édifice, entièrement isolé, est longé sur trois de ses faces par trois rues différentes. L'architecture est dans le style grec. Au rez-de-chaussée se trouve une grande salle où se tiendra la bourse. A droite est une autre pièce de 65 pieds de long, de 33 de large et de 25 de haut, divisée en trois compartimens longitudinaux par des colonnades corinthiennes; cette salle est destinée à la lecture des journaux. Dans une pièce voisine se trouvent les cartes de tous les pays. A gauche de la salle d'entrée sera le café et le restaurant. Le premier étage est occupé par des salles à manger, des salles de concert et des salons. L'*area* de cet édifice est d'environ 1,324 yards; il a coûté 34,000 livres st. (850,000 fr.).

Industrie.

Routes à rainures et voitures à vapeur de la Grande-Bretagne. — Chaque siècle a été signalé par quelque grande découverte, qui a exercé plus ou moins d'action sur les destinées de l'espèce humaine. La découverte du Nouveau-Monde et celle de l'imprimerie recommandent le quinzième siècle à la reconnaissance de tous les peuples civilisés. La renaissance des lettres dans l'Europe occidentale répand l'éclat le plus légitime sur le seizième siècle. Les découvertes du dix-septième sont tellement nombreuses qu'il serait impossible de les énumérer toutes. L'application de la force de la vapeur aux machines des fa-

briques, en multipliant dans une progression prodigieuse la plupart des produits manufacturés, honorera à jamais la fin du dix-huitième siècle. L'application de ce même agent aux moyens de transport, en rapprochant toutes les distances et en abrégeant le tems de tous les voyages, ne doit pas répandre moins d'éclat sur le commencement du dix-neuvième. Tandis que les nouvelles voitures et les routes sur lesquelles elles circulent se multiplient dans la Grande-Bretagne, il n'y a encore en France qu'une seule de ces routes en confection; et il est probable que la cherté de nos fers indigènes et les gros droits imposés sur les fers étrangers y rendront très-difficile et peut-être impossible, tant qu'on maintiendra ces droits, la multiplication des nouveaux moyens de communication. Nous allons donner quelques détails sur les chemins de fer, que l'on construisait en Angleterre en 1829.

En 1825, le parlement rendit un acte qui autorisa la confection d'une route en fer pour communiquer entre le canal de Cromford et celui de Peak-Forest, à travers le district montagneux du comté de Derby. Cette portion du comté de Derby présentait des surfaces trop inégales pour qu'on pût songer raisonnablement à la canaliser; et d'un autre côté il était d'une grande importance d'établir une communication directe entre Manchester et les districts populeux et fertiles des comtés de Nottingham, Derby et Leicester.

Le comté de Derby est coupé par une chaîne de montagnes qui se dirige au nord vers le comté d'York et au sud vers celui de Stafford; ces montagnes séparent les eaux qui coulent vers les côtes de l'est et de l'ouest. C'est au-dessus de ces hauteurs qu'a été dirigée la route à rainure de Cromford et de High-Peak. Quoiqu'on ait choisi la portion la moins haute, et que pour cela on ait

creusé une tonnelle, cette route s'élève cependant à 992 pieds anglais (1) au-dessus du canal de Cromford, et à 1,270 au-dessus du niveau de la mer. La route à rainures commence au canal de Cromford à un mille au sud de cette ville, et s'élève immédiatement par deux plans inclinés à une hauteur de 465 pieds. Les voitures sont conduites sur ces plans inclinés par des machines à vapeur et au moyen de chaînes dirigées et supportées par des poulies. Deux voitures, chacune du poids de 5 à 6 tonneaux, sont transportées avec une vélocité de 4 milles (1 lieue 1/3) à l'heure, malgré la roideur de cette pente. Ces parties de la route sont déjà terminées, quoiqu'elles ne soient pas encore ouvertes au commerce. Pour tracer ces lignes, on a été obligé de faire une excavation de 123,000 yards cubiques. La route continue ensuite sur un niveau d'un mille, après quoi elle s'élève à une hauteur de 253 pieds sur une inclinaison de 508 yards (2). Pour exécuter cette portion des travaux, il a fallu faire une excavation de 32,000 pieds cubiques à travers le roc solide. Ce plan incliné sera gravi par l'emploi de moyens semblables à ceux que nous avons déjà indiqués. La route se prolonge sur une surface plane pendant environ un mille; à l'extrémité commence la plus forte excavation de toute la ligne. Il a fallu pratiquer des tranchées dont la profondeur n'est pas moins de 68 pieds. Le centre de ces tranchées est occupé par une tonnelle de 105 yards de long, dont une portion est en maçonnerie voûtée; cet ouvrage est presque fini. Les matériaux extraits de la tranchée, et s'élevant à 168,000 yards cubiques, forment les revêtemens de la *via*

(1) Le pied anglais vaut 3,0479449 décimètres.

(2) La yard vaut 0, 91,438,348 mètres.

Gellia qui vient y aboutir. A la fin de cette voie la route s'élève de nouveau à une hauteur de 98 pieds, sur une inclinaison de 467 yards.

La route à rainures se prolonge ensuite pendant 12 milles (4 lieues), sur une surface unie, à l'exception de 2 milles, qui s'élèvent d'environ 10 pieds par mille. De profondes tranchées ont également été exécutées dans cet intervalle. Les principales sont celles des pâturages de Casington, qui ont 20,000 yards cubiques. Celles de Brassington qui en ont 58,000; celles de Mininglow, qui en ont 78,000, et celles de Ping-Hall et de Burntcliff, qui en ont 40,000. Les tranchées faites près de la route de Manchester et d'Haven-Lodge, en ont 125,000; et depuis cet endroit jusqu'à Hurdlow il y en a une de 38,000. La plus grande partie de ces tranchées a été creusée dans de la pierre à chaux, au moyen de la poudre à canon; les matériaux qu'on en a retirés ont servi à la formation des revêtemens. L'ensemble de tous ces travaux forme une ligne d'environ 16 milles (5 lieues 1/3) sur lesquels les rainures seront bientôt établies; elle sera ouverte au commerce à la fin de cette année.

A l'extrémité de ces 16 milles, la route s'elève à sa plus grande hauteur, c'est-à-dire à 68 pieds du nouveau niveau, en suivant une pente de 1568 yards, après quoi elle continue sur une surface plane d'environ 12 milles (4 lieues), dont la plus grande partie est prête à recevoir les rainures. De profondes et nombreuses excavations ont été faites également sur divers points de cette ligne, mais il serait fastidieux de les indiquer toutes au lecteur.

La tonnelle près de Buxton aura 580 yards de long, dont seulement 80 restent à exécuter; sa largeur est de 21 pieds sur 16 de haut, au-dessus de la surface de la

route à rainures. On a fait, pour la percer, un fréquent usage de la poudre à canon; elle est entièrement voûtée et en maçonnerie: elle sera terminée à la fin de l'année courante. De la tonnelle à la Haute-Goy, on a creusé un plan incliné de 38,000 yards cubiques; ce plan incliné descend à 266 pieds sur une longueur de 660 yards. Puis se trouve un nouveau plan incliné de 191 pieds sur 455 yards de long. Quand on a franchi cette nouvelle pente on se trouve dans la vallée de la Goy.

Le chemin continue alors sur une surface d'environ 2 milles 1/4. Il a fallu, pour ouvrir cette route, faire une tranchée de 72,000 yards cubiques; elle est presque entièrement terminée. Là commence le plan incliné de Shalcross, qui a 1717 yards de long sur une inclinaison de 240 pieds; puis la ligne se prolonge pendant 18 milles (6 lieues) jusqu'au plan incliné de Whaley, qui a 180 yards de long et une descente de 42 pieds. C'est au bas de ce plan incliné que la route à rainures communique avec le canal de Peak-Forest.

Après un examen sévère, on s'est décidé à préférer les rainures en fonte aux autres, comme devant être plus durables et plus facilement ajustées, et à cause de leur inflexibilité, comme offrant moins de résistance aux voitures. Chaque rainure a 4 pieds de long et pèse 84 livres. Il faut 100 toises de rainures par mille pour une seule ligne.

La longueur totale de ce chemin est de 33 milles (11 lieues). Quarante-sept ponts ou arches ont déjà été construits; trois autres avec des arches en fonte sont presque terminés, et les deux autres sont en construction; en tout cinquante-deux.

La construction de cette route avec une double ligne de rainures aura coûté 150,000 liv. st. (3,750,000 fr.),

et les machines ainsi que les réservoirs 30,000 liv. st. (750,000 fr.), en tout 180,000 liv. st. (4,500,000 fr.), somme qui paraîtra bien modérée si on calcule la grandeur de l'ouvrage et les nombreux obstacles naturels qu'il y avait à surmonter. La plus sévère économie a présidé à l'exécution de ces travaux, dans lesquels on a évité constamment tout ce qui ressemblait à l'ostentation. Le dessin de cette belle route a été tracé par feu M. Joseph Jessop, ingénieur civil, qui malheureusement n'a pas vécu assez long-tems pour en voir l'exécution.

L'attention publique a été dernièrement attirée sur la route à rainures de Manchester à Liverpool par la lutte à la course qui y a eu lieu entre des chars à vapeur; lutte bien plus intéressante que celles qui se passaient dans la stade olympique; car celles-ci n'étaient que des jeux d'enfans, sans aucun but, sans aucune utilité réelle, tandis que le concours de Manchester offrait un spectacle vraiment digne d'une grande nation civilisée. On sait que c'est la voiture à vapeur nommée la *Rockett*, et construite par MM. Stephenson et Newcastle, qui a remporté le prix de 500 liv. sterl. (12,500 fr.) dans cette lutte mémorable. Depuis on a continué ces êxpériences sur la même route, et non-seulement elles ont confirmé les espérances que l'on avait conçues de ce nouveau mode de transport, mais elles les ont beaucoup dépassées.

Dans quelques-uns des derniers essais, la *Nouveauté*, construite par MM. Braithwaite et Ericsson, a marché un jour entier, tantôt avec et tantôt sans voyageurs, faisant communément de 25 à 32 milles à l'heure (8 lieues 1/3 à 10 lieues 2/3). A plusieurs reprises elle a fait même 40 milles à l'heure (un peu plus de 13 lieues)! Dans le cours de cette journée, cette voiture, chargée de 35 tonneaux,

c'est-à-dire de dix fois son propre poids, faisait encore 12 milles (4 lieues) à l'heure. Cette dernière expérience paraît mettre au-dessous de toute espèce de doute les avantages de ce que MM. Braithwaite et Ericsson appellent le *blast-principle ;* principe dont ils sont les inventeurs. Nous devons ajouter cependant qu'une autre voiture a franchi une distance de 1 mille dans une minute et vingt secondes, ce qui équivaut à 45 milles (15 lieues) par heure; mais elle n'a pu continuer sa route avec cette rapidité qui tient du prodige. On pense aujourd'hui que le transport des voyageurs s'effectuera au taux moyen de 30 milles (10 lieues) à l'heure. Les longs détails que la REVUE BRITANNIQUE a donnés sur la route de Manchester à Liverpool (1) nous dispensent d'en expliquer le plan; nous nous contenterons de faire connaître l'état actuel où se trouvent ses travaux.

On a vu dans notre premier numéro qu'afin d'éviter aux voitures à vapeur les embarras qui pourraient résulter de leur rencontre avec les autres voitures qui parcourent sans cesse les rues de Liverpool, on avait fait aboutir la route de fer au port par une grande tonnelle creusée sous une partie de la ville. Ce travail de géant touche à sa fin; cette tonnelle est parcourue par une double ligne de rainures; la voûte est éclairée par des réverbères à gaz, qui en occupent le centre, et qui sont placés à une distance de 25 yards l'un de l'autre. Ces lampes produisent un effet véritablement magique; les rayons qui sortent de chacune d'elles tracent une arche lumineuse sous la voûte; et la série de ces rayons, diminuant sans cesse, conformément aux lois de la perspective, donnent à cette voûte continue l'apparence d'une succession d'ar-

(1) Voyez le 1er article du 1er numéro.

ches distinctes. Cette tonnelle est éclairée tous les vendredis, pour que le public puisse la voir. Beaucoup de dames l'ont parcourue dans un char à vapeur, et l'ont franchie dans trois minutes sans éprouver aucune crainte, ni aucune sensation désagréable.

Depuis l'année dernière on a construit une nouvelle tonnelle d'environ 300 yards de long, 15 pieds de large et 12 pieds de haut; elle est principalement destinée au transport des voyageurs et des charbons pour la partie supérieure de Liverpool. Elle est entièrement terminée, et, comme la plus grande, éclairée par le gaz.

La grande *viaduc*, construite entre deux montagnes au-dessus du canal et de la vallée de Sankey, est presque finie; cette *viaduc* (1) est destinée à supporter la route à rainures; elle consiste en neuf arches de 50 pieds chacune. C'est peut-être la partie la plus imposante de tous ces merveilleux ouvrages dont le caractère grandiose se combine si heureusement avec l'utilité.

Les rainures ont été posées sur les terrains fangeux de Chat-Moss. Chose admirable, des chariots pesant 5 tonneaux chacun circulent journellement au milieu de ces terres marécageuses, où jadis un enfant aurait pu difficilement marcher. L'on a déjà terminé entièrement quarante-quatre ponts dans toute l'étendue de la ligne; neuf sont en construction, et il en reste encore à entreprendre quelques autres d'une importance secondaire.

Deux chars à vapeur ont été employés, l'été dernier, l'un près de Liverpool et l'autre près d'Eccles, à transporter les terres et les pierres des excavations; il en est résulté une grande économie. Celui de Liverpool a fait économiser 50 livres sterling par mois. L'économie, pro-

(1) Voyez le premier article du 1er numéro.

duite par la voiture qui manœuvrait près d'Eccles, a encore été plus considérable. La *Rockett*, qui a gagné le prix du concours, va être employée de la même manière à Chat-Moss; nul doute qu'il n'en résulte des économies analogues qui achèveront d'établir la supériorité de ce mode de transport sur les voitures traînées par des chevaux.

Sans l'abondance extraordinaire des pluies tombées pendant l'été et l'automne derniers, nul doute que cette route superbe n'eût été entièrement terminée et définitivement livrée à l'activité commerciale de Liverpool et de Manchester. Une réunion nombreuse a eu lieu dernièrement à Bath dans laquelle il a été résolu que l'on demanderait au Parlement l'autorisation de construire une route à rainures entre cette ville et Bristol.

C'est ici le lieu de parler d'une tentative qui vient d'être faite à Baltimore, aux États-Unis. On sait que, dans quelques contrées du nord, on a adapté des voiles aux traîneaux, pour en accélérer la marche quand le vent est favorable; ces voitures parcourent quelquefois de grands espaces avec une rapidité incroyable (1). Raisonnant par analogie, on a supposé que des voiles pourraient également être employées avec succès sur les surfaces presque aussi lisses que la glace que présentent les rainures des chemins de fer, et que, de cette manière, on épargnerait l'emploi fort dispendieux du combustible. En conséquence on fixa une grande voile sur une voiture. Cette voile fut confiée à un maître de navire de beaucoup d'expérience. La voiture, lorsque la voile prit bien le vent, fut poussée avec une rapidité extraordinaire de près de 21 milles (7 lieues) à l'heure. Bien que

(1) Voyez les précédens numéros de notre recueil.

la voile eût été déferlée à propos et même entièrement abattue, l'impulsion avait été si forte qu'il fut difficile d'arrêter la voiture.

Nouvelle lampe du docteur Sloane. — Le docteur Sloane, de Corke, vient d'inventer une lampe sur un principe entièrement nouveau. Cette lampe, dont la construction est très-simple, quoique fort ingénieuse, brûle toute espèce de suif ou de graisse, donne une lumière très-pure et qui varie à volonté d'intensité depuis celle de la simple veilleuse jusqu'à celle d'un gros jet de gaz.

Cet appareil convient surtout aux boutiques, aux salles à manger, et peut être livré pour le modeste prix de deux schellings (2 fr. 50 c.); mais il peut aussi faire un élégant ornement pour les salons. Cette lampe paraît devoir nous délivrer tout-à-fait des inconvéniens qui résultent de l'absence d'huile pure, et de ces taches grasses que l'incurie de nos domestiques laisse tomber sur nos tapis. Elle est si simple qu'un enfant de dix ans peut l'allumer dans trois minutes, et qu'elle n'est pas plus lourde qu'un chandelier. Quand elle brûle modérément, elle donne la lumière de huit chandelles ordinaires, mais sans consumer le suif de plus de quatre. La dépense qu'elle occasionne ne mérite pas d'être comptée quand elle est réduite à l'éclat d'une veilleuse. Nous ne craignons pas d'affirmer, dit le journal anglais qui annonce cette découverte, que cette lampe ne soit un progrès très-important fait dans l'éclairage intérieur de nos appartemens.

Agriculture.

Profits d'un petit cultivateur. — « Le village de... que j'habite dans le canton de... ainsi que les paroisses environnantes, dit un agronome anglais, offrent, à raison de la culture et des propriétés du sol, autant de travail aux habitans que les parties du royaume les plus renommées par la richesse des mines, les manufactures et le voisinage des grandes villes. Nos fours à chaux occupent pendant toute l'année un certain nombre d'ouvriers; le travail en est pénible, mais il est bien rétribué. Quant à notre culture, après que les grands travaux de la ferme sont terminés, on plante les pommes de terre; vient ensuite la fenaison, la récolte des chardons, la moisson; un peu après il faut arracher les pommes de terre, ce qui occupe beaucoup de monde jusqu'aux approches de l'hiver. Pendant cette triste saison le journalier casse des pierres pour les routes, ce qui offre une grande ressource aux habitans des cantons les moins productifs. Les matériaux sont devant la porte de l'ouvrier; une petite pioche pour arracher la pierre et un marteau pour la casser lui suffisent. Un homme ou même une femme un peu robuste peuvent casser dans leur journée chacun une tonne de pierres dont la rétribution est d'un schelling (1 fr. 25 cent.) : le travail d'un enfant est évalué au tiers, et les demandes sont si multipliées que l'ouvrage ne manque jamais. J'ai vu l'un de nos plus pauvres hameaux fournir jusqu'à 3000 tonnes de pierres dans le courant de l'année. En partageant le bénéfice entre vingt familles, on aura sept livres (182 fr.) pour chacune d'elles. Il est facile de con-

cevoir l'utilité de cet argent en réfléchissant que c'est le produit du travail du faible et de l'infirme, ou l'emploi des momens perdus du prolétaire, lorsqu'il lui est impossible de se procurer de l'ouvrage ailleurs.

On m'excusera sans doute de rapporter ici les effets de la bonne conduite d'un pauvre journalier bien digne d'éloges à tous égards; on verra que ce n'est pas toujours le prix élevé du travail qui enrichit le paysan, mais bien plutôt une industrieuse économie, jointe à l'honnêteté. A. D. était fort pauvre lorsque je le connus; il possédait, à la vérité, une chaumière et un petit jardin contigu, mais il avait une constitution délicate et une si mauvaise santé que les fermiers des environs refusaient de l'employer comme manœuvre. Je le pris à mon service : sa femme allaitait un petit enfant qui lui laissait bien peu de loisir pour travailler à soutenir l'existence de la famille : leurs gages étaient de dix schellings (12 fr. 50 c.) par semaine, auxquels ils ne pouvaient ajouter que bien peu de profits. Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que les vêtemens de la famille s'amélioraient ainsi que sa santé; la chaumière fut blanchie et le petit jardin clos d'un mur de pierres sèches et d'une porte; la rose et le corchorus y fleurirent; le cochon eut un compagnon de son espèce; on vit quelques moutons marqués A. D. paître dans les fossés d'alentour, où la femme conduisit bientôt une petite vache maigre. « Elle espérait, disait-elle, que son honneur lui laisserait manger l'herbe inutile de ses bruyères. » Elle eut une vache mieux conditionnée au printems; mais ce bétail étant difficile à nourrir pendant l'hiver, on le vendit pour acheter des moutons. Après six années de service mon pauvre A. D. mourut laissant une femme et deux enfans. Son

avoir consistait en une petite somme dont je ne connais pas la valeur, deux beaux porcs et quarante-neuf moutons. C'était le résultat de dix schellings par semaine employés avec économie, sobriété, sans murmures, sans plaintes, sans le moindre abus de confiance.

REVUE

BRITANNIQUE.

Sciences Médicales.

NOUVELLE MÉDECINE ALLEMANDE

OU

DOCTRINE DE L'HOMOEOPATHIE.

« La plus haute ou plutôt l'unique vocation du médecin est de rendre sains ceux qui sont malades ; et le beau idéal de l'art de guérir est une restauration prompte, facile et durable de la santé, ou une destruction complète de la maladie par la méthode la plus courte et la plus sûre. » C'est ainsi que s'exprime le docteur Hahnemann dans les prolégomènes de son *Organon* (1) ; et assurément si les bases de son système étaient aussi bien établies, et les bons résultats de son application aussi incontestables que ces axiomes préliminaires, il pourrait se proclamer le créateur d'une nouvelle ère dans l'histoire de la science et le bienfaiteur de l'espèce humaine.

(1) *Organon der Heilkunst von Samuel Hahnemann.* 4th edit. Dresden und Leipsig. 1829.

Fonder un système universel de médecine sur une seule proposition; expliquer clairement au malade de quelle manière sa guérison peut être effectuée; substituer aux termes vagues et obscurs de l'art un catalogue de symptômes distincts et précis; et enfin remplacer l'odieuse pratique de prendre médecine, par la simple et élégante diversion d'avaler quelques petites pastilles de sucre préparé, au grand préjudice et désespoir des pharmaciens, telles sont les innovations hardies de la nouvelle thérapeutique dont le docteur Hahnemann est le créateur. Cette doctrine, connue sous le nom d'*homœopathie,* a fait depuis une vingtaine d'années beaucoup de bruit en Allemagne; mais elle est presque ignorée parmi nous, et n'est guère plus connue en France. La seule mention qui en ait été faite en Angleterre se trouve dans l'ouvrage du docteur Granville, et cette mention est fort imparfaite et fort superficielle. D'un autre côté le docteur Broussais n'en dit pas un mot dans son Exposé des différentes théories médicales. Que les doctrines d'Hahnemann soient aussi vraies qu'elles sont agréables, ou aussi fausses qu'elles sont extraordinaires, le tems est arrivé de les faire connaître. Si l'Allemagne est la patrie des rêves et des hypothèses téméraires, c'est aussi celle de Leibnitz et d'Euler. Cela doit suffire pour que les idées qui la préoccupent et l'agitent ne soient pas rejetées sans examen et avec une orgueilleuse légèreté. Nous nous attacherons dans cet article à faire connaître les principes fondamentaux de la nouvelle médecine allemande, mais sans les prendre sous notre responsabilité, quoique pour rendre notre exposé plus rapide nous adoptions quelquefois le langage des homœopathistes.

Vraie ou fausse, l'homœopathie ne doit pas être confondue avec l'empirisme. Si elle a quelques-uns des

signes extérieurs de la charlatanerie, elle n'en a pas les caractères essentiels. Ce n'est pas un mystère conçu seulement pour attraper l'argent des dupes, mais une doctrine exposée avec clarté, et soumise au libre examen du public. Ce n'est pas non plus un refuge pour l'ignorance; le médecin qui veut l'appliquer doit au contraire avoir fait des études profondes, posséder une connaissance exacte des diverses parties et de toutes les fonctions du corps humain, de la pathologie aussi bien que de la physiologie, ainsi que de la botanique, de la chimie, et des applications de ces deux sciences. Ce n'est pas une illusion dangereuse qui convertisse les espérances des valétudinaires en instrumens de mort; un calice qui brille sur ses bords, mais qui recèle un breuvage fatal; elle ne procure pas un peu de bien-être momentané, en minant lentement le malade par ses applications successives; elle ne se joue pas avec les premiers ressorts de la vie. Elle recommande, par-dessus tout, la tempérance; et de l'aveu même de ses ennemis, si elle ne fait pas de bien, elle peut à peine faire quelque mal.

D'un autre côté, on ne saurait nier qu'il n'y ait quelque chose qui tient du charlatan dans la manière et le style d'Hahnemann. Supposant sans cesse que son système et la vérité sont identiques, il parle, comme chose convenue, de ses droits à l'infaillibilité, proposition qui sonne mal à des oreilles protestantes. Il prend un ton de vanité solennelle, chaque fois qu'il parle de lui, qui provoque en même tems le rire et le dégoût. « Il sait pour quelle fin il est venu sur la terre. » « L'homœopathie est un don superbe que Dieu a fait à l'homme; » et cent autres phrases semblables qu'on ne peut supporter qu'en se rappelant que, dans le pays d'Hahnemann, chacun soutient ses opinions avec une conviction profonde et un

enthousiasme grave qui a été le principe de toutes ces fadaises savantes, de toutes ces chimères parées de noms pompeux et que l'on enseigne dans les universités (1).

Une autre chose qui compromettra peut-être davantage son autorité parmi nous, c'est qu'il conseille avec restrictions, il est vrai, l'usage du magnétisme animal; prescrivant des règles pour son application à petites doses, et citant les cures miraculeuses qu'il prétend que cette espèce de science occulte a produites. Mais la pire de toutes ses fautes contre le bon sens et le bon goût est la continuité de ses invectives envers les médecins qui n'appartiennent pas à la bande sacrée des homœopathistes. Il poursuit sans cesse de ses injures vulgaires tous ceux qui n'ont pas adopté ses doctrines. « Ce sont des ignorans qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre, » ou bien encore « des charlatans criminels. »

Les adversaires d'Hahnemann ont profité des armes qu'il leur avait lui-même fournies par sa pétulance. Le docteur Heinroth, qui a dirigé les plus fortes batteries contre les boulevards de l'homœopathie, dit entre autres: « Si la nouvelle doctrine est la seule qui soit bonne, et si tous les médecins antérieurs étaient des ignorans ou des fripons, comment se fait-il qu'il y ait eu des cures

(1) NOTE DU TR. On pourra se faire une idée de quelques-unes de ces sciences fondées en Allemagne par une philosophie rêveuse, par l'indication des cours qui avaient lieu à Gœttingue, pendant un séjour que j'y fis autrefois. Tyschen faisait des leçons sur les psaumes, les prophéties concernant le Messie, la langue et la littérature des descendans de Sem; Schulze, sur la logique, l'encyclopédie de la philosophie et de la métaphysique, et la loi de la nature en rapport avec la théorie philosophique de la loi criminelle; Thibaut, sur l'analyse du fini et la géométrie analytique. Il y avait encore quelques autres cours, mais dont les titres étaient si bizarres qu'ils seraient intraduisibles en français.

faites autrefois ? — La certitude des anciennes cures, continue-t-il, fait voir toute la futilité des prétentions d'Hahnemann. » Toutefois, quoique cette observation soit un châtiment mérité de la présomption du fondateur de la nouvelle école, elle ne suffit pas pour renverser sa doctrine. Quand bien même ses moyens curatifs ne seraient pas les seuls, ils pourraient encore être les plus sûrs, les moins dangereux et les plus prompts.

Le principe fondamental de l'homœopathie (ὅμοιον πάθος) est exprimé par son nom. C'est, selon le docteur Granville, « l'art de guérir fondé sur les ressemblances; » ou, en termes plus clairs, *la doctrine qu ienseigne que chaque maladie peut être guérie par les médicamens qui produiraient chez une personne en santé des symptômes semblables à ceux qui caractérisent la maladie donnée.* »

En opposition avec l'ancien dogme de la médecine palliative, *contraria contrariis,* l'observation, la réflexion et l'expérience de Hahnemann l'ont amené à rendre ce décret *similia similibus curantur,* ou dans le langage du poète :

..... One fire burns out another's burning
One pain is lessen'd by another's anguish :
....
Take thou some new infection to the eye,
And the rank poison of the old will die (1).

Vers qui prouvent que Shakspeare, qui était déjà tant de choses sans le savoir, était aussi un homœopathiste.

Il paraît que jusqu'au tems d'Hahnemann aucun médecin n'avait encore eu recours à ce mode si simple de guérison. Cependant si c'est là qu'est la vérité, comme l'assure l'auteur de l'*Organon,* ce grand principe, sans

(1) « Un feu en éteint un autre; une peine est adoucie par une nouvelle; que ton œil contracte une nouvelle affection, et l'ancienne finira.»

être reconnu d'une manière absolue, aura dû, pendant la longue succession des âges, laisser quelques traces de son développement occasionnel : c'est en effet ce qui est arrivé. L'attention d'Hahnemann fut excitée pour la première fois, quand, après avoir pris du quinquina dans l'état de santé, il éprouva quelques-uns des symptômes de la fièvre intermittente. Surpris de ce phénomène, il consulta un grand nombre d'auteurs, pour savoir s'il existait des faits analogues. Quarante pages de citations prouvent que ses recherches n'ont pas été vaines. Nous indiquerons seulement quelques-uns des faits les plus remarquables relatés par lui.

Hippocrates dit dans son cinquième livre (1) qu'un Athénien, attaqué par le plus violent *cholera*, fut guéri en prenant de l'ellébore, qui d'après les observations de Forestus, Ledelius, Reimann et quelques autres, produit lui-même une espèce de *cholera*, et qui, d'ailleurs, est fort connu pour être un purgatif très-violent. La suette anglaise qui parut pour la première fois en 1485, et qui fut tellement meurtrière que, sur cent malades, quatre-vingt-dix-neuf périssaient, ne fut maîtrisée que lorsqu'on recourut à l'emploi des sudorifiques. Fritze et De Haen virent des convulsions accompagnées de délire, qui avaient été causées par une espèce de morelle; et chose étrange, ce fut avec de petites doses de la même espèce de morelle qu'on guérit un délire et des convulsions semblables (2). Parmi les nombreux symp-

(1) Ἐπιδημιῶν. Galien ne croyait pas que ce livre fût d'Hippocrates, malgré l'autorité de Plutarque et de Quintilien, mais de son neveu Hippocrates le jeune.

(2) Les expressions de De Haen sont remarquables : *Dulco-amaræ stipites majori dosi convulsiones et deliria excitant, moderata vero spasmos, convulsionesque solvunt.* (RATIO MEDENDI, tom. IV.) On voit,

tômes provoqués chez des personnes saines par la belladonne, Grimm, Camerarius, Sauter, Cullen et d'autres médecins ont noté l'impossibilité de dormir, la difficulté de respirer, une soif brûlante, et en même tems l'horreur que les malades éprouvaient pour les liquides qui leur étaient présentés, l'impossibilité d'avaler, et un violent désir de mordre les personnes présentes; en un mot une image parfaite de cette espèce d'hydrophobie que Thomas de Mayerre, Münch, Buchholz et Neimike ont complètement guérie au moyen de cette plante. Quand la belladonne est impuissante pour guérir l'hydrophobie, Hahnemann suppose que c'est parce qu'on en a donné des doses trop considérables, ou parce que le cas, n'étant pas parfaitement analogue, exigeait l'emploi d'autres spécifiques. Le datura stramonium et la jusquiame (hyoscyamus niger) font également partie des remèdes de la pharmacopée homœopathique contre cette terrible maladie (1).

Mais à la liste de tous les cas accumulés par l'érudition d'Hahnemann, ses antagonistes opposent deux objec-

comme l'observe Hahnemann, que De Haen était bien près de la doctrine de l'homœopathie.

(1) A ces remèdes suivant Hartlaub et Trinks, il faut ajouter les cantharides. L'efficacité de ce puissant préservatif contre les conséquences de la morsure des chiens enragés a été démontrée par des faits nombreux; on en fait surtout un fréquent usage en Pologne, en Hongrie et dans la Grèce. Le professeur Rust assure qu'il s'est convaincu, pendant une pratique de dix-huit ans, que, lorsqu'elle est prise comme prophylactique, elle ne manque jamais d'arrêter le développement du virus rabique. Le docteur Axter, de Vienne, garantit le même fait après une expérience de trente ans. Même après des symptômes de rage bien décidés, Rust, Axter et Hildreth assurent qu'ils ont recouvré des malades, en donnant des cantharides en petites doses. Ces faits sont surtout fort importans pour l'Allemagne, où rien que dans les états du roi de Prusse 694 individus sont morts de l'hydrophobie, de 1820 à 1826.

tions. Les uns, à la tête desquels se trouve le docteur Jörg, l'accusent de faire des citations fausses, ou bien, quand elles sont exactes, de leur attribuer un sens qu'elles n'ont pas. Pour nous, nous déclarons que, chaque fois que nous avons vérifié les citations d'Hahnemann, nous les avons toujours trouvées fidèles. Mais le docteur Heinroth, sans en contester l'exactitude, attaque les conclusions qu'Hahnemann en tire. Des guérisons, dit-il, peuvent avoir été opérées par des spécifiques dont l'emploi paraissait conforme au principe *similia similibus*; mais cette conformité n'était qu'apparente, et c'était une véritable *petitio principii.*

Des hauteurs de son érudition, Hahnemann descend ensuite aux pratiques ordinaires de la vie commune. A l'appui de son grand principe il observe que l'on guérit un membre gelé en le frottant avec de la neige. Le cuisinier avisé, dont la main a été échaudée dans l'exercice de son utile emploi, la rapproche du feu, surmontant avec courage la douleur plus vive qu'il éprouve, convaincu par l'expérience que le mal cessera après quelques minutes de patience. D'autres appliquent sur la brûlure de l'esprit de vin chauffé ou de l'huile de térébenthine, et sont guéris au bout de quelques heures; tandis que l'eau froide ne ferait qu'aggraver le mal, et que des onguens rafraîchissans le prolongeraient pendant plusieurs mois. Sur ce point l'empirisme se trouve appuyé par des autorités imposantes. Fornelius recommande d'approcher du feu la partie brûlée; John Hunter en fait autant et condamne également l'usage de l'eau froide. Sydenham et Benjamin Bell se déclarent pour l'esprit de vin; Kentish, Heister et John Bell conseillent l'huile de térébenthine.

« Ainsi donc, s'écrie Hahnemann, dans cet endroit de

son livre, il y a eu de tems à autre des médecins qui entrevirent cette importante vérité, que les médicamens guérissaient seulement les maladies par la propriété qu'ils avaient d'exciter des affections semblables chez les personnes saines. C'est ainsi que le *pseudo Hippocrates*, dans son livre Περὶ τόπων τῶν κἀτ' ἄνθρωπον, a écrit ces paroles remarquables : Διὰ τὰ ὅμοια νοῦσος γίνεται, καὶ διὰ τὰ ὅμοια προσφερόμενα ἐκ νοσεύντων ὑγιαίνονται, — διὰ το ἐμέειν ἔμετος παύεται.» Il continue et fait voir que Boulduc (1) attribuait à la faculté purgative de la rhubarbe la propriété qu'elle avait de guérir la diarrhée ; que Detharding explique la propriété qu'a le séné de guérir la colique, par sa tendance à la provoquer chez les personnes en santé (2); que Betrholou affirme que l'électricité peut produire chez les sujets sains les affections qu'elle guérit chez ceux qui sont malades (3) ; que Van Stoerck dit positivement que la pomme épineuse peut être utilement employée à guérir la folie, attendu qu'elle en provoque les symptômes quand elle est administrée aux personnes qui jouissent de leur raison (4); et que Stahl, chirurgien danois, a dit encore d'une manière plus explicite que l'ancienne méthode de traiter par les contraires est tout-à-fait erronée, et que les maladies peuvent être guéries par des moyens qui pourraient produire les mêmes symptômes (5). Tant les hommes étaient près d'atteindre cette grande vérité ! Mais, dit Hahnemann, tout cela n'eut jamais plus de consistance qu'une pensée fugitive; les fantaisies absurdes

(1) *Mémoires de l'Académie royale*, 1710.

(2) *Eph. Nat. Cur. Cent.* x. obs. 76.

(3) *Medicin. Electr.* II. p. 15 et 282.

(4) *Mémoire lu à l'Académie de Caen.*

(5) *In Hummelii comment. de Arthritide*, 1738.

de la vieille école se maintinrent jusqu'à nos jours, où on y a enfin substitué une méthode simple, prompte, infaillible de guérir. Sûr, comme il l'imagine, de la vérité de son principe, établie par des faits imposans, Hahnemann ne considère pas qu'il soit très-important d'en donner une explication philosophique. Mais le public allemand n'est pas de si facile composition; et quand on ne peut pas lui donner de bonnes raisons, il faut au moins lui en donner de plausibles. Peut-être le lecteur rangera-t-il dans cette dernière catégorie celles d'Hahnemann. Quoi qu'il en soit, nous allons tâcher de lui en présenter rapidement le sommaire.

Chaque maladie, quand elle n'est pas du domaine de la chirurgie, n'est qu'une perturbation plus ou moins violente de l'économie animale, manifestée par des symptômes. Au moyen de médicamens convenables, elle sera convertie en une maladie artificielle semblable, mais plus énergique, qui cédera à son tour à l'action réparatrice de la force vitale. En effet, l'économie du corps humain est plus susceptible d'être affectée par la puissance des médicamens que par les infections naturelles; car elle peut être modifiée par les premiers dans tous les tems et presque sous l'empire de toutes les circonstances, tandis qu'elle ne peut être atteinte par les dernières que lorsqu'il existe une prédisposition dans l'organisme. Il résulte de là que la maladie artificielle étant absolue subjuguera l'autre qui est conditionnelle et moins énergique.

Mais pour que cette maladie artificielle ait toute son efficacité, il faut qu'elle soit semblable à celle qu'elle doit guérir. Pour arriver à la démonstration complète de cette proposition, voyons d'abord ce qui se passe quand deux maladies naturelles, dissemblables, viennent à se rencontrer dans le corps humain. 1° Ou ces deux mala-

dies sont de la même force, ou bien l'ancienne est la plus forte des deux; dans ce cas la nouvelle affection sera promptement dissipée, mais sans que la force de la première soit affaiblie. C'est ainsi que la peste d'Orient n'attaque pas ceux qui ont la teigne ou la lèpre. 2° Que si au contraire la seconde maladie est la plus forte, alors l'ancienne sera suspendue, jusqu'au moment où la nouvelle sera guérie, après quoi elle reparaîtra sans avoir été diminuée en aucune façon par cette suspension temporaire. C'est ainsi que Tulpius rapporte que deux enfans sujets à des convulsions épileptiques furent guéris pour un tems, pendant lequel ils avaient eu la teigne; mais l'épilepsie revint dès que la teigne eut disparu. La folie qui survient lorsqu'une consomption pulmonaire a commencé ses ravages en fait disparaître les symptômes; mais si la folie cesse, la consomption reparaît aussitôt. 3° Quelquefois cependant il arrive que la nouvelle maladie conclut une alliance avec l'ancienne, et que les deux réunies font une guerre offensive contre la constitution du malade. Cette complication de maladies naturelles est heureusement assez rare. Pendant une épidémie de rougeole et de petite-vérole, sur trois cents malades, Russel n'en vit qu'un seul qui était attaqué simultanément par les deux contagions. Rainey, dans toute sa longue pratique, n'a observé que deux fois la reproduction du même fait, et Maurice pas davantage. Zencker parle d'une vaccine qui suivit son cours naturel, quoique le malade eût en même tems la rougeole et le pourpre; et Jenner vit également une vaccine dont les progrès ne furent pas troublés par la présence d'une affection syphilitique soumise à un traitement mercuriel. La complication des maladies est beaucoup plus fré-

quente, quand celle qui se présente en dernier lieu a été causée par les erreurs du médecin.

Mais le résultat est très-différent lorsque deux maladies semblables se rencontrent, c'est-à-dire quand à une maladie antérieure vient s'en joindre une autre de la même espèce, mais d'une plus grande énergie. L'homme peut alors recevoir une leçon de la nature; car quand cela arrive, l'une des maladies n'exclut pas l'autre, sans éprouver elle-même de modification, comme dans le premier cas des maladies dissemblables; elle ne la laisse pas non plus revenir, après en avoir seulement interrompu le cours, comme dans le second cas; enfin il n'en résulte pas une maladie double ou complexe, comme dans le troisième cas. Au contraire deux maladies semblables dans leurs symptômes, quoique différentes par leur origine, se détruisent réciproquement. C'est ainsi que quoiqu'une violente inflammation des yeux soit souvent occasionée par la petite-vérole, des inflammations chroniques du même organe ont été parfaitement guéries par l'inoculation du virus variolique, comme l'attestent Dezoteux et Leroy. D'après le témoignage de Closs, la surdité a quelquefois été guérie de la même manière. Hardege rapporte qu'il a vu la fièvre légère qui accompagne la vaccine détruire une fièvre intermittente chez deux sujets, conformément au principe reconnu par John Hunter que deux fièvres ne peuvent pas coexister chez le même individu.

C'est d'après ces propositions, vraies ou fausses, qu'Hahnemann a divisé l'art de guérir en trois branches. La première est l'*homœopathie*, seule méthode d'imiter la nature dans ses plus habiles procédés; la seconde, l'*allopathie*, qui jusqu'à présent a été la méthode la plus en

usage, et qui tente de guérir les maladies en excitant des affections dissemblables; la troisième l'*énantiopathie* ou *antipathie* (la palliative), qui, en opposant les contraires aux contraires, produit quelquefois des soulagemens momentanés, mais qui finit par augmenter le mal d'une manière permanente. Une preuve de la grande célébrité d'Hahnemann chez ses compatriotes, c'est que ces désignations savantes sont devenues vulgaires en Allemagne. On y distingue maintenant les dispensateurs de la longévité et de la santé en *homœopathistes* ou *allopathistes*.

Du principal théorème de l'homœopathie résultent deux corollaires qui n'ont pas moins excité de débats que le grand principe lui-même. Le premier est que la maladie n'est qu'une agrégation de symptômes; et que par conséquent dans le traitement des diverses affections la seule tâche des médecins doit être d'éteindre ces symptômes, puisqu'alors on aura détruit le principe du mal. Un ancien adage dit *cessante causâ tollitur effectus*; mais Hahnemann soutient que le contraire n'est pas moins exact. Quoiqu'il ait fait une étude approfondie de la pathologie, il rejette toutes les désignations en usage, qu'elles soient vulgaires ou scientifiques. Il déclare ne rien entendre à

All feverous kinds
Convulsions, epilepsies, fierces catarrhs (1).

Il ne s'occupe que des douleurs locales et des débilités dont ces maladies et les autres sont faites. Un médecin homœopathiste ne vous demande pas si vous avez la fièvre, un rhumatisme ou une attaque de goutte; mais il

(1) « Tous les genres de fièvres, les convulsions, les épilepsies, les violens catarrhes. »

vous interroge avec le plus grand soin sur l'état de votre tête, examine celui de vos entrailles, de votre peau, etc. Il ne comprend pas ce que vous voulez dire quand vous vous plaignez d'un mal de tête, d'oreille, d'estomac; il faut qu'il sache dans quelle partie de la tête, des oreilles, de l'estomac se trouve la douleur et de quelle nature elle est. Car, attendu que c'est par des symptômes que sa pratique est guidée, il faut qu'il en ait une connaissance complète; il les poursuit à travers toutes les catégories des *où, quand, comment,* avec une inquisition minutieuse, qu'aucun praticien, suivant les méthodes vulgaires, ne saurait égaler. Deux pages de l'*Organon*, minutées en petit texte, indiquent les points sur lesquels cette investigation doit être faite, et laissent encore un *etc.* indéfini que doit remplir la sagacité du médecin.

Quoique cette manière d'envisager les maladies ne soit pas nouvelle, puisque Gaulius lui-même a dit : « *morbus est complexus symptomatum*, » et que, dans leur pratique, la plupart des médecins, tout en parlant de traiter les causes, ne traitent au fond que des effets, cette définition et les conséquences qu'Hahnemann en tire ont cependant rencontré l'opposition la plus vive. On a même dirigé contre elle des argumens empruntés à la psychologie, tels que ce fait que dans l'entendement humain la synthèse précède l'analyse; que l'enfant connaît sa nourrice avant d'en avoir distingué le nez, la bouche, les yeux, les mains, etc. Mais les malades qui veulent avant tout être guéris, s'occupent assez peu de métaphysique. Quand ils sont rendus à une convalescence durable et certaine, par la destruction de tous les symptômes dangereux ou incommodes, peu leur importe des questions de préséance entre des causes supposées et des effets. La cause première de la faim n'a pas encore été constatée,

mais nous savons par expérience qu'un mets succulent en fait cesser les angoisses. Hahnemann ne fait pas plus de cas que ses antagonistes d'une cure partielle ou passagère ; et il n'est satisfait que lorsqu'il a obtenu une suppression complète de tous les symptômes et le rétablissement durable de la santé.

D'après la doctrine que nous exposons, les symptômes étant le seul point qui doive être attaqué, et ces symptômes devant disparaître par l'emploi des médicamens qui les provoqueraient chez un sujet sain, il devient très-facile de former une pharmacopée homœopathique. Pour cela il ne s'agit que de se procurer un certain nombre d'individus jouissant de la plénitude de leur santé, et d'un caractère doux et patient, qui consentent que l'on fasse sur eux les essais pharmaceutiques. Après avoir pris une quantité convenable de substance végétale, minérale ou animale, ils se soumettront à un régime qui ne puisse pas en modifier l'action, et ils noteront soigneusement tous les effets qui pourront en résulter, conformément aux règles données par Hahnemann dans son *Arzneimittellehre* ou doctrine des médicamens. A ce sujet le docteur Heinroth observe que plusieurs des substances les plus prisées par les homœopathistes étant des poisons, on ne pourrait les essayer sans s'exposer à commettre des homicides ; mais cet argument est au fond aussi peu logique que les plus mauvaises parties de l'*Organon* ; car un homme peut prendre un poison en quantité suffisante pour juger de ses effets, sans prolonger ses expériences jusqu'au point où elles auraient des conséquences fatales.

Une troisième objection que l'on fait contre la doctrine d'Hahnemann, c'est qu'il existe bien peu de sujets assez sains pour qu'on puisse faire sur eux l'essai des mé-

dicamens. La plupart ont des idiosyncrasies, des particularités de constitutions qui jetteront beaucoup d'incertitude sur le résultat des épreuves. C'est ainsi, par exemple, que tel individu va prendre impunément une quantité de laudanum qui pourrait en mettre cinq autres au tombeau. Mais cette objection est une exagération grossière, une espèce de libelle contre la nature humaine. Hahnemann affirme que lui et les individus de son choix qui font sur eux-mêmes de la médecine expérimentale, n'ont aucune idiosyncrasie malfaisante, et son *Arzneimittellehre* ou doctrine des médicamens, ouvrage qui est le produit de l'expérience personnelle acquise par cette bande patriotique, s'élève déjà à huit volumes in-8° d'une grosseur très-raisonnable. Le docteur Kitchiner, de gastronomique mémoire, recommande son livre de cuisine à l'attention des connaisseurs, en déclarant qu'il a essayé de toutes les recettes qu'il donne; mais qu'est-ce que cela comparé aux travaux d'Hahnemann et de ses disciples, s'ingéniant de mille manières pour se donner des maux! C'est en torturant leurs intestins, en donnant à leurs cerveaux des douleurs aiguës qu'ils ont appris tout ce qu'ils savent, et le résultat de leurs recherches n'étonne pas moins par leur caractère d'exactitude minutieuse que par leur étendue. La liste des symptômes est prodigieuse sous chaque titre de la matière médicale. C'est ainsi que la *nux vomica* en produit plus de 1200; la *calcarea carbonica* obtenue de l'écaille d'huître 1090; et le *succus sapiœ* 1242. Dans l'hypothèse même où la moitié de ces symptômes serait purement imaginaire, ou bien les résultats de vicieuses particularités de constitution, on aurait encore une somme immense de faits propres à hâter le développement de la science pharmaceutique.

Nous allons maintenant développer le second corollaire du grand principe de l'homœopathie. Puisque dans le traitement d'une maladie il ne faut employer que des médicamens propres à provoquer des symptômes de la nature de ceux qui existent déjà, ces médicamens agiront sur un tempérament prédisposé à en être affecté; et le pouvoir de la médecine étant beaucoup plus énergique que celui de la maladie naturelle, une très-petite partie de médicament sera suffisante pour agir sur une constitution ainsi préparée. La plus légère aggravation de la maladie, par des moyens purement médicaux, constituera une maladie artificielle assez puissante pour contrôler et faire disparaître l'autre; et plus cette maladie artificielle sera légère, plus elle cédera facilement à l'action du principe vital.

De cette théorie résulte la nécessité des petites doses; mais la forme pratique que prend cette conclusion est la partie la plus remarquable de tout le système d'Hahnemann, et celle qui excitera davantage la crédulité du lecteur. Allant pas à pas dans ses réductions, le fondateur de l'homœopathie a adopté des proportions inconnues jusqu'ici et qui paraîtront incroyables. La millionième partie d'un grain est une dose ordinaire; mais quelquefois ses réductions descendent jusqu'à la billionième, la trillionième et même la décillionième partie. En décrivant le mode de préparation nous donnerons une idée plus claire de ces étranges prescriptions. Supposons que le médicament appartienne au règne animal: on en prend un grain, si cela est possible, sous forme de poudre, que l'on triture, pendant une heure, avec 99 grains de sucre de lait; on prend ensuite un grain de ce mélange que l'on triture une seconde fois avec 99 grains de sucre de lait; de manière que chaque grain de cette seconde com-

position contient seulement une dix-millième partie du grain primitif. Une troisième trituration réduira la proportion à une millionième; une sixième à une billionième ; et ainsi de suite si on juge à propos de porter la réduction plus loin. Dans les préparations mercurielles, un grain de vif argent pur est réduit de la même manière au millionième degré ; un seul grain de la poudre ainsi obtenue, est dissous dans 99 gouttes d'esprit de vin ; une goutte de cette solution est mêlée ensuite à 99 autres gouttes de la même substance ; et un autre procédé semblable ayant réduit la mixtion au billionième degré, quelques petits morceaux de sucre de la grosseur d'une graine de pavot sont humectés dans ce liquide et constituent une dose. Il était impossible assurément de trouver un mode de médicamenter qui fût plus agréable (1). Mais la déglutition de ces petites fractions de matière n'est même pas toujours jugée nécessaire ; quand on emploie l'aimant c'est seulement par le toucher que l'effet médical se produit. Dans plus d'un cas Hahnemann prescrit de se borner à sentir la fiole qui contient les pilules ; et même, d'après quelques insinuations qui se trouvent çà et là, il paraîtrait croire que certaines drogues peuvent être prises, comme certains adeptes comprennent la musique, à la simple vue.

Quand bien même nous aurions retranché de cette doctrine des doses infinitésimales ces dernières extravagances, il en resterait encore assez pour confondre les amis les plus passionnés du merveilleux. C'est en conséquence contre cette partie de son système que les adversaires d'Hahnemann ont lancé leurs traits les plus vifs

(1) Hahnemann assure que le sucre de lait et l'esprit de vin, après leur combinaison avec les substances qu'il emploie, n'ont plus, par elles-mêmes, aucune propriété médicale.

et les plus gais, ou leurs argumens les plus solides. Le facétieux docteur Sachs, de l'université de Kœnigsberg, dit que le médecin homœopathiste avec ses petites doses peut être comparé à un roulier qui voudrait faire traîner la charge de quatre chevaux par un papillon. Un autre adversaire observe que si la décillionième partie d'un grain a quelque efficacité, une once jetée dans le lac de Genève suffirait pour médicamenter tous les calvinistes de la Suisse. Mais à cette plaisanterie on a jugé à propos de répondre gravement : 1° qu'il n'y a aucune analogie réelle entre ces termes de comparaison ; 2° que la masse du liquide du lac ne pourrait pas, même lorsqu'elle aurait été agitée par un violent orage, se combiner avec le médicament aussi intimement que l'exigent les prescriptions homœopathiques. Enfin on a opposé à Hahnemann ses propres contradictions. Il paraîtrait qu'en 1797 il a parlé dans un écrit des merveilleux effets de l'*ignatia amara* dans une fièvre épidémique qui attaquait les enfans, qu'il traitait en leur en faisant prendre deux grains quand ils avaient moins de trois ans, et de deux à trois grains quand ils avaient de sept à dix ans, en renouvelant ces doses chaque douze heures ; maintenant il considérerait comme suffisante la trillionième et même la quatrillionième portion d'un grain ; de manière qu'il traiterait aujourd'hui les habitans de tout un système solaire avec ce qu'il donnait jadis à un nourrisson. C'est ainsi que dans les rhumatismes l'Hahnemann des anciens jours administrait de trente à quarante grains de camphre, chaque vingt-quatre heures ; tandis que dans sa pratique actuelle il faudrait créer un nouvel univers pour la consommation d'une dose aussi forte.

Mais l'accusation de contradiction ne constitue pas un véritable argument. Il serait absurde de supposer

que parce qu'un homme s'est trompé une fois, il doive errer toujours. Il est au surplus fort naturel que cette étrange doctrine des doses infinitésimales ait rencontré des contradicteurs et des incrédules. Pour nous, nous n'y avions vu d'abord qu'un nouveau résultat de cet esprit chimérique qui a envahi toutes les branches de la philosophie et de la littérature allemande, ou tout au moins un moyen employé par Hahnemann d'appeler sur lui l'attention publique par l'étrangeté de ses paradoxes.

Mais voyons ce que le fondateur de l'homœopathie dit pour sa défense. Il commence par en appeler aux faits, et observe qu'il est absurde de contester ce qu'une expérience journalière atteste; après quoi il essaie de donner une explication rationnelle d'une doctrine si extraordinaire. Suivant lui, les incrédules ne considèrent pas assez l'ébranlement et le frottement donnés aux préparations homœopathiques. Non-seulement les substances médicinales éprouvent par ces percussions violentes de nombreuses modifications, mais elles acquièrent un prodigieux développement de force. Chacun, dit-il, peut reconnaître par lui-même les étonnans effets du frottement. Le paysan qui a allumé sa pipe avec un caillou et un morceau d'acier ne se rend pas compte de la force que son action a développée dans les matières qu'il a mises en contact; cependant avec un microscope et même à l'œil nu on peut voir de petites parties d'acier en fusion; ce qui prouve que pendant la collision il s'est développé une chaleur de 3,000 degrés de *Fahrenheit*. Le simple frottement suffit pour extraire le calorique latent; c'est ainsi que l'on est parvenu à échauffer une chambre, en frottant rapidement des plaques de métal les unes contre les autres. La corne, les os, l'ivoire et quelques autres substances, quoiqu'elles soient ino-

dores quand elles sont isolées, répandent une odeur très-forte lorsqu'on les frotte. D'autres modifications dans les propriétés de la matière qui viennent plus directement à l'appui du système d'Hahnemann sont également indiquées par lui. Il cite diverses substances insolubles dans leur état ordinaire, et qui deviennent solubles, après la trituration, dans l'eau ou l'esprit de vin. La sombre liqueur extraite de la *sepia,* dans sa condition primitive, n'est soluble que dans l'eau; mais après la préparation homœopathique, elle l'est également dans l'esprit de vin. La magnésie, le marbre et d'autres substances calcaires, après avoir subi cette préparation, deviennent parfaitement solubles, quoique auparavant elles n'auraient pu se combiner ni avec l'esprit de vin ni avec l'eau. Hahnemann se donne comme le premier observateur de ces faits chimiques; mais il se glorifie surtout du parti qu'il en a tiré pour l'art de guérir, en constatant la grande augmentation de force que les médicamens éprouvent par le frottement et les perturbations qu'on leur imprime. Cette augmentation est si forte qu'une goutte de *drosera*, administrée à un enfant qui a la coqueluche, peut compromettre son existence, après avoir été attenuée au treizième degré, mais secouée vingt fois à chaque réduction; tandis que si la secousse n'est répétée que deux fois, une simple pilule de sucre, humectée dans ce liquide au 30e degré d'atténuation, opère une cure rapide. Telle est du moins la manière dont Hahnemann explique la puissance de ses doses infinitésimales.

Mais quelque spécieuse que soit cette explication, nous sentons bien qu'elle ne suffit pas, et que des théories extraordinaires ne peuvent avoir pour appui que des faits bien constatés. Ainsi donc revenant à la méthode aristo-

télienne, celle qu'Hahnemann a indiquée lui-même comme le meilleur moyen d'éprouver son système, nous allons voir si les avantages en sont garantis par des cures bien authentiques. On trouve un grand nombre de cures citées dans les *Archiv für die hom. Heilkunst*; mais par des raisons trop évidentes pour qu'il soit nécessaire de les indiquer, nous nous contenterons de rapporter un petit nombre de faits que nous avons observés nous-mêmes, ou qui nous ont été garantis non-seulement par des hommes de l'art, mais par des personnes du plus haut rang ou de la plus haute intelligence en Autriche et en Saxe, les deux portions de l'Allemagne où la nouvelle doctrine est le plus en crédit.

Dans la petite ville bohême nommée Senftenberg, la cruelle maladie connue sous le nom de dyssenterie exerçait de grands ravages. Les procédés ordinaires de la médecine avaient inutilement été employés pour en arrêter les progrès. En désespoir de cause on essaya des préparations homœopathiques avec un succès immédiat et uniforme. Un chasseur du baron de Senftenberg paraissait au moment de rendre l'ame : on lui administra quelques pilules homœopathiques; dès le lendemain il était hors de son lit et sur ses jambes, et le surlendemain il battait la forêt avec son fusil, tandis que suivant les pronostics de ses premiers médecins, ce jour-là même il eût dû être au cercueil. Un incrédule décidé, témoin de ce fait, devint aussitôt un partisan enthousiaste de la nouvelle doctrine. Un gentilhomme bohême avait une des formes les plus dégoûtantes de la lèpre, compliquée du dérangement complet des facultés digestives. Ses médecins l'avaient déclaré incurable; et nous avons vu en Angleterre des affections du même genre l'être déclarées également. Au bout de quelques mois cependant les mé-

dicamens homœopathiques et la diète avaient fait disparaître tous les symptômes de la maladie ; et le malade était parvenu à ce comble de la félicité humaine, de ne plus sentir qu'il avait un estomac. Un des fils d'un baronnet bien connu à Londres était arrivé sur le continent *moribundus*. Sa constitution paraissait épuisée par les effets d'une fièvre cérébrale. Il avait essayé de beaucoup de médecins, de beaucoup de médicamens, de beaucoup d'eaux thermales, mais sans aucun succès. Il a dû son rétablissement à l'homœopathie, et il éprouve la plus vive reconnaissance pour un de nos amis qui l'avait engagé à essayer de ses remèdes. Le directeur du théâtre de Prague avait quatre enfans malades du croup : un mourut ; deux furent guéris *secundum artem*, après beaucoup d'angoisses et de tems ; un quatrième fut traité homœopathiquement et guéri dans un jour (1). Ce même directeur eut sa femme guérie d'une autre maladie, également par des prescriptions homœopathiques, et il témoigna sa reconnaissance, du haut de son théâtre, au docteur Lœwe qui l'avait traitée. Un négociant de Leipsick avait une affection invétérée de l'estomac ; une constipation habituelle, des nausées, une disposition à vomir sitôt qu'il avait pris quelque aliment, étaient les symptômes les plus benins de cette maladie. Après la première dose homœopathique, prescrite par le docteur Hartlaub, la maladie commença à diminuer ; cette cure se continua avec un succès toujours croissant, et ce négociant se porte aujourd'hui aussi bien que qui que ce soit en Saxe. Cette guérison, si nous en faisions connaître toutes les circonstances, ne paraîtrait pas moins remar-

(1) La prescription homœopathique pour cette dangereuse maladie est : 1° l'*aconitum*, chaque six ou douze heures ; 2° la *spongia*, chaque quatre jours.

quable qu'une de celles qu'a rapportées le docteur Granville.

Quand le maréchal prince de Schwartzenberg, personnage trop important pour qu'on osât jouer avec lui, consulta le docteur Mahrenzeller qui faisait alors la médecine à Prague, ce médecin lui cita, en preuve des avantages du système qu'il avait adopté, cent cures qu'il avait faites dans cette ville. Mahrenzeller est maintenant à Vienne, et continue à prescrire des doses infinitésimales avec le plus grand succès. On nous blâmerait de grossir la liste de nos observations personnelles en citant des guérisons de migraines, de maux de dents, de gorge et autres indispositions qui cependant ne sont pas des bagatelles, s'il est vrai, comme le disait dernièrement un savant docteur, que chaque affection douloureuse, quelque légère qu'en soit la cause, tend à abréger notre existence. Et toutes ces cures ont été effectuées par de petites pilules de sucre, qui contenaient peut-être la décillionième partie d'un grain de médicament.

Mais quand bien même, en dépit de tous ces faits, l'homœopathie serait fausse, il n'en serait pas moins très-désirable que ceux qui ont la funeste habitude de se droguer eux-mêmes crussent à la réalité de cette doctrine. Elle aurait du moins l'avantage de ne pas augmenter les nombreuses victimes de la pharmacie domestique. La facilité du transport de la pharmacopée homœopathique est une de ses propriétés les plus remarquables. Dans ce moment nous avons sous les yeux un étui de maroquin, de l'épaisseur d'une Bible de poche, qui contient quatre-vingt-quatre petites bouteilles de pilules homœopathiques suffisantes pour médicamenter tout l'équipage d'un vaisseau de haut bord, pendant un voyage autour du monde.

Ces faits et beaucoup d'autres que nous pourrions citer, même d'après nos observations personnelles, semblent démontrer l'efficacité des petites doses. Le nombre et la notoriété des cures opérées de cette manière sont ce qu'il y a de plus embarrassant pour les antagonistes de l'homœopathie. Un nombre égal de cures malheureuses serait la meilleure réponse qu'on pût faire à tout le système d'Hahnemann. Mais nous n'avons rien trouvé de semblable dans les réfutations que nous avons lues de l'*Organon*. Le cas du prince de Schwartzenberg est le seul fait qu'opposent les allopathistes (1). Cet éminent personnage, après avoir consulté le docteur Mahrenzeller, se rendit à Leipsick pour prendre les avis du grand Hahnemann lui-même. Le prince demeurait dans l'appartement qu'habitait le roi de Saxe en 1813, et mourut le jour anniversaire de celui où il avait fait la capture de cet illustre prisonnier. Le docteur Sachs insinue, il est vrai, qu'Hahnemann donne dans sa pratique de plus grandes doses que celles qu'il indique dans ses livres, et qu'il s'est retiré à Kœthen, sa résidence actuelle, pour éviter les poursuites qu'autorisent les lois saxonnes contre les médecins qui préparent eux-mêmes leurs médicamens. Il ajoute qu'un de ses disciples ayant été autorisé à faire des prescriptions pour les hôpitaux de Berlin, sous la surveillance d'une commisssion nommée par le roi, on s'aperçut qu'il cherchait à tromper la vigilance de ses

(1) On cite aussi un autre fait, mais par forme de plaisanterie. Une dame, soignée par un praticien homœopathiste, eut le tort grave de mourir en dépit de ses prescriptions. Confondu de cette incongruité, il obtint l'autorisation d'examiner le corps. Mais voilà qu'à sa vive satisfaction il retrouva, dans la petite cavité d'une dent cariée, les pilules homœopathiques qui auraient guéri la malade, si elles eussent atteint leur destination.

membres, et à donner en cachette des médicamens aux malades; mais l'homœopathie n'est pas responsable des torts occasionnels d'apôtres inhabiles ou sans bonne foi. S'il y avait quelque vérité dans les motifs auxquels Sachs attribue la retraite d'Hahnemann, comment six médecins qui suivent sa méthode à Leipsick pourraient-ils tranquillement exercer leur art, environnés comme ils le sont d'une armée de docteurs allopathistes parmi lesquels se trouvent les professeurs de l'université?

L'homœopathie insiste sur la diète aussi bien que sur les médicamens, et à cet égard nous devons reconnaître qu'elle a adopté des principes parfaitement judicieux. Les traités sur le régime sont en général écrits par des individus dont les organes digestifs sont dérangés et qui supposent que le reste de l'humanité est dans les mêmes conditions qu'eux. Tel valétudinaire qui ne peut digérer du beurre ni reposer sur son côté gauche, va nous conseiller de nous coucher sur notre flanc droit, et de nous abstenir de cet agréable produit de nos étables. Mais il n'y a pas de règle universelle pour les estomacs; et Hahnemann n'a pas cherché à en établir une. Il observe que lorsqu'un malade prend ses doses, il doit éviter tout ce qui peut en contrarier l'action, et par conséquent s'abstenir de toute substance ayant des propriétés médicales. C'est par cette raison qu'il proscrit sévèrement toutes les espèces d'épices, la moutarde, les herbes médicinales et plusieurs végétaux, tels que les ognons, l'asperge, la betterave, les navets, etc. Il proscrit également les canards, les oies, les poulets très-jeunes, le jeune veau, le mouton, le porc, et les alimens trop gras ou trop salés. Il se prononce aussi contre les liqueurs, les esprits, les vins trop capiteux, la pellicule et les noyaux des fruits. L'usage des parfums et de la laine appliquée

immédiatement sur la peau est également défendu par lui. Il n'est pas moins contraire aux saignées de tous les genres. Il laisse ses malades se laver à volonté, mais il leur interdit les bains. Les fatigues mentales ou corporelles, les sollicitudes, les souvenirs douloureux doivent être évités soigneusement, ainsi que les salles de spectacles ou de concert, et en général toutes les réunions sur-excitantes. Un domestique maladroit et plus encore une femme acariâtre sont aussi indiqués comme très-contraires au succès des cures homœopathiques. Nous tremblons d'ajouter que le thé et le café sont au nombre des articles défendus. Il ne donne aucun quartier au café, car il a écrit un livre entier sur ses propriétés délétères ; et s'il est vrai que deux des plus grands hommes de notre âge en soient morts victimes, Napoléon et lord Byron, on ne pourra qu'être de son avis. Mais nous avons quelques consolations à offrir aux buveurs de thé britanniques. Il n'est interdit aux Allemands que parce qu'ils en boivent si peu, qu'il agit sur leur constitution comme une médecine. Nous avons connu, dans ce pays, quelques personnes qui refusaient une tasse d'excellent thé, en répondant poliment qu'elles n'étaient pas incommodées, et en remerciant de la sollicitude qu'on leur témoignait. Mais quant à nous, buveurs invétérés de l'infusion chinoise, on nous recommande seulement de la prendre légère et de n'en boire qu'une fois par jour.

La liste des alimens autorisés est au surplus très-considérable. Le bœuf, le mouton, le veau de deux mois, les poulets en maturité, les dindons, le gibier, le poisson, les pommes de terre, les pois, les fèves, les épinards, le riz, le froment, l'orge, le macaroni, les vins légers, les fruits, le chocolat, le lait, le beurre, le fromage quand il n'est pas vieux, et plusieurs autres alimens

sont permis, lorsqu'il n'existe pas d'idiosyncrasie qui doive les faire interdire. Nous ajouterons que nous avons dîné trois jours de suite à une table étrangère, dont l'abondance serait difficilement surpassée, en Angleterre, dans nos clubs les plus fashionables, et où cependant chaque plat était conforme aux règles homœopathiques.

A cet égard Hahnemann est encore accusé d'inconséquence par le docteur Sachs. Il paraît que jadis il était d'une facilité excessive pour la diète. C'est ainsi, par exemple, qu'il autorisait les femmes en couche à prendre du vin, de la bière, du café à discrétion, tandis qu'aujourd'hui il leur défend même le stimulant de l'eau de lavande. Nous avons déjà apprécié à sa juste valeur le reproche d'inconséquence, en parlant de l'exiguité des doses. D'un autre côté le docteur Heinroth condamne la diète homœopathique, d'abord parce qu'elle n'est pas nouvelle, et ensuite parce qu'elle ne contient pas assez de directions positives. Mais le but d'Hahnemann était uniquement sur ce point de faire des prescriptions négatives : « Vous ne devez rien faire, dit-il, boire ou manger qui soit contraire à l'action de mes médicamens; vous pouvez du reste suivre tous vos goûts, en tant, du moins, qu'ils ne seront pas malfaisans pour votre constitution. »

Il est fort étrange qu'après avoir condamné le régime prescrit par Hahnemann, le docteur Heinroth y trouve la cause des merveilles opérées par l'homœopathie. Voici les quatre manières par lesquelles il explique ces prodiges. I. Ce système peut agir comme la *methodus exspectativa*, en ne faisant aucune violence à l'organisation, et en laissant le champ libre à l'énergie de la nature. Ou bien encore la sensibilité maladive du système nerveux n'a besoin que d'une très-petite quantité de médicamens, de narcotiques, par exemple, qui jouent un très-grand

rôle dans la matière médicale d'Hahnemann, et dont les propriétés sont loin encore d'être parfaitement comprises. Ces principes ont déjà été indiqués par Brown; ils peuvent être applicables, suivant Heinroth, quand il existe une forte excitation; mais dans les maladies qui ne sont pas purement nerveuses ils doivent faire beaucoup de mal, et principalement dans les inflammations. — Mais pourquoi Heinroth ne cite-t-il pas des exemples de ces dangereux effets? Cela était d'autant plus nécessaire que les disciples d'Hahnemann soutiennent que c'est surtout dans les maladies inflammatoires que sa méthode est utile. II. Les vives espérances excitées chez le malade par la confiance qu'il a dans des procédés nouveaux peuvent aussi être une cause de guérison. — Soit; cependant cette cause n'existe pas pour les enfans et les aliénés; et on assure qu'ils sont souvent rendus à la santé par l'homœopathie. III. Les cures peuvent n'être qu'apparentes et suivies de rechutes fatales. — Nous répéterons encore, pourquoi ne pas en citer des exemples? Le prince Schwartzenberg est mort, il est vrai, mais on assure qu'il était désespéré avant de consulter Hahnemann. Assurément si les rechutes étaient multipliées chez les malades traités d'après ce système, le docteur Heinroth en aurait trouvé des exemples nombreux à Leipsick, dans une population de 42,000 ames qui comprend six médecins homœopathistes. IV. La diète peut être l'agent principal de tous ces miracles. — Nous savons par l'histoire du vieux Cornaro et de plusieurs autres quels grands effets est susceptible de produire une attention persévérante sur le régime; mais quoique dans les affections chroniques où l'homœopathie a besoin de plusieurs mois et même de plusieurs années pour opérer ses cures, le concours de la diète puisse être très-utile, à

quoi peut-elle servir dans le traitement de maladies aiguës, où il ne faut pas plus d'un jour et quelquefois moins pour que le médicament homœopathique exerce toute son action, et que le malade soit entièrement rétabli? Ce qui est, comme on voit, la réalisation complète du *cito*, *tuto et jucunde* de Celsus.

Nous ne pouvons pas donner à l'*Histoire des maladies chroniques* d'Hahnemann toute l'attention que méritent les recherches qui s'y trouvent et la sagacité qu'il y a développée. Il attribue les nombreuses affections de ce genre à quelque miasme, qui à une époque ou à une autre aura infecté la constitution, et les classe toutes, quant à leur origine, sous ces trois grands titres : la *syphilis*, la *sycosis* et la *psora* ; ne considérant les deux premières que comme des variétés de l'affection vénérienne, et appliquant le dernier nom à la nombreuse série des maladies cutanées, depuis la lèpre jusqu'à la gale, il pense qu'un huitième des affections chroniques prend son origine dans les variétés de l'affection vénérienne, et que les sept huitièmes des autres viennent de la *psora*.

La *psora* est la plus ancienne en même tems que la plus féconde de ces terribles sources de maladies. Les anciens monumens historiques la représentent comme excessivement répandue. Moïse parle de plusieurs de ses espèces. Elle était connue des Grecs, comme des Israélites, des Arabes et des Européens du moyen-âge. Pendant ce dernier période elle se produisit long-tems sous la forme du *feu de St.-Antoine*; au retour des croisés, elle prit la forme plus redoutable encore de *lèpre*; et elle étendit tellement ses ravages qu'en 1226 il y avait, rien qu'en France, deux mille hospices pour la réception des lépreux. Des habitudes plus délicates, et plus de moyens

de propreté, diminuèrent tellement les manifestations extérieures de cette maladie, que vers la fin du quinzième siècle, précisément lorsque la *syphilis* commençait à paraître, les symptômes extérieurs de la *psora* avaient pris la forme plus douce d'une simple affection cutanée. Mais ses miasmes n'en restèrent pas moins les plus dangereux de tous et les plus répandus : ce n'est pas seulement dans les hospices, les manufactures, les prisons, dans tous ces asiles où s'entassent les pauvres, qu'on les trouve, mais dans les lieux les plus magnifiques ainsi que dans les plus isolés, dans le palais des princes comme dans l'ermitage de l'anachorète. Les maladies chroniques qui en dérivent sont de différentes espèces et ont divers degrés d'intensité, mais leur nom est *légion*. Près de cinq cents symptômes sont énumérés dans la description qu'en a faite Hahnemann; et les termes de la pathologie vulgaire, dans laquelle on les a classées à tort comme des maladies distinctes, sont loin d'épuiser les modifications de ce monstre aux cent têtes.

Le traitement suivi jusqu'à présent pour la guérison de la *psora* a été, suivant Hahnemann, entièrement erroné. On a considéré trop généralement les affections cutanées comme des maladies locales, ayant leur siége sur la peau, n'affectant pas le reste de l'organisation, et qui peuvent être sûrement et suffisamment détruites par des préparations de soufre, de zinc, de mercure, etc. Hahnemann au contraire soutient que les maladies cutanées ne sont que les signes extérieurs de la maladie interne qui a pénétré toute l'organisation avant qu'elle se révèle sur les superficies du corps. Il en résulte qu'en faisant disparaître ces indications extérieures, la maladie interne n'acquiert que plus de force, et signale son accroissement de puissance sous les formes les plus multi-

ples et les plus effrayantes. Vingt-cinq pages sont remplies par le catalogue des funestes résultats de ces erreurs; catalogue fourni par l'histoire médicale de tous les âges, depuis le cas de cet Athénien dont il est question dans le cinquième livre des Ἐπιδημιῶν, qui mourut d'une hydropisie, après avoir fait cesser une affection cutanée, en prenant les bains chauds de Mélos. L'homœopathie attaque la *psora* sous tous ses aspects et dans toutes ses phases; et on assure qu'elle est très-efficace dans la cure de toute cette classe d'affections chroniques, aussi bien pour celle de la syphilis et de la sycosis, et de leur hideuse famille.

Nous terminerons ici notre exposé de la doctrine et des procédés de l'homœopathie, en renvoyant ceux de nos lecteurs qui voudront en prendre une connaissance plus approfondie aux ouvrages mêmes qu'a publiés son fondateur (1).

(*Edinburgh Review.*)

(1) Voici les titres des plus importans de ces ouvrages :

1° *Organon der Heilkunst* von Samuel Hahnemann. 4e édit. Dresde et Leipsick. In-8°. 1829.

2° *Die chronischen Krankeiten, ihre eigenthümliche Natur und homöopathische Heilung* von Samuel Hahnemann. Dresde et Leipsick. 3 vol. in-8°. 1828.

3° *Reine Arzneimittellehre* von Samuel Hahnemann. Dresde. 6 vol. in-8°. 1822-1827.

Philosophie.-Économie Politique.

LES DOCTRINES DU TORYSME.

Il n'est guère possible qu'un homme du talent de M. Southey écrive deux volumes aussi considérables que ceux qu'il vient de publier (1), sans y répandre de l'intérêt et de l'agrément. Mais jamais aucun ouvrage sorti de sa plume ne nous en a procuré aussi peu. Depuis long-tems nous déplorons la funeste manie qui le pousse à délaisser les branches de littérature où il excelle, pour catéchiser le public sur des sciences dont il ignore les premiers élémens. Les sujets qu'il a discutés dans son nouvel ouvrage exigeaient toutes les qualités d'un homme d'état philosophe : une raison à la fois étendue et sagace ; un cœur qui fût en même tems droit et charitable. Par malheur telles ne sont pas, il s'en faut bien, les vertus de M. Southey ; et il s'est mis à la tâche avec deux dispositions qui peut-être ne se sont pas encore trouvées réunies au même degré chez un individu, celle de croire sans preuve et de haïr sans provocation.

C'est une chose vraiment extraordinaire qu'un esprit comme celui de cet écrivain, richement doué par la nature à beaucoup d'égards et fortement cultivé par

(1) *Sir Thomas More, or Colloquies on the progress and prospects of society.* (Sir Thomas More, ou Dialogues sur les progrès et l'avenir des sociétés.) 2 vol. in-8°. London 1829. Voyez sur cet écrivain le bel article d'Hazzlitt, inséré dans notre 19e numéro.

l'étude ; un esprit qui a exercé une influence considérable sur la génération la plus éclairée du peuple le plus intelligent qui fut jamais ; soit cependant tout-à-fait dépourvu de la faculté de discerner la vérité de l'erreur. Le gouvernement, aux yeux de M. Southey, est en quelque sorte au nombre des beaux-arts. Il juge d'une théorie ou d'une mesure publique, d'une religion, d'un parti politique, d'une paix ou d'une guerre, comme un amateur juge d'un tableau ou d'une sculpture, par l'effet qu'ils produisent sur son imagination. Une série d'associations est pour lui ce qu'est pour les autres hommes une série de raisonnemens ; et ce qu'il appelle ses opinions n'est au fond que ses goûts.

Quelques-uns de ces traits pourraient peut-être convenir à un homme bien plus grand encore, M. Burke ; mais Burke possédait sans aucun doute une intelligence admirablement appropriée à la recherche de la vérité ; une intelligence supérieure à celle des plus grands hommes d'état du dix-huitième siècle, pratiques ou spéculatifs ; supérieure à tout, hors à cette sensibilité indomptable dont il ne pouvait contenir la fougue. Il résultait de là qu'après avoir choisi son parti en fanatique, il le défendait en philosophe. Sa conduite dans les phases les plus importantes de sa vie, à l'époque de la révolution française et des poursuites contre Hastings, gouverneur général de l'Inde, semble avoir été déterminée par ces dispositions que M. Coleridge a si bien caractérisées dans ces vers :

Stormy pity, and the cherish'd lure
Of pomp, and proud precipitance of soul (1).

L'Hindostan avec ses grandes cités, ses magnifiques

(1) « Une pitié orageuse, l'attrait de la pompe et l'emportement de l'ame. »

pagodes, les flots innombrables de sa population basanée, ses dynasties antiques, ses imposantes étiquettes, inspirait le plus vif intérêt à cet esprit si vaste, à cette imagination si sensitive. Il ne pouvait penser sans émotion aux particularités du costume et des mœurs des Hindous, à leurs lois, au mystère répandu sur leur langage et leur origine. Plaider à Westminster, au nom du peuple anglais, à la barre de la noblesse anglaise, pour des nations et des rois dont il était séparé par la moitié de l'univers, lui paraissait le comble de la gloire humaine. C'est un sentiment semblable qui a déterminé ses hostilités contre la révolution française. Il ne pouvait sans colère voir troubler toutes ses vieilles associations politiques, abattre les anciennes délimitations, disparaître tous les noms et les titres qui remplissaient depuis des siècles l'histoire de l'Europe. Il éprouvait une impression analogue à celle d'un antiquaire dont on a nettoyé le bouclier de bronze ou d'un amateur qui aperçoit des retouches sur son Titien. Mais quoique ce fussent ses instincts qui déterminassent ses opinions, il n'en avait pas plus tôt adopté une, qu'il cherchait à la légitimer par des titres en règle. Sa raison, comme un pur esprit au service d'un magicien, conservait encore sa puissance sous le charme. Elle faisait ce que lui imposaient ses passions et son imagination, mais c'était avec un art admirable qu'elle s'acquittait de cette tâche. Ce n'était point par des argumens qu'il choisissait un parti; mais quand ce parti était pris, il le défendait avec des argumens plus spécieux que ceux par lesquels les hommes ordinaires soutiennent les opinions qu'ils ont adoptées après le plus mûr examen. La raison a rarement fait preuve, même dans ces esprits bien constitués qu'elle dirige exclusivement, d'autant de force et de puissance

que dans les offices les plus subalternes de cette servitude souveraine qui lui imposaient les fougues de son ame.

Dans la tête de M. Southey, au contraire, la raison n'occupe aucune place, ni comme maîtresse ni comme esclave. Il semble ignorer ce que c'est qu'un argument; il n'en fait pas lui-même et ne répond pas à ceux des autres. Il paraît que jamais il n'a compris qu'une assertion et une démonstration ne sont pas la même chose; qu'une rumeur ne prouvait pas un fait; qu'un fait ne suffisait pas toujours pour établir une théorie; que deux propositions contradictoires pouvaient ne pas être des vérités incontestables; et que lorsqu'on oppose une objection, il y a d'autres réponses à y faire que des injures.

Il serait absurde assurément de chercher dans les œuvres d'un écrivain semblable quelque instruction politique. Tout ce qu'on peut attendre d'un système conçu par lui, c'est qu'il aura de la grandeur ou de la grâce; qu'il suggérera des images agréables ou sublimes. Ses plans philosophiques sont des rêveries, de pures créations poétiques comme la Swerga, les cavernes de Domdaniel (1). Elles ont même une assez grande ressemblance avec ces magnifiques visions. Comme elles, elles se font remarquer par l'invention, l'éclat, la grandeur. Mais, comme elles aussi, elles manquent de cette probabilité de convention qui est indispensable même aux ouvrages d'art.

L'extrême amertume que M. Southey témoigne contre ses adversaires résulte sans aucun doute de la manière dont il forme ses opinions. Les différences de goût, comme on l'a remarqué, produisent des antipathies plus violentes que les différences de manière de voir.

(1) Allusions aux poèmes de Southey.

Mais ce n'est pas tout; une austérité sombre caractérise tous les jugemens de M. Southey sur les personnes et sur les choses. Nous sommes loin de le blâmer d'avoir pris pour la morale une mesure rigoureuse, et d'adapter cette mesure à tous les cas. Mais la rigueur doit être accompagnée de discernement, et c'est là une disposition dont il paraît entièrement dépourvu. Sa manière de juger est toute monacale; c'est précisément celle que l'on pourrait attendre de quelque vieux bénédictin qui se serait préservé par la réclusion des faiblesses ordinaires de la vie. Aucun homme hors des cloîtres, par exemple, n'a jamais écrit sur l'amour d'une manière qui fût en même tems aussi froide et aussi grossière. Les descriptions qu'il en a faites paraissent sorties de la plume d'un reclus qui ne le connaîtrait que par les aveux du confessionnal. Ses héros font presque tous l'amour comme des séraphins ou comme des brutes; et il semble ne connaître aucun milieu entre la passion platonique de Glendover et les grossiers appétits d'Arvalan ou de Roderick (1). Il serait peut-être impossible de découvrir dans tout son bagage poétique un seul passage qui indiquât quelque sympathie avec ces sentimens qui ont consacré les ombrages de Vaucluse et les rochers de Meillerie.

Somme totale, si nous exceptons quelques tableaux de tendresse paternelle et de dévouement filial, il n'y a rien de doux et d'humain dans sa poésie. Il considère comme des vertus cardinales les péchés que les théologiens appellent les péchés spirituels; la haine, l'orgueil et l'insatiable besoin de la vengeance. Ces passions, il les déguise sous le nom de devoirs; il les purifie de l'alliage des intérêts vulgaires; il les ennoblit en les

(1) Personnages de ses poèmes.

unissant à la force, à l'énergie de l'ame, à la sévérité des mœurs ; et ensuite il les présente à l'admiration des hommes. Tel est l'esprit de Thalaba, de Ladurlad, de Roderick après sa régénération, et celui qui domine dans tous les écrits de M. Southey. On dirait qu'il a pris la colère pour sa muse. Le seul signe de charité qu'il soit disposé à donner à ses adversaires, c'est de prier pour leur conversion, ce qu'il fait en termes à peu près semblables à ceux d'un prêtre portugais intercédant le ciel pour un juif qui vient de lui être livré, comme relaps, par le bras séculier.

Nous avons entendu dire, et nous croyons sans peine que M. Southey est un homme de mœurs douces et d'un caractère aimable ; et nous ne prétendons nullement appliquer à sa personne les observations que nous venons de faire sur ses écrits. Telles sont les anomalies capricieuses de la nature humaine. L'oncle Tobie lui-même s'inquiétait peu des grenadiers français qui tombaient sur les glacis de Namur ; et lorsque M. Southey prend sa plume, il ne change pas moins de nature que lorsque le capitaine Shandy attachait son ceinturon. Les seuls adversaires auxquels il fasse quartier sont ceux avec lesquels il a quelque analogie de tempérament. Il semble avoir une antipathie instinctive contre les caractères modérés et calmes. C'est ainsi qu'il a traité M. Owen de Lanarck avec plus d'égards que M. Hallam ; et cela probablement parce que c'est le faiseur de projets le plus téméraire de notre époque.

Le système de M. Southey est précisément ce qu'on pouvait attendre d'un homme qui ne considère la politique que comme une affaire de goût et de sentiment. Toutes ses idées de gouvernement ont toujours été en lutte les unes avec les autres. Dans sa jeunesse il était

républicain ; cependant, même à cette époque, comme il nous le dit lui-même dans la préface de ses dialogues, il était contraire aux réclamations des catholiques ; et il voulait à la fois délivrer la pensée politique de toute contrainte, et enchaîner la pensée religieuse. Il est devenu maintenant un ultra-tory. Mais tandis qu'il défend avec une violence qui approche de la férocité les parties les plus âpres et les plus dures de cette foi politique, il en répulse avec dégoût les parties basses et honteuses. Les persécutions, les châtimens sévères pour les libellistes et les démagogues, les proscriptions, les guerres civiles, les massacres même ; telles sont les mesures qu'il serait disposé à recommander plutôt que de composer avec un peuple mécontent. Une tyrannie sombre et inflexible, qui contient l'opposition, fait taire les remontrances, soumet les esprits à une obéissance aveugle, a un caractère de grandeur qui en impose à son imagination ; mais il ne trouve rien que d'ignoble dans les tours de main et les roueries subalternes du pouvoir, et par cette raison il ne peut les tolérer. Quand il était démocrate, il n'apercevait pas que son système conduisait logiquement, et s'il eût prévalu, aurait fini par conduire d'une manière pratique à la destruction de toute distinction religieuse. Il commet aujourd'hui une erreur semblable. Il désavoue tout ce qu'il y a d'ignoble dans le *credo* de son parti, sans penser qu'il est impossible d'en faire la séparation. Il voudrait combiner ensemble la pureté et la tyrannie, quoique la plus légère réflexion lui aurait fait voir qu'il n'y a pas de tyrannie sans corruption. Ainsi donc il ne peut jamais parvenir à être conséquent avec lui-même, ni à trouver la vérité tout en passant d'un extrême à l'autre, et en adoptant les partis les plus con-

traires. Comme le Satan de Milton, il est parvenu à faire le tour du globe sans quitter les ténèbres.

Mais il est tems de parler avec quelques détails du nouvel ouvrage qu'il vient de mettre au jour. Cet ouvrage ne doit pas être considéré comme ne contenant que les opinions particulières d'un écrivain isolé. A part la contradiction que nous venons de signaler et qui est propre à l'auteur, c'est en quelque sorte le testament politique du torysme, la manifestation de toutes ses idées, de toutes ses craintes, de toutes ses espérances. Envisagé sous ce point de vue, cet ouvrage a une importance supérieure à celle qu'on serait d'abord tenté de lui attribuer. On sent bien qu'en en faisant l'examen il nous sera impossible de ne pas toucher à quelques-unes des plus hautes questions de notre système politique et économique.

M. Southey a rarement été heureux dans le plan de ses narrations; mais jamais peut-être il n'a plus complètement échoué que dans la fable qui sert d'introduction à ses dialogues. Il suppose qu'en novembre 1817, il méditait, son journal à la main, sur la mort prématurée de la princesse Charlotte. Tout-à-coup un homme déjà sur l'âge, d'un aspect imposant, s'introduit dans son cabinet; après s'être annoncé comme un étranger arrivé d'une contrée lointaine, il s'excuse avec politesse de ne pas avoir de lettres d'introduction à lui remettre. M. Southey pense que cet étranger doit être quelque Américain venu pour voir les lacs et leurs poètes (1), et, en consé-

(1) NOTE DU TR. Les lacs du Cumberland dont les bords sont fort pittoresques. Robert Southey, Coleridge et quelques autres poètes de talent, y passent une partie de l'année. De là l'école de poésie, nommée École des Lacs, que caractérise surtout une disposition rêveuse et mélancolique. Voyez à cet égard la série des articles imprimés dans nos précédens numéros sur les beaux-esprits contemporains.

quence, avec cette grâce que peut seule donner la longue habitude, il lui propose de remplir sur-le-champ tous les devoirs des auteurs envers les curieux qui viennent les admirer à domicile. Il ajoute que quelques-unes des plus agréables visites qu'il ait reçues lui ont été faites par des Américains, et qu'il en connaît plusieurs dont les vertus et les talens feraient l'honneur des plus grandes nations. Nous devons observer en passant, à la louange de M. Southey, que, quoiqu'il n'ait assurément aucun goût pour les institutions des États-Unis, il n'en parle jamais avec cette déplorable affectation de mépris commune aux hommes de son parti, et qui a plus contribué à entretenir une inimitié mutuelle entre deux nations faites pour s'estimer, que les guerres et les tarifs des douanes. Au fond il serait impossible qu'un homme doué d'une sensibilité aussi vive et d'une imagination si forte, pût voir sans plaisir et sans un certain orgueil la vigoureuse jeunesse d'un grand peuple dont les esprits s'alimentent des trésors de nos sciences et de notre littérature, et dont les veines sont remplies de notre sang.

Mais il faut retourner au cabinet de M. Southey à Kiswick. Le voyageur informe le poète hospitalier qu'il n'est pas un Américain, mais un esprit. Sur quoi M. Southey, avec plus de franchise que de politesse, exprime quelques doutes. L'étranger lui présente alors sa main qui n'a ni poids ni substance. Le poète devient plus sérieux; ses cheveux se dressent sur sa tête, et il adjure le fantôme de dire qui il est et pourquoi il vient. Le spectre déclare qu'il est sir Thomas More, chancelier d'Henri VIII. Il paraît que dans l'autre monde on porte les traces du martyre, comme dans celui-ci des étoiles et des rubans. Sir Thomas fait voir à son hôte une raie rouge autour de son cou, qui brille comme un rubis, et

il lui apprend que Cranmer est enveloppé au paradis d'un tissu de flammes.

Sir Thomas ne fait cette fois qu'une courte visite; mais il promet de cultiver la nouvelle connaissance qu'il a formée, et, après lui avoir demandé le secret sur cette entrevue, il s'évanouit dans l'air.

Le reste du livre se passe en conversations entre M. Southey et le fantôme, sur le commerce, l'émancipation catholique, la littérature périodique, les couvens de femmes et cent autres sujets. M. Southey profite d'une occasion de conduire le spectre autour des lacs, et de lui en indiquer les endroits les plus pittoresques. Pourquoi a-t-il évoqué un esprit pour discourir sur ces matières et débiter ce que tout homme aurait pu dire? c'est ce qu'il nous est impossible d'expliquer. Il nous semble que le vicaire de la paroisse, une beauté *bleue* de Londres, ou même le citoyen des États-Unis pour lequel il prenait d'abord son céleste visiteur, eût convenu beaucoup mieux. Sir Thomas ne s'explique point sur les événemens futurs, et il déclare même qu'il n'a pas le don de la prescience. Il a appris à parler l'anglais moderne; il a lu toutes les nouvelles publications, et n'aime pas moins à plaisanter, que lorsqu'il plaisantait avec le bourreau qui allait lui ôter la vie, quoique nous ne puissions dire que la qualité de son esprit se soit fort améliorée dans l'autre monde. Sa dialectique nous semble aussi beaucoup moins vigoureuse que lorsqu'il s'asseyait sur le sac de laine; et quoiqu'il prétende qu'il n'a plus ces passions qui troublent l'intelligence des hommes, il nous paraît bien moins stoïque que jadis. Quant aux révélations, il annonce qu'il ne faut en attendre aucune de lui. M. Southey témoigne quelques doutes de nature à compromettre un peu sa réputation d'orthodoxie, sur la divine autorité

de l'apocalypse. Mais le fantôme garde un silence impénétrable. Une seule insinuation lui échappe sur les occupations des intelligences humaines quand elles sont dégagées des corps. Il encourage son interlocuteur à croire qu'il existe une presse au Paradis, où toutes les publications de MM. Murray et Colburn sont aussi régulièrement réimprimées qu'à Philadelphie ; il lui insinue même délicatement que *Thalaba* et *la Malédiction de Kahama* (1) sont du nombre des ouvrages que l'on y a contrefaits. Quel contraste entre cette fiction pitoyable et ces récits charmans dont Platon et Cicéron font précéder leurs dialogues ! Quelle machine compliquée pour produire de si pauvres effets ! L'esprit béatifié d'un philosophe et d'un grand homme d'état qui descend du ciel pour discourir aigrement, comme un nabab bilieux à des eaux thermales, sur des revues trimestrielles et des romans, ou aller à la quête de paysages pittoresques !

Mais passons aux entretiens qui ont lieu entre M. Southey et sir Thomas More, ou plutôt entre deux Southey également éloquens, également amers, également déraisonnables, et non moins disposés l'un que l'autre à parler de choses qu'ils n'entendent pas. Au surplus on peut se faire une idée de l'esprit général qui anime l'ouvrage, en lisant le morceau sur les fabriques. Il n'y a rien au monde que M. Southey haïsse plus profondément que notre système manufacturier. Selon lui c'est un système plus odieux que la féodalité ; un système de servitude qui abâtardit à la fois les ames et les corps. Il manifeste l'espoir que la concurrence des autres nations nous exclura des marchés du monde, et que notre

(1) Note du Tr. Deux poëmes de Robert Southey, où il a fait preuve d'une imagination pleine de vigueur et d'éclat.

commerce extérieur une fois détruit, nous verrons le retour de la santé et de la vigueur nationales. Mais il paraît croire que l'extermination de toute la population manufacturière serait un bienfait si le mal ne pouvait pas être détruit autrement.

Il ne cite pas un seul fait à l'appui de son assertion ; et cela serait effectivement très-difficile, car tous les faits démontrent qu'elle ne repose sur aucun fondement solide. En premier lieu, les taxes pour les pauvres sont décidément moins élevées dans les districts manufacturiers que dans les districts agricoles. Il résulte des comptes rendus au parlement à cet égard que le montant des secours réclamés par les journaliers des différens comtés est presque exactement en raison inverse du degré auquel le système manufacturier s'y est introduit. Les comptes pour les années finies en mars 1825 et mars 1828 sont maintenant sous nos yeux. Dans ceux de la première année, nous voyons que la taxe la plus haute est dans le Sussex, où elle ne s'élève pas à moins de 20 schel. par habitant. Viennent ensuite les comtés de Buckingham, Essex, Suffolk, Bedford, Huntingdon, Kent et Norfolk. Dans tous ces comtés la taxe est au-dessus de 15 schel. par tête. Même dans le Westmoreland, et dans le North Riding du comté d'York, elle s'élève encore à plus de 8 schel. Dans les comtés de Cumberland et de Monmouth, les plus heureux de tous les districts agricoles, elle est de 6 schel. Mais dans le West Riding de l'Yorkshire, elle n'est que de 5 schel., et dans le Lancastre de 4, c'est-à-dire le cinquième de ce qu'elle est dans le Sussex. Les comptes de l'année finissant en mars 1828 sont un peu moins favorables aux districts de grande fabrication, mais la différence est bien peu de chose. Il n'y a dans les districts agricoles

que le seul comté de Cumberland dont, sous ce rapport, la situation soit aussi favorable que le West Riding de l'Yorkshire. Ces faits semblent établir que l'ouvrier des fabriques est dans une situation plus aisée et moins dépendante que celui des campagnes.

Quant aux effets du système manufacturier sur la santé du corps, nous allons tâcher de l'apprécier par une mesure qui sans doute paraîtra bien vulgaire à l'ardente imagination de M. Southey; la proportion des morts et des naissances. Nous savons que, pendant le développement de ce système atroce (pour parler le langage de M. Southey), «de cette peste, de ce fruit fatal d'un âge maudit, qui ne peut être défendu que par des cœurs insensibles, » il y a eu une grande diminution dans la mortalité, et que cette diminution a été encore plus forte dans les districts manufacturiers que dans les autres. La mortalité continue sans doute à être plus grande dans les villes que dans les campagnes; mais la différence diminue d'une manière extraordinaire. Nous avons lieu de croire que la mortalité annuelle de Manchester, vers le milieu du siècle dernier, était d'un individu sur vingt-huit. Elle n'est plus maintenant que d'un sur quarante-cinq. A Glasgow et à Leeds une amélioration semblable a eu lieu. La proportion de la mortalité dans ces trois grandes capitales de notre industrie manufacturière est moins considérable qu'elle ne l'était il y a cinquante ans, terme moyen, dans toute l'Angleterre et le pays de Galles. Le peuple vit plus long-tems parce qu'il est mieux nourri, mieux vêtu, mieux logé et mieux soigné dans ses maladies; et ces améliorations résultent toutes de l'accroissement de la richesse nationale produit par le système manufacturier.

On pourrait en dire bien davantage sur ce sujet; mais

à quoi bon? Ce n'est pas dans des bills de mortalité et des tableaux statistiques que M. Southey a puisé ses doctrines économiques. Il ne peut consentir à étudier l'histoire du système qu'il attaque ; à tenir la balance entre le bien et le mal qu'il a produit ; à comparer district à district, génération à génération. Nous allons donner, dans son propre langage, la raison qu'il allègue pour soutenir sa manière de voir, car il n'en a qu'une seule.

« Nous restâmes un instant silencieux, en considérant l'assemblage des habitations qui étaient au-dessous de nous. Là on pouvait voir et comparer, ainsi que dans le hameau voisin, les effets divers des fabriques et de l'agriculture. Les vieilles cabanes sont telles que le peintre et le poète aimeraient également à se les figurer ; solidement construites sans mortier avec la pierre indigène, dont le plâtre n'a pas souillé la couleur naturelle, et couvertes de toits longs et aplatis où l'ardoise fait jouer ses teintes changeantes. Si ces murs se fussent élevés au son de la lyre d'un nouvel Amphion, ils n'auraient pas été disposés avec plus de goût, ni d'une manière qui fût plus d'accord avec la scène environnante ; et le tems les a encore harmonisés davantage avec l'aspect de la campagne, en les couvrant de mousses, de lichens, de gazon, de lierre, de plantes rampantes de toutes les espèces. Les cheminées longues ou carrées, quoique moins ornées que celles qui, comme de petites tours, couronnent les demeures des paysans portugais, ne sont pas moins heureusement appropriées à la place qu'elles occupent ; les haies de buis sous les fenêtres, les buissons de roses près de la porte, le petit parterre avec ses fleurs en avant de la maison ; et derrière, le potager, la ruche, les arbres et le gazon du verger annoncent chez le propriétaire un certain degré d'aisance et de loisir, un cer-

tain goût pour ce qui est agréable ou commode, quelque sentiment de jouissances innocentes et paisibles. Les nouvelles habitations des ouvriers des fabriques, au contraire, sont, sur le patron des fabriques elles-mêmes, nues et sur une seule ligne.

» Comment se fait-il, m'écriai-je, que tout ce qui se rattache aux manufactures offre un caractère de difformité? Depuis les plus considérables de ces temples de Mammon jusqu'aux plus humbles demeures où se logent leurs ilotes, tous ces édifices offrent le même aspect. Cet aspect, si froid et si sec, le tems ne l'adoucira pas: la nature n'en cachera pas la laideur primitive sous des touffes de feuillage; il continuera à être aussi répulsif pour les yeux que pour le cœur. »

Et voilà les principes d'après lesquels les nations doivent être gouvernées! Des buissons de roses et des taxes pour les pauvres, plutôt que des machines à vapeur et l'indépendance! Une mortalité précoce et des cabanes nuancées par l'atmosphère, plutôt qu'une vie saine et prolongée dans des édifices dont le tems n'harmonise pas les teintes! On nous assure que notre âge a inventé des atrocités que l'imagination de nos pères n'aurait pu concevoir; que, si l'état actuel de la société devait se prolonger, il vaudrait mieux en finir par l'extermination; et tout cela, parce que les demeures qu'habitent les ouvriers des filatures sont nues et rectangulaires. C'est, il faut l'avouer, une étrange manière d'apprécier les effets de l'industrie agricole et manufacturière, que de voir, du haut d'une colline, si une chaumière est plus pittoresque qu'une fabrique. Est-ce que M. Southey imagine que la généralité des paysans a jamais vécu dans des habitations élégantes et commodes, entourées de vergers, de ruches, de jardins? Si nous lui démontrions que

cette supposition est une erreur, que deviendrait son parallèle? Assurément nous ne faisons aucun cas de ces *filosofastri* qui imaginent qu'ils servent la cause de la science en dépréciant les lettres et les beaux-arts; mais si quelque chose pouvait rendre excusable ce qu'il y a d'étroit dans leurs vues, c'est un livre tel que celui-ci. Il est assez naturel que lorsqu'un enthousiaste cherche dans le pittoresque la mesure du bien-être politique, un autre veuille proscrire toutes les jouissances du goût et de l'imagination.

Une chose fort étrange, c'est que, malgré l'antipathie que le torysme a pour l'industrie manufacturière, il demande cependant qu'on la protége contre la concurrence par des prohibitions. M. Southey ne tombe pas dans cette inconséquence. Nous venons de voir que si l'industrie manufacturière ne périt pas d'elle-même, il ne veut rien moins que la faire exterminer. Mais la réfutation de l'ensemble des doctrines de son parti, but principal de cet article, serait incomplète, si nous laissions entièrement de côté la grande question de la liberté du commerce.

L'église et l'état! pas de papisme! pas de liberté commerciale! sont devenus ce qu'étaient les cris de Saint-Georges et Saint-Denis au tems de la chevalerie. Si nous croyions que les adversaires de la liberté du commerce sont sincères dans leur erreur et dans leurs raisonnemens, nous pourrions les plaindre sans les haïr; mais il nous est impossible d'avoir une assez mince idée de leur intelligence pour les supposer de bonne foi. L'extension et les perfectionnemens des machines ont diminué les salaires et jeté sur le marché plus de produits que la loi du commerce ne permet d'en consommer; on en a fait un crime à M. Huskisson. La cessation de la

guerre maritime a rendu aux contrées étrangères une part dans la navigation, dont elles avaient été privées par notre monopole : c'est M. Grant qu'on veut en faire responsable. La paix continentale permet aux autres pays de filer du coton, au lieu de faire la guerre. Les jeunes hommes qui jadis auraient été répandre leur sang en Russie ou en Espagne tissent du drap à Sedan, teignent de la soie à Lyon, ou forgent du fer à Charenton; et tout cela, nous dit-on encore, est la suite de la liberté du commerce. Les accroissemens de la production dans nos nouvelles colonies, l'extension des cultures dans celles des autres pays, les progrès de la fabrication du sucre européen, ont diminué la valeur des propriétés de la Jamaïque; et c'est encore, suivant les docteurs de l'ancienne loi, un résultat du nouveau système. Dans un tems de crise et de privation, les ultra torys, sans crainte d'allumer un incendie qu'ils ne pourraient pas éteindre, imitent les exemples des radicaux qu'ils avaient jadis tant blâmés. Les vicissitudes du commerce, chaque dépression dans le marché, les mauvaises récoltes du cap de Bonne-Espérance, les faillites de New-York; tout, selon eux, doit être imputé au gouvernement : et, ce qui est étrange, ces anciens ennemis de toute publicité provoquent aujourd'hui des enquêtes qu'on ne leur accorde pas, parce qu'on sait où ils veulent en venir, et quel est leur véritable but.

Quand l'état de la fabrique ou l'intérêt d'une des parties avait fait réduire les salaires, on a vu des chefs de manufactures renvoyer leurs ouvriers au président du bureau du commerce ou à la Chambre des Communes, comme responsables de cette réduction; et on a poussé les ouvriers des filatures de Spitalfields à dépenser en ridicules et inutiles processions l'argent qui aurait pu

soulager leur misère. Nous ne citerons pas les discours tenus par les orateurs de cette plèbe irritée : ils trouvent leur excuse dans leur misère; mais cette excuse n'existe pas pour de graves personnages, dans la maturité de l'âge, qui remplissent les fonctions de législateurs, et qui aspirent à la réputation d'hommes d'état. Où pourrait-on trouver un langage plus dangereux que celui qui a été adressé aux propriétaires de navires de Whitby par le coryphée du système anti-commercial, M. Sadler? Après avoir cherché à démontrer à ses auditeurs qu'ils étaient ruinés, il leur signala comme la première cause du mal les changemens faits à l'acte de navigation : « Cet acte, dit-il, faisait partie de la constitution maritime de la Grande-Bretagne. Ce fut sous la foi de cet engagement sacré, car il le fut aux yeux de plusieurs générations successives, que vous, citoyens de Whitby, vous avez engagé votre fortune dans des entreprises où elle a été perdue, en grande partie, par des actes de spoliation tout aussi directs, que si ceux qui s'en sont rendus coupables s'étaient violemment emparés de vos domaines fonciers. » Quand des sentimens semblables sont exprimés dans de pareilles circonstances, on est assurément fort en droit de douter de la loyauté de ceux qui osent tenir ce langage. Lorsque les aubergistes de la route de Douvres adressèrent une pétition au Parlement contre les paquebots à vapeur de Calais et d'Ostende, on ne fit qu'en rire; mais quand les apôtres d'une école funeste stigmatisent la concurrence comme un vol et une spoliation, ils provoquent des sentimens plus forts que la surprise ou le mépris.

Ce qui domine dans la doctrine de cette école, c'est l'aversion qu'elle a pour le bon marché. D'après ses principes il est sage de payer cher un mauvais article,

alors même qu'on peut s'en procurer de bons à un prix inférieur. Les affaires sont languissantes ; la quantité des exportations n'est pas proportionnée à celle de la production. Que propose-t-on pour l'augmenter? le plus étrange des expédiens; de faire hausser le prix du fret, en excluant de nos ports, les navires étrangers ! Mais c'est surtout le pain qu'il importe que nous mangions à un prix artificiellement élevé. En d'autres termes, non-seulement les propriétaires dont les rentes haussent avec le prix du froment, mais le fabricant et les ouvriers qu'ils emploient, qui mangent leur pain sans recevoir de rentes, auraient tous le même intérêt. « Le pays prospérait, nous dit-on, quand le quarter de froment se vendait 120 sch. » donc il prospérait à cause de ce haut prix ; et on exhorte la législature à faire tous ses efforts pour ramener ces époques fortunées. Si toutes les classes de la société produisaient ou vendaient du blé, cette argumentation pourrait avoir quelque chose de spécieux ; mais la fausseté en devient évidente, quand on compare le nombre de ceux qui vendent du blé au nombre de ceux qui en mangent.

Tandis qu'on engage ainsi la société tout entière à assurer à ses membres et à leurs enfans les avantages d'un haut prix pour le pain, ou ce qui revient au même les bienfaits de la disette, toute tentative pour réduire les charges locales ou nationales, est signalée comme inutile ou comme criminelle. Un mot sur l'exagération du prix des baux est considéré comme une attaque contre l'aristocratie foncière. Une proposition pour modifier les principes vicieux qui régissent la taxe des pauvres est déclarée inhumaine. Faire cesser les encouragemens qui produisent une population surabondante, c'est contrarier les desseins de la Providence. Assurer à nos pauvres

une existence aisée au Canada, c'est être des instrumens de mort. Réclamer l'abolition des droits sur la bière, c'est du jacobinisme pur. Une inondation de blés polonais, pour nous servir de l'expression de sir Thomas Lethbridge, n'est pas moins redoutée qu'un déluge général; et c'est tout au plus si MM. O'Connell et Shiel sont considérés comme aussi dangereux que les pains irlandais débarqués, chaque semaine, sur les quais de Bristol et de Liverpool.

Quand on fait observer aux patrons de ces doctrines, qu'alors même que leurs principes seraient praticables dans l'intérieur, ils auraient le très-grand inconvénient de faire exclure les produits britanniques des marchés étrangers, ils répondent qu'un pareil résultat n'est pas à craindre; que la consommation intérieure est la seule chose qui importe; que des paysans robustes et une aristocratie foncière indépendante sont les véritables boulevards de l'état; que si nos gentilshommes de campagne étaient réduits à l'ale de leurs pères, et leurs filles à leur jus de groseille, cela n'en serait que mieux. Nous doutons que Sir Roger de Coverley lui-même eût consenti à ce changement. Quant à notre vieil ami Falstaff, il aimait trop le taffetas couleur de flamme, pour faire volontiers le sacrifice du commerce extérieur de l'Angleterre.

On a souvent répété que tous les hommes sont disposés à passer le niveau sur leurs supérieurs, en maintenant avec une précision germanique la subordination parmi leurs inférieurs. C'est ainsi que dans l'école mercantile chacun voudrait faire subir la règle générale à son voisin, en obtenant des exceptions pour lui, de manière que si toutes ces exceptions étaient admises, le principe aurait disparu. Tous les acheteurs demandent une liberté illimitée, et les vendeurs une protection également sans

limites. On pétitionne à la fois le parlement pour obtenir des ventes chères et des acquisitions à bon marché; mais il paraît que l'omniscience parlementaire n'a pas encore trouvé le moyen de satisfaire ces demandes si modérées et si concordantes. Toutes les parties reconnaissent les avantages de la liberté du commerce, excepté lorsqu'elles sont intéressées elles-mêmes à obtenir de hauts prix, la vérité et la sagesse de ce système peuvent être regardées comme démontrées. La prééminence d'un grand capitaine de l'antiquité fut établie, non parce que ses concitoyens lui avaient décerné la première place, mais par l'unanimité avec laquelle ils lui avaient donné la seconde, chacun d'eux réservant pour lui-même la plus haute distinction. L'organsineur demande l'abolition des droits sur la soie brute, mais il désire en même tems que l'on prohibe la soie organsinée du dehors. Le tisserand de Coventry au contraire réclame l'abolition des droits qui pèsent sur l'organsin étranger, mais il veut qu'on empêche l'entrée des tissus de Lyon. L'amour de notre aristocratie pour les articles de luxe exotiques et à bon marché, égale son antipathie pour le blé étranger à bon compte. Ils favoriseraient volontiers les vins de France, mais ils ne veulent pas du froment de Dantzick. Les planteurs des Antilles considèrent une prime de 1,200,000 l. st. (30,000,000 fr.) comme insuffisante; mais parlez-leur du commerce des bois de construction, et ils vous citeront Adam Smith et Mac Culloch, et deviennent aussitôt des économistes. Quelle conclusion doit-on raisonnablement tirer de ces faits? si ce n'est qu'il faut se tenir en garde contre des opinions déterminées par des vues personnelles et cupides. On peut entendre comme avocats le directeur de la Compagnie des Indes faisant l'apologie du commerce du thé, ou le propriétaire foncier défen-

dant nos lois sur les céréales; mais il faut les récuser comme juges et les suspecter comme témoins.

La dialectique de cette école n'est pas moins mauvaise que ses opinions. Quand nous défendons la liberté du commerce d'une manière abstraite, on nous accuse d'être des théoristes et des visionnaires. Les principes généraux, disait un membre du parlement, seront la ruine de l'Angleterre. Non-seulement les écrivains sont méprisés par ceux qui s'attribuent exclusivement le titre d'hommes pratiques; mais si un des leurs ose porter la main à cet instrument dangereux que nous nommons une plume, excepté pour endosser un billet ou régler un compte, il est stigmatisé sur-le-champ comme un traître et un renégat. Contrairement à l'analogie médicale, le négociant ou le manufacturier à qui l'infection de l'économie politique est communiquée par l'inoculation, est encore dans un plus grand danger que celui qui l'a contractée naturellement. C'est ainsi qu'on regarde MM. Baring et Thompson comme n'entendant rien au commerce, et que M. Ricardo est accusé de ne rien comprendre en finances.

Mais ce ne sont pas seulement les théories et les théoriciens qu'ils désavouent. Quand on répond à ces messieurs par des pièces officielles; quand ce n'est plus M. Hume, l'économiste, qu'on leur oppose, mais M. Hume de la douane, leur indignation s'augmente encore. Ils contestent l'exactitude des pièces dont ils ont eux-mêmes réclamé l'examen; ils insinuent que ces comptes peuvent avoir été falsifiés par les fonctionnaires qui les préparent ou par le gouvernement qui les produit. Les chiffres sur lesquels on supposait que les dieux eux-mêmes n'avaient aucun pouvoir paraissent à M. Sadler autant de piéges tendus à son innocence. De ces faits

positifs ses disciples et lui en appellent à leur expérience particulière, et tirent audacieusement des conclusions générales de quelques exemples isolés d'une autorité douteuse.

On ne voit pas au premier coup-d'œil ce qui peut déterminer les vieux torys à être si contraires à la liberté du commerce. Apparemment qu'ils ont découvert l'analogie qui existe entre la liberté commerciale et les autres objets de leur aversion. Ils se sont montrés constamment hostiles à tout ce qui pouvait consolider ou étendre la liberté civile ou religieuse; les libres investigations, un bon système d'éducation, une généreuse politique extérieure. Ils ont prêté leur appui à toutes les prohibitions, à toutes les entraves mises à l'indépendance humaine; aux lois sur la chasse, à la traite des esclaves, à l'esclavage lui-même, aux chaînes qui embarrassent encore la presse. Au surplus il faut reconnaître qu'ils ne se sont pas trompés en regardant comme intimement unies la liberté commerciale et la liberté politique. Sans la dernière il est impossible de goûter entièrement les avantages de l'autre; et la liberté politique, en développant l'industrie, en créant la richesse, en fondant l'indépendance individuelle, conduit nécessairement à la liberté politique.

Nous sommes loin assurément de contester la détresse actuelle; elle nous cause au contraire la plus vive et la plus profonde douleur. Mais nous soutenons que le nouveau système introduit dans notre législation commerciale, loin d'en être le principe, tend au contraire à la diminuer. Les effets de la cessation des demandes qu'occasionait la guerre et du monopole qu'elle avait créé, ont agi directement sur des classes nombreuses et importantes. Pendant la dernière guerre, des millions étaient

levés tous les ans, et créaient dans nos fabriques une demande artificielle. Aujourd'hui au contraire ces millions sont engagés dans les diverses branches de l'industrie dont ils augmentent l'activité; et par conséquent au lieu d'occasioner comme jadis un accroissement de demande, ils n'accroissent que la production. Supposons, par exemple, que pendant une année de guerre on emprunte quatre millions st. pour les employer à l'acquisition d'armes et d'habits rouges; les fabriques de Birmingham et de Stroud recevraient nécessairement un redoublement d'activité, et les prix s'y éléveraient. Dans la paix au contraire ces quatre millions restent dans la caisse des capitalistes qui, pour en tirer parti, les emploient à augmenter la production; ce qui amène une diminution dans les prix et dans les bénéfices, et par conséquent un embarras pour les fabriques.

Les effets des machines, lorsque les prix diminuent, méritent aussi d'être observés. Dans un état social peu avancé, une cessation ou une diminution de demande a bientôt une action correspondante sur la production, jusqu'au moment où les prix ont repris leur niveau. Quand il ne peut pas vendre sa toile, le tisserand du village redevient cultivateur. Quand le froment baisse et que la rente des maisons hausse, le fermier qui a quelque argent, au lieu de l'employer dans une exploitation agricole, fait bâtir. Mais une forge à hauts fourneaux, une fabrique de coton avec ses métiers ingénieux et compliqués ne peuvent pas recevoir une destination différente de leur destination primitive; et leurs propriétaires sont obligés de produire des articles dépréciés pour retirer un intérêt quelconque des capitaux qu'ils ont immobilisés dans leurs usines. Bien plus, l'extrême délicatesse de quelques-unes des machines employées dans les fabri-

ques les oblige même à travailler à perte, de peur que ces machines ne périssent en restant inactives. La rapide amélioration des machines, tout en augmentant beaucoup la somme de la richesse nationale, peut donc, pendant un tems, causer de grands embarras aux particuliers. Un spéculateur entreprenant qui, en 1829, a employé son capital disponible à acheter des machines, peut le voir entièrement détruit, en 1830, par la découverte de procédés nouveaux plus prompts et moins dispendieux. C'est ainsi que les fileurs à la main et les tisserands irlandais cèdent le terrain aux fabricans de l'Yorkshire et de l'Écosse, et que les effets des machines perfectionnées de Leeds et d'Huddersfield sont sentis à Wilts et dans le comté de Glocestre.

L'accroissement de la production dans le monde entier est la cause principale de la baisse des marchandises. Si les rives du Mississipi et l'île Maurice doublent ou triplent la quantité de sucre qu'elles produisent, comment les planteurs des Antilles pourraient-ils soutenir leurs anciens prix ? Au surplus que la détresse du commerce soit artificielle ou naturelle, transitoire ou permanente, loin de résulter de la liberté du commerce, elle vient au contraire en grande partie des entraves qui la gênent encore. Si les vins de France sont si abondans qu'on les répand dans les rues pour éviter le paiement des droits, et si le fer britannique ne se vend pas, il est clair qu'un échange entre les deux pays serait un mutuel bienfait. Si la Pologne a besoin de nos cotonnades, et les ouvriers de nos fabriques de pain à bon marché, un système plus libéral dans nos relations mercantiles améliorerait à la fois l'habillement et la nourriture des habitans de Dantzick et de Manchester. Le haut prix artificiel d'un article qui est non-seulement l'effet, mais le but de toute restric-

tion commerciale, laisse une proportion plus faible d'argent susceptible d'être employée à l'acquisition d'autres articles. Le haut prix du blé réagit de cette manière contre l'intérêt même du cultivateur. « Quiconque, dit Schmalz, aura dépensé dix écus de plus en pain, dépensera dix écus de moins en viande, en bière, sans calculer que le boucher et le brasseur eux-mêmes sont obligés de moins consommer; que d'autres souffrent de leurs épargnes, et sont par conséquent forcés de restreindre leur dépense.

Nous terminerons sur ce chapitre, en engageant nos politiques ultra à être plus en garde contre des espérances qui ne se réaliseront jamais. Quand bien même ils s'empareraient de tous les postes du cabinet, et feraient élever M. Sadler à celui de président du bureau du commerce, leur système n'en serait pas moins impraticable. Ils pourraient tâcher de renverser ce que M. Sadler appelle la plus cruelle politique qui ait encore été adoptée par le gouvernement. Ils pourraient condamner toute liberté de communications, toute réciprocité commerciale « comme le plus insensé de tous les systèmes, » et continuer à stigmatiser la doctrine de Malthus « comme une doctrine infernale qui affronte Dieu, blesse les premiers intérêts de l'homme, et qui, si elle était vraie, conduirait à l'emploi de courts et funestes remèdes (1). » Les postes qu'ils occuperaient donneraient peut-être aux yeux du vulgaire un peu plus d'autorité à ce langage; mais les prohibitions qu'ils tenteraient d'établir, n'en seraient pas moins chimériques. Sous l'empire d'un pareil système, le capitaine Johnson, le smogleur, pourrait

(1) Voyez sur Malthus et son système, l'article inséré dans notre 26e numéro.

lutter avec avantage, même contre un ministre aussi puissant que M. Pitt. Le smogleur peut être considéré comme le poids qui balance les autorités de Downing-street (1); il s'interpose efficacement pour corriger les injustices de la loi, réprimer la rapacité financière et punir les sottises officielles. Bon gré mal gré, un ministère ultra tory finirait par être obligé d'accepter les doctrines de ses adversaires; ce qui est arrivé au ministère réuni sous le patronage du duc de Wellington, ne permet pas d'en douter. Nous touchons à une époque où les vues intéressées et personnelles ne peuvent plus prévaloir, et où tout doit céder aux principes d'une politique large et éclairée.

Mais revenons à M. Southey et à son livre. Il y parle longuement de notre dette nationale. Ses idées à cet égard sont celles du docteur Price et de tous ces ministres imprévoyans qui, en accumulant emprunt sur emprunt, ont déterminé la crise où se trouve la Grande-Bretagne. Ces idées funestes, malgré tout le mal qu'elles nous ont fait, sont loin cependant d'être tombées dans le discrédit où elles devraient être ; il paraît même qu'elles ont passé le détroit, car nous les retrouvons dans les discours de quelques orateurs des chambres françaises auxquels on attribue une certaine habileté financière.

Selon M. Southey l'intérêt de la dette augmente d'une somme égale à son montant le revenu du pays. « Cet intérêt, dit-il avec exaltation, est égal au revenu de toutes les terres, de toutes les maisons et de tous les immeubles pris ensemble. L'immense dépense dont il est le principe, procure de l'emploi à la moitié des bras industrieux du royaume, et remplit la moitié des bouches.

(1) Rue où se trouve la douane.

Otez le poids de la dette nationale de cette machine si vaste et si compliquée, et les roues s'arrêteront tout-à-coup. »

D'après ce passage on pourrait supposer qu'il pense que les dividendes sont un pur don envoyé du ciel aux rentiers de l'état, comme la manne aux Israélites, si dans la question et la réponse qui suivent il n'avait pas donné à cet égard, au public, quelques renseignemens que l'on jugera probablement assez peu nécessaires.

« Comment se procure-t-on cet intérêt ? » dit sir Thomas More.

« Par les taxes, » répond judicieusement son interlocuteur.

Est-ce que par hasard M. Southey n'aurait jamais réfléchi à ce qui adviendrait de cette somme, si elle n'était pas payée à titre d'intérêt aux créanciers de l'état ? S'il y eût seulement pensé dix minutes, il aurait probablement vu disparaître l'immense bénéfice dont il parle. Supposons qu'un rentier de l'état dépense un revenu de cinq cents liv. st., et que ses dix plus proches voisins paient chacun au percepteur cinquante liv. st. pour acquitter les intérêts de la dette nationale. Si l'état faisait banqueroute, mesure qu'assurément nous sommes loin de conseiller, le rentier cesserait nécessairement de dépenser ses cinq cents livres par an. Il ne donnerait plus d'emploi ni d'alimens aux classes industrieuses ; mais il n'en résulterait pas d'aussi grands maux que M. Southey l'imagine. Chacun des dix voisins aurait cinquante liv. st. à dépenser de plus par année que précédemment. Chacun d'eux, d'après nos faibles lumières, ferait donc travailler plus de bras et nourrirait plus de bouches. La somme serait restée la même ; elle se trouverait seulement dans des mains différentes. Or, quelle raison M. Southey a-t-il

de croire que ceux qui la conserveraient en feraient un emploi moins libéral ou moins judicieux ? Il semblerait à l'entendre qu'il n'y ait que le rentier qui puisse faire travailler les pauvres ; que lorsqu'une taxe est abolie, ceux qui avaient coutume de la payer s'empressent de creuser des trous en terre et d'y enfouir la somme qu'ils étaient dans l'usage de remettre au gouvernement ; que l'argent ne puisse donner de l'impulsion à l'industrie que lorsque le percepteur l'a pris dans la poche d'un individu pour le mettre dans les mains d'un autre. Nous engageons M. Southey à appuyer cette théorie de nouvelles raisons s'il songe réellement à la faire prévaloir ; car nous doutons fort que la génération actuelle, assez peu imaginative, se contente de sa comparaison de la rosée et de l'évaporation, seule considération qu'il présente à l'appui de ses idées (1).

(1) NOTE DU TR. Puissent tant de sages avis n'être pas perdus pour nous ; puissent les orateurs qui font, chaque année, retentir la tribune d'imprudens éloges du crédit, renoncer à leur erreur, et ne plus prêter l'appui de noms recommandables à des théories funestes ! Les professer encore aujourd'hui c'est faire acte d'ignorance, car elles sont désavouées en Europe, par tous les hommes qui ne sont pas étrangers aux premiers élémens de la science économique. Qui ne frémirait en voyant la France, malgré tous les maux que l'indiscret emploi du crédit a faits à l'Angleterre, emprunter à peu près tous les ans, tantôt pour une cause et tantôt pour une autre ? Si nous n'y prenons garde, nous finirons par arriver à la situation où se trouvent nos voisins, et nous y arriverons bien plus tôt qu'eux, car nous serons bien plus promptement au bout de nos ressources. Assurément c'est bien assez d'employer chaque année, en dépenses publiques, un milliard prélevé sur notre revenu, sans dévorer encore nos capitaux, et c'est ce que nous faisons chaque fois que nous contractons de nouveaux emprunts. La force momentanée que le crédit donne aux nations, ressemble à ces excitans qui procurent au corps humain quelques instans d'une énergie factice que suit bientôt un long accablement et souvent une caducité précoce. Tous ceux qui en doutaient ont pu s'en convaincre quand récemment le chancelier de l'échiquier est venu déclarer aux

A toutes les époques de crise commerciale, de détresse intérieure, M. Southey a prétendu que pour la faire cesser il ne fallait pas recourir à l'économie, mais au contraire à l'accroissement des taxes. C'est en effet une des doctrines favorites du parti, et les torys du continent écrivent aussi des brochures pour la soutenir. Ces messieurs se partageant une bonne part des impôts, trouvent qu'il n'y en a jamais assez. Mais M. Southey est trop honnête pour qu'on lui ait communiqué ces *arcana* des hommes auxquels il s'est associé sans les connaître. C'est donc de très-bonne foi et sans aucune vue personnelle qu'il défend cette étrange doctrine.

« Un gouvernement, dit-il, ne peut jamais avoir trop de richesses à sa disposition; une dépense libérale en grands travaux publics est une des causes les plus actives de la prospérité nationale. Une grande fortune au contraire peut être plus préjudiciable qu'utile aux individus qui en jouissent. »

Cette singulière proposition, si elle a un sens quelconque, repose sans doute sur cette supposition que les gouvernemens sont plus disposés à faire un bon usage de leur argent que les simples particuliers. Par malheur pour M. Southey il existe deux ou trois principes en matière de travaux publics, dont la vérité est parfaitement garantie par une longue expérience, et qui sont en opposition absolue avec cette doctrine.

Communes, après quinze ans de paix, que la détresse du peuple rendait indispensable la diminution des charges publiques, et qu'on ne pouvait les réduire qu'en supprimant la totalité du fonds d'amortissement. Cette proposition forcée par des circonstances impérieuses, est un premier pas vers la banqueroute. C'est une dérogation à cette bonne foi si vantée dont se glorifiait l'Angleterre, puisque sa dette publique n'avait été contractée que sous la garantie d'un rachat éventuel par les fonds de l'amortissement. S.

Rien n'est plus rare que de voir un individu ou une agrégation d'individus employer un capital à la construction d'un pont, d'un canal ou d'une tonnelle, lorsque ce n'est pas dans le but de faire un placement avantageux. Aucune construction de ce genre ne peut être avantageuse à des capitalistes, à moins que le public ne veuille payer pour en faire usage; mais le public ne consent à donner son argent pour cela qu'autant qu'il y trouve son compte. De là une connexion directe et évidente entre les raisons qui déterminent les individus à entreprendre ces travaux et l'utilité qu'ils ont.

Cette liaison existe-t-elle lorsque ces grands travaux sont exécutés par le gouvernement ? S'ils sont utiles, les individus qui régissent le pays en sont-ils plus riches ? s'ils ne le sont pas, en sont-ils plus pauvres ? Un homme public peut être désireux d'obtenir de la popularité ou de la gloire ; mais cette gloire, il est probable qu'il l'obtiendra plus facilement au moyen de quelque construction fastueuse dans une grande ville, que par la meilleure des routes ou le canal le plus utile dans une province éloignée. La renommée des ouvrages publics est une garantie bien moins certaine de leur utilité que le montant des péages qu'on y prélève. Jamais les hommes d'état d'aucun pays ne montrèrent une susceptibilité plus vive pour l'opinion publique, et ne sortirent plus purs de toutes leurs transactions pécuniaires que ceux qui ont régi la Grande-Bretagne dans ces derniers tems. Cependant pour se convaincre de la vérité du principe que nous avons posé, il suffit d'examiner les constructions qui ont été faites récemment à Londres. Lorsque l'administration est corrompue et qu'elle est chargée de la confection de quelque grand ouvrage, le public est volé; son sort est plus doux, quand il a une administration intègre;

car alors il ne fait que payer au plus haut prix, le plus mauvais ouvrage possible.

L'état doit sans doute se charger des travaux qui ont un but politique, tels que ceux qui sont relatifs à la défense ou à l'attaque, etc.; mais nous pensons qu'il doit s'en tenir là. Nous croyons fermement que cinq cent mille livres sterling souscrites par des particuliers pour des canaux ou des routes à rainures seront plus utiles au public que cinq millions votés par le parlement. Il y a de vieux dictons sur l'œil du maître dans lesquels nous avons la plus grande foi.

Il n'existe, comme nous l'avons dit, aucun accord entre les diverses parties du système politique de M. Southey. Mais s'il y a quelque idée qui y domine, quelque erreur qui s'y reproduise plus souvent et sous plus de formes diverses que les autres, c'est assurément celle dont sa théorie sur les travaux publics n'est qu'une ramification. Suivant lui le devoir du magistrat n'est pas seulement de préserver les personnes et les choses de toute atteinte; il doit aussi être architecte, ingénieur, instituteur, négociant, théologien; une *lady Bountiful* (1), dans chaque paroisse, épiant, consolant, admonestant, dépensant notre argent pour nous et choisissant les opinions qui nous conviennent. Son principe fondamental, si nous le comprenons bien, c'est que ceux qui nous régissent connaissent mieux nos propres intérêts que nous-mêmes, et que le moyen pour un gouvernement de s'approcher davantage de la perfection, c'est d'exercer une influence plus directe sur l'ensemble de nos actes.

(1) NOTE DU TR. Sobriquet donné à ces dames de paroisse d'une bonté un peu tracassière, qui font de la médecine domestique, interviennent comme arbitres, sans qu'on les en prie, dans les querelles de ménage, de voisins, etc.

Mais s'il s'exagère beaucoup la sagesse et le pouvoir des gouvernemens, il a en revanche, comme tous les hommes de son parti, le mépris le plus profond pour l'opinion publique. Selon lui, rien n'est plus dangereux que d'obéir à ses impulsions ; il faut au contraire la contenir et la réprimer avec vigueur. Faire une bonne police n'est qu'une des obligations du gouvernement ; il en a de bien plus élevées à remplir dont le caractère se rapproche de l'autorité patriarcale et paternelle. Il doit considérer la discipline morale du peuple comme son premier objet ; fonder une religion ; la faire prévaloir dans toute la société politique ; et traiter en ennemis ceux qui ne l'adoptent pas.

« Rien de plus évident, dit sir Thomas More, que la religion est la base sur laquelle le gouvernement est établi ; que c'est de la religion que le pouvoir tire sa force ; les lois, leur efficacité et leur sanction. Il importe également que cette religion soit établie pour la sécurité de l'état et le bien-être du peuple, qui, sans cela, flotterait sans cesse au vent de toutes les doctrines. La sécurité d'un état est proportionnée à l'attachement que porte le peuple à ses institutions. C'est donc la première règle d'une bonne politique d'élever le peuple conformément à ses institutions. L'état qui néglige ce soin prépare lui-même sa chute. Rien dans les sciences abstraites ne peut être plus certain que cette proposition. »

La plus grande partie des deux volumes qui sont sous nos yeux n'est que le développement de cet absurde paragraphe fondé sur cette théorie surannée du trône et de l'autel qui doivent mutuellement se servir de défense. Que veut dire M. Southey quand il prétend que la religion est la base du gouvernement civil ? Il ne prétend

pas sans doute que les hommes n'aient pas d'autres motifs que ceux qui résultent de la religion pour fonder un gouvernement; qu'aucun avantage temporel ne résulte de son établissement; et qu'il n'y aurait pas d'inconvénient pour lui à vivre dans l'anarchie. S'il reconnaît, et certes il lui serait bien difficile de le nier, qu'il est utile pour l'espèce humaine, dans ce monde, d'avoir un gouvernement civil, alors nous aurons pour lui une base tout-à-fait indépendante de la religion. Rien dans l'histoire n'est plus démontré que le gouvernement a trouvé de l'obéissance dans des tems où il n'avait aucun appui dans le sentiment religieux. C'est de la religion, dit encore M. Southey, que l'autorité dérive sa force, et les lois leur efficacité. Nous voudrions bien qu'il nous apprît de quelle religion résulte le pouvoir que nous exerçons dans l'Inde, et si c'est par des dogmes religieux que nous nous y maintenons, ou par le fer dont nos soldats y sont armés? Pendant des milliers d'années, le gouvernement s'est maintenu dans presque tous les coins du globe : dans les âges sacerdotaux; dans ceux d'une indifférence épicurienne; dans ceux d'une piété éclairée par la philosophie. Soit que les peuples eussent un culte éclairé ou non; qu'ils adorassent un bon ou un mauvais principe; qu'ils crussent à l'immortalité de l'ame ou qu'ils fussent matérialistes, sitôt qu'ils étaient sortis de l'état sauvage, ils sentaient le besoin d'un gouvernement et se hâtaient de l'établir.

M. Southey continue : « Comme la religion est la base du gouvernement, et que la sécurité de l'état est en proportion exacte avec l'attachement que le peuple a pour ses institutions, il est évident que le gouvernement doit par-dessus tout s'attacher à inspirer des sentimens reli-

gieux au peuple, et que ceux qui suivent une direction différente ébranlent leurs propres fondemens. »

Pour nous, nous le confessons, il ne nous paraît pas toujours nécessaire que le peuple soit attaché à la religion et au gouvernement établis. Une religion peut être fausse, et un gouvernement oppresseur ; et l'appui qu'un gouvernement donne à une fausse religion, et la religion à un gouvernement tyrannique, nous paraît un mal très-réel et non pas un bien.

Le principe posé par M. Southey, que le gouvernement doit diriger le peuple dans ses voies, a quelque chose de spécieux. Mais y a t-il des raisons de croire que les gouvernemens aient plus de chances, pour trouver la bonne voie, que les peuples? Ne les voyons-nous pas tous les jours prendre des déterminations entièrement opposées? En France, la maison de Bourbon s'applique à faire prévaloir l'ascendant du clergé catholique; en Belgique, la maison d'Orange cherche au contraire à le détruire. Il est clair qu'il y en a une qui a tort, et que le peuple qui opposerait à celle-ci une résistance légale aurait raison.

M. Southey déclame violemment contre l'opinion publique qui, dit-il, a usurpé aujourd'hui le pouvoir suprême, tandis que jadis, selon lui, c'étaient les lois qui gouvernaient. Mais que sont les lois, si ce n'est l'opinion d'une classe quelconque qui s'est emparée du pouvoir sur le reste de la société? Que sont tous les systèmes religieux, politiques ou scientifiques, sinon des opinions appuyées par des raisons plus ou moins satisfaisantes? La question n'est pas entre une opinion humaine, et un mode différent plus élevé et plus sûr d'arriver à la connaissance de la vérité, mais entre l'opinion d'un homme, d'une classe, d'une génération, et celle d'une autre. L'o-

pinion publique n'est pas infaillible sans doute, mais M. Southey pourrait-il se faire fort d'établir des institutions au moyen desquelles nous aurions pour nous conduire une opinion infaillible? Veut-il s'engager à trouver une famille, une profession, une classe, distinguée par un signe quelconque du reste de la société, qui ait nécessairement une opinion plus éclairée que cette opinion publique dont il médit? Il se garderait bien sans doute de faire désigner cette classe par des élections populaires, car ce serait lui faire un appel direct.

Quand M. Southey et les hommes de son école ont prouvé qu'il était très-important d'inspirer au peuple des sentimens religieux et moraux, ils croient avoir démontré également que c'est là un des principaux offices du gouvernement. Ils oublient que nous n'avons pas seulement à considérer la convenance du but, mais aussi celle des moyens. Les membres divers du corps politique ne sont pas plus chargés des mêmes fonctions que ceux du corps humain. Il n'y a pas de contradiction à dire qu'une certaine portion de la société peut être compétente pour protéger les personnes et les choses, et ne pas l'être pour diriger nos opinions et régler nos mœurs domestiques. En effet, l'intérêt qu'a un souverain quelconque à protéger ses sujets contre toutes les attaques et toutes les déprédations autres que les siennes est si évident, et les moyens par lesquels il peut y parvenir sont si simples, que les hommes sont encore moins mal sous le plus mauvais des gouvernemens, qu'ils ne le seraient dans un état d'anarchie. Même lorsque le choix des magistrats avait été abandonné au hasard, comme dans quelques républiques italiennes, les choses se passaient encore mieux qu'elles ne se seraient passées si chaque homme eût pu faire ce qui lui aurait paru juste et convenable. Mais nous

n'avons aucune raison de croire que l'opinion d'un magistrat doive être plus éclairée en matières de dogmes que celle de tout autre homme. Aucun des modes par lesquels les souverains sont nommés, l'élection populaire, le hasard d'une loterie ou celui de la naissance, ne nous garantit suffisamment, que nous sachions, qu'ils seront plus sages que tout autre ; encore moins que le reste de la société prise ensemble. Or il nous semble qu'on ne peut établir qu'il est du devoir et du droit d'une classe quelconque de la société de diriger les opinions des autres, qu'autant qu'il existe des garanties qu'elle surpasse celle-ci par l'étendue de ses lumières.

Dans l'opinion de M. Southey, les devoirs que le gouvernement doit remplir sont tout paternels. Cela pourrait être, sans doute, si un gouvernement était par sa nature aussi supérieur en sagesse à la généralité de la nation, que le père le moins éclairé l'est pendant un certain tems au fils le plus spirituel et le plus précoce, et s'il avait autant d'amour pour le peuple que la plupart des chefs de famille en ont pour leurs enfans. Mais cette chaleur d'affection et cette supériorité d'intelligence sont par malheur les accidens les plus rares chez ceux qui régissent les états. Il n'y a certes pas plus de chances pour qu'un roi en sache davantage que le premier venu, sur des questions de religion ou de morale.

Les hommes ne sont jamais plus près de résoudre une question, comme elle doit l'être, que lorsqu'ils la discutent librement. Or les gouvernemens n'interviennent guère dans un débat que pour le rendre moins libre qu'il n'aurait été sans eux. Pour que les hommes se forment des opinions judicieuses, il importe surtout qu'ils ne soient pas influencés par des considérations d'espérance ou de crainte, et c'est précisément des craintes ou des

espérances que les gouvernemens apportent à l'appui de leurs doctrines. Ce n'est pas dans des raisons qu'ils cherchent leurs moyens de succès, mais dans des menaces et des dons corrupteurs. Alors même qu'ils ont recours aux raisons, ils ne le font pas en vertu des facultés qui leur appartiennent comme gouvernemens. Ainsi donc au lieu d'un débat entre des argumens et des argumens, il y en a un entre des argumens et la force. Au lieu d'une discussion dans laquelle la vérité, d'après la direction naturelle de l'esprit humain, a un avantage décidé sur l'erreur, nous en avons une où la vérité ne peut triompher que par hasard.

Et quelles sont les garanties que cet état de choses donne aux gouvernemens? M. Southey et son parti ne demandent pas sans doute que l'opinion publique soit disciplinée d'une manière plus conforme aux institutions établies qu'en Italie et en Espagne. Cependant on n'ignore pas qu'au milieu de tant d'entraves habilement combinées, l'athéisme s'y est répandu dans les classes qui ont le plus de lumières et en particulier chez ceux qui officient aux autels. Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute qu'à l'époque de la révolution française, on vit des prêtres déclarer en grand nombre que leur doctrine, leur ministère, toute leur vie n'avait été qu'une longue imposture, et que ce n'était qu'à grand'peine qu'ils parvenaient à composer suffisamment leur contenance pour la soutenir. M. Southey dira sans doute dans son zèle protestant que, dans le cas que nous venons de citer, il s'agit d'une religion fausse. Eh bien! prenons pour exemple cette église anglicane à laquelle il est si fortement attaché, et la forme de gouvernement qu'il admire le plus, celui de l'Angleterre sous Charles Ier. Voudrait-il une liaison plus intime entre l'église et l'état que celle

qui existait alors? Voudrait-il des tribunaux ecclésiastiques plus puissans? un roi plus zélé? un primat plus actif? Quand l'éducation a-t-elle été plus complètement monopolisée au profit de l'église établie? Et cependant à quoi tout cela aboutit-il? Le rapport de l'état de la province de Cantorbéry, fait par Laud à son maître, à la fin de 1639, représente l'église d'Angleterre comme étant dans la situation la plus satisfaisante. Le gouvernement avait si efficacement poursuivi ce système politique que M. Southey recommande, qu'il y avait à peine quelque ombre de dissentiment. Sept ou huit personnes, dans le diocèse de Peterborough, avaient paru réfractaires à l'église, mais depuis elles avaient fait d'amples soumissions. On convenait que dans le Suffolk on avait éprouvé un peu de peine à déterminer quelques individus de bas étage à recevoir les sacremens; mais c'étaient là les seuls exemples de non-conformité que l'œil vigilant de Laud pût apercevoir dans tous les diocèses de ses vingt et un suffragans, à la veille d'une révolution, dans laquelle le primat et l'église, le roi et la monarchie allaient disparaître.

M. Southey aurait cru sans doute la constitution bien mieux établie, en 1639, lorsque ce rapport fut présenté à Charles Ier, qu'il ne la suppose maintenant, que des milliers d'assemblées réunissent des millions de dissidens; que des hostilités contre les dîmes se poursuivent ouvertement; que des livres qui attaquent non-seulement l'église établie, mais les premières bases du christianisme, se vendent dans toutes les rues. Les signes de mécontentement, nous dit-il, sont plus forts aujourd'hui en Angleterre, qu'ils ne l'étaient en France avant la réunion des états-généraux; et il en conclut que nous sommes menacés d'une révolution semblable à la révolution fran-

çaise. Ignore-t-il donc que les dangers des états doivent être appréciés non par ce que les ames laissent éclater, mais par ce qu'elles cachent dans leurs profondeurs? Peut-il concevoir une situation plus périlleuse que celle d'un gouvernement qui règne sans crainte sur un peuple d'hypocrites; qui est flatté par la presse et maudit dans l'intérieur des familles; qui se félicite de l'affection et du dévouement de ses sujets, tandis qu'ils sont ligués contre lui dans une franc-maçonnerie de haine dont les signes, les mots de passe, les attouchemens se montrent chaque jour à dix mille yeux, résonnent à dix mille oreilles, ou se font sentir à dix mille mains. Ingénieuse et profonde politique! au lieu de guérir la maladie, elle en fait seulement disparaître les symptômes qui en indiquent la nature. Elle laisse au serpent ses dards envenimés, et ne lui enlève que les sonnettes dont le bruit sinistre avertit de son approche.

Quand le peuple que Charles Ier avait si bien guidé dans la bonne voie eut récompensé ses sollicitudes paternelles en lui coupant la tête, une nouvelle discipline eut la vogue. Un autre gouvernement s'éleva qui, ainsi que le premier, considéra la religion comme sa base la plus solide, et la discipline religieuse du peuple comme son premier devoir. Des lois sanguinaires furent rendues contre l'incrédulité; on brûla des peintures profanes; on jeta des voiles sur les nudités des statues; on multiplia les jours de jeûne; et le parlement établit que personne ne pourrait obtenir d'emploi public, sans justifier auparavant de la sainteté de ses mœurs et de ses doctrines. Nous savons quelle fut la suite de tous ces efforts. Nous savons que tout cela finit par l'impiété, une sensualité grossière, la dissolution de tous les liens d'honneur et de moralité. Nous savons que, encore aujourd'hui,

certaines phrases, certains noms, et même certaines doctrines bibliques, excitent le dégoût et le ridicule; uniquement parce qu'ils sont associés aux souvenirs de l'austérité de cette époque. Tels furent les résultats des tentatives qui ont été faites à deux reprises, en Angleterre, sur une grande échelle, pour dresser le peuple conformément au culte que le gouvernement voulait faire prévaloir, la première fois par Charles Ier, et la seconde par les puritains.

Les ultra-torys de notre époque ont conservé beaucoup des sentimens de Charles Ier et de Laud, quoique sous une forme mitigée, et il ne serait pas difficile de trouver parmi nous des héritiers des puritains. Il serait fort à désirer que chacun de ces partis pût se convaincre du peu d'avantages qu'il a retiré de son alliance intime avec le pouvoir, et se rappeler que tour à tour l'appui du gouvernement les a fait succomber, tandis que leur opposition contre lui les faisait prévaloir. Au fond cela était fort naturel. Rien n'est plus insupportable, pour quiconque n'y est pas rompu dès le berceau, qu'un gouvernement paternel; en d'autres termes, un gouvernement qui veut sans cesse intervenir, et se charge de nous apprendre ce que nous devons lire, penser, dire et même boire et manger. M. Southey estime que le joug de l'église anglicane glisse, parce qu'il est trop lâche; et nous au contraire nous croyons qu'on ne le supporte que parce qu'il est aisé, et qu'il pourrait se rompre sous la main de ceux qui cherchent à l'appesantir. Ce n'est pas le premier joug ni le plus fort que l'Angleterre ait brisé sous ses pieds, dans un jour de vengeance.

M. Southey ne nous dit pas clairement jusqu'où le gouvernement doit aller pour dresser le peuple conformément aux doctrines de l'église. Dans un passage du

livre, Sir Thomas More s'écrie avec une grande véhémence :

« Est-il possible que vos lois tolèrent que les incrédules constituent un parti ! » A quoi son interlocuteur répond : « La doctrine en vogue aujourd'hui, c'est que c'est une matière sur laquelle les lois ne doivent pas exercer d'action ; chaque homme ayant le droit de se former les opinions qui lui conviennent sur les sujets religieux, et de les publier s'il le juge à propos. »

Dans un autre endroit de son livre M. Southey examine la question catholique, question qui heureusement n'en est plus une aujourd'hui, mais qui, à l'époque où il écrivait, n'avait pas encore été résolue. Il se fonde, pour réclamer le maintien des exclusions qui pesaient sur les catholiques, sur ce que, lorsqu'ils ont eu le pouvoir, ils ont aussi été persécuteurs.

Pour nous, sur ce point comme sur l'autre, nous sommes d'un avis bien différent ; et nous ne voyons pas que les bûchers de la reine Marie excusent ceux de la reine Élisabeth. Nous ne saurions trop féliciter le gouvernement et l'église de la conduite sage, humaine, évangélique qu'ils ont tenue dernièrement à l'égard des publications blasphématoires. Nous les félicitons sincèrement d'avoir pensé qu'une foi pure, philosophique, miséricordieuse, n'avait pas besoin de l'appui des bourreaux. Le christianisme doit trouver sa sécurité et sa force dans sa douce morale, dans les consolations qu'il donne à ceux qui souffrent, dans la lumière qu'il répand sur le grand mystère du tombeau. C'est quand il a été abandonné à ses seules ressources qu'il a obtenu ses plus belles victoires. C'est alors qu'il a triomphé à la fois des attaques de la philosophie grecque et des flammes où les Césars voulaient l'étouffer. Ses enseignemens n'ont

rien à gagner à être incorporés avec la loi commune. Ceux qui veulent lui attribuer une souveraineté temporelle la traitent par le fait comme leurs prototypes traitèrent leur divin auteur. Ils mettent un sceptre dans sa main, mais c'est un sceptre de roseau; ils le couronnent, mais avec des épines; ils couvrent de pourpre les blessures qu'eux-mêmes lui ont faites; ils inscrivent des titres magnifiques sur la croix où ils l'ont attaché. Il en est des opinions que l'on veut détruire par la violence, comme de ces arbres vigoureux que l'on émonde et dont la crue devient plus rapide.

M. Southey n'a que les plus sombres pressentimens sur l'avenir des sociétés; mais nous nous rassurons en pensant qu'il n'est pas prophète. Nous nous rappelons qu'il prédisait, à la veille de l'abolition de l'acte du test, que cette odieuse loi serait immortelle, et que les ames pieuses seraient à jamais édifiées en voyant sans cesse profaner les rites les plus solennels de l'église. Dans le livre que nous avons sous les yeux, il dit que les catholiques ne seront point admis au parlement, à moins que les whigs ne s'emparent du pouvoir; et au moment même où son livre était sous presse, sa prophétie était démentie; un des torys les plus ardens, le héros favori de M. Southey, obtenait la plus belle de ses couronnes *ob cives servatos*.

Suivant notre auteur, des présages sinistres s'offrent de tous côtés; et ses appréhensions l'emporteraient beaucoup sur ses espérances, sans sa confiance dans la miséricorde du Tout-Puissant. Mais comme nous savons que Dieu a jadis souffert que le monde civilisé fût bouleversé par des sauvages, et que le christianisme fût corrompu, pendant plusieurs siècles, par des doctrines qui ne valaient pas mieux que le paganisme, ce motif de sécurité

ne nous paraîtrait pas suffisant. Heureusement l'avenir de l'espèce humaine et celui de l'Angleterre en particulier ne nous semblent pas aussi compromis que M. Southey le suppose. Il parle avec mépris de ceux qui croient que l'état sauvage est plus heureux que l'état social. Même dans sa jeunesse, dit-il, Rousseau ne lui en a pas imposé à cet égard ; mais il pense qu'une demi-civilisation est préférable à une civilisation qui a reçu tout son développement. Suivant lui les Bretons, du tems de César, étaient plus heureux que les Anglais du dix-neuvième siècle ; et il assure que la génération qui a précédé immédiatement la réforme est celle qui a possédé la plus grande somme de bonheur.

Au fond cette manière de voir ne résulte que des goûts personnels de M. Southey et de sa situation particulière. Il est homme de lettres, et une vie sans jouissances intellectuelles lui paraîtrait insipide. Il hait l'esprit de la génération actuelle, la sévérité de ses études, la hardiesse de ses investigations, et le dédain qu'elle professe pour certains préjugés qui ont asservi son esprit. On conçoit d'après cela que les vingt premières années du seizième siècle doivent être tout-à-fait selon son cœur, et qu'il les considère comme l'époque la plus fortunée de notre histoire. Il y avait alors juste autant de lumières qu'il lui en faut. Les lettrés de ce tems-là jouissaient d'une haute considération ; mais la multitude n'osait pas penser, et les esprits les plus hardis eux-mêmes avaient plus de respect pour l'autorité, et moins pour la raison, qu'ils n'en ont aujourd'hui. « Les sauvages, fait-il dire à Sir Thomas More, sont sans doute plus malheureux que vous l'êtes ; mais vous n'êtes pas si heureux que mes contemporains. » Et nous, nous croyons au contraire qu'au moyen des avantages dont nous jouis-

sons nous ne sommes pas moins au-dessus des contemporains de Thomas More, que ceux-ci étaient au-dessus des sauvages.

M. Southey ne prétend pas, il est vrai, qu'au seizième siècle le peuple fût mieux logé ou mieux vêtu qu'à présent. Il reconnaît qu'à cet égard il y a eu quelques améliorations; et dans le fait il serait difficile, même pour les esprits les plus prévenus, de ne pas reconnaître que les perfectionnemens des machines ont multiplié les prix des produits manufacturés, et ont mis à la portée des plus pauvres des articles que Thomas More et son maître n'auraient pu se procurer à aucun prix.

Mais les classes laborieuses étaient, selon M. Southey, beaucoup mieux nourries il y a trois cents ans. Nous croyons que sur ce point il est complètement dans l'erreur. La condition des domestiques dans de nobles et opulentes familles, et des élèves dans les universités, était nécessairement plus heureuse que celle des simples journaliers; et nous sommes convaincus qu'ils étaient moins bien traités que les pauvres de nos maisons de travail ne le sont aujourd'hui. Nous voyons par le livre de compte de la maison de Northumberland, que, dans une des familles les plus fastueuses du royaume, les domestiques ne mangeaient que de la viande salée, et qu'on ne leur donnait jamais de pain. Il serait, comme on voit, difficile de concevoir une diète plus malsaine. Sous Édouard VI, la condition des étudians à l'université de Cambridge était encore plus misérable. Beaucoup d'entre eux n'avaient pour toute nourriture qu'un potage fait avec un peu de sel, du gruau et un morceau de viande qui ne représentait pas une valeur de plus d'un farthing. Les pauvres à la charge des paroisses mangent aujourd'hui

du pain blanc. Au seizième siècle les prolétaires étaient fort satisfaits quand ils pouvaient se procurer un peu de pain d'orge. Quoi qu'en dise M. Southey, les îlotes, comme il les nomme, du Mammon industriel, se contenteraient difficilement du régime des paysans de cette époque intermédiaire si heureuse à ses yeux, qui s'écoula entre la chute de la féodalité et la naissance de la tyrannie commerciale.

Les consultations et les médicamens que les plus pauvres journaliers peuvent se procurer dans leurs maladies, ou après des accidens, sont très-supérieurs à ceux qu'Henri VIII lui-même aurait pu avoir. Il existe à peine des parties de la campagne où il n'y ait pas quelques praticiens, qui certes ne sont point aussi inférieurs à Sir Henri Halford, que celui-ci est supérieur à Sir Anthony Denny. M. Southey ne nie pas l'amélioration qui existe à cet égard. « Mais, dit-il, les maux dont ces sciences sont les palliatifs se sont accrus depuis le tems des druides dans une proportion qui surpasse de beaucoup les progrès de la thérapeutique. » Nous ne connaissons rien ni des maladies ni des remèdes du tems des druides. Mais il nous est démontré par la meilleure des preuves possibles, c'est-à-dire par la prolongation de la vie humaine, que l'art de guérir a fait des progrès au moins équivalens à ceux des maladies. Au surplus ces prétendus progrès des maladies sont imaginaires. La médecine, les perfectionnemens de la police sanitaire, la propreté plus recherchée qui règne dans l'intérieur des appartemens en ont déjà fait disparaître plusieurs. La peste, la suette, ces fléaux du moyen-âge, ne sont plus connus que de nom dans l'Europe occidentale. La vaccine finira par détruire la petite-vérole ; et, au moyen du chlore, on parviendra à arrêter la pro-

pagation d'un autre virus non moins funeste (1). Ces deux contagions parurent précisément pour la première fois du tems de la génération à laquelle M. Southey attribue la palme de la félicité, moissonnant la population par milliers, sans que les médecins déconcertés pussent en arrêter les ravages.

Au surplus ce n'étaient pas seulement les maladies qui abrégeaient la vie humaine. Les comtés du nord étaient alors le théâtre continuel de rapts, de vols, d'incendies, de massacres. L'activité du bourreau était telle dans ces tems malheureux que les torys regrettent et nous vantent, qu'il n'y eut pas moins de 72,000 individus qui subirent la peine capitale sous le règne d'Henri VIII. Ce fait suffirait seul pour caractériser la différence des deux époques; il est, ce nous semble, un peu plus décisif que les phrases les plus élégantes sur les temples de Mammon et les chaumières pittoresques.

Nous ne prétendons pas que les classes laborieuses n'aient pas beaucoup à souffrir parmi nous; mais quoi qu'on en dise, nous croyons qu'elles souffrent bien moins que ces mêmes classes dans les contrées les plus florissantes du continent.

On ne soutiendra pas sans doute que les lazzaroni qui dorment sous les portiques de Naples, ou les mendians qui assiègent les couvens d'Espagne, soient dans une situation plus heureuse que les prolétaires anglais. La détresse qui a affligé récemment la partie nord de l'Allemagne, un des pays les plus heureux et les mieux gouvernés de l'Europe, surpasse tout ce dont nous avons été

(1) NOTE DU TR. Voyez, dans notre 45e numéro, le résultat des expériences qui ont été faites, pour empêcher, au moyen du chlore, la contagion du virus syphilitique, du virus rabique et du venin des serpens.

témoins parmi nous, dans ces dernières années. En Suède et en Norwège, les paysans sont obligés de mêler de l'écorce à leur pain, et cet expédient n'a pas empêché des familles entières de mourir de la famine. Un essai a été fait dernièrement dans le royaume des Pays-Bas, on l'a cité comme une preuve de la possibilité d'établir des colonies agricoles dans les friches de l'Angleterre (1); mais ce qu'il prouve, selon nous, d'une manière bien plus incontestable, c'est que les moyens de subsistance des classes laborieuses sont réduits, dans ce royaume, au taux le plus bas, et que leur condition est fort inférieure à celle des pauvres anglais. Les embarras dont nous avons eu à souffrir depuis des siècles ne sauraient être comparés à ceux que la France a éprouvés de notre tems. Le commencement de l'année 1817 a été une époque très-calamiteuse dans cette île, mais l'état des classes inférieures était un état des plus prospères, si on le compare à celui du peuple, en France. Nous trouvons dans un journal de physiologie des faits qui constatent toute l'étendue de la misère publique qui y existait à cette époque. Il paraît que les habitans des départemens du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône, des Vosges, etc., furent réduits à manger du pain d'avoine, des pommes de terre, et ensuite des orties, des cosses de fèves, et des herbages qu'on ne donne qu'aux bestiaux; que lorsqu'après la récolte suivante ils purent avoir du pain d'orge, beaucoup d'entre eux moururent de l'intempérance avec laquelle ils mangeaient ce qu'ils considéraient comme un mets délicieux; et que le détestable régime de la saison précédente avait rendu très-communes des

(1) Voyez l'article intitulé : *Communautés industrielles et agricoles*, dans notre 54e numéro.

hydropisies d'une nature particulière et très-malfaisante. On rencontra des corps morts sur les routes et dans les champs. Un chirurgien en disséqua six, et trouva leur estomac rempli des alimens indigestes que la faim les avait forcés de prendre.

Jamais on n'a vu de pareils exemples de détresse en Angleterre ni même en Irlande; et nous croyons qu'il n'existe aucune contrée de l'ancien monde où il y ait, dans les classes ouvrières, une aussi grande somme d'aisance; mais nulle part on ne souffre plus impatiemment la gêne et on ne s'en plaint d'une manière plus bruyante. On trouverait probablement en Russie quelques grands propriétaires aussi riches qu'en Angleterre; mais assurément on n'y trouverait pas autant de fortunes de cent ou de vingt-cinq mille fr. de revenu. Il y a telle paroisse dans notre île qui contient plus de propriétaires ayant de douze à cinquante mille fr. de rente que tous les états de l'empereur Nicolas pris ensemble. Les maisons commodes qui ont été bâties pour des individus de cette classe, à Londres et dans son voisinage, pendant ces trente dernières années, suffiraient à elles seules pour faire une ville plus grande que plusieurs capitales de l'Europe. La manifestation éclatante de toutes les plaintes dans la Grande-Bretagne résulte en partie de la liberté des discussions et en partie de l'intérêt qu'ont les adversaires de l'administration à exagérer les embarras publics. Il y a plusieurs contrées de l'Europe, dont les habitans supportent en silence des maux qui ébranleraient ici les fondemens de l'état; et où ils mangent l'herbe des prairies avec plus de patience qu'un tisserand de Spitalfield ne mangerait un pain d'orge. Dans ces pays nouveaux où un peuple civilisé dispose d'une étendue sans limites d'un sol excellent, la condition de l'ouvrier doit sans doute être meilleure que

dans une société qui existe depuis plusieurs siècles ; mais notre situation depuis le commencement du dix-neuvième est assurément très-préférable à celle de toutes les époques antérieures. Quand cette île était peu peuplée, elle était barbare ; elle avait peu de capitaux et ces capitaux étaient mal garantis. C'est maintenant le pays le plus civilisé et le plus riche du globe ; mais la population y est très-compacte ; de manière que nous n'avons jamais connu cet âge d'or dont jouissent aujourd'hui les États-Unis. Nous n'avons pas vu un âge d'ordre et de liberté, un âge dans lequel les sciences mécaniques avaient été portées à un très-haut point, sans que le peuple fût assez nombreux pour cultiver même les vallées les plus fertiles. Mais quand nous comparons notre propre condition à celle de nos ancêtres, il est évident que les avantages produits par les progrès de la civilisation ont plus que balancé les désavantages qui résultent des accroissemens de la population. Tandis que notre nombre a décuplé, notre richesse a été portée au centuple. Quoiqu'il y ait beaucoup plus de parties prenantes pour partager la richesse qui existe aujourd'hui que dans le seizième siècle, cependant la part de chaque individu est plus forte. Le roi tient une cour plus splendide ; les lords ont des maisons plus magnifiques ; les négocians sont plus riches ; les simples marchands plus aisés. Les gens de service, les artisans, les cultivateurs, ont des alimens plus abondans et plus agréables ; ils sont mieux logés et mieux nourris. Assurément ce n'est pas une raison de tolérer les abus, ni de négliger d'améliorer le sort de nos pauvres concitoyens, mais c'en est une de ne pas désespérer de notre avenir avec M. Southey, ou de ne pas placer exclusivement, comme lui, notre espérance dans l'intervention miraculeuse de la divinité.

Au fond nous ne voyons pas qu'il y ait rien de rai-

sonnable ni de véritablement religieux à supposer que l'Être suprême consentira à troubler la succession ordinaire des causes et des effets, pour intervenir en notre faveur. Nous comptons aussi sur sa bonté; mais sur sa bonté telle qu'il la manifeste dans les lois générales qu'il lui a plu d'établir pour régler le monde moral et physique. Nous comptons sur la tendance de l'esprit humain vers la vérité, et sur la disposition constante que la société a à tout améliorer. Nous ne connaissons pas d'exemple bien authentique d'un peuple qui ait rétrogradé dans la carrière de la civilisation, à moins qu'il n'y ait été contraint par quelque calamité violente, comme celle qui divisa le monde romain en lambeaux, ou celle qui, au commencement du seizième siècle, désola l'Italie. Nous ne connaissons aucun pays qui, après cinquante ans de paix et d'un gouvernement raisonnable, n'ait pas été plus prospère qu'au début de cette dernière époque. L'importance politique d'un état peut décliner, quand la balance du pouvoir est troublée par l'introduction de nouvelles forces. C'est ainsi que l'influence de la Hollande et de l'Espagne a été fort réduite; mais l'Espagne et la Hollande sont-elles plus pauvres que jadis? nous ne le croyons pas. D'autres nations les ont dépassées; mais elles ont continué à faire des progrès positifs quoiqu'ils ne fussent pas relatifs. Ou nous nous trompons beaucoup, ou la Hollande est plus riche que lorsqu'elle envoyait ses vaisseaux dans la Tamise; et l'Espagne, que lorsqu'un roi de France était conduit captif au pied du trône de Charles-Quint.

L'histoire est remplie de signes qui constatent cette marche progressive de la société. Nous voyons partout, dans les annales de l'espèce humaine, l'industrie luttant contre les maux que lui faisaient la guerre, les taxes,

les prohibitions des douanes, leurs protections plus funestes encore, créant plus promptement que les gouvernemens ne dissipent, et restaurant tout ce qu'ils détruisent.

Le moment actuel est difficile ; mais que ses embarras paraissent peu de chose, quand on réfléchit à ce qui s'est passé dans les quarante dernières années ! une guerre de plus de vingt ans près de laquelle toutes les hostilités antérieures semblent insignifiantes ; des taxes dont l'énormité n'aurait pu être conçue par les peuples qui ont été le plus imposés ; une dette plus forte que toutes les dettes des autres nations réunies ; les alimens les plus nécessaires à la généralité des consommateurs renchéris systématiquement. En résulte-t-il que le pays soit plus pauvre qu'en 1790 ? Non sans doute ; en dépit des fautes de ses maîtres, son capital n'a pas cessé de s'accroître, et les arts utiles, par leurs perfectionnemens successifs, ont tendu chaque jour davantage à assurer le bien-être général. Quelquefois il y a eu un tems d'arrêt et même des pas rétrogrades ; des vagues isolées ont été refoulées çà et là par des vents contraires ; mais bientôt le courant de la civilisation, recueillant sa force, brisait tous les obstacles qui s'opposaient à son passage.

Si nous prophétisions qu'en 1930 une population de cinquante millions d'ames, mieux nourrie, mieux vêtue, mieux logée que les Anglais de notre tems, couvrira ces îles ; que le Sussex et le comté d'Huntingdon, maintenant si pauvres, seront plus riches que ne le sont aujourd'hui les plus belles parties du comté d'York ; qu'une agriculture perfectionnée, qui donnera à toute la Grande-Bretagne l'aspect d'un jardin, s'étendra jusqu'aux sommets d'Helvellyn et de Ben Nevis ; que des machines construites sur des principes encore inconnus centu-

pleront tous les produits de nos fabriques; qu'il n'y aura plus de chaussées, mais des routes à rainures sur lesquelles la vapeur ou l'acide carbonique (1) nous feront franchir dix lieues en une heure; que notre dette, qui nous paraît si monstrueuse, ne sera considérée par nos arrière-petits-fils que comme un embarras léger dont il serait facile de rembourser le capital dans un ou deux ans; beaucoup de gens nous accuseraient sans doute d'avoir perdu la raison. Nous ne voulons rien prédire; mais si quelqu'un eût dit au parlement qui se réunit au milieu des terreurs et des embarras de 1720, qu'en 1830 le revenu public de la Grande-Bretagne égalerait le principal de cette dette que l'on considérait alors comme un fardeau intolérable; que pour chaque individu jouissant d'une fortune de 10,000 liv. st. (250,000 fr.), il y en aurait cinq qui en auraient 50,000 (1,250,000 fr.); que Londres serait deux fois aussi grand et aussi populeux, et que cependant la mortalité serait réduite à moitié; que la poste donnerait à elle seule un revenu aussi considérable que l'accise et les douanes réunies sous le règne de Charles II; que les diligences se rendraient de Londres à York dans vingt-quatre heures; que les hommes navigueraient sans le secours des vents, et commenceraient à courir la poste sans celui des chevaux; on n'aurait pas probablement accordé plus de confiance à cette prophétie qu'aux voyages de Gulliver. Cette prédiction se serait verifiée, cependant; et les hommes de cette époque auraient pu concevoir qu'elle n'avait rien d'absurde en calculant que le trésor levait déjà chaque année une somme qui aurait pu acheter tout le capital du revenu des Plantagenet, qui était dix fois supérieure à celle qui défrayait le gou-

(1) Voyez sur ce nouveau moteur la préface de notre dernier numéro.

vernement d'Élisabeth, et trois fois à celle dont le fardeau paraissait si intolérable sous Cromwell.

La généralité des hommes est disposée à croire que l'état de choses dans lequel elle vit est un état permanent. On nous a dit que cinq pour cent est l'intérêt naturel de l'argent; qu'il faut douze individus pour faire un juri, et un revenu de quarante schellings pour voter aux élections d'un comté; et nous ne concevons pas qu'il puisse en être autrement. Il en résulte que, quoique chacun sache qu'il y a eu une amélioration progressive dans l'état des choses, jusqu'au tems où il vit, il ne croit pas à une amélioration future. Nous ne pouvons pas contredire d'une manière absolue ceux qui prétendent que la nation a atteint son point culminant, et qu'il ne lui reste plus aujourd'hui qu'à rétrograder. Nous observerons seulement que c'était aussi le langage que tenaient nos devanciers, avec des raisons qui paraissaient tout aussi spécieuses : « Une dépense d'un million sterling (25,000,000 fr.) nous réduira à l'aumône, » disaient les patriotes de 1640; « deux millions st. (50,000,000 fr.) par an épuiseront l'Angleterre, » prétendait-on en 1660; « six millions (150,000,000 fr.) par an, et une dette de cinquante millions; nos alliés ont fait notre perte, » s'écriait Swift! « cent cinquante millions de dette! disait Junius, si c'est à lord Chatham que nous les devons, nous pouvons dire que nous lui devons plus que nous ne pourrons jamais payer; » « deux cent quarante millions de dettes, répétaient en chœur tous les hommes d'état de 1783; il faudrait qu'un ministère eût une habileté surhumaine pour sauver un pays accablé d'un tel fardeau. » Et cependant, si depuis 1783 de nouvelles dettes n'eussent pas été contractées, rien n'eût été plus facile que de rembourser les anciennes intégra-

lement avec les ressources progressives du pays, et au moyen de taxes beaucoup plus légères que celles que nous supportons maintenant. Comment donc, lorsque nous ne voyons derrière nous que des améliorations successives, pouvons-nous nous opiniâtrer à ne voir devant nous que des désastres et une décadence inévitable?

Ce n'est pas par l'intervention d'un gouvernement tout puissant et s'attribuant l'intelligence de toutes choses, que l'Angleterre a fait de si grands pas dans les voies de la civilisation, mais par la prudence et l'énergie du peuple. C'est dans cette même prudence et cette même énergie que nous plaçons notre confiance et notre sécurité. Si les chefs de l'état veulent véritablement favoriser le développement de la richesse publique, qu'ils se contentent de l'accomplissement de leurs devoirs légitimes; en laissant les capitaux se diriger vers les emplois les plus lucratifs; les marchandises se vendre à leur véritable prix; l'industrie recevoir ses récompenses naturelles, et l'oisiveté et la folie leur juste punition; en conservant la paix; en protégeant la propriété; en rendant la justice moins chère; et en observant la plus sévère économie dans toutes les branches du service public. Ces devoirs sont assurément assez beaux et assez étendus; que le gouvernement se borne à les remplir; le peuple fera le reste.

(*Edinburgh Review.*)



Histoire Contemporaine.

HOMMES D'ÉTAT SUD-AMÉRICAINS.

ARTIGAS. — BELGRANO. — SAN-MARTIN. — LES FRÈRES CARRERAS. — BOLIVAR. — SUCRE. — RIVADAVIA.

Sous ce titre collectif nous réunissons un certain nombre de données que nous avons recueillies sur les hommes auxquels l'ascendant de leur caractère ou le hasard des circonstances a fait jouer un rôle dans le grand drame de l'indépendance de l'Amérique du Sud. Ces données serviront à éclaircir une histoire imparfaitement connue, quoique assurément les moyens de publicité ne lui aient pas manqué.

Deux hommes dominent parmi ceux dont il va être question. Bolivar qui, depuis tant d'années, dispute vaillamment sa patrie à l'Espagne, et son pouvoir à ses ennemis; et Rivadavia dont l'esprit est orné de toutes les lumières modernes, et dont l'ame paraît formée sur un patron antique, et ressemble à celles que Plutarque nous a si bien fait connaître dans ses *hommes illustres*. Peut-être est-on en droit de leur reprocher de n'avoir pas su s'entendre et marcher d'accord, dans l'intérêt commun de toute l'Amérique du Sud. Ce continent était assez vaste pour les porter tous les deux. Quoi qu'il en soit, le moment où sa patrie a cru devoir se passer des services

de Rivadavia a été assurément une des phases les plus malheureuses de l'Amérique du Sud, et la chute de Bolivar ne serait pas un événement moins désastreux.

Indépendamment de la grandeur de leurs services, une qualité les distingue parmi ceux qui ont tour à tour exercé le pouvoir dans les nouvelles républiques; c'est la probité. Le désintéressement n'a pas été, en général, la vertu caractéristique des hommes d'état sud-américains; et plusieurs d'entre eux ont eu le tort de devenir riches dans des pays appauvris par l'Espagne et la guerre civile. Cette préoccupation de misérables intérêts a dû nécessairement retarder le succès de la grande cause.

Malgré leurs erreurs ou leurs fautes, l'Amérique du Sud est cependant parvenue à se délivrer du joug de l'Espagne; mais elle n'a pu se délivrer de l'anarchie. Peut-être n'y réussira-t-elle qu'en modifiant encore ses nouvelles institutions. L'heure des républiques ne paraît pas être sonnée pour les sociétés modernes; il semble qu'elles aient encore besoin des fictions légales des monarchies constitutionnelles; espèce de compromis entre les générations qui finissent et celles qui commencent. Ces fictions sont assez chères sans doute; elles ont besoin de pompe, d'éclat extérieur; mais à tout prendre l'anarchie est encore plus dispendieuse. Il est probable que les nouveaux états de l'Amérique du Sud ne trouveront de repos que lorsqu'ils auront adopté cette forme sociale dont plusieurs états de l'Europe se sont si bien trouvés. Mais s'ils élèvent des trônes, qu'ils se gardent bien d'aller prendre à Madrid ceux qu'ils voudront y faire monter; après avoir laborieusement défendu leur liberté contre l'Espagne, il faudrait qu'ils la défendissent de nouveau contre leur propre gouvernement. Que leurs choix se dirigent plutôt sur les hommes d'état qui, dans

des jours d'épreuve, ont courageusement proclamé leurs droits, ou sur les guerriers qui les ont vaillamment soutenus de leur épée. Pourquoi les siècles barbares du moyen-âge auraient-ils eu seuls le privilége de fonder des dynasties ? Que si, afin de trouver plus de sympathie et de bienveillance parmi les cours d'Europe, ils se décident à prendre leurs souverains dans des races antiques, que du moins leurs suffrages se portent sur des princes dont l'esprit ait assez de lumière pour accepter sans effort et sans arrière-pensée les idées modernes. En possession de tous les bienfaits d'une liberté sans anarchie, et d'un repos sans servitude, ils pourront alors s'avancer à grands pas vers ces hautes destinées que l'avenir leur réserve et que les incalculables richesses de leur sol leur garantissent.

ARTIGAS, DICTATEUR DE LA BANDA ORIENTALE.

Les Espagnols et les Portugais ont été, par une singulière fatalité, destinés à devenir voisins et rivaux dans le Nouveau-Monde, comme déjà ils l'avaient été dans l'ancien. La possession du Brésil donna aux Portugais, par le moyen de l'immense territoire intermédiaire connu sous le nom de *Banda Orientale,* la facilité d'organiser un système de contrebande qui anéantit presque entièrement tout le commerce légal et régulier.

Le caractère déterminé des agens employés dans ce trafic illicite, et leur connaissance locale de la contrée déserte qui s'étend le long des rives orientales de la Plata, rendaient inutiles tous les efforts du gouvernement espagnol pour réprimer les progrès alarmans de ce fléau.

L'insolence de ces brigands intrépides s'accrut tellement qu'ils négociaient leurs marchés les armes à la main, et souvent même ils massacraient ceux qui, peu d'heures auparavant, avaient traité d'affaires avec eux. Un mal si désespéré demandait un remède qui le fût aussi, et la mesure adoptée par le gouvernement espagnol ne fut pas moins efficace qu'extraordinaire. Il choisit le plus célèbre et le plus résolu des contrebandiers pour le charger de soumettre ses compagnons, et obtenir ainsi la chute de tout le système. Le choix ne pouvait être douteux : il tomba sur D. Fernando José de Artigas qui, dans la suite, devint un des chefs les plus distingués de la révolution.

Artigas naquit à Monte-Video; son père, D. Martin de Artigas, était un *haciendado,* ou propriétaire foncier dans le voisinage de cette ville. Les moyens d'instruction que la politique machiavélique de l'Espagne laissait aux habitans des colonies étaient si restreints, que les études du jeune Artigas se bornèrent à apprendre à lire et à écrire. Il passait sa vie à surveiller les gardiens des troupeaux de son père, et à faire le commerce des peaux avec les habitans de Monte-Video et les contrebandiers portugais. Ces occupations errantes et des relations continuelles avec des hommes étrangers à toute contrainte, et qui ne reconnaissaient aucune loi, donnèrent à Artigas l'amour immodéré d'une vie indépendante et licencieuse, et l'excitèrent à se dérober à la fois à l'autorité paternelle et à la juridiction du gouvernement. Il se joignit d'abord aux contrebandiers dans quelques-unes de leurs expéditions, puis s'associa entièrement à eux et devint l'effroi de tout le pays. Connaissant plus exactement que ses compagnons les sentiers secrets, les lieux de refuge, et tous les détours de ces plaines immenses,

Artigas les surpassait également par sa force physique, son courage, son habileté comme écuyer, et son caractère entreprenant; aussi acquit-il bientôt sur eux l'ascendant que ces qualités assurent toujours, dans de pareilles circonstances, à celui qui les possède.

Le nom d'Artigas répandait la terreur non-seulement dans toute la contrée, mais aussi parmi les autorités espagnoles, et il était également redouté de tout le corps des contrebandiers. Ces contrebandiers, hardis et féroces, contemplaient avec étonnement et admiration la sagacité avec laquelle il traçait ses plans, et l'inébranlable résolution qu'il mettait à les exécuter. A la tête de ses *muchachos*, comme il les appelait, il battit souvent les détachemens de milice, et mit en fuite les officiers de justice envoyés pour l'arrêter. On raconte qu'un jour, entre autres, où il était vivement poursuivi, l'état d'épuisement de ses chevaux lui ôtant l'espoir d'arriver à une retraite éloignée, il fit tuer les plus fatigués, et, se faisant un rempart de leurs corps, il commença un feu si bien nourri et si meurtrier, qu'il força ses adversaires à se retirer après une perte considérable.

Les jugemens du chef des contrebandiers n'étaient soumis à aucune forme légale; la notoriété du crime était regardée comme une raison suffisante d'ordonner à l'instant l'exécution du coupable, sans autre préparation religieuse que celle du *credo cemaron*, sorte de confession dérisoire prononcée dans un jargon inintelligible. Lorsque les criminels étaient trop nombreux et qu'Artigas craignait de faire une trop grande consommation de poudre, il les faisait attacher dans des peaux d'animaux nouvellement tués, de sorte que la peau, en se séchant, se contractait sur le corps du malheureux patient, jusqu'à ce qu'il expirât dans les tortures de la plus cruelle

agonie. La barbarie de ce genre de supplice, que l'on nommait *enchipar*, ne peut être excusée, même par le prétexte que n'ayant ni prison ni aucun autre moyen de répression, au milieu des déserts où ils se réfugiaient, les habitudes féroces et licencieuses de ces brigands forçaient leur chef à faire de prompts et effrayans exemples de ceux qui se rendaient coupables de quelque action défendue par les lois qu'il leur avait imposées.

Artigas était d'une taille ordinaire et bien proportionnée : sa physionomie était douce et expressive ; son teint pâle et délicat avait résisté à l'action continuelle d'un soleil brûlant. Le portrait que le docteur Funes a tracé de cet homme extraordinaire le représente comme unissant la plus vive sensibilité aux apparences d'une extrême froideur, la franchise à la politesse, le langage le plus doux et le plus paisible aux inclinations les plus turbulentes; il était animé d'un ardent patriotisme qui s'associait aux idées les plus extravagantes sur les moyens d'assurer la liberté à son pays.

Le vice-roi de Buénos-Ayres promit à Artigas une amnistie générale pour le passé et lui donna de grandes espérances pour l'avenir, s'il voulait entreprendre de mettre fin au commerce clandestin et aux déprédations de tout genre des contrebandiers portugais. Le pardon accordé à un grand coupable ne produisit jamais un bien plus immédiat et plus signalé. Artigas employa d'une manière si efficace son pouvoir et les ressources de son génie à la dissolution des bandes de vagabonds, de voleurs et de contrebandiers qui infestaient ce pays, qu'en très-peu de tems l'autorité du gouvernement fut respectée dans toute la province, et que les propriétés particulières se trouvèrent aussi à l'abri du pillage et de la dé-

vastation, que dans les tems les plus prospères de cette belle contrée.

L'adresse d'Artigas à conduire un cheval, à manier les armes, était si grande, sa force si redoutable, son attaque si impétueuse, que le brigand le plus audacieux tremblait à son approche et se rendait à sa première sommation. Ses heureux efforts pour rendre la tranquillité à la vice-royauté de Buénos-Ayres lui méritèrent les récompenses qu'il en avait espérées. A la demande unanime des propriétaires, il fut nommé conservateur du district (*guarda general de la campaña*), et les émolumens attachés à cet emploi répondaient à l'importance des services qu'il avait rendus. Depuis cette époque, Artigas devint l'ennemi irréconciliable des contrebandiers brésiliens, et resta fidèle à la cause espagnole jusqu'en 1811. Mais une vive altercation qu'il eut avec le gouverneur de Monte-Video, lorsque cette place était assiégée par les troupes indépendantes de Buénos-Ayres, le décida à se mettre à la tête du parti ennemi. Les royalistes furent repoussés dans la ville et laissèrent le champ de bataille couvert de morts.

Artigas continua à faire des prodiges de valeur à la tête de ses braves *Gauchos* (1); mais son caractère insubordonné ne lui permettant pas de rester sous les ordres des généraux de la république, il s'éloigna de Buénos-Ayres et se rendit indépendant en prenant le titre de dictateur de la *Banda Orientale*. Cependant les troupes ré-

(1) Note du Tr. C'est ainsi que l'on nomme les Américains d'origine espagnole, qui mènent une vie pastorale assez semblable à celle des Arabes et des tribus nomades de la Haute-Asie, dans les Pampas de Buénos-Ayres. Voyez à cet égard le voyage du capitaine Head, dans notre 16e numéro.

publicaines s'étant emparées de Monte-Video, il demanda le gouvernement de cette ville; voyant sa demande rejetée, il se déclara l'ennemi du général Soler, nommé au poste qu'il ambitionnait. A la tête de ses *Gauchos*, Artigas poussa si vivement les hostilités, qu'il força le nouveau gouverneur à quitter la ville, dont il s'empara de suite.

Le président Posadas commit alors une grande faute en déclarant Artigas ennemi public, et en mettant sa tête à prix. Toutes les tentatives faites depuis cette époque pour le ramener au parti de la république échouèrent contre son implacable ressentiment.

Les entreprises de la maison de Bragance pour empiéter sur le territoire de la République Argentine (1) étaient restées jusque-là sans effet. La mésintelligence qui existait entre Artigas et Buénos-Ayres parut propre à favoriser les plans d'invasion que le Portugal n'aurait abandonnés qu'à regret. Sous prétexte de mettre les frontières brésiliennes à l'abri de la contagion révolutionnaire, la cour de Rio-Janeiro dirigea une expédition sur la *Banda Orientale*. Huit mille soldats portugais et brésiliens s'avancèrent en trois divisions, sous les ordres du général Lecor. La première prit la route de Sainte-Thérèse, la seconde celle de Cerro-Azul, et la troisième marcha vers la rivière Uraguay. Le général Lecor entra à Monte-Video le 19 janvier 1817. Abandonnés de Buénos-Ayres, les indigènes, secondés par Artigas et ses *Gauchos*, firent une résistance héroïque. La haine nationale anima leur courage, et les Portugais se trouvèrent bientôt réduits à la possession de la forteresse et de quelques camps re-

(1) La nouvelle république de Buénos-Ayres avait pris le nom de République Argentine. Voyez sur les hostilités du Brésil et de Buénos-Ayres, pour la possession de Monte-Video, notre 4e numéro.

tranchés autour de la ville. Les républicains, au lieu de saisir cette occasion de forcer Artigas à oublier ses anciens griefs, en secondant ses efforts pour résister aux Portugais, s'aveuglèrent assez sur leurs intérêts pour envoyer deux expéditions contre lui. Artigas les battit, et les força à se retirer en désordre sur le territoire de la république.

Artigas continua pendant plusieurs années ses hostilités contre le Brésil et Buénos-Ayres. Mais ayant éprouvé quelques revers dans la province d'Entre-Rios, il chercha un asile dans le Paraguay. Le docteur Francia le soumit à une rigoureuse surveillance. Il est mort à Candalaria en 1826, âgé de soixante ans.

DON MANUEL BELGRANO, GÉNÉRAL DES TROUPES DE BUÉNOS-AYRES.

Don Manuel Belgrano était né à Buénos-Ayres de parens italiens, qui avaient acquis en Amérique des propriétés considérables. Il fut élevé à l'université de Salamanque et nommé à son retour d'Espagne secrétaire du *consulado*, ou chambre du commerce. Cet emploi le mettait nécessairement en rapport avec tous les négocians du pays, qui étaient, à cette époque, la classe la plus considérée et la plus riche des colonies. La douceur des manières de Belgrano, accompagnée d'un tour d'esprit vif et gai qu'il tenait de son origine italienne, son talent comme musicien et son goût pour les belles-lettres, le firent dès sa jeunesse rechercher avec empressement de toutes les classes de la société.

Belgrano fut un des premiers littérateurs qui écrivirent dans les ouvrages périodiques destinés à préparer

les voies à l'indépendance, en élevant les idées et en éclairant l'esprit de la jeunesse argentine. La seule presse qui existât alors à Buénos-Ayres avait appartenu aux jésuites de Cordoue. Elle fut achetée, en 1809, par un club patriotique fondé par Moreno, et dont Belgrano était un des membres les plus distingués.

Belgrano avait été un des partisans de la princesse Charlotte (1); mais il s'aperçut bientôt combien il était impolitique aux Américains de soutenir la sœur de Ferdinand. Il ne songea plus alors qu'à faire reconnaître l'indépendance de son pays. Il employa tous ses moyens à la réussite de ce plan, avec un désintéressement bien rare et qui ne se démentit pas un seul instant. Il entraîna par son exemple et ses conseils ses parens, Castelli, Vietes et D. Julian Espinosa.

Belgrano, dans le cours de sa carrière militaire, montra une grande probité et beaucoup d'activité; mais il manquait de sang-froid, et sa santé n'était pas assez robuste pour supporter les fatigues d'une guerre de montagnes, pendant laquelle il était impossible de goûter un instant de repos. Ce général s'appliqua à l'étude de la tactique, et établit une discipline sévère parmi ses troupes. Il était sobre, actif et généreux. Son pays lui doit deux jours de gloire, dans les affaires de Tucuman et de Salta : mais celles de Vilcapugio et d'Ayoma ont coûté bien des larmes à la république.

(1) Note du Tr. Mère de don Pèdre, empereur du Brésil, et de don Miguel, et sœur de Ferdinand VII. Elle avait voulu pendant la captivité de sa famille en France, sous Napoléon, fonder une vaste monarchie dans l'Amérique du Sud, dont elle eût été la souveraine, sous le titre bizarre de Reine Patronne. Voyez sur cette femme singulière qui vient de mourir, et qui a reproduit de nos jours les principaux traits du caractère de Catherine de Médicis, les articles intitulés : *Chronique secrète de la cour de Portugal,* dans nos 34 et 35e numéros.

La popularité dont jouissait Belgrano ne le mit pas toujours à l'abri de la persécution, qui fut quelquefois portée à un point d'injustice extraordinaire. Il ne s'en laissa pas abattre, et continua à travailler avec un zèle infatigable au bonheur de son pays. Son esprit juste et éclairé lui avait démontré évidemment que le seul moyen d'établir la liberté d'une manière ferme et permanente était de répandre, dans toutes les classes inférieures, les connaissances utiles dont elles étaient entièrement dépourvues. Il consacra à ce but honorable les dernières années de sa vie. L'Amérique du Sud ne posséda jamais un homme plus estimable, plus libéral, plus désintéressé et plus loyal que le général Belgrano. Sa mort, arrivée en 1820, fut regardée par tous les Buénosayriens comme une calamité publique.

SAN-MARTIN, PROTECTEUR DU PÉROU.

Né en 1778 dans les Missions, sur les bords du Parana, San-Martin fit ses premières armes en Espagne dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon. Il quitta le service espagnol en 1811, et se rendit de Cadix à Buénos-Ayres, où le premier il organisa un régiment de cavalerie d'après le système européen : ce régiment fort de quatre escadrons prit le nom de grenadiers à cheval. Jusqu'à ce moment l'importance et l'utilité de la cavalerie régulière étaient entièrement inconnues dans les provinces de la Plata.

Après s'être signalé dans plusieurs rencontres avec l'ennemi et surtout au passage du Parana, et à la mémorable journée de San-Lorenzo, il fut promu en 1813 au grade de général, et prit le commandement des restes de

l'armée de Belgrano. Nommé quelque tems après gouverneur de Cuyo, il entreprit la délivrance du Chili. Les sages dispositions qu'il prit pour assurer le succès de cette entreprise, et les victoires qu'il remporta à Chacabuco et à Maypo suffiraient pour établir la haute renommée de cet homme remarquable. Mais non content d'avoir rendu ce pays à la liberté il voulut aussi soustraire le Pérou à la domination espagnole; et sans s'arrêter au refus exprimé par le gouvernement Buénos-ayrien d'y prendre part, il n'en poursuivit pas moins son entreprise; aussi fut-il accusé d'avoir manqué non-seulement à la république de Buénos-Ayres, mais aussi à la confédération des provinces de la Plata. On s'efforça à l'envi de l'abaisser dans l'opinion publique. Des hommes jaloux de l'influence que lui donnaient ses talens militaires cherchèrent à ternir sa réputation. Il est peut-être d'une sage politique de restreindre l'ascendant des généraux victorieux, mais il y a bien de la bassesse à les calomnier.

San-Martin répliquait aux charges avancées contre lui, que le refus d'obtempérer aux ordres émanés de la république de Buénos-Ayres avait été appuyé de l'unanimité de son conseil de guerre; que ce refus était fondé non-seulement sur le salut de l'armée, mais encore sur ce qu'il n'existait point de gouvernement régulier, puisque Buénos-Ayres, devenue la proie des factions, passait tous les mois et même plus souvent en de nouvelles mains (1).

En conséquence de sa protestation, le général San-Martin se retira à Santiago, d'où il envoya au colonel

(1) Dans le cours d'une seule année, il y eut à Buénos-Ayres 93 changemens de gouvernement.

Las Heras, chef d'état-major, un paquet cacheté qui fut ouvert en présence de tous les officiers assemblés : ce paquet renfermait une lettre du général en chef dans laquelle il déclarait que le gouvernement dont émanait ses pouvoirs ayant été renversé, il croyait de son devoir de se démettre d'un commandement qui ne lui appartenait plus ; en conséquence il autorisait les officiers de l'armée à se rassembler pour élire un nouveau chef. Le même jour il fut réélu à l'unanimité.

Ses projets, dès-lors, furent poursuivis avec la plus grande activité, et après avoir surmonté des obstacles immenses et avoir remporté plusieurs victoires sur les armées espagnoles, il fit son entrée triomphale dans Lima. L'indépendance du Pérou fut proclamée le 28 juillet 1821, et San-Martin, pour consolider son ouvrage, se déclara protecteur de cette nouvelle république. Sous cette dénomination il s'emparait exclusivement de l'autorité civile et militaire; il appela au ministère des affaires étrangères don Juan Garcia del Rio, don Bernardo Monteagudo et don Hipolito Unanue : et nomma Las Heras général en chef de l'armée libératrice.

Voici quels furent les premiers décrets rendus sous le protectorat de San-Martin :

Par décret du 12 août 1821, sont déclarés libres tous les enfans nés au Pérou, de parens esclaves, depuis le 28 juillet 1821.

Par décret du 15 août, tout individu faisant partie de l'expédition, embarquée à Valparaiso, pour tenter la délivrance du Pérou, soit qu'il appartienne à la marine ou à l'armée de terre, entre de droit au service de ce pays. Il recevra une pension égale à la moitié de la paie que lui accordait le Chili. Cette pension lui sera payée dans tous les lieux où il voudra fixer sa résidence.

Par décret du 27, abolition du tribut; il est défendu qu'à l'avenir la dénomination d'*Indiens* soit appliquée aux indigènes, qui seront tous dorénavant appelés *Péruviens*. Ce privilége était réservé autrefois aux seuls enfans nés, au Pérou, de parens espagnols et à leurs descendans.

Par décret du 28, abolition de la *Mita* et de tous les travaux forcés, auxquels les Indiens étaient assujétis (1).

L'établissement d'une bibliothèque nationale fut décrété le même jour.

Le protecteur institua au mois d'octobre l'ordre du Soleil, à l'instar de celui de la Légion-d'honneur en France. Cet ordre fut divisé en trois classes : 1° les Fundadores; 2° les Benemeritos; 3° les Asociados : on fixa des pensions pour les membres de la première classe, et seulement pour quelques membres choisis des deux autres.

Conformément aux dispositions d'un décret rendu l'année précédente, des députés furent nommés pour un congrès qui s'assembla le 20 septembre 1822, avec toutes les formalités requises en pareille circonstance. Le protecteur parut dans l'assemblée revêtu de toutes les marques de sa dignité; il les déposa en déclarant que dès ce moment le congrès était ouvert, et qu'il remettait son autorité entre les mains des représentans de la nation; il se retira ensuite et partit pour sa maison de campagne appelée la *Magdalena*. Une heure après, une députation du congrès fut chargée de présenter à San-Martin deux décrets : l'un contenait l'expression de la reconnaissance des Péruviens, et l'autre le nommait généralissime de toutes les forces du Pérou. San-Martin consentit à en

(1) Voyez, sur cette taxe oppressive, l'article intitulé : *Situation de l'Amérique du Sud sous le gouvernement espagnol*, inséré dans notre 21e numéro.

accepter le titre, mais il refusa de se charger des fonctions du commandement. Dans la soirée du même jour, il s'embarqua à Callao et fit route pour le Chili, laissant une proclamation adressée aux Péruviens.

Malgré l'acharnement de ses ennemis, il a conservé une extrême popularité ; lorsque ses troupes étaient le plus à charge aux provinces, les habitans, et ceux même qui désapprouvaient en partie son administration, parlaient toujours de lui avec enthousiasme. Il montra la profondeur de son jugement dans le choix des hommes qu'il nomma pour diriger les affaires du Pérou : Jonte, Monteagudo, Guido, Garcia del Rio et presque tous les autres, étaient des hommes supérieurs; l'administration de Monteagudo encourut, il est vrai, des reproches mérités ; mais il avait rendu d'éminens services au commencement de la révolution, et les défauts de son caractère étaient compensés par de grands talens. Si le protecteur se montra moins habile dans le choix des officiers-généraux, il serait injuste d'en accuser son discernement; les chefs les plus absolus ne sont pas toujours maîtres de disposer des emplois à leur gré, surtout quand il faut ménager les partis dans un tems de révolution.

On a publié que San-Martin avait eu le projet de poser la couronne du Pérou sur sa tête : les personnes qui l'ont approché le plus près assurent que cela est absolument faux ; mais elles ne disconviennent pas qu'il aurait volontiers prêté son appui à un prince du sang royal, pour monter sur le trône, parce qu'il jugeait que le gouvernement monarchique était celui qui convenait le mieux au Pérou.

Le savant et éloquent Luna Pizarro, né à Arequipa, fut nommé président du congrès; la fermeté de son caractère et ses principes politiques lui méritaient cet

honneur. Le premier décret rendu sous sa présidence accordait à San-Martin le titre de *Fondateur de la liberté du Pérou*, et la jouissance d'une pension de vingt mille piastres (105,000 francs) par année.

San-Martin eut le malheur de perdre sa femme en 1822; elle était encore jeune et belle. L'année de son veuvage il vint en Angleterre; il s'est depuis fixé à Bruxelles pour terminer l'éducation de sa fille unique, héritière des charmes et des vertus de sa mère, et qui doit un jour, dit-on, jouir d'une immense fortune.

LES FRÈRES CARRERAS, PRÉSIDENT DU CHILI ET GÉNÉRAUX DES TROUPES CHILIENNES.

Les Carreras descendaient d'une famille respectable; tous trois avaient des grades dans l'armée. Malgré la licence de leurs mœurs et la légèreté de leur conduite, leurs talens assez remarquables les faisaient jouir de beaucoup de considération. Leur sœur les seconda puissamment dans l'exécution de leurs projets. C'était une femme d'un esprit supérieur, qui avait pris dans des intrigues galantes l'habitude de la ruse, et qui, à quarante ans, conservait encore l'éclat d'une beauté qui avait fait l'admiration de toute la colonie.

Le nombre disproportionné des membres envoyés au congrès par la ville et la province de Santiago, et l'illégalité de quelques élections, excitèrent le mécontentement dans le pays, et donnèrent lieu à de vives réclamations. Les Carreras saisirent ce prétexte pour demander une réforme que beaucoup de gens regardaient comme nécessaire. Ils s'étaient de longue main assuré de nombreux partisans parmi les troupes. Le patriotisme qu'ils

affectaient leur gagna les suffrages du peuple : ils s'emparèrent du gouvernement, et, le 2 décembre 1811, ils proclamèrent la dissolution du congrès.

On forma une nouvelle junte, présidée par l'aîné des Carreras. Les affaires publiques, livrées à des mains sans expérience, furent conduites de manière à exciter le mécontentement de tous les partis. Les dissensions qui s'élevèrent bientôt entre les trois frères occasionèrent la retraite de l'aîné. Mais une réconciliation, conseillée par leur intérêt et leur sûreté commune, le replaça à la tête du gouvernement. Pendant ce tems, le vice-roi du Pérou, qui avait toujours affecté de se maintenir en bonne intelligence avec le gouvernement démocratique, surveillait les progrès de l'anarchie, et attendait le moment favorable pour profiter des fautes des Carreras. Il espérait ressaisir l'autorité au moment où l'irritation populaire aurait ôté au gouvernement l'appui de l'opinion publique, et aplani les difficultés qui s'opposaient au rétablissement de la domination espagnole.

La nouvelle du débarquement des royalistes, commandés par le général Pareja, et leur marche non interrompue vers les rives de la Maule réveillèrent enfin les Chiliens du long sommeil dans lequel ils étaient engourdis. Ils déployèrent dans ce danger un patriotisme et un courage dignes de la cause qu'ils avaient à soutenir. Tout esprit de parti disparut alors; les plaintes contre les Carreras furent oubliées, et l'on ne pensa plus qu'à rivaliser de zèle pour préserver la patrie du joug dont elle était délivrée depuis si peu de tems. L'aîné des Carreras, don José Miguel, prit le commandement de l'armée, et son frère don Juan-José le remplaça dans la présidence de la junte.

Cependant les fautes des Carreras, soit à la tête de

l'armée, soit dans le gouvernement de l'état, étaient de puissans auxiliaires pour ceux qui travaillaient à détourner les habitans des provinces d'embrasser la cause de l'indépendance. Les excès des trois frères révoltaient tous les esprits sages, et leur pernicieux exemple entraînait les troupes dans les désordres les plus condamnables.

José-Miguel Carrera, après avoir montré son incapacité militaire en négligeant de poursuivre les avantages obtenus à Yerbas-Buenas, faisait peser une espèce de dictature sur tout le pays que ses troupes occupaient. La junte sentit enfin qu'il fallait mettre un terme à l'audace de ces jeunes ambitieux. Elle ordonna leur arrestation : mais don José-Miguel et don Louis furent pris par les Espagnols au moment où on les conduisait à Santiago, et emmenés prisonniers de guerre à Chillon.

Rendus à la liberté en vertu du traité de Talca, et don Juan-José qui avait été banni en novembre 1813, étant de retour à Santiago, ils furent traduits tous les trois devant une cour martiale, qui ordonna leur arrestation. Don Louis fut le seul dont on put s'emparer; les deux autres parvinrent à échapper aux recherches dirigées contre eux. La circonstance parut favorable aux émissaires que les Carreras avaient toujours entretenus dans la capitale. Ils commencèrent à agir secrètement, gagnèrent par des présens et de magnifiques promesses une partie de la garnison, et quand ils se crurent assurés du succès, ils firent tout-à-coup paraître don José-Miguel : celui-ci jeta le masque de la modération qu'il avait affichée dans les derniers tems, déposa le directeur suprême, et se mit à la tête d'une junte formée de ses créatures les plus dévouées. Cette seconde usurpation eut lieu le 23 août 1814.

Malgré le mécontentement qu'avait fait naître la faible

administration du directeur Lastro, les citoyens de Santiago témoignèrent hautement leur indignation de la conduite des Carreras. Ils s'assemblèrent pour délibérer sur le parti qu'il y avait à prendre, et appelèrent O'Higgins à leur secours. Ce général, qui était alors à Talca, accourut en toute hâte, et rencontra à quelques lieues de la capitale les troupes envoyées par la junte pour lui en interdire l'entrée. Les partis allaient en venir aux mains, lorsqu'un envoyé de Gainza se présenta, et l'on convint de suspendre les hostilités pour prendre connaissance des dépêches dont il était porteur.

Une lettre officielle du général espagnol annonçait aux républicains que le vice-roi avait refusé de ratifier le traité de Talca, et qu'il ne restait aux insurgés d'autre moyen de salut que de se confier à la clémence royale.

A la vue du danger qui menaçait la république, O'Higgins, oubliant tous les sujets de plaintes qu'il avait contre les Carreras, engagea don José-Miguel à s'unir à lui pour la défense de la patrie, et repartit de suite pour aller à la rencontre des Espagnols, après être convenu que Carrera le suivrait de près, avec tout ce qu'il pourrait rassembler de troupes disponibles.

Malgré cette heureuse combinaison, le sort des armes fut contraire aux troupes républicaines; et après avoir vu leurs bataillons dispersés devant Rancagua, les trois frères Carreras se réfugièrent d'abord à Mendoza et se retirèrent ensuite à Buénos-Ayres. L'aîné s'embarqua pour les États-Unis : il revint de New-York en 1817, accompagné de quelques officiers, et pourvu d'une somme suffisante pour lever des troupes qu'il destinait à opérer la délivrance du Chili; mais il avait été prévenu dans ce dessein patriotique par l'armée des Andes, qui venait de remporter la victoire de Chacabuco.

Les généraux San-Martin et O'Higgins ne pouvaient agir de concert avec les Carreras, qu'ils regardaient comme des rivaux dangereux. Leur haine pour les royalistes étaient la même, mais ils se haïssaient peut-être encore plus entre eux. Le retour de l'aîné des Carreras accrut encore cette mésintelligence : Carrera trouvait San-Martin brillant de gloire et de puissance, tandis que ses frères, soumis à une surveillance tracassière, vivaient dans l'obscurité. Il s'enfuit à Monte-Video ; on supposa qu'il avait formé le dessein de doubler le cap Horn, pour se rendre au Chili, où ses deux frères devaient le rejoindre par terre. Ils avaient en effet disparu en même tems que lui. Puyrredon, directeur suprême de la république de Buénos-Ayres, donna ordre à tous les gouverneurs de province d'arrêter les fugitifs : ils furent pris, l'un sur les bords du Rio-Quarto, et l'autre à San-Juan, et renfermés dans les prisons de Mendoza. Après la déroute des républicains à Cancharayada, l'avocat-général Monteagudo, au lieu de s'arrêter à Santiago, se retira à Mendoza et se hâta de mettre en jugement les deux jeunes frères; les charges avancées contre eux montrent tant d'esprit de parti qu'on accusa généralement les chefs de la faction Buénosayrienne de les avoir sacrifiés à leur animosité particulière.

Le 8 avril 1818 la sentence de mort fut prononcée avant que la nouvelle de la bataille de Maypo parvînt à Mendoza : cette sentence reçut la sanction du gouvernement ; trois heures après les condamnés furent conduits sur le lieu de l'exécution : ils se tenaient tendrement embrassés et s'assirent ensemble sur le banc fatal ; d'un ton calme ils ordonnèrent de faire feu, et reçurent la mort dans les bras l'un de l'autre.

Cette triste catastrophe produisit une grande sensation

au Chili ; mais l'attention publique ne tarda pas à être distraite par la victoire de Maypo, qui vint occuper tous les esprits. Le choc des factions cause de si grands malheurs, qu'on désirait généralement l'extinction de l'une ou de l'autre. Les partisans des deux victimes demeurèrent tranquilles; il n'en fut pas de même de Carrera aîné : brûlant du désir de la vengeance, il déploya une énergie, une grandeur de courage qu'on n'avait point reconnues en lui jusqu'alors. La supériorité de son esprit était incontestable, mais on l'avait jugé inférieur à ses frères sous tous les autres rapports.

Doué d'une éloquence entraînante, Carrera s'attacha bientôt de nombreux partisans : il allait de province en province, excitant partout la haine et la jalousie contre Buénos-Ayres. Il vint à bout de persuader aux gouverneurs et aux habitans les plus influens de demander l'établissement d'une république fédérative. Carrera dicta les articles de la honteuse capitulation de Buénos-Ayres. Il y entra suivi de peu de monde, et n'en sortit qu'après avoir livré cette ville à toutes les horreurs de l'anarchie. Accompagné de maraudeurs, la plupart Indiens ou d'origine indienne, de femmes travesties en hommes, il traversa les Pampas en commettant toute sorte de brigandages. Son éloquence paraissait un don surnaturel, tant elle avait d'empire sur ce ramas de misérables. Le gouverneur de Mendoza ayant reçu de puissans renforts, vint attaquer Carrera, qui se défendit vaillamment ; mais enfin, accablé par le nombre, il fut obligé de s'enfuir. Il échappa d'abord à toutes les recherches, mais il finit par tomber entre les mains de ses ennemis par ruse ou par trahison.

Carrera reçut la mort au lieu même où ses frères avaient péri deux ans auparavant ; comme eux il l'envi-

sagea avec un courage et une sérénité dignes d'une meilleure cause.

Le malheureux père de ces jeunes gens mourut de douleur peu de tems après la fin déplorable de son fils aîné. L'hospitalité généreuse que ce respectable vieillard exerçait envers les étrangers l'a rendu l'objet des regrets universels.

Les Carreras, jeunes, riches, pleins de talens et d'ambition, emportés par la fougue de leurs passions, commirent sans doute de très-grandes fautes; mais on ne doit pas oublier qu'ils montrèrent du patriotisme lorsqu'il était si dangereux d'en témoigner, et que leurs premiers efforts n'avaient pour but que l'affranchissement du Chili. Plus tard, entraînés par l'ardeur de la jeunesse et la violence des factions, s'ils se sont livrés à des excès condamnables, une mort ignominieuse les a cruellement expiés.

SIMON BOLIVAR.

Simon Bolivar est né dans la ville de Caracas, province de Venezuela, le 25 juillet 1783. Sa famille, l'une des plus riches du Nouveau-Monde, est d'origine espagnole; il en est le seul représentant mâle. Bolivar perdit ses parens dans sa première jeunesse, et n'avait pas encore seize ans lorsqu'il fut envoyé en Europe pour finir son éducation. Il parcourut successivement la France, l'Italie; se maria à Madrid, puis s'embarqua pour Venezuela, où il perdit sa femme peu de mois après son arrivée. Cherchant des distractions à sa douleur, il entreprit un nouveau voyage en Europe, et fut témoin du couronnement de Napoléon. A son retour à Caracas,

les habitans ayant levé l'étendard de l'indépendance, il fut envoyé près du gouvernement anglais, pour solliciter sa protection. Favorablement accueilli par le marquis de Wellesley, ministre des affaires étrangères, il le décida à offrir la médiation de l'Angleterre entre l'Espagne et sa colonie; mais cette proposition fut rejetée avec hauteur par la cour de Madrid.

Bolivar revint dans son pays accompagné du général Miranda (1), commandant des troupes de Venezuela. Mais le nouveau gouvernement était trop faiblement organisé pour contenir tous les partis; des divisions s'élevaient de toutes parts, et menaçaient de perdre la cause de l'indépendance, lorsque le terrible tremblement de terre de 1812, et l'invasion des Espagnols commandés par le général Monteverde, vinrent enlever pour long-tems aux patriotes tout espoir de succès. L'arrestation du général Miranda est devenue l'objet d'un grave reproche adressé à Bolivar. Il allègue pour sa défense, que Miranda ayant trahi son pays, par sa capitulation avec Monteverde, il était de son devoir de s'emparer de lui à la Guayara. Aussitôt après cette arrestation, Bolivar qui, pour s'éloigner comme il le désirait, était obligé de traverser les provinces au pouvoir des royalistes, demanda un passeport au général espagnol, qui le lui accorda, mais comme une récompense du service qu'il avait rendu au roi d'Espagne, en le délivrant de Miranda. Bolivar répondit avec hauteur, que son intention avait été de punir un traître (2), et non de servir le roi.

(1) Le même qui commanda un corps d'armée français au commencement de la révolution.

(2) La vivacité des sentimens de Bolivar semble l'avoir entraîné ici dans une erreur bien funeste. Non-seulement la nécessité de la capitulation est admise par des témoins irréprochables, mais ils soutiennent en-

Ces paroles hardies furent sur le point de le faire comprendre dans la proscription générale; mais, grâce aux bons offices de don Francisco Iturbe, secrétaire de Monteverde, il parvint à s'embarquer pour Curaçoa. En quittant cette île, il se rendit à Carthagène, où il obtint le commandement d'un faible détachement à la tête duquel il se dirigea vers la Magdalena.

Après avoir battu séparément plusieurs corps royalistes, il poursuivit sa marche d'Ocaña à Cacuta, et sollicita des secours du gouverneur de Cundinamarca, qui mit quatre cents hommes à sa disposition. C'est avec ces faibles moyens, et lorsqu'il avait à lutter contre des obstacles de toute nature, que Bolivar entreprit la délivrance de son pays. Quatre mille Espagnols, sous les ordres du général Correra, occupaient de ce côté la frontière de Venezuela; une de ces divisions fut complètement battue par Bolivar, qui, se portant rapidement sur Truxillo, défit pendant sa route plusieurs détachemens espagnols.

Si la guerre de l'indépendance fut cruelle, atroce, il faut en accuser les Espagnols, qui, dès le commencement, n'épargnaient ni l'âge, ni le sexe, ni les prisonniers, ni même les citoyens paisibles; tous les excès leur paraissaient permis. Les Américains, au contraire, avaient jusque-là respecté les droits de l'humanité, et suivaient

core qu'il ne restait à Miranda aucune autre alternative. Les habitans les plus riches et les plus influens lui refusaient leur appui, non parce que leur opinion politique n'était plus la même, mais parce qu'ils jugeaient le sacrifice de leur vie et de leur fortune inutile à une cause contre laquelle s'était prononcée une grande partie de la population, le peuple étant devenu décidément royaliste, depuis le tremblement de terre, qui lui avait été représenté par les prêtres comme une punition infligée par le ciel aux insurgés.

les usages de la guerre entre peuples civilisés. Le résultat de cette conduite fut fatal aux patriotes ; les indigènes entraient en foule dans les rangs espagnols, n'ayant pas à redouter le cas où ils viendraient à tomber au pouvoir de l'ennemi. Bolivar, s'apercevant du désavantage de sa position, donna, mais à regret, et à la dernière extrémité, son assentiment aux représailles, qui furent trop souvent, dans la suite, exercées par ses troupes. Il publia de Truxillo une proclamation capable d'effrayer ces cannibales, par la crainte d'être traités avec une barbarie égale à la leur.

Ayant partagé ses troupes en deux divisions, Bolivar confia le commandement de la seconde au général Rivas, et après avoir battu les Espagnols à Niquitao, Carache, Varinas, Tahuana et Torcones, il pénétra lui-même dans les *llanos*, à la tête de la première. Arrivé à Victoria, à vingt lieues de Caracas, il rencontra des commissaires espagnols, envoyés pour obtenir une capitulation, qui leur fut généreusement accordée. Bolivar se rendit ensuite à Caracas, et entra victorieux et triomphant dans sa ville natale. Mais la guerre n'était pas terminée ; loin d'observer la capitulation, les royalistes fomentaient partout la discorde. Le général Monteverde, enfermé dans les murs de Puerto-Cabello, envoyait de tous côtés des émissaires pour soulever les provinces. A cette époque, un renfort considérable arrivé d'Espagne força Bolivar à évacuer Caracas ; cependant les royalistes furent encore battus à Viguirima, et à Las Trincheras, et peu de tems après Bolivar gagna l'importante bataille d'Araure, qui le fit rentrer en possession de Caracas. Le 2 janvier 1819, il assembla tous les fonctionnaires, et résigna l'autorité suprême, dont ses triomphes l'a-

vaient investi. Mais son abdication ne fut pas acceptée ; on lui conféra unanimement le titre de libérateur de Venezuela, et il fut proclamé dictateur.

A peu près dans le même tems, don José-Thomas Boves, gentilhomme espagnol, réussit à opérer une contre-révolution dans les llanos, immense étendue de pays qui traverse le centre de la province de Venezuela, et s'étend jusqu'aux confins de la Nouvelle-Grenade. Boves organisa différens corps, composés d'hommes déterminés, qu'on ne pouvait conduire que par la promesse du pillage, et en leur laissant commettre les plus révoltantes atrocités. Bolivar, qui n'avait pas alors plus de quatre mille hommes à sa disposition, résolut cependant d'attaquer Boves, qui en avait près de huit mille, et qui était en possession des fertiles vallées d'Aragua. Il prit position à San-Mateo, afin de couvrir Caracas; une suite d'escarmouches qui se succédèrent pendant un mois, réduisirent ses troupes à quatre cents hommes : heureusement la division républicaine de l'est vint à cette époque rejoindre Bolivar; avec ces forces réunies il marcha contre Cevallos qu'il battit complètement, et revint ensuite pour attaquer Boves à la Puerta : mais, accablés par le nombre, les patriotes succombèrent, et s'enfuirent en désordre du côté de Cundinamarca. Pour la seconde fois il fallut quitter Caracas, et avoir sous les yeux l'affligeant spectacle de plusieurs milliers d'habitans, qui abandonnaient leur maison, leur propriété, dans la crainte de tomber entre les mains de vainqueurs impitoyables.

Le 12 août, Bolivar perdit la bataille d'Aragua. Tout étant désespéré dans l'est, il se rendit à Carthagène, et offrit ses services à la Nouvelle-Grenade, alors agitée par les différens partis de centralistes, de provincialistes, de fédéralistes, de royalistes et d'indépendans. Un con-

grès assemblé à Tunja conféra à Bolivar le commandement des forces de la Nouvelle-Grenade.

Santa-Fé se soumit, les provinces reconnurent le congrès, et l'on fit quelques efforts pour établir un gouvernement constitutionnel. Bolivar ayant conçu le projet de s'emparer de la ville de Santa-Marta, fut autorisé par le gouvernement de Santé-Fé à prendre des armes et des munitions dans les arsenaux de Carthagène; mais le gouverneur de cette forteresse refusa de faire droit à ses demandes. Voulant le contraindre à exécuter les ordres qu'il avait reçus, Bolivar investit Carthagène, et resta devant cette ville jusqu'au moment où il apprit le débarquement du général Morillo, avec dix mille hommes de troupes espagnoles. Ne voulant pas que la cause de la patrie souffrît des dissensions qui s'étaient élevées entre le gouverneur et lui, Bolivar mit ses propres troupes à la disposition de son rival, et se retira à la Jamaïque. Bientôt après Morillo fit le siége de Carthagène. A raison du long investissement qu'elle avait soutenu, cette ville se trouvait entièrement dépourvue de vivres; Bolivar envoya des secours de la Jamaïque à la garnison assiégée, mais, avant leur arrivée, cette importante forteresse était tombée au pouvoir des Espagnols, ce qui les aida puissamment à conquérir la Nouvelle-Grenade, où ils firent couler par torrent le sang des citoyens. Pendant son séjour à Kingston, Bolivar échappa miraculeusement au plus grand danger; poursuivi en tous lieux par des assassins attachés à ses pas, ils poignardèrent son secrétaire, endormi par hasard dans le lit de son maître. En quittant la Jamaïque, Bolivar se rendit à Haïti, où il fut accueilli par Pétion avec une généreuse hospitalité. Dans le courant d'avril 1816 il mit à la voile avec trois cents hommes, et arriva à

Juan-Griego, où il fut proclamé chef suprême de la république. Il se dirigea ensuite sur Campano, battit pendant la route un corps espagnol de plus de neuf cents hommes, et chercha à ouvrir des communications avec les chefs patriotes qui commandaient des détachemens dispersés dans les llanos de Cumana, de Barcelone et d'Apure. Il leur procura des armes, et avec leur secours espérait pouvoir reprendre Caracas. Mais une grande partie de l'armée espagnole revenant de la Nouvelle-Grenade, et se dirigeant sur Venezuela, obligea Bolivar à abandonner cette nouvelle entreprise et à se rembarquer pour Margarita.

En 1817, il débarqua près de Barcelone, et, après avoir rassemblé quelques centaines de recrues, marcha sur Caracas : battu à l'affaire de Clarines, il s'enferma à Barcelone et s'y défendit contre des forces supérieures. Ayant reçu quelques renforts de la province de Cumana, Bolivar se décida à porter le théâtre de la guerre sur les bords de l'Orénoque ; et après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour entretenir les hostilités dans les districts qui bordent la côte, il se dirigea vers les provinces de l'intérieur.

La fin de l'année 1817 fut employée activement à organiser des forces capables de résister à Morillo, qui venait de recevoir d'Espagne des renforts considérables, commandés par le général Canterac. Des secours d'armes et de munitions furent envoyés d'Angleterre aux corps républicains qui occupaient les bords de l'Apure.

Dans le commencement de 1818, Bolivar, après avoir concentré ses forces, se porta rapidement sur Calabozo, et y arriva avant que Morillo se doutât qu'il eût quitté Angostura. Le général espagnol effectua sa retraite du

côté d'Aragua, et la position qu'il occupait était si avantageuse que Bolivar n'osa l'attaquer. Peu de tems après les deux armées se rencontrèrent à Semen : Morillo fut blessé et les royalistes mis en déroute; mais les patriotes, emportés par leur ardeur, poursuivirent l'ennemi avec tant d'imprudence, qu'une nouvelle division, arrivant pour soutenir Morillo, fit changer la fortune du jour.

En 1819, les différens corps républicains se réunirent à San-Fernando, où Bolivar consacrait tout son tems au réglement des affaires civiles. Il invita les provinces à envoyer des députés à Angostura pour y former un congrès général. Avant de quitter cette ville le chef suprême, délégua ses pouvoirs à un conseil chargé de diriger les affaires en son absence.

Avec trois ou quatre mille hommes, il ouvrit la campagne contre Morillo qui en avait près de sept mille. Mais bientôt il quitta l'armée pour se rendre à Angostura, laissant le commandement au général Paëz.

Le 15 février 1819, le congrès fut installé à Angostura; après avoir prononcé un discours éloquent, Bolivar se démit de la dictature. Mais le congrès le nomma sur-le-champ et à l'unanimité président de la république. Dans le commencement de mai il rejoignit l'armée, battit, le 27, l'avant-garde des Espagnols, et les obligea bientôt à traverser l'Apure, après leur avoir fait éprouver une perte considérable.

Tandis que Morillo restait renfermé dans ses quartiers d'hiver, Bolivar traversait les vastes plaines de l'Apure, rendues presque impraticables par les inondations, et formait sa jonction avec la division Santander, forte de 2,000 hommes. Le 11 juillet il attaqua l'armée royale à Gamarra : le combat fut long, et la victoire quelque tems

incertaine; cependant le général espagnol Barrero fut obligé de se retirer, après avoir laissé un grand nombre des siens sur le champ de bataille. Le 25, un nouvel engagement eut lieu à Bargas; les royalistes supérieurs en nombre, et avantageusement placés, se défendirent faiblement, et Bolivar obtint une victoire complète. L'infériorité de ses troupes et la nature du terrain ne lui permirent pas cependant de poursuivre ce glorieux succès. Ayant reçu ensuite de nouveaux renforts, il marcha contre le vice-roi Samano, qui à la tête de toutes les forces de Bogota arrivait pour soutenir Barrero. Les deux armées se rencontrèrent le 7 août à Boyaca: les Espagnols combattirent avec courage, mais ne purent résister à l'impétuosité des républicains, et l'on donna à cette journée le nom de *Naissance de la Colombie*. Trois jours après, Bolivar entra en triomphe à Bogota, et dans un court intervalle, onze provinces de la Nouvelle-Grenade déclarèrent leur adhésion à la cause de l'indépendance.

Bolivar repartit ensuite pour Angostura, où, après avoir présenté au congrès les trophées de la campagne, il résigna de nouveau son autorité. Le 25 décembre 1819 cette assemblée décréta que les provinces de Venezuela et de la Nouvelle-Grenade formeraient désormais une république qui porterait le nom de Colombie; elle conféra en même tems à Bolivar le titre de libérateur, et le nomma encore une fois président de la république. Dans le courant de mars 1820, Bolivar arriva à Bogota, et s'occupa jusqu'au mois d'août de l'organisation de l'armée cantonnée sur divers points entre Cacuta et San-Fernando d'Apure.

La révolution espagnole qui éclata à cette époque dans l'île de Léon inspira aux Américains de nouvelles es-

pérances, qui furent encore augmentées par le désir exprimé par Morillo de négocier un armistice. Mais le libérateur ayant refusé de traiter, sur toutes autres bases que celles de la reconnaissance de l'indépendance, ces ouvertures n'eurent aucun résultat. Bolivar marcha sur Magdalena, où il passa en revue la division du Sud, destinée à opérer dans les provinces de Popayan et de Quito: après avoir chassé les Espagnols des provinces de Mērida et de Truxillo, il établit ses quartiers d'hiver dans cette dernière ville. Le 26 novembre de la même année il conclut un armistice de six mois avec le général Morillo, qui s'engagea solennellement à faire observer à l'avenir les principes d'humanité en usage parmi les nations civilisées.

Dans le commencement de 1821 le libérateur se rendit à Bogota, pour s'occuper des affaires du Sud; mais ayant appris que des commissaires espagnols venaient d'arriver à Caracas pour traiter de la paix, il partit aussitôt pour cette dernière ville, où après de longues conférences ils se séparèrent sans avoir pu s'accorder sur aucune proposition. Presqu'au même instant Bolivar fut informé que la province de Maracaybo avait secoué le joug de l'Espagne, et que Morillo venait de s'embarquer pour l'Europe. Celui-ci fut remplacé dans le commandement de l'armée royale par le général La Torre, brave et intelligent officier, qui se plaignit avec amertume du mouvement de Maracaybo, comme étant une infraction à l'armistice: bientôt les hostilités recommencèrent; le libérateur, ayant concentré toutes ses forces à Varinas, détacha sur la côte une division, commandée par le général Urdaneta, une autre vers l'est sous les ordres du général Bermudez, afin de partager l'attention de l'en-

nemi, et marcha lui-même contre Caracas. Le 25 juin il attaqua et battit complètement les Espagnols, qui occupaient une forte position à Carabobo. Cette bataille décida le sort de la Colombie, et Bolivar entra encore une fois victorieux à Caracas.

Après avoir signé la constitution sanctionnée par le congrès, le libérateur porta la guerre dans le Sud : il se mit à la tête de l'armée, et, dans le commencement de mars, marcha contre la province de Pasto, dont les habitans, renommés par leur bravoure, avaient conservé un attachement aveugle pour l'ancien ordre de choses. Bolivar, ayant surmonté tous les obstacles que lui présentaient la nature du terrain et la formidable rivière de Guanabamba, arriva dans le voisinage de Bombona. Ses habitans, soutenus par des troupes espagnoles, occupaient une position formidable; elle fut vigoureusement attaquée, et après une lutte opiniâtre la victoire se déclara en faveur de Bolivar; mais son armée avait tant souffert, qu'au lieu de poursuivre l'ennemi qui s'enfuyait en désordre, ses troupes se retirèrent à quelque distance du champ de bataille.

De tous côtés les efforts des républicains étaient couronnés par le succès; le général Sucre délivra les provinces de Loja et de Cuenca, et gagna le 24 mai l'importante victoire de Pinchincha, qui assura l'indépendance de Quito. Dans la même année Carthagène et Cumana se rendirent aux troupes libératrices de Venezuela.

Bolivar entra à Quito le 16 juin, et l'un des résultats de l'entrevue du protecteur du Pérou, et du libérateur de la Colombie, fut l'envoi à Lima d'une force auxiliaire de 2,000 Colombiens. La junte, succédant au protectorat, ordonna le renvoi de ces troupes à Guayaquil; mais le

président Riva-Aguero, qui remplaça la junte, obtint une division de 6,000 hommes de troupes colombiennes, et invita le général Bolivar à prendre le commandement de toutes les forces du Pérou.

Ce fut à peu près à cette époque que le libérateur promulgua la constitution de la nouvelle république de Bolivia; l'assemblée générale de cet état s'étant dissoute le 6 octobre 1824, un congrès fut convoqué, à Chuquisaca, pour le 25 mai 1826; il nomma une commission chargée d'examiner la constitution bolivienne; et, sur le rapport de ce comité, le congrès en résolut l'adoption.

Le libérateur désirait que le Code bolivien fût également adopté au Pérou. L'enthousiasme avec lequel il avait été accueilli pendant son voyage dans les provinces lui faisait supposer qu'aucun obstacle désormais ne s'opposerait à ses volontés. Tous ceux qui l'entouraient le confirmèrent dans cette opinion, en lui répétant sans cesse qu'il fallait au Pérou un gouvernement fort. Comme si un gouvernement pouvait être fort et durable quand il n'a pas pour lui l'opinion publique!

Tous les efforts tentés pour disposer les Péruviens à accepter la constitution bolivienne furent sans résultat, ce Code étant peu populaire, et contraire aux idées qui dominaient alors dans le Pérou. Il existait dans la nation un esprit anti-colombien, qui produisit enfin un mécontentement général, et l'on découvrit à cette époque une conspiration dont le but était l'assassinat de Bolivar, et l'expulsion des troupes étrangères.

Le gouvernement prit sur-le-champ les mesures les plus sévères, et institua un tribunal suprême, chargé de poursuivre les auteurs de cet attentat. Il était com-

posé des docteurs Esteños, Pancorvo et Freyre, qui, dans cette occasion, rivalisèrent de zèle et de dévouement pour la personne du libérateur.

L'aspect des affaires devenait tous les jours plus alarmant, les propriétaires paisibles, les amis de la paix pressentaient avec effroi le retour de l'anarchie; ces craintes furent encore augmentées par le bruit qui se répandit, qu'une seconde fois Bolivar voulait quitter le Pérou, et que le 13 août était l'époque fixée pour son départ. Ce jour, le lendemain, et jusqu'au 16, l'esprit public fut dans un état d'agitation effrayant; épouvantés des malheurs que présageait l'avenir, tous les membres du gouvernement cherchèrent à changer la détermination du libérateur, et usèrent de toute leur influence sur le peuple, pour qu'il joignît ses prières à leurs instances.

Le 13 au matin, les habitans du faubourg de San-Lorenzo, accompagnés de la musique, se rendirent en procession sur la grande place qui est vis-à-vis le palais. Bolivar parut au balcon, et aussitôt l'air retentit des plus bruyantes acclamations; lorsque le silence fut rétabli, le vénérable curé de San-Lorenzo s'adressa au libérateur et lui dit que, s'il persistait dans le projet de les quitter, il ne pourrait partir sans fouler aux pieds, et sans réduire au désespoir une population dont jusque-là il avait été le protecteur. Les membres de la municipalité le supplièrent également de ne pas abandonner la terre des Incas. Bolivar répondit que la prolongation de son séjour était impossible; ils déposèrent alors leurs insignes à ses pieds, en lui déclarant qu'ils ne pouvaient continuer l'exercice de leur autorité. Des députations de toutes les sections de Lima arrivèrent successivement, et joignirent leurs supplications à celles qui lui avaient déjà été adressées; mais Bolivar, inébranlable, refusait de donner

la moindre espérance : enfin, cédant à des sollicitations si unanimes et si pressantes, il annonça qu'il ferait connaître sous huit jours sa détermination irrévocable.

Pendant cet intervalle, des pétitions, envoyées par les provinces, et signées par toutes les classes de la société, furent adressées à Bolivar : les tribunaux, les corporations se présentèrent de nouveau pour le conjurer de se rendre à leurs prières. Il leur répondit : « Si je n'écoutais que mes désirs, je resterais au milieu des Péruviens qui, par leur reconnaissance, ont mérité tous mon attachement : mais mon pays m'appelle; lorsque le devoir parle, il faut obéir avec courage, et sacrifier ses plus chères affections. Depuis que j'ai quitté la Colombie, des dissensions s'y sont élevées; je peux seul y rétablir le calme et la paix : le Pérou ne souffrira pas de mon absence, il possède des hommes supérieurs, capables de gouverner l'état avec habileté et sagesse; mais si des jours de danger renaissaient pour lui, j'accourrais au secours d'un peuple qui a déployé un si noble caractère, et qui m'a témoigné un attachement que je n'oublierai jamais. »

De nouvelles pétitions, envoyées par l'armée, exprimaient l'espoir que le libérateur se laisserait toucher, et céderait au vœu de la nation. Le clergé présenta une adresse qui finissait par ces mots : « Si le dominateur de la fortune abandonne le Pérou, ce pays cessera d'exister. » Une foule de paysans des villages voisins remplissaient les rues, couvraient les places, attendant avec anxiété la décision de Bolivar.

Les femmes les plus distinguées de la capitale se rendirent au palais, espérant, par leurs touchantes prières, changer la détermination jusque-là inflexible du libérateur. Il répondit à ces belles suppliantes, qu'il fallait que

le devoir qui le forçait à partir fût bien impérieux, puisqu'il lui donnait le courage de leur résister. N'ayant point encore perdu tout espoir, elles l'entourèrent, et, après une discussion vive et animée, on entendit du milieu de la foule une voix, qui parut angélique, prononcer ces mots : « Le libérateur consent à rester ! » Des acclamations, des cris d'allégresse répondirent à ces paroles ; les cloches sonnèrent pendant toute la nuit, et la joie remplissait tous les cœurs. Le lendemain un grand bal fut donné en l'honneur des dames qui avaient obtenu ce triomphe.

Le jour suivant, le collége électoral de la province et de la ville de Lima décida que le Code bolivien serait adopté dans tout le Haût-Pérou, et le libérateur nommé président à vie. Bolivar répondit à l'adresse des colléges électoraux : « J'apprends avec la plus grande satisfaction que les colléges ont adopté la constitution que j'ai donnée à la république qui porte mon nom. Ce Code est le fruit de mes travaux et de mon expérience ; avant de le mettre à exécution, j'ai consulté les autorités anciennes et modernes et pris conseil des hommes les plus sages ; je félicite les représentans de cette province de son adoption. » Tous les colléges provinciaux, à l'exception de celui de Tarapaca, adoptèrent également le Code bolivien.

Bolivar ayant reçu des dépêches de Bogota, qui l'informaient que le général Paëz avait refusé d'obéir aux ordres du gouvernement exécutif, dont Santander était président en l'absence du libérateur, résolut de partir immédiatement pour la Colombie, afin de terminer ces malheureuses divisions. Il quitta Lima le 3, et se rendit à Callao, où il s'embarqua pour Guayaquil ; avant son départ il publia une proclamation qui finissait par ces

mots : « Péruviens, votre bonne et mauvaise fortune sera la mienne ; je partagerai toujours votre destin. » Cependant, au commencement de 1827, les habitans du Pérou, de Guayaquil et de Quito, cédant aux instigations de Santander et du jeune colonel Bustamente, déclarèrent que le Code bolivien leur avait été imposé, que son adoption était illégale, ainsi que l'élection de Bolivar, comme président à vie. En conséquence le congrès s'assembla à Lima le 4 juin 1827, et le général Lamar fut élu président de la république.

Bolivar est maigre, d'une taille moyenne, mais d'une constitution robuste. Ses vêtemens sont simples et de bon goût ; il porte habituellement un surtout bleu orné d'une légère broderie. Sa physionomie pâle garde l'empreinte des sollicitudes et des fatigues. Son front, garni d'une forêt de cheveux qui ne sont plus entièrement bruns, est méditatif et soucieux. Ses moustaches, autrefois d'un noir de jais, commencent également à perdre leur éclat. Ses yeux sont bruns, son regard est animé, perçant ; il le détourne lorsque quelqu'un l'examine. L'expression de sa physionomie est souvent sombre ; elle exprime toujours une grande fierté. Le caractère de Bolivar, gâté par la flatterie, est devenu capricieux et irritable, mais son cœur est d'une générosité poussée jusqu'à l'exaltation ; il a dédaigné et oublié sans réserve les injures personnelles, les ingratitudes fréquentes, fermé les yeux sur toutes les faiblesses. Il aime passionnément les femmes, sans qu'aucune ait jamais pu le subjuguer. Son désintéressement ressemble à la prodigalité ; l'objet unique de Bolivar, l'aliment de toutes ses facultés, c'est la gloire. Ses mouvemens sont prompts et presque continuels ; son esprit est si actif, qu'il cause, dicte et écrit tout à la fois. Dans la conversation son

débit est rapide : le son de sa voix est aigu, pénétrant; il règne dans ses écrits, dans ses moindres paroles, une pompe d'expression, qui, de la part de tout autre, serait de l'enflure; mais ce langage n'est point l'effet de l'art, il l'emploie parce qu'il se nourrit de grandes pensées, qu'il a fait et vu de grandes choses.

Bolivar reçoit avec grandeur; sa table est recherchée, mais il est lui-même de la plus grande sobriété; il aime à porter des toasts, qu'il fait ordinairement précéder de quelques paroles éloquentes. Quoique l'usage des cigares soit général dans l'Amérique du Sud, il n'en use jamais, et ne permet pas que l'on fume en sa présence. Bolivar aime à s'entretenir de l'Angleterre, de ses institutions, et des grands hommes qu'elle a produits : il se rappelle avec reconnaissance la fidélité et le mérite des officiers anglais qui ont servi la cause de l'indépendance. Le grand nombre d'entre eux que l'on voit dans son état-major prouve sa prédilection pour cette nation.

LE GÉNÉRAL SUCRE, PRÉSIDENT DE BOLIVIA.

Le général Sucre est né à Cumana en 1793. Après avoir achevé son éducation à Caracas il entra au service en 1811 : il combattit avec distinction sous les ordres de Miranda; son activité, son intelligence et sa valeur attirèrent l'attention du brave général Piar (1) : de 1814 à 1817 il fut employé dans l'état-major, et remplit ses fonctions avec le zèle et le talent qu'il a toujours montrés

(1) Piar était mulâtre. Il se distingua dans la carrière militaire par son courage et ses succès. Impliqué dans une conspiration qui tendait à exterminer tous les blancs, Piar fut envoyé à Angostura, et fusillé par ordre du général Bolivar.

depuis. Après la victoire de Bocaya, Sucre fut un des commissaires chargés de négocier un armistice avec le général Morillo. Appelé au commandement de la division sortie de Bogota pour secourir Guayaquil, il fut battu à Hualchi; mais il obtint un armistice qui valait une victoire, car, ayant été rejoint près de Santa-Cruz par la division péruvienne, il gagna, le 24 mai 1822, sur les Espagnols, la célèbre bataille de Pinchincha qui assura l'indépendance de la Colombie.

Envoyé quelque tems après à Lima par le gouvernement colombien, en qualité d'agent diplomatique, il trouva cette ville en proie aux plus vives inquiétudes, que l'arrivée soudaine de l'armée royaliste ne faisait qu'accroître. Un conseil de guerre, composé de généraux, fut assemblé dans le palais sous la présidence de Riva-Aguero ; il y fut décidé qu'on abandonnerait Lima, qu'il était impossible de défendre avec des forces trop inférieures à celles de l'ennemi, et que le général Sucre serait nommé commandant en chef de toutes les troupes.

N'ayant pu réunir autour de lui que trois mille Colombiens, mille Buénosayriens et quelques compagnies de milice, le général Sucre se retira aussitôt sous le canon du château de Callao, où les membres du congrès tenaient leurs séances. Après une discussion extrêmement orageuse, il fut convenu que le général Sucre serait investi des pouvoirs civils et militaires, et qu'il prendrait les rênes du gouvernement. La situation critique des affaires imposait la loi aux patriotes de faire momentanément le sacrifice de leur indépendance.

Constamment harcelé par les troupes royalistes, et sachant bien que ce n'était qu'une victoire signalée qui pouvait soustraire définitivement l'Amérique à la domi-

nation espagnole, le général Sucre était sans cesse occupé de cette idée, et ne cherchait qu'une circonstance favorable pour la mettre à exécution. Feignant de se retirer à la vue de l'armée royaliste, il l'attira dans une des vallées formées par les montagnes de Condorkanki, position unique pour livrer une bataille décisive.

Le 9 décembre, la division d'avant-garde de l'armée espagnole, commandée par le général Villalobos, déboucha dans la plaine d'Ayacucho; bientôt après le vice-roi, suivi de ses généraux, y arriva, et la division Monet, qui formait la droite de l'armée espagnole, descendit en même tems les hauteurs de Condorkanki : les cavaliers avaient mis pied à terre et conduisaient avec assez de peine leurs chevaux sur les pentes raboteuses de la montagne. La préoccupation était peinte sur tous les visages; un mélange de crainte et d'espoir donnait aux physionomies une expression remplie d'intérêt. Tous sentaient que des événemens de la plus haute importance allaient s'accomplir. Le général Sucre, qui déjà avait pris les dispositions et rangé son armée en bataille sur un plateau près du village de Quinoa, à l'extrémité orientale d'Ayacucho, fit un heureux usage de l'éloquence militaire. Après avoir parcouru toute la ligne et parlé à tous les corps, il se plaça au centre, et d'une voix qui parut surnaturelle : « Soldats, s'écria-t-il, nous allons fixer le sort de l'Amérique du Sud! » Et aux colonnes qui achevaient de descendre : « Hâtez-vous! un autre jour de gloire vous attend... » Aussitôt des vivats pleins d'enthousiasme retentirent sur toute la ligne.

Les divisions Monet et Villalobos n'étaient encore qu'à moitié formées dans la plaine, lorsque le général Sucre donna l'ordre au général Cordova de charger avec sa division et deux régimens de cavalerie. Ce brave officier

mit pied à terre, et, se plaçant à une vingtaine de pas en avant de la colonne d'attaque, il ôta son chapeau de la main gauche, et prononça ces mots qui électrisèrent toute la troupe : « *Adelante ! paso de vencedores* (en avant! pas de vainqueurs).» L'attaque, faite en très-bon ordre, n'ébranla pas les Espagnols; de part et d'autre on fit les plus grands efforts. Le vice-roi, Monet et Villalobos, parvinrent à terminer leurs dispositions, et leurs troupes combattirent avec tant de courage, que la victoire fut incertaine pendant quelques instans. Dans ce moment, la cavalerie colombienne, commandée par le colonel Silva, fit une charge impétueuse; le brave commandant fut tué, mais sa mort coûta cher aux royalistes. Le choc de cette intrépide cavalerie rompit leurs lignes et les mit en désordre; ils regagnèrent à la hâte les hauteurs de Condorkanki, laissant le champ de bataille couvert de morts. Le vice-roi fut blessé et fait prisonnier; les républicains poursuivirent les fuyards, et leurs feux bien dirigés et bien nourris firent encore perdre beaucoup de monde à l'ennemi.

Le commandement fut remis au général Canterac, mais la position était si mauvaise, que l'on ne put pas même songer à la retraite : il fallut capituler. L'armée espagnole mit bas les armes, et se reconnut prisonnière de guerre. Il fut stipulé que le château d'Ulloa, ainsi que toutes les forteresses occupées par les Espagnols dans l'Amérique du Sud, seraient évacuées et remises aux Américains. Tous les arrangemens furent conclus avant le coucher du soleil. Ainsi se termina cette brillante affaire d'Ayacucho, affaire décisive, qui, en détruisant pour toujours dans l'Amérique du Sud la domination espagnole, a réfléchi sur le nom du général Sucre une gloire immortelle.

La conduite de ce général fut admirable pendant l'action. Il s'exposait avec une témérité et un sang-froid qui produisirent le meilleur effet sur l'esprit des troupes.

Aussi bon administrateur que savant tacticien, le général Sucre se fit surtout remarquer par les sages réglemens qu'il introduisit dans les provinces du Haut-Pérou, dont le gouvernement suprême lui avait été confié, et qui prit le nom de *Bolivia*, par gratitude pour la grandeur des services que Bolivar lui avait rendus. Ce fut à sa vigilante sollicitude que le commerce de Potosi dut sa renaissance, et l'exploitation des mines son ancienne activité. Les impôts également répartis, le nombre des emplois diminués, ou leurs rétributions considérablement réduites, rétablirent bientôt l'aisance dans toutes les classes. Tant de bienfaits lui donnaient des droits à la reconnaissance nationale; aussi, lorsque le congrès de la nouvelle république de Bolivia eut adopté la constitution que Bolivar lui avait donnée, suivant les principes qu'elle consacrait, il s'empressa d'offrir au général Sucre la présidence à vie; mais trop modeste, et sans ambition, il ne voulut accepter cette dignité que pour deux ans seulement.

RIVADAVIA, PRÉSIDENT DES PROVINCES-UNIES DE LA PLATA.

Don Bernardino Rivadavia, né à Buénos-Ayres, fut élevé dans cette ville au collége de San-Carlos; destiné au barreau, il n'exerça jamais cette profession, et se maria de bonne heure à la fille de don Joaquin Pino, autrefois vice-roi de Buénos-Ayres. En 1811, Rivadavia fut nommé secrétaire de la junte du gouvernement révolutionnaire, et envoyé ensuite en Angleterre avec le

général Belgrano, dans le dessein d'effectuer une réconciliation avec l'Espagne. Le projet n'ayant pas réussi, il se rendit à Paris, y séjourna quelque tems, puis repartit de nouveau pour l'Angleterre.

De retour à Buénos-Ayres, il fut nommé secrétaire d'état près le ministère des affaires étrangères, sous le président Rodriguez, et devint l'ame de ce nouveau gouvernement. Après avoir été, pendant trois ans, à la tête des affaires, espace de tems fixé par la junte provinciale, Rodriguez fut remplacé dans les fonctions suprêmes par le général don Gregorio de Las Heras, qui s'empressa d'envoyer Rivadavia en Europe, pour faire des traités de commerce avec les principales puissances. Rivadavia quitta l'Europe dans le courant de janvier 1825, et revint dans son pays porteur du traité de commerce entre la Grande-Bretagne et les provinces de Rio de la Plata. Le 6 février 1826, il fut élu président, et composa son ministère de la manière suivante : don Julian Segundo de Aguero fut nommé ministre de l'intérieur; le général don Francisco de la Cruz, ministre des affaires étrangères en remplacement de don Manuel Garcia, qui avait refusé; le général don Carlos Alvear, ministre de la guerre; et don Salvador-Maria Carril, ministre des finances.

La junte provinciale, formée pendant l'administration de Rodriguez, fut dissoute, et toutes les affaires placées sous la direction immédiate du président de la république. Le général Las Heras, successeur de Rodriguez, se retira au Chili, affligé, dit-on, de n'avoir pas été réélu, et mécontent de la manière superbe avec laquelle Rivadavia le traitait.

Les nouveaux efforts du Brésil pour s'emparer de la *Banda Orientale*, obligèrent bientôt la république à prendre les armes; la guerre était populaire, et les pro-

vinces fournirent leur contingent avec empressement. Le brave capitaine Brown, qui s'était distingué d'une manière si brillante en 1819, à la prise de Monte-Video, fut nommé commandant de la flotille de Buénos-Ayres, récemment augmentée par plusieurs vaisseaux de guerre. Alvear, ami de Rivadavia et ministre de la guerre, prit le commandement en chef des forces de terre, composées de 700 hommes de troupes régulières et de 300 Gauchos.

Le 21 février 1827, les républicains gagnèrent la bataille d'Ituzingo; mais malheureusement cet avantage ne termina pas la guerre, et quoique la nation fût peu disposée à la paix, Rivadavia se laissa persuader par l'ambassadeur britannique d'envoyer don Manuel Garcia à Rio-Janeiro, pour y négocier un traité; dans son empressement de conclure, Garcia outrepassa ses instructions, et prit sur lui de céder la *Banda Orientale* au Brésil. Ce traité fut rejeté par Rivadavia, et le rejet sanctionné par le congrès; mais les tentatives seules avaient excité un mécontentement général. L'inconcevable conduite de Garcia fit le plus grand tort à Rivadavia, qui perdit dans cette occasion toute sa popularité, que la fierté de ses manières avait déjà contribué à lui aliéner. Peu de tems après il abdiqua la présidence, et tous les ministres donnèrent leur démission. Le congrès prononça lui-même sa dissolution, et chacune des provinces de Rio de la Plata se gouverna de nouveau en état indépendant.

Rivadavia vit maintenant dans la retraite, et occupe une maison de campagne dans les environs de Buénos-Ayres (1); mais nous ne doutons pas que ses talens re-

(1) Depuis il a quitté l'Amérique pour venir en Europe.

marquables ne le fassent replacer un jour à la tête du gouvernement. Quelques particularités sur son compte ne sauraient manquer d'inspirer de l'intérêt.

Il y a dans le caractère de Rivadavia une fierté répulsive ; aussi compte-t-il plus d'admirateurs que d'amis. Mais ces défauts sont compensés par la plus haute capacité et par une force d'esprit qui, jointe à un grand courage politique, lui donne sur tout ce qui l'entoure une incontestable supériorité, et le place à une immense distance de tous les hommes d'état américains. Sa conduite privée a toujours été d'une délicatesse et d'une pureté irréprochables. Ceux qui sont assez heureux pour avoir obtenu sa confiance assurent que cet extérieur froid et sévère couvre une ame affectueuse et un cœur susceptible d'éprouver les sentimens les plus tendres; et que son caractère offre une rare union de douceur et d'énergie à laquelle se joint un ardent amour pour son pays, et une absence totale de tous sentimens vindicatifs.

(*Extractor.*)

Voyages.

TRIBUS GUERRIÈRES DE L'INDE.

Les sciences exactes, les arts utiles et agréables, fruits d'une civilisation perfectionnée, étaient en honneur dans l'Hindostan à une époque où l'Europe toujours barbare languissait dans l'ignorance la plus profonde. Ce fait est attesté par une multitude de monumens dont la grandeur et la magnificence éclatent encore du sein des ruines; et il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les splendeurs de Chectore ou de pénétrer dans les profondeurs des temples souterrains d'Éléphanta.

L'antiquité s'offre à nous sous un aspect à la fois effrayant et sublime, lorsque nous la suivons à travers de longs labyrinthes de colonnes et de statues; que nous voyons la trace de ses pas imprimée sur les parvis des temples; ou que son front se couronne des guirlandes d'une sculpture presque éternelle! Mais notre vue, trop faible pour atteindre au terme de la perspective, laisse notre imagination couvrir d'images brillantes et fantastiques l'épais nuage qui nous dérobe la vérité.

C'est ainsi qu'ont procédé ceux qui ont écrit sur l'Inde ancienne, et nous ne pouvons combattre leurs hypothèses que par d'autres aussi hasardées que les leurs. L'histoire est, sur ce point, entièrement muette. Le *Rajah Tarringini*, traduit par M. Wilson, n'est qu'une composition isolée sur le royaume de Cachemire; et c'est sur ce léger

fondement que quelques écrivains ont élevé les plus hautes espérances de découvertes à venir, qui dévoileraient aux yeux des Européens les grands événemens de l'antiquité hindoue. Beaucoup de controverses ont eu lieu sur l'authenticité de l'ouvrage attribué au ministre du grand Akber; nous nous bornerons, sans examiner cette question épineuse, à déplorer l'absence de documens originaux sur l'histoire de l'Inde en général. Cette absence se fait sentir dans tous les écrits des voyageurs, et nous pourrions même en citer beaucoup d'exemples dans l'ouvrage estimable qui est l'objet de cet article. Le colonel Tod s'y montre sans cesse occupé du désir d'identifier les dieux de toutes les religions avec ceux de l'Hindostan : il les assimile non comme des idées abstraites personnifiées, ce qui l'amènerait bien près de la vérité, mais comme des individus. Pour lui, *Bouddha* et *Mercure* ne sont qu'un, et *Menou, Osiris, Bacchus* et *Ménès* sont les mêmes que *Noé*. Notre auteur cherche aussi à prouver le rapport qu'il prétend exister entre les Rajpouts et les Scythes; et il ne se fait aucun scrupule de citer à l'appui de son système les autorités les plus apocryphes : ainsi l'histoire des Germains de Tacite, considérée généralement comme une satire indirecte des mœurs des Romains, est regardée par le colonel comme une peinture scrupuleuse des peuples de la Germanie. Tout en reconnaissant que parmi les analogies qu'il cite en preuve de sa théorie, il y en a quelques-unes d'assez frappantes pour arrêter l'attention, nous remarquerons qu'il y en a un grand nombre qui ne sont que des coïncidences dues au hasard qui peuvent se rencontrer dans l'histoire de tous les peuples du monde. Nous nous hâterons donc de passer sur cette partie d'un ouvrage d'ailleurs utile et curieux, et nous donnerons à

nos lecteurs une esquisse des mœurs et du caractère des tribus rajpoutes.

Le Rajasthan ou Rajpoutan comprend une étendue de 390,000 milles carrés : il est borné à l'ouest par la vallée de l'Indus, à l'est par le Bondcliand, au nord par une contrée sablonneuse nommée Jungul-Dès, et au sud par les monts Vindia. Ses habitans se regardent tous comme issus d'une race royale, ainsi que l'indique le nom de Rajpout (1). Selon le colonel Tod, une tribu de conquérans étrangers descendit des montagnes dans des tems fort reculés, et soumit à leur domination les aborigènes dont la postérité disparut peu à peu du pays. L'orgueil de sa noble origine est presque le seul héritage du Rajpout : il dédaigne tous les travaux de l'agriculture ; brandir une lance, dompter un cheval fougueux, sont les seuls exercices qu'il juge dignes de lui. La considération avec laquelle il est traité par ses chefs, le respect profond de ses inférieurs, fortifient et perpétuent en lui un sentiment qui est devenu le trait principal de son caractère.

La différence des rangs est rigoureusement marquée parmi les Rajpouts, et les distinctions observées dans le partage des priviléges et des honneurs annoncent un état de civilisation très-avancé. Ils sont environnés d'une pompe guerrière, qui rappelle celle de notre ancienne chevalerie. Un noble du premier degré se fait précéder d'une bannière accompagnée de tambours et de hérauts-d'armes portant des masses d'argent. Dans quelques occasions particulières il a droit à des dons et à des hom-

(1) Note du Tr. Du mot *rajah*, roi, qui offre une analogie bien remarquable avec le mot *regere*, régner, etc. On pourrait beaucoup multiplier ces rapprochemens entre le vocabulaire des langues de l'Inde et celui des langues de l'Europe.

mages qui lui sont acquis par ses exploits ou par ceux de ses ancêtres. La conduite d'un Rajpout à la cour de son prince rappelle l'audace turbulente des seigneurs féodaux de la vieille Europe; et sans les cérémonies assez remarquables de l'inauguration du souverain, celui-ci paraîtrait plutôt l'égal que le supérieur de ses vassaux. Pendant la durée de son service dans la capitale, le chef de tribu monte la garde au palais avec les hommes de sa suite : le prince reçoit son hommage du haut d'un balcon sur lequel il s'arrête avant de se rendre à la salle d'audience, et l'invite ensuite à venir s'asseoir à la table royale.

La plupart des priviléges de cette puissante aristocratie sont héréditaires; lorsque le Rana d'Odipour quitte sa capitale, le gouvernement de la ville et du palais appartient au chef de Salombra, qui a aussi le droit de ceindre l'épée au souverain et de lui remettre les insignes de la royauté lors de son avénement au trône. Les droits de la succession à la couronne sont établis de manière à mettre obstacle à l'usurpation des chefs de tribus; mais lorsque ces grands vassaux sont des hommes entreprenans et courageux, le pouvoir se trouve par ce fait entre leurs mains; l'on a vu plus d'une fois tout l'empire que l'amour de la patrie a sur eux. Le prédécesseur du chef actuel de Salombra prétendait au trône et avait arboré l'étendard de la révolte; une puissance voisine se déclara en sa faveur et tenta l'envahissement du territoire. Mais le rebelle, effrayé des maux qu'il pouvait attirer sur la patrie, rentra à l'instant dans l'obéissance et défendit les droits de celui qu'il avait voulu détrôner.

Dans le royaume de Marvar, un chef nommé Deo Sing avait coutume de dire que le trône de Marvar était dans le fourreau de son épée; ces paroles imprudentes devin-

rent le signal de la destruction d'un des deux partis. Le chef de Pokorna, vaincu, fut condamné à mort, et au moment où le sabre de l'exécuteur allait le frapper, le roi lui dit ironiquement : « Eh bien ! traître, où est maintenant le fourreau qui renferme les destinées de Marvar? — A Pokorna avec mon fils, » répondit fièrement Deo Sing, et sa tête roula aussitôt aux pieds de celui que son regard paraissait menacer encore. Dans le Rotah et le Jessolmer où le pouvoir des ministres est immense, le prince n'est qu'une espèce de mannequin politique qui couvre leurs actes du prestige de son nom.

Un privilége aussi périlleux qu'honorable, celui d'être placé à l'avant-garde, a quelquefois occasioné de violentes querelles parmi ces tribus guerrières. La vie de Jehangir en fournit un mémorable exemple qui peut en même tems faire connaître le caractère aventureux des Rajpouts.

Ontala, forteresse mongole sur la frontière du côté de la plaine, était attaquée par le Rana d'Odipour : les deux principales tribus rajpoutes, les Schoudavuts et les Sucktavuts, se disputaient avec acharnement l'honneur de conduire l'avant-garde ; Jehangir décida que ce droit appartiendrait à ceux qui entreraient les premiers dans la ville assiégée. Ces paroles furent à peine prononcées que les deux partis se précipitèrent à l'envi vers la forteresse ; les Sucktavuts entreprirent de forcer les portes ; les Schoudavuts commencèrent à escalader les murailles. Le chef des premiers comptait surtout pour l'aider dans son projet sur la force extraordinaire de l'éléphant qui lui servait de monture ; mais l'animal effrayé à la vue des fers de lance, dont la porte était hérissée, refusa de seconder les efforts de son maître : celui-ci, réduit au désespoir par les cris de triomphe des Schoudavuts, s'élança sur les

pointes aiguës qui repoussaient son puissant auxiliaire, en commandant, sous peine de mort, au conducteur de l'éléphant de le faire avancer à l'instant. Cet homme obéit ; les portes cédèrent bientôt, et les Sucktavuts se précipitèrent dans la ville sur le corps déchiré de leur chef. Ce dévouement chevaleresque n'obtint pas toutefois le succès qu'il méritait : le chef des Schoudavuts avait péri dès le commencement de l'attaque ; un des siens, enveloppant ce précieux fardeau de son écharpe, l'attacha sur son dos, puis se faisant jour à travers les combattans, atteignit le haut du parapet ; jetant alors le corps de son maître dans la place, il s'écria : « A nous l'avant-garde ! nous sommes entrés les premiers. » On conçoit facilement quel empire immense la vengeance exerce sur des ames d'une pareille trempe : aucune loi divine ou humaine, aucune considération d'honneur ou même d'intérêt personnel ne peut arrêter un Rajpout qui a juré la perte de son ennemi.

Une querelle existait depuis long-tems entre Omeda et Delill ; ce dernier, moins puissant et moins riche que son antagoniste, était dédommagé de son infériorité à cet égard, par la position inexpugnable de son château bâti sur un roc escarpé et entouré d'une épaisse forêt. De cette retraite il s'élançait sur les riches villages d'Omeda, enlevait les hommes et les troupeaux ; et, renfermé de nouveau dans son fort, se riait de la rage impuissante de son ennemi. Omeda, homme d'un caractère sombre et bizarre, s'éloignait souvent de son château pendant plusieurs jours ; et monté sur un chameau il parcourait seul et sans but les contrées environnantes. Dans une de ses excursions il se trouva inopinément en présence de Delill, qui au lieu de profiter de cette circonstance pour se saisir de son rival, le salua avec une courtoisie

digne des plus beaux jours de la chevalerie occidentale, lui dit qu'il était le bien-venu sur ses terres, le conduisit à son château et jura sur la coupe de l'hospitalité l'oubli de toute inimitié.

Omeda ayant appris que son hôte était, ainsi que lui, mandé à la cour du Rana, il l'engagea à partir ensemble et à s'arrêter chez lui pendant quelques jours pour se rendre ensuite de concert dans la capitale. Delill accepta cette offre, envoya ses équipages devant lui et arriva avec son nouvel ami à Schahpour où ils mangèrent dans le même plat et burent à la même coupe, gage sacré d'alliance chez les Rajpouts. Omeda voulut ensuite aller au temple pour y jurer devant la divinité l'amitié qu'ils s'étaient promise au milieu des festins. Mais à peine avaient-ils franchi le seuil sacré que la tête de Delill tomba sous le cimeterre d'un traître, et que son sang couvrit le dieu et l'autel qu'il venait prendre à témoin de ses généreux sentimens. En racontant cette horrible action on est heureux d'ajouter qu'elle fut le signal de la décadence de la maison d'Omeda. Une partie de ses biens fut accordée au fils de celui qu'il avait si lâchement assassiné ; le reste fut confisqué au profit de la couronne. Le caractère violent des Rajpouts est encore fortifié, non-seulement chez quelques individus, mais dans la nation en général par l'usage excessif et habituel de l'opium ; quoique les anciens poèmes hindous ne fassent aucune mention de cette substance, elle est de tems immémorial considérée comme une des choses qui leur est le plus nécessaire. Ils aiment les liqueurs fortes, et en tirent de diverses espèces de la distillation des grains, des racines, des fleurs ; mais l'opium conserve toujours une grande suprématie sur tous les autres stimulans. Deux amis s'abordent en se demandant : « Avez-vous pris votre opium ? »

En boire à la même coupe, est regardé comme le gage le plus inviolable de la foi jurée. Lorsque, dans un jour de fête, on se réunit pour la célébrer, les convives s'adressent réciproquement des vœux pour leur bonheur, et une grande coupe réservée pour ces occasions solennelles est présentée au chef de la société; il y met un morceau d'opium qu'il fait dissoudre dans de l'eau en l'agitant avec force; puis chacun offre de ce mélange à son voisin dans le creux de sa main. On passe ensuite des confitures à la ronde pour enlever l'odeur désagréable que laisse à la bouche l'usage de l'opium.

L'excitation produite sur l'esprit par cette liqueur se dissipe très-promptement chez ceux qui y sont accoutumés, et le colonel Tod assure avoir été obligé d'en faire servir plusieurs fois dans l'espace de quelques heures aux Hindous avec lesquels il avait à traiter d'affaires, pour les empêcher de tomber dans l'apathie, qui serait sans cela leur état presque habituel. L'amour du jeu est une autre espèce d'ivresse à laquelle un Rajpout sacrifie ce qu'il a de plus cher au monde. Il joue son bien, ses armes, sa femme, sa liberté même, et souvent perd le tout dans une seule séance. Tous les Hindous sont adonnés à cette funeste passion, et nous pourrions citer de nombreux exemples de la fureur avec laquelle ils s'y livrent. Yordistra perdit le trône de l'Inde dans une partie contre Duryodhana; il joua ensuite sa femme, la belle et vertueuse Droupdivi; et finit par engager douze ans de sa propre liberté. Devenu l'esclave de celui qui avait été son sujet, il fut forcé de subir les conditions les plus humiliantes pour redevenir maître de ses actions, et s'exila de son pays où tout lui rappelait trop vivement la chute immense qu'il avait faite. A la prise d'Ontala, dont nous avons parlé plus haut, deux

chefs mongols, engagés dans une partie d'échecs, ne se dérangèrent pas au moment de l'entrée de l'ennemi qu'ils attendirent en faisant marcher leurs pièces. La seule grâce qu'ils demandèrent aux vainqueurs fut la permission d'achever la partie commencée. Ceux-ci sentaient trop bien l'importance d'une telle demande pour ne pas y accéder; ils assistèrent donc à la fin du combat. Après quoi le vainqueur et son adversaire furent ensemble conduits à la mort.

L'intérieur du palais des nobles Rajpouts est décoré avec magnificence ; les plafonds peints et dorés sont supportés par des colonnes en spirale : des glaces, des marbres précieux, des porcelaines de la Chine couvrent les murs; du reste ces appartemens somptueux sont entièrement dégarnis. Un tapis est le seul meuble qu'ils renferment; chacun s'y asseoit ou plutôt s'y accroupit selon son rang, distinction qui s'observe même dans les actions les plus ordinaires de la vie.

La coupe des vêtemens varie dans chaque tribu ; mais la mousseline pour l'été et un épais tissu de coton pour l'hiver sont les seules étoffes en usage dans toutes les classes. Un pantalon large, une tunique serrée par une ceinture, une écharpe, un turban et des pantoufles forment toute la garde-robe du plus puissant chef de tribu. Le luxe des Rajpouts consiste dans la beauté de leurs armes, et l'on voit dans toutes les maisons une espèce d'arsenal où le chef de la famille passe chaque jour plusieurs heures à admirer la brillante collection qu'il se plaît à augmenter sans cesse. Les armes blanches sont le poignard, le sabre de Damas légèrement courbé et l'épée à double tranchant. Les fusils de Bondi sont fort estimés; le travail en est d'un fini précieux, et les incrustations de nacre et d'or dont ils sont couverts les

rendent un des plus beaux ornemens de ces salles d'armes où l'on remarque aussi des boucliers de peau de rhinocéros, chargés de peintures d'animaux émaillés d'or et d'azur, des arcs de cornes de buffle et des flèches de roseau ornées de plumes d'oiseaux rares. Toutes ces armes sont d'un usage presque aussi fréquent en tems de paix qu'en tems de guerre. Courir la bague dans les tournois, rompre une lance, combattre à l'épée ou au poignard, tirer au blanc, lancer le javelot; tels sont les plaisirs favoris de ces tribus guerrières. L'exercice de l'arc ne montre pas seulement l'adresse, mais encore la force d'un habile archer, car il ne suffit pas que la flèche touche le but qui est ordinairement recouvert d'une peau de buffle, il faut encore qu'elle s'y enfonce jusqu'aux plumes. Les enfans sont initiés de très-bonne heure à ces jeux guerriers, et pour les habituer à la vue du sang, et probablement aussi pour éteindre en eux tout sentiment de pitié et d'humanité, on les exerce avec des armes proportionnées à leurs petits bras contre les agneaux et les chevreaux qu'ils ont nourris et qui ont été les compagnons de leurs ébats.

Le colonel Tod cite, comme preuve de l'adresse extraordinaire obtenue par cette éducation, des prouesses qui sont de nature à nous faire repentir de l'incrédulité que nous avions montrée jusqu'à présent pour les merveilleuses aventures du baron de Munchausen. Il a vu abattre d'un coup de fusil une orange placée au haut d'une perche sans percer le fruit; couper une balle sur la lame d'un couteau sans faire tomber ce couteau posé en équilibre sur un vase de terre; monter à cheval sur un alligator (1), en nageant au milieu d'une troupe de ces

(1) Espèce de crocodile. Voyez dans notre 12e numéro, le récit d'une

animaux, etc... Des plaisirs d'une nature plus pacifique occupent aussi les loisirs des Rajpouts; ils aiment la musique et la cultivent avec succès; leur rhythme favori est d'une simplicité plaintive qui a beaucoup d'analogie avec le chant écossais. Le Rana d'Odipour entretient une troupe de musiciens qui exécutent tous les soirs, dans les jardins du palais, des *tapas*, airs nationaux, dont la douce mélodie, se mêlant à l'air embaumé de la nuit, remplit l'ame des auditeurs de cette délicieuse sensation, appelée par Ossian les joies de la tristesse (1). Le haut-bois, la touraye, espèce de trompette guerrière très-harmonieuse, le flageolet et plusieurs sortes de luths et de guitares composent l'orchestre rajpout.

En consultant les lois de Menou, la condition des femmes chez ce peuple guerrier nous paraîtrait déplorable; et cependant notre auteur, tout en professant pour cet extravagant législateur une vénération qui nous a souvent étonnés chez lui et chez d'autres écrivains recommandables, nous présente leur sort sous un point de vue bien différent. Selon lui, la retraite qui est leur partage n'a rien de ce caractère humiliant que les Européens attribuent à la réclusion des femmes turques. Le Rajpout est l'amant le plus passionné, le plus dévoué des époux; il traite sa femme avec une déférence bien rarement obtenue dans nos contrées, et à laquelle n'oserait manquer, sans se déshonorer, l'homme du caractère le plus intraitable. C'est une chose remarquable que cette déférence pour les femmes chez des peuples parvenus à une demi-civilisation comme les Rajpouts

course à cheval sur un alligator, que fit un voyageur anglais, nommé Waterton.

(1) *The joys of tristess.*

ou les Européens occidentaux, pendant les âges chevaleresques, et les Grecs dans les tems héroïques. Aussi n'est-ce pas sans quelque raison que les femmes regrettent ces époques; il semble que le régime constitutionnel leur soit moins favorable. Quand la Grèce s'organisa en république, les femmes qui jouent un si grand rôle dans les poèmes d'Homère rentrèrent dans l'obscurité du gynécée; et aujourd'hui leur importance sociale diminue sensiblement parmi nous. La fidélité des nobles Rajpouts pour leur compagne n'est pas cependant toujours à l'abri des séductions qui les attendent dans la capitale lorsqu'ils sont de service à la cour. Là des femmes charmantes, dont les grâces naturelles sont encore rehaussées par l'éclat de la toilette, et qui par état excellent dans tous les arts d'agrément, leur font trop souvent oublier, au milieu des chants et des danses, une épouse qui, renfermée dans le cercle de ses devoirs, ne connaît d'autres plaisirs que ceux de la vie domestique. Le rang le plus élevé ne peut soustraire une femme à l'obligation de veiller elle-même aux besoins de son mari. La fille du Rana, après avoir épousé le chef de la tribu de Sadri, refusa de lui verser à boire sous prétexte que la fille d'un souverain ne pouvait s'abaisser au point de servir d'échanson à un des vassaux de son père. « Vous avez raison, lui répondit le guerrier; je ne dois exiger de vous aucun service : mais je vais en conséquence vous renvoyer de suite chez votre auguste père, car vous ne seriez d'aucune utilité dans ma maison. » Le Rana, après avoir écouté les plaintes que sa fille lui exposa avec toute la véhémence d'une femme irritée, manda son gendre près de lui, le fit asseoir à sa droite, lui parla à l'ordinaire sans faire aucune mention de ce qui s'était passé, et, à l'instant où il se levait pour se re-

tirer, l'héritier présomptif du trône lui présenta ses pantoufles. Le chef confus d'un tel excès d'honneur ne savait que penser d'une conduite aussi extraordinaire, lorsque le souverain lui dit : « A titre de gendre du roi, il n'est aucun respect, aucune distinction auxquels vous n'ayez le droit de prétendre. Retournez chez vous avec votre femme, et soyez sûr que désormais elle ne refusera plus de remplir votre coupe. »

Les grâces et les talens qui manquent quelquefois aux dames rajpoutes sont avantageusement remplacés par des qualités plus essentielles à des femmes destinées à passer leur vie au milieu de guerriers intrépides. La jeune fille prépare les armes de son père : devenue femme, elle excite son époux à tenter des entreprises périlleuses ; son fils reçoit de sa bouche des leçons d'honneur et de courage ; à toutes les époques enfin, ses éloges sont la plus douce récompense du soldat, son mépris le plus redouté des châtimens. Les femmes de Sparte elles-mêmes n'avaient pas plus d'héroïsme.

Dans un combat contre Aureng-Zeb, le rajah Jesvuntzing, forcé de céder au nombre, avait quitté le champ de bataille après des efforts de courage inouis. Sa femme, furieuse de sa défaite, refusa de lui ouvrir les portes de son château, en disant qu'elle ne pouvait reconnaître pour son époux un homme qui n'avait su ni vaincre ni mourir. Les prières et les remontrances de sa mère furent long-tems inutiles, et la promesse formelle que le rajah lui fit de se remettre en campagne dès qu'il aurait levé de nouvelles troupes put à peine la décider à recevoir le vaincu et les débris de son armée.

Bernier, dans son histoire de la dernière révolution de l'empire de Dehli, fait un récit détaillé de cette aventure.

Plusieurs femmes ont donné des preuves de courage et de résolution qui méritent d'être citées.

La reine de Ganore forcée, malgré la résistance la plus opiniâtre, d'abandonner ses états après la mort de son mari, tomba entre les mains du vainqueur. Ses grâces, ses vertus inspirèrent au kan la passion la plus violente, et il offrit à sa belle captive de régner sur lui et sur ses nombreux sujets. Un refus était impossible; la reine fixa le moment de la cérémonie nuptiale et indiqua une des terrasses du palais pour le lieu de la célébration. Le kan, ivre d'amour, arrive à l'heure marquée, paré de vêtemens et de bijoux magnifiques tirés des coffres de Ganore, et qu'avait choisis pour lui sa fiancée; mais à l'instant où il croit toucher au comble du bonheur, un feu dévorant le consume; il appelle du secours à grands cris et arrache les ornemens funestes qui communiquent à son sein le poison dont ils sont imprégnés. « Barbare, lui dit alors la reine, as-tu pu croire que la veuve d'un héros ne saurait pas se soustraire à l'infamie d'un second hymen? la mort me semble douce puisqu'elle m'arrache à ce malheur. La tienne va me venger de la seule pensée d'une telle souillure. » Puis, en prononçant ces derniers mots, elle se précipite dans les flots qui baignent le pied de la terrasse.

Une fille du chef des Mohils, fiancée au prince des Mondores, conçut une violente passion pour l'héritier du Porgol; celui-ci, sans être effrayé des dangers qu'une telle préférence allait attirer sur lui, épousa la princesse mohile et se disposa à la conduire dans ses montagnes: ils partirent escortés par 800 hommes d'élite, mais ils furent bientôt arrêtés dans leur marche par une troupe de 4,000 Mondores conduits par l'amant dédaigné, qui, trop

généreux pour profiter de l'avantage du nombre, proposa à son rival de décider leur querelle dans un combat singulier. Le prince de Porgol succomba après une courageuse défense sous les coups du Mondore, et mourut en jetant un dernier regard sur sa jeune et malheureuse femme. La princesse, décidée à ne pas survivre à celui que son amour avait si prématurément conduit au tombeau, saisit un sabre, et coupant avec un courage héroïque sa main gauche ornée des bijoux nuptiaux, elle l'envoya au chef de Porgol pour lui montrer qu'elle était digne par ses vertus d'entrer dans la famille d'un héros; puis, faisant élever un bûcher sur le champ de bataille, elle y monta, malgré les larmes et les prières du prince, et périt dans les flammes en embrassant le corps de son époux.

Une mort violente semble être la destinée inévitable des femmes dans le Rajpoutan; elle les menace à toutes les époques de leur vie sans leur laisser presque aucune chance de salut. Le mariage d'une fille est une affaire si embarrassante pour une famille rajpoute, que sa naissance est toujours regardée comme une calamité. Les dépenses extraordinaires nécessaires pour la célébration d'une noce est le moindre obstacle qui s'oppose à leur hymen. Le cercle de consanguinéité embrassé par la loi contre l'inceste est si étendu que l'on ne peut non-seulement se marier dans la famille patriarcale à laquelle on appartient, mais que même une union entre les membres d'une même tribu serait réputée incestueuse; ainsi, quoique les deux grandes subdivisions des Gehlotes soient séparées depuis plus de 800 ans, il ne peut leur être permis de contracter ensemble aucune alliance. Les parens d'une fille nubile sont donc obligés de lui chercher au loin un époux, et lorsqu'ils l'ont trouvé,

la ruine totale de la famille est souvent la conséquence des fêtes nuptiales. Toutes ces difficultés et la honte attachée au célibat ont donné naissance à un usage qui révolte la nature et qui n'est cependant pas beaucoup plus cruel que celui qui condamnait naguère en Europe tant de jeunes filles à s'ensevelir dans un cloître pour augmenter la fortune d'un frère aîné. Un Rajpout qui, en devenant père d'une fille, prévoit que sa situation ne lui permettra pas de l'établir convenablement, donne à l'innocente enfant une dose d'opium qui la fait passer en un instant du berceau à la tombe, et il tranquillise sa conscience en pensant que l'ame de sa fille a subi ainsi une des transmigrations qui lui sont prescrites sans avoir contracté aucune souillure qui puisse retarder son entrée dans l'éternel bonheur.

La jeune vierge qui, après avoir évité cette première condamnation, devient l'épouse d'un guerrier, commence alors une nouvelle série de dangers. La défaite d'un Rajpout est le signal de la mort de toutes les femmes de sa famille, qu'il fait périr presque toujours de sa propre main, plutôt que de les voir tomber sous la puissance d'un ennemi qui a le droit de les traiter en esclaves. Les préjugés religieux et l'opinion, cette impérieuse reine du monde, réservent à la femme qui devient veuve un destin plus funeste encore : condamnée à périr sur le bûcher qui doit consumer le corps de son époux, elle ne peut se soustraire à la mort qu'en se dévouant au mépris général. L'origine de cette coutume barbare se perd dans le dédale de la mythologie hindoue ; mais il est à présumer qu'elle prend sa source dans le caractère violent des Rajpouts qui, en faisant craindre aux époux de voir troubler la paix du foyer domestique par des scènes tragiques, les a engagés à placer leur sauve-garde dans l'intérêt même

de celles dont ils auraient eu peut-être à redouter, sans cette précaution, la jalousie ou la haine.

On doit remarquer avec surprise que les lois de Menou, ce code sacré des Rajpouts, ne font aucune mention d'un usage si barbare et si universellement répandu; le législateur, au contraire, pourvoit expressément au sort des veuves, et dit qu'une femme qui, après la mort de son époux, conserve soigneusement son souvenir dans la retraite, et se consacre aux pratiques religieuses, sera admise dans la demeure de Brahma; mais que celle qui, au mépris de ses devoirs, contracte un second hymen, attire sur elle le malheur et l'infamie ici-bas, et sera pour toujours privée du bonheur céleste.

L'empereur mongol Jehangir, dans ses réglemens pour le sacrifice des *sutties*, défend à toute mère de famille de se brûler sur le bûcher de son mari (1). Les victimes d'une si déplorable coutume seraient bien plus nombreuses si cette ordonnance était exécutée fidèlement; mais les lois les plus sages et les efforts réitérés du gouvernement anglais viennent sans cesse échouer contre le fanatisme des prêtres et l'aveugle préjugé qui dévoue à la honte la femme qui survit à son époux.

Après avoir parcouru avec notre auteur les différentes époques de la vie des femmes rajpoutes, nous ne pouvons nous empêcher de lui faire le reproche de ne pas nous avoir dit un seul mot sur l'extérieur de celles dont il nous a fait connaître d'une manière si détaillée les qualités morales.

Les poèmes hindous sont remplis de descriptions qui nous dédommagent de son silence à cet égard; et je crois

(1) NOTE DU TR. Il est inutile de rappeler au lecteur que les Mongols, qui sont en si grand nombre dans l'Inde, sont des conquérans étrangers venus du grand plateau de l'Asie centrale. Ils professent tous l'islamisme.

qu'il serait difficile de citer dans la poésie occidentale beaucoup de passages plus gracieux que le suivant, tiré des chants de Govinda par Jydeva, barde d'Yadus : « Radha, avec une joie timide, cherche les regards de Govinda et entre dans l'asile mystérieux de son bien-aimé en agitant doucement les sonnettes mélodieuses qui ornent sa ceinture et le haut de ses brodequins. Le cœur du jeune homme tressaille à la vue de la jeune vierge, comme la mer profonde qui se gonfle sous l'influence de la pleine lune ; de sa veste élégante descend une longue robe d'un jaune pâle qui ressemble à la poussière d'or répandue sur les pétales bleus du lis d'eau. Ses cheveux noirs semés de fleurs imitent dans leurs ondulations le nuage errant dont la forme varie sans cesse aux rayons de l'astre des nuits. Les larmes de bonheur qui coulent des grands yeux de Radha inondent le sein de Govinda, et la honte pudique qui d'abord se cachait sous ses paupières de soie a disparu devant les regards brûlans de l'amour. »

Le même poème nous révèle aussi quelques-uns des mystères de la toilette d'une beauté rajpoute, en nous montrant Radha peignant ses yeux avec de l'antimoine, plaçant un cercle de musc sur son front, et mêlant aux tresses de ses cheveux une guirlande de fleurs et des plumes de perroquet. Les vers de Jydeva sont très-estimés chez les Rajpouts et forment une partie de leurs chants nationaux.

Notre intention avait été de donner à nos lecteurs un aperçu de la religion du Rajpoutan, mais l'étendue de cet article nous force de nous borner aujourd'hui à parler des fêtes religieuses qui remplacent chez les Hindous nos représentations théâtrales. La plus remarquable est celle de Gouri, déesse de l'abondance ; elle se

célèbre pendant l'équinoxe du printems, époque à laquelle, sous le ciel des tropiques, la terre est ornée de tout le luxe de la plus riche végétation. Quelque tems avant le jour de la fête, toute la population se prépare à la cérémonie; une députation est envoyée à quelque distance d'Odipour, dans un lieu consacré pour y chercher la terre qui doit servir à fabriquer les statues de la déesse : chaque famille considérable veut posséder un de ces simulacres, où Gouri est représentée tenant dans sa main droite le lotos, emblème d'abondance. Les initiées aux mystères de Gouri cultivent, dans un lieu écarté et à l'abri des regards profanes, un petit champ où elles sèment de l'orge que des moyens artificiels amènent promptement en maturité; le jour de la récolte les femmes se réunissent au champ sacré, chantent des hymnes en l'honneur de la déesse pour attirer sa bénédiction sur leur famille, puis chacune d'elles emporte une poignée d'épis qu'elle attache au turban de son époux comme un signe d'heureux augure. Ces préliminaires terminés, toutes les pensées, tous les vœux se dirigent vers la procession qui doit bientôt sortir du palais pour se rendre au bord du lac. Chacun raconte à l'envi les préparatifs faits pour rendre la cérémonie de cette année plus magnifique encore que toutes celles qui l'ont précédée. Le jour paraît; le signal est donné; les tourayes retentissent dans toute la ville; le canon leur répond du haut du château d'Ekling-Gorgh, et annonce au peuple que Gouri commence sa promenade; la cavalcade rassemblée sur la terrasse du palais descend lentement jusqu'au rivage; les balcons, les portiques des palais qui se trouvent sur son passage sont remplis d'une foule avide de voir la déesse. L'aspect de la fête en général offre le spectacle le plus enchanteur; un ciel pur et sans nuage couvre un lac su-

perbe dont les eaux tranquilles réfléchissent de toutes parts les palais et les bosquets d'orangers qui ornent ses bords; dans le lointain un amphithéâtre de montagnes termine l'horizon. Le Rana entouré de sa cour précède le char de Gouri, la robe de la déesse est couverte de perles et d'or, et sa tête, chargée d'épis entremêlés de pierres précieuses, attire les regards du peuple ravi : deux jeunes filles agitent devant elle le *chamra* (éventail sacré); d'autres portent des corbeilles de grains et de fleurs, tandis que les initiées, formant un cercle autour du char, se tiennent par la main et chantent les louanges de la déesse, en marquant la mesure par des mouvemens pleins de grâce. On arrive au lac, des barques préparées conduisent le Rana et les autres membres du cortége aux diverses chapelles élevées en l'honneur de Gouri, qui pendant ce tems est supposée faire les ablutions ordonnées par Brahma; la procession se remet en route dans le même ordre, et après sa rentrée au château, des feux d'artifice qui éclatent sur les hauteurs terminent d'une manière brillante les trois jours consacrés aux fêtes de Gouri (1).

(*Monthly Review.*)

(1) Voyez une description admirable d'une fête hindoue dans l'article intitulé : *Esquisses de l'Inde*, qui fait partie du premier numéro. On trouvera d'autres détails fort curieux sur les Rajpouts dans le Voyage de M. Héber, évêque de Calcutta, dont il a été rendu compte dans notre 36e numéro. MM. Dondey-Dupré viennent d'en publier une élégante traduction.

LA CAVERNE DU TIGRE.

AVENTURE DANS LES MONTAGNES DU PÉROU.

J'ÉTAIS venu au Pérou, en 1826, pour y surveiller, au nom d'une compagnie formée à Londres, l'exploitation de mines qui n'existaient pas. L'inspection des localités me fit bientôt reconnaître que mes patrons avaient été pris pour dupes. Mais avant de retourner en Europe, je voulus du moins que cet immense voyage, le long des rivages de l'Atlantique et de la mer Pacifique, ne fût pas perdu pour ma curiosité et mon instruction, et je résolus avec deux de mes compagnons, MM. Wharton et Lincoln, de le mettre à profit, en allant visiter la plus haute et la plus imposante des montagnes du Pérou, le Chimboraço.

Un jour, après avoir passé la nuit précédente dans un village indien, nous continuions à circuler autour de la large base de ce géant des Andes, lorsqu'en élevant la tête je remarquai que l'éclat dont les neiges éternelles environnent sa cime, disparaissait peu à peu sous un épais brouillard. Les Indiens qui nous servaient de guides jetaient des regards alarmés vers ces vapeurs sinistres, et assuraient, en secouant la tête, qu'un violent orage éclaterait bientôt sur nous. Leurs craintes ne tardèrent pas à se vérifier. Le brouillard développant ses plis, s'étendit avec rapidité sur les flancs de la montagne, et nous fûmes plongés dans d'épaisses ténèbres. L'atmosphère était suffocante, et cependant si humide, que l'acier de nos montres se couvrit de rouille et que ces montres s'arrêtèrent. La

rivière près de laquelle nous marchions coulait avec un redoublement d'impétuosité. Tout-à-coup, et comme par magie, s'élancèrent des rochers qui étaient à notre gauche, une multitude de ruisseaux qui entraînaient avec eux des troncs d'arbres et des arbustes qu'ils avaient déracinés; j'y aperçus aussi un serpent énorme qui s'y débattait et qui paraissait faire d'inutiles efforts pour résister à la violence de leurs eaux. Bientôt le tonnerre se fit entendre, et tous les échos de la montagne lui répondirent à la fois. A tout moment d'éblouissans éclairs déchiraient la nue, au-dessus de nous, au-dessous, à côté; il nous semblait que nous plongions dans un océan de feu. Nous nous abritâmes sous l'ombrage d'un grand arbre, tandis qu'un de nos guides nous cherchait un asile plus sûr. Il ne tarda pas à revenir, et il nous annonça qu'il avait découvert une caverne spacieuse, où nous trouverions une protection suffisante contre la violence des élémens. Nous en prîmes la route de suite; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peines et quelque danger, que nous parvînmes à y arriver.

La tempête se prolongeait avec un bruit si épouvantable, que nous ne pouvions pas nous faire entendre les uns des autres. Je m'étais placé en silence à l'entrée de la caverne, et j'observai à travers l'ouverture qui était longue et étroite, la scène du dehors. Les cèdres les plus élevés étaient abattus ou se courbaient comme des roseaux. Des singes et des perroquets tués par la chute des branches jonchaient le sol; les ruisseaux étaient devenus de grandes rivières qui sillonnaient dans tous les sens les flancs de la montagne qu'ils divisaient en losanges. Mais je tenterais vainement de décrire cette grande scène; quiconque n'a pas connu l'Amérique du Sud ne saurait s'en faire une idée. Assurément ce n'est pas à tort qu'on

lui a donné le titre de Nouveau-Monde. En voyant ces superbes accidens de la nature, on dirait qu'elle y a encore toute la sève de la jeunesse, tandis qu'elle sommeille et qu'elle semble engourdie par l'âge dans l'ancien continent.

Le spectacle que j'avais devant les yeux me faisait craindre que nous ne fussions obligés de passer plusieurs jours dans cette caverne. Cependant quand la tempête eut un peu diminué de sa violence, nos guides en sortirent, pour voir si nous pourrions continuer notre route. La grotte dans laquelle nous avions cherché un asile était si sombre, que lorsque nous nous éloignions de l'entrée, nous ne pouvions plus voir à un pouce en avant de nous. Tandis que nous parlions des embarras de notre position, des cris et des gémissemens plaintifs, sortis du fond de la grotte, vinrent tout-à-coup arrêter notre attention. M. Wharton et moi nous écoutions avec un sentiment d'effroi ces cris sinistres; mais Lincoln, notre étourdi et jeune ami, se jetant à plat ventre, se traîna avec Frank, mon chasseur, le long de la caverne pour reconnaître la cause de ce bruit. A peine avaient-ils fait quelques pas, que nous les entendîmes pousser une exclamation de surprise; et bientôt ils reparurent portant chacun sous le bras un animal singulièrement tacheté, qui avait la taille d'un petit chat, et dont les mâchoires étaient armées de dents incisives formidables. Les yeux de ces animaux étaient d'un ton verdâtre; ils avaient de longues griffes à leurs pieds; leur langue d'un rouge de sang pendait hors de leur gueule. A peine M. Wharton les avait-il regardés qu'il s'écria : « Juste ciel! nous sommes dans la caverne d'un ..... » Mais il fut interrompu tout-à-coup par les voix de nos guides qui accouraient vers nous, en s'écriant : « Un tigre! un

tigre ! » Et aussitôt ils grimpèrent avec une singulière prestesse au haut d'un cèdre placé près de la caverne, et se cachèrent dans ses branches.

La première impression d'horreur et de surprise m'avait d'abord glacé d'effroi ; mais dès que ce sentiment fut un peu dissipé, je me jetai sur mes armes à feu. M. Wharton avait aussi repris possession de ses sens, et il nous appela à lui pour l'aider à boucher l'ouverture de la caverne avec une énorme pierre, qui heureusement s'en trouvait tout près. Le sentiment du danger qui s'approchait, augmentait notre force ; car nous commencions à entendre distinctement les rugissemens de l'animal, et nous étions perdus s'il atteignait l'entrée de la caverne, avant que nous eussions pu la fermer. Nous n'avions pas encore fini que nous le vîmes se diriger en bondissant vers son repaire. Dans ce moment terrible, nous redoublâmes nos efforts, et la grande pierre interposée entre lui et nous, nous mit à l'abri de son attaque. Il y avait cependant un petit espace vide entre cette pierre et le haut de l'ouverture, à travers lequel nous pouvions voir la tête du tigre, où étincelaient ses yeux qui lançaient sur nous des regards furieux. Ses rugissemens ébranlaient les profondeurs de la caverne, et ses petits y répondaient par des gémissemens aigus. Notre redoutable ennemi avait d'abord tenté d'enlever la pierre avec ses griffes puissantes, et ensuite de la reculer avec sa tête; l'inutilité de ses efforts ne fit qu'augmenter sa rage. Il poussa un cri plus perçant que tous les autres, et ses yeux enflammés semblaient darder la lumière dans l'épaisseur des ombres de notre retraite. Un instant, je fus presque tenté de le plaindre, car c'était un sentiment de paternité qui irritait sa colère.

« Il est tems de tirer sur lui, me dit M. Wharton avec

le sang-froid qui ne le quittait pas; visez à ses yeux; la balle traversera son cerveau, et nous aurons une chance d'en être délivrés. »

Frank prit son fusil à deux coups, et Lincoln ses pistolets. Le premier plaça le canon de son arme à quelques pouces du tigre, et le second fit de même. Au commandement de M. Wharton, l'un et l'autre lâchèrent leurs détentes au même instant, mais le coup ne partit pas. Le tigre qui, en entendant la détente, avait senti que c'était une attaque dirigée contre lui, fit un bond pour se jeter de côté; mais voyant qu'il n'avait pas été atteint, il revint à sa première place avec un redoublement de furie. La poudre des deux amorces avait été mouillée; tandis que Frank et Lincoln la répandaient par terre, attendu qu'elle ne pouvait plus être bonne à rien, M. Wharton et moi nous nous occupions de la recherche des boîtes à poudre. Il faisait si sombre que nous fûmes obligés de chercher à tâtons, en nous traînant sur le sol. Lorsque je me trouvai en contact avec les petits du tigre, j'entendis un bruit semblable à celui du frottement d'un morceau de métal, et bientôt je reconnus que ces animaux jouaient avec nos boîtes à poudre. Par malheur ils avaient ôté le bouchon avec leurs griffes, et la poudre répandue sur le sol humide ne pouvait plus nous servir. Cette cruelle découverte nous plongea dans la plus profonde consternation.

« Tout est perdu ! » s'écria M. Wharton; « il ne nous reste plus qu'à voir lequel vaut le mieux de mourir de faim avec les animaux qui sont enfermés avec nous, ou de mettre un terme immédiat à nos souffrances, en laissant pénétrer dans la caverne le monstre qui est en dehors. »

En parlant ainsi, il alla se placer près de la pierre qui nous protégeait et fixa des regards intrépides sur les

yeux étincelans du monstre. Le jeune Lincoln, au désespoir, faisait mille imprécations. Frank, qui avait plus de sang-froid, prit un morceau de corde qu'il portait dans sa poche, et se dirigea vers l'autre bout de la caverne sans nous dire dans quel but. Bientôt nous entendîmes un sifflement étouffé, et le tigre, qui l'avait entendu également, parut encore éprouver un plus grand trouble. Il allait et revenait devant l'entrée de la caverne, d'un air égaré et furieux; puis il s'arrêta tout-à-coup, et dirigeant sa tête vers la forêt, il poussa des cris assourdissans. Nos deux guides indiens profitèrent de cette occasion pour lui lancer des flèches, du haut de l'arbre où ils étaient cachés. Il fut frappé plusieurs fois; mais sa peau épaisse faisait rejaillir ces traits inoffensifs. A la fin, cependant, l'une de ces flèches l'atteignit près de l'œil et resta fixée dans sa blessure. Sa fureur fut alors portée à son comble; il se lança vers l'arbre, et, se dressant sur sa tige en la saisissant avec ses griffes, il parut vouloir le renverser. Mais quand il fut parvenu à se débarrasser de sa flèche, il redevint plus tranquille, et se plaça de nouveau à l'entrée de la grotte.

Frank reparut alors, et un coup-d'œil m'apprit ce qu'il venait de faire. De chacune de ses mains pendait un petit tigre attaché à la corde avec laquelle il l'avait étranglé. Avant que je fusse averti de ce qu'il méditait, il les avait jetés l'un et l'autre au tigre à travers l'ouverture. L'animal ne les vit pas plus tôt qu'il commença à les examiner attentivement et en silence, en les retournant avec précaution de côté et d'autre. Dès qu'il fut convaincu qu'ils étaient morts, il poussa un cri de désespoir si pénétrant que nous fûmes obligés de boucher nos oreilles. Quand je reprochai à mon chasseur cet acte d'une barbarie gratuite, je vis bien par la rudesse de ses réponses qu'il avait perdu tout espoir de salut, et que dès-lors il re-

gardait comme dissous les rapports de subordination du serviteur au maître. Pour moi, sans que je susse pour quelle raison, j'espérais toujours qu'un secours inattendu viendrait me tirer de l'affreuse position où j'étais.

Cependant le tonnerre avait cessé de se faire entendre, et un vent paisible et doux succédait à la violence de l'ouragan. Les chants des oiseaux résonnaient de nouveau dans la forêt, et les gouttes de pluie, frappées par les rayons du soleil, étincelaient sur les feuilles comme des milliers de diamans. Je voyais par l'ouverture de notre antre ce réveil de la nature succéder au tumulte des élémens; et le contraste que faisait cette scène tranquille avec notre situation la rendait encore plus affreuse. Nous étions dans un tombeau d'où rien ne paraissait pouvoir nous faire sortir; car un monstre plus épouvantable que le cerbère de la fable en gardait l'entrée. Il s'était couché près de ses petits. C'était un animal superbe et d'une grande taille; ses membres, étendus dans toute leur longueur, laissaient voir la force prodigieuse de ses muscles; de ses mâchoires, armées de grandes dents, tombaient de larges flocons d'écume. Tout-à-coup un long rugissement se fit entendre à distance: le tigre y répondit par un gémissement plaintif; et les Indiens poussèrent un cri qui nous annonça qu'un nouveau danger nous menaçait. Nos craintes furent confirmées au bout de quelques minutes; car nous vîmes un tigre, moins grand que le premier, se diriger en courant vers l'endroit où nous étions.

« Cet ennemi sera encore plus dangereux que l'autre, dit M. Wharton; car c'est la femelle, et celles de ces animaux sont impitoyables pour ceux qui les ont privées de leurs petits. »

Les rugissemens de la tigresse quand elle eut examiné les corps de ses petits surpassèrent tout ce que nous

avions déjà entendu, et le tigre y mêla des cris lamentables. Tout-à-coup ses hurlemens cessèrent; elle ne fit plus entendre qu'un murmure sombre, et nous la vîmes avancer ses naseaux fumans à travers l'ouverture, et regarder de tous côtés, comme pour découvrir ceux qui avaient détruit ses petits. Ses regards tombèrent bientôt sur nous, et aussitôt elle s'élança en avant avec fureur, comme pour pénétrer dans notre lieu de refuge. Peut-être serait-elle parvenue, au moyen de sa force prodigieuse, à pousser la pierre, si nous n'avions pas réuni tous nos efforts pour la retenir. Quand la tigresse vit qu'elle ne pouvait pas réussir, elle se rapprocha du tigre, et, pendant quelques instans, elle parut se consulter avec lui; puis ils s'éloignèrent ensemble d'un pas rapide, et disparurent à nos regards. De moment en moment, à mesure qu'ils s'éloignaient, leurs mugissemens devenaient plus faibles, et bientôt ils cessèrent de se faire entendre.

Dès qu'ils se furent éloignés, nos deux guides indiens parurent à l'entrée de la caverne, et nous pressèrent de profiter, en fuyant, de la seule occasion que nous eussions de nous sauver, attendu que les tigres étaient allés chercher dans le haut de la montagne une autre ouverture qu'ils connaissaient sans doute, pour pénétrer dans l'intérieur de la grotte. En conséquence, nous nous mîmes tous en grande hâte à pousser la pierre qui en fermait l'entrée, et nous sortîmes de ce tombeau où nous avions craint d'être ensevelis vivans. M. Wharton fut le dernier qui le quitta, parce qu'il ne voulut pas en sortir avant d'avoir retrouvé son fusil à deux coups; pour nous, nous ne songions qu'à nous échapper. Nous entendions de nouveau les rugissemens des tigres, quoiqu'à distance; et, suivant la trace de nos guides, nous nous jetâmes dans un sentier de côté. Le grand nombre de racines et

de branches dont la tempête avait jonché le chemin que nous suivions, rendait notre fuite lente et difficile. M. Wharton, marin plein d'activité, ne marchait cependant qu'avec peine, et nous étions obligés, pour ne pas le perdre, de nous arrêter de tems en tems.

Nous marchions ainsi depuis un quart d'heure, quand un cri perçant poussé par un des Indiens nous apprit que les tigres étaient sur notre trace. Nous nous trouvions alors devant un pont de roseaux que l'on avait jeté sur un torrent. Il n'y a guère que les Indiens avec leur démarche légère qui puissent s'avancer sans crainte sur des ponts de ce genre, qui frémissent et oscillent à chaque pas que l'on y fait. Profondément enfoncé entre ses deux rives semées de roches aiguës, le torrent coulait au-dessous avec violence. Lincoln, Frank et moi, nous traversâmes ce pont sans accident; mais M. Wharton était encore au milieu, tâchant d'y garder son équilibre, quand les tigres débouchèrent du bois voisin; sitôt qu'ils nous aperçurent, ils bondirent vers nous, en poussant des hurlemens épouvantables. Cependant Wharton était parvenu sans encombre de l'autre côté du torrent, et j'étais occupé avec Frank et Lincoln et mes deux guides à escalader les rochers qui se trouvaient en face de nous. M. Wharton, quoique les tigres fussent tout près de lui, ne perdit pas son courage et sa présence d'esprit. Aussitôt qu'il fut parvenu de l'autre côté du pont, il tira son couteau de chasse, et coupa les liens qui l'attachaient à l'une des rives; il espérait de cette manière mettre un obstacle insurmontable à la poursuite de nos ennemis; mais à peine avait-il accompli sa tâche que nous vîmes la tigresse se précipiter vers le torrent, et tenter de le franchir par un saut. Ce fut un spectacle curieux de voir ce redoutable animal suspendu un instant au-dessus de

l'abîme; mais cette scène passa comme l'éclair. Sa force n'était pas égale à la distance; avant qu'il eût atteint le fond du torrent, il avait été déchiré en mille pièces par les pointes des rochers. Cette catastrophe ne découragea pas son compagnon qui, d'un vigoureux élan, parvint à franchir le ravin. Toutefois il n'atteignit la rive opposée qu'avec ses griffes de devant. Suspendu de cette manière au-dessus du précipice, il s'efforçait de prendre pied. Les Indiens poussèrent de nouveau un cri sauvage, comme si tout espoir était perdu. Mais M. Wharton qui était tout près du tigre, s'avança courageusement vers lui, et lui plongea son couteau de chasse dans la poitrine. Furieux au-delà de tout ce que je puis dire, le monstre rassemblant toutes ses forces, fixa ses griffes de derrière sur le rocher et parvint à saisir Wharton par la cuisse; mais mon héroïque ami conserva toute son intrépidité; il prit de sa main gauche un tronc d'arbre pour lui servir de support, et retourna avec vigueur son couteau de chasse dans la poitrine du tigre.

Tout cela fut l'ouvrage d'un instant. Les Indiens, Lincoln, Frank et moi nous courûmes à son aide : Lincoln saisissant le fusil de Wharton qui était près de lui, asséna un coup de crosse si vigoureux sur la tête du tigre, que l'animal étourdi lâcha prise et fut précipité dans l'abîme. Mais ce malheureux jeune homme n'avait pas calculé la force de son coup; il pencha en avant, ses pieds glissèrent et ses mains ne trouvant aucun point d'appui, il tomba dans le torrent, se débattit un instant à sa surface, et s'y enfonça ensuite pour ne plus reparaître.

Nous poussâmes d'abord un cri de désespoir; puis, pendant quelque tems, nous gardâmes un sombre silence. Dès que je fus revenu de ma stupeur, j'aperçus le pau-

vre Wharton évanoui au bord du précipice. Nous examinâmes sa blessure; elle était profonde, et le sang en coulait en abondance. Les Indiens cueillirent quelques plantes dont l'application arrêta l'hémorragie. Wharton continuait à être insensible; mais son pouls était très-agité. Le soir étant venu, il fallut nous résigner à passer la nuit dans cet endroit sous l'abri de quelque rocher. Les Indiens allumèrent du feu pour tenir les bêtes féroces éloignées de nous. Je mangeai quelques fruits que nos guides me donnèrent; et ce fut assurément le plus triste repas que j'eusse fait de ma vie. Je ne goûtai aucun sommeil pendant toute la nuit; assis près de Wharton, j'écoutais avec effroi ses profondes aspirations. Le lendemain matin nos guides pensèrent que ce que nous pouvions faire de mieux, c'était de transporter notre malheureux ami au village, où nous avions couché la nuit précédente; en conséquence, avec des branches et des roseaux, ils construisirent à la hâte un petit pont pour repasser le torrent. Lorsque nous fûmes de retour au village, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, Wharton ne reprit pas connaissance. Le troisième jour ses membres éprouvèrent tout-à-coup un frémissement convulsif; il se leva sur son séant en prononçant quelques mots confus. La main de la mort était sur lui; bientôt il retomba sur son chevet, et quelques minutes après il n'existait plus.

Tel fut le dénouement de mon triste voyage au Chimboraço. Dès que j'eus rendu les derniers devoirs à M. Wharton, je me hâtai de m'éloigner des lieux qui me rappelaient de si cruels souvenirs, et je profitai de la première occasion pour revenir en Europe.

(*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Observations sur la croissance journalière de l'orge et du froment, par le professeur Mayer. — La tige des plantes bulbeuses, qui ne porte à son sommet qu'une seule fleur ou qu'un seul groupe de fleurs enveloppées dans une spathe, est sans doute l'organe qui offre le plus de facilités pour des observations de ce genre, non-seulement parce que ces plantes croissent rapidement, mais encore parce que la bulbe présente une base fixe et l'origine de la spathe un sommet déterminé. Mais l'auteur de ces recherches, sachant bien qu'il n'obtiendrait de résultats importans que de la comparaison d'un grand nombre d'observations faites dans les mêmes circonstances, et ne pouvant se procurer un nombre suffisant de plantes bulbeuses, résolut de faire ses expériences sur des graminées, et choisit l'orge et le froment.

Il sema donc dans des pots à fleurs des graines de ces plantes, en mettant dans chaque pot trois de chaque espèce, et choisit ensuite quatre pots contenant chacun six plantes qui étaient à peu près de la même hauteur. Ces vases furent placés dans une chambre très-close, chauffée une fois par jour, à six heures du matin, à l'aide d'un grand poêle de terre. Les volets de la pièce étaient fermés hermétiquement le soir et ouverts le matin

au point du jour. Un thermomètre de Réaumur, placé près de la fenêtre à la hauteur des vases, indiquait la température de l'appartement, et était consulté chaque fois que l'on mesurait les plantes.

Les observations commencées le 11 mars, à huit heures du matin, furent continuées jusqu'au 16 mars à la même heure. Durant cette période de cinq nuits et de quatre heures, le tems fut en général couvert et doux ; le soleil ne se montra que dans la matinée du 14. La température de l'atmosphère à l'extérieur ne s'éleva pas au-dessus de + 4°. Dans l'appartement sa moyenne fut de + 15°,75, variant de + 14°,00 à + 17°,50.

Pour prendre la hauteur des plantes, l'auteur se servit d'un pied de roi français divisé en pouces, lignes et quarts de ligne. Cet instrument était pourvu d'une base assez large pour pouvoir être appuyé sur la terre des pots, aussi près que possible de la plante et toujours dans le même endroit. Les plantes étaient constamment placées et mesurées dans le même ordre et aux mêmes heures.

L'auteur est entré dans des détails tout-à-fait minutieux sur ces expériences, qui prouvent et le scrupule avec lequel il les a faites, et la confiance qu'elles doivent inspirer. Il donne aussi une table où il a consigné de deux en deux heures, depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, la hauteur totale qu'avait acquise chaque plante de la base au sommet. Cette table contient 383 observations marquées en pouces, lignes et quarts de ligne.

Voici les résultats généraux que l'auteur déduit de ces observations :

1° La pousse était généralement plus forte pendant les douze heures de jour que pendant les douze heures de nuit ;

2° Elle était plus rapide depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi, que dans les six autres heures;

3° La pousse de chaque plante présente chaque jour deux périodes d'accélération et deux périodes de retard. La première période d'accélération a lieu entre huit et dix heures du matin; la seconde entre midi et quatre heures.

Ainsi l'accroissement total d'une tige d'orge étant pour les vingt-quatre heures de $11'''$ 76, il a lieu dans l'ordre suivant :

De 8 heures du matin	à 10 heures........		1,27	
10	à 12		0,99	3,45
12	à 2 après midi		1,19	
2 après midi	à 4		1,30	
4	à 6		0,79	2,97
6	à 8		0,88	
8 du soir	à 8 du matin			5,34
				11,76

La circonstance la plus remarquable que présente cette série d'observations et de calculs est sans doute l'accélération et le ralentissement alternatifs qui ont lieu trois fois par jour : le matin, un peu après midi et le soir, ainsi que le rapport que l'on observe entre l'intensité de chaque accélération et du ralentissement qui la suit. La plus grande accélération a lieu de midi à quatre heures, et est suivie du ralentissement le plus prononcé. La plus petite accélération arrive de six à huit heures du soir, et le ralentissement qui la suit de huit à dix heures du soir, est à peine perceptible.

La chaleur est considérée avec raison comme l'agent principal de la pousse régulière des végétaux, et nous savons que la chaleur suit une marche régulière dans son

augmentation et sa diminution successives. Au contraire, l'humidité, qui est également nécessaire aux plantes, ne paraît soumise à aucune règle pour le tems ou pour la quantité. Quant à la lumière, les végétaux ont besoin qu'elle soit à un haut degré d'intensité pour qu'ils puissent arriver à certaines périodes de leur développement; mais elle est beaucoup moins nécessaire pour leur accroissement en hauteur. Il serait donc important de comparer les mouvemens périodiques de la pousse des jeunes plantes avec les variations de la température de l'appartement. L'auteur a donné aussi une table de ces variations, mais il n'a observé aucun rapport important entre les oscillations du thermomètre et celles de la pousse des jeunes plantes.

Economie Publique.

Caisses d'épargne d'Angleterre.—Sans l'économie le travail ne suffit pas pour assurer à toutes les classes de la société des ressources contre les accidens imprévus de la vie, ni même contre la vieillesse et les causes ordinaires de la misère. Une foule de circonstances contribuent à faire baisser le taux des salaires, et à livrer les ouvriers sans ressources aux coups de l'adversité. Aussi les hommes éclairés des tems modernes ont-ils considéré l'économie volontaire, avec faculté de placement, comme le seul moyen d'y soustraire les classes laborieuses et peu fortunées. C'est aux soins et à la persévérance de sir Georges Rose que l'Angleterre doit l'établissement des *Savings Banks* (caisses de salut), qui, aujourd'hui, sont au nombre de plus de cent vingt-deux, et qui contribuent si puissamment à diminuer la plaie du paupérisme dont ce pays est affligé. En France, long-tems après, le duc

de Larochefoucault-Liancourt en fit le premier sentir la nécessité; mais ces établissemens sont loin d'y avoir pris la même extension qu'en Angleterre. Paris n'a qu'une seule caisse d'épargne; Rouen, Lyon et quelques autres grandes villes viennent récemment d'en fonder; mais peu d'entr'elles jouissent d'une grande popularité. Est-ce à la différence qui existe entre la moralité et l'instruction des classes industrielles des deux royaumes que l'on doit attribuer la faveur que ces établissemens obtiennent dans l'un, et la tiédeur avec laquelle ils sont accueillis dans l'autre? Si ce n'est pas là le seul motif, c'est du moins celui qui y a le plus de part. Il est vrai que, dans ces derners tems, la gêne qui se fait sentir dans toutes les branches de l'industrie anglaise a considérablement diminué le nombre des dépôts. Cette circonstance, indépendante de la volonté des déposans, ne fait que justifier les plaintes de malaise que l'on entend de toutes parts; car les caisses d'épargne doivent être considérées comme le thermomètre de la situation de la prospérité nationale. Aussi c'est dans les comptes de ces divers établissemens que M. Huskisson a puisé les preuves irrécusables qu'il a données de la fâcheuse position de l'Angleterre. D'après ses supputations, les caisses d'épargne avaient reçu, en 1828, 945,448 livres ster. (23,636,200 francs), et avaient remboursé 449,493 livres st. (11,237,325 francs), tandis qu'en 1829 il n'y a été déposé que 678,420 livres sterl. (16,960,500 francs), et qu'on en a retiré 1,444,937 livres sterling (36,123,425 francs). De ce rapprochement il résulte que les sommes placées en 1829 sont moins considérables que celles qui l'ont été en 1828, et que les remboursemens opérés en 1829 ont été deux fois plus élevés que ceux de l'année précédente. Ainsi beaucoup d'artisans n'ont pu économiser pendant cette période, et la plupart

ont été obligés, pour vivre, de recourir à leurs anciennes économies. — Voici dans quelles proportions ces différentes classes se trouvent combinées dans un de ces établissemens fondé à Londres, Southampton-Row.

Les détails suivans sont extraits de ses comptes rendus :

Domestiques et gens en condition	7,845
Ouvriers de toute espèce et garçons de magasin	8,198
Cultivateurs et portefaix	665
Apprentis de tout genre	1,546
Sociétés de bienfaisance	53
Instituteurs, veuves, matelots, soldats	3,071

Le nombre et l'importance des dépôts effectués de 1828 à 1829 n'offrent pas moins d'intérêt :

De 1 schelling à 1 livre sterling	4,879
1 livre st. à 5 *id*	5,487
5 *id.* à 10 *id.*	2,357
10 *id.* à 20 *id.*	1,396
20	1,039

Voici la progression de cet établissement fondé en 1817; les dépôts faits depuis cette époque jusqu'à la fin de 1818

	Liv. st.		Liv. st.
S'élevaient à	12,540	1824 à 1825	183,013
De 1818 à 1819	39,915	1825 à 1826	236,825
1819 à 1820	47,404	1826 à 1827	203,426
1820 à 1821	64,412	1827 à 1828	227,744
1821 à 1822	94,403	1828 à 1829	291,133
1823 à 1824	120,670		

Les dépôts ne peuvent être moindres d'un schelling; mais l'intérêt n'est compté que lorsque la somme déposée s'élève à une livre sterling. Il est fixé à 4 p. %. La somme du dépôt est indéterminée, et nous sommes portés à croire que la décision du conseil d'administration de la caisse de Paris, qui fixe l'importance de chaque dé-

pôt à 2,000 francs seulement, contribuera à éloigner beaucoup de personnes.

Voyages.

Voyage du docteur Gérard au Thibet. — Le docteur Gérard, frère du colonel Gérard, qui a traversé les monts Himalaya, vient de visiter la vallée de Sotly et a fait quelques observations très-curieuses dans cet endroit qui est le plus élevé de tous les points habités du globe. Le principal objet de son voyage était l'introduction de la vaccine au Thibet; mais il paraît que les préjugés des Rajahs l'ont empêché de réussir dans cette entreprise. L'un des villages où il s'est arrêté était élevé de 14,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. Au mois d'octobre, le thermomètre y marquait, le matin, 16° de Fahrenheit, et pendant le jour les rayons du soleil étaient insupportables. L'eau des lacs et des rivières qui gelait la nuit était fondue vers deux heures après midi. Les habitans y obtiennent, au moyen de la chaleur solaire et d'irrigations artificielles, de grandes quantités de riz dans des champs situés à une hauteur prodigieuse, et dont quelques-uns sont à plus de 14,900 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le docteur Gérard croit que la culture pourrait être portée jusqu'à 16 et 17,000 pieds. Les chèvres nourries dans cette région sont les plus belles de la contrée et appartiennent à l'espèce dont le poil est employé dans les manufactures de schalls. A la hauteur de 15,500 pieds on trouve de grandes quantités de coquilles fossiles sur des rochers calcaires au-dessus de couches de granit et de schiste pulvérisé. Elles sont de formes et de dimensions très-variées. Au nord de la frontière de Kiunaour le docteur Gérard arriva jusqu'à la hauteur de 20,000

pieds sans avoir atteint les neiges perpétuelles. A une heure après midi le thermomètre donnait 27° de Fahrenheit. Malgré cette élévation extrême, l'action du soleil avait un effet désagréable, quoique à l'ombre l'air fût très-froid. L'aspect des régions voisines était imposant et terrible. Sur la frontière on apercevait une masse de neige; dans ces pays qui pendant si long-tems sont restés inaccessibles, le docteur Gérard a rencontré un philologue hongrois très-connu, nommé Cosma de Kords. Ce voyageur, après s'être avancé vers le centre de l'Asie, arriva à Kiunaour dans le Thibet, où il se fixa dans le monastère de Kanum et vécut au milieu des moines de la religion du grand Lama. Aidé d'un lama, il fit des progrès rapides dans l'étude de la littérature du Thibet et découvrit une encyclopédie en quarante-quatre volumes qui traite de l'universalité des sciences et des arts. La partie médicale de ce grand ouvrage forme cinq volumes. L'art de la lithographie a été pratiqué dans la principale ville du Thibet depuis un tems immémorial, et l'on s'en est servi pour représenter l'anatomie des différentes parties du corps humain. Il paraît qu'à une certaine époque les sciences et les lettres, fuyant la tyrannie de la caste des brahmes, abandonnèrent les plaines de l'Hindostan et se réfugièrent sur les montagnes du Thibet.

Statistique.

Exposé comparatif de la colonisation et du développement social des divers états de l'Union de l'Amérique du Nord. — Nous les avons partagés en trois classes, afin que cet exposé fût plus clair (1).

(1) Cette note, rédigée par M. Jules de Blosseville, nous a été communiquée par M. Balbi.

1° COLONIES ANGLAISES QUI ONT CONQUIS LEUR INDÉPENDANCE.

1° ÉTAT DE VIRGINIE. Le premier établissement permanent fut fondé sur la Chesapeak en 1607 par le fameux John Smith, et secouru en 1610 par lord Delaware. Vers 1619 la colonie s'accrut par deux importations d'habitans, des blancs et des nègres qui furent également traités comme des marchandises. Parmi 1,200 émigrés d'Angleterre se trouvaient 150 femmes qui furent vendues aux planteurs au prix de 150 livres de tabac chacune. Dans l'origine les établissemens eurent à soutenir des guerres cruelles avec les Indiens, leurs progrès furent successifs et sans événemens remarquables jusqu'à la guerre de l'indépendance.—La Virginie actuelle n'est qu'une faible portion de l'ancienne Virginie de Raleigh qui empiétait sur la Floride d'un côté et sur la nouvelle Angleterre de l'autre, lorsqu'on divisa toute la côte en deux grandes concessions accordées à deux compagnies qui cédèrent leurs prérogatives.

2° ÉTAT DE MASSACHUSSETS. Cet état a des titres à un des premiers rangs dans l'Union par son ancienneté, son patriotisme, ses lumières et son commerce. En 1602, Gosnold découvrit ses côtes dont il fit une description séduisante. Des compagnies se formèrent en 1606. En 1607 eut lieu la première tentative de colonisation, qui fut malheureuse et à laquelle le découragement succéda. L'enthousiasme religieux obtint plus de succès; une colonie de 120 puritains qui se dirigeait sur la rivière d'Hudson fut conduite par les vents à New-Plymouth dont ils jetèrent les fondemens. Les plus grands progrès de cet état datent de 1628. En 1686, la prospérité d'un état démocratique, tel que le Massachussets (ainsi que le New-Jersey, le New-York, le New-Hamp-

shire, le Connecticut), parut d'un exemple dangereux au dernier des Stuart; il chargea Edmund Andros de retirer les chartes et le nomma vice-roi de la Nouvelle Angleterre : cette mesure eut des suites fatales, mais la révolution de 1688 y mit fin. Depuis lors le Massachussets a marché rapidement vers sa prospérité actuelle; il a été le foyer de l'insurrection contre l'acte sur le timbre et le droit du thé. C'est dans le port de Boston, sa capitale, qu'une cargaison de thé fut jetée à la mer en 1773.

3° État de New-York. La rivière d'Hudson fut découverte en 1608 ou 1609 par Hudson, qui était l'année précédente au service des Hollandais. Ceux-ci, en 1610, y fondèrent leur colonie de New-Netherlands, soumise momentanément par l'Anglais Aryall en 1614. en 1674 elle devint définitivement propriété anglaise. Cet état prit une part très-active aux guerres contre le Canada, en 1709 et 1754; il fut aussi le théâtre principal des hostilités dans la guerre de l'indépendance.

4° État de New-Hampshire. John Smith explora le premier ses côtes en 1614, et ce fut après son voyage que Charles Ier imposa à tout le pays dont elles dépendaient le nom de Nouvelle-Angleterre. Les premières tentatives d'établissement eurent lieu en 1623 sous la conduite de John Mason qui fonda une colonie près de la rivière de Pescatagua. Les états de Massachussets et de New-Plymouth lui donnèrent des renforts; il ne reçut son nom et ses concessions qu'en 1629. Par suite des prétentions de Mason et de ses héritiers, il fut en proie à des dissensions jusqu'en 1647. En 1640, il fut réuni au Massachussets dont il ne se sépara qu'en 1679. Après la révolution d'Angleterre, il fut encore uni au même état pendant trois ans. Le New-Hampshire n'a vraiment

prospéré que depuis l'indépendance ; il eut beaucoup à souffrir des hostilités continuelles des Indiens.

5° ÉTAT DE DELAWARE. Il paraît que la baie de la Delaware, dont la découverte est attribuée à Hudson en 1609, avait été visitée par d'autres vaisseaux du nord de l'Europe, quand Gustave Adolphe y envoya en 1627 une colonie de Suédois et de Finlandais. Les Hollandais les tourmentèrent sans relâche en invoquant la découverte d'Hudson et les soumirent en 1655. Les Anglais n'accordèrent pas plus de repos aux nouveaux maîtres et prirent possession définitive en 1664 de l'état de Delaware, dont les annales n'offrent que des événemens ordinaires jusqu'à son émancipation.

6° ÉTAT DE MARYLAND. Les premières colonies du Maryland y furent transportées par Clayborne et Baltimore en 1631 et 1632. Les compagnons de Baltimore étaient des catholiques tolérans pour les opinions et justes pour les Indiens, mais ceux de Clayborne, d'un caractère tout opposé, excitèrent beaucoup de troubles.

7° ÉTAT DE CONNECTICUT ET NEW-HAVEN. Cet état fut peuplé en 1634 par des émigrés de Massachussets et d'Angleterre qui eurent long-tems à souffrir du climat, de la disette et des attaques des Indiens. Sous le nom de Connecticut et New-Haven il fut réuni en 1673 avec le Massachussets et New-Plymouth, comme colonies unies de la nouvelle Angleterre, ce qui donna le premier exemple d'une confédération. Elle eut beaucoup à souffrir en 1686 des entreprises d'Andros qui voulait annuler les chartes. Après la révolution sa prospérité recommença.

8° ÉTAT DU MAINE. Les premiers essais d'établissement dans cet état furent ceux des Français qui se fixèrent en 1604 sur les rives du Kennebeck, et celui de John Gil-

bert en 1607 qui n'eut pas de meilleur résultat. Les Français et les Hollandais habitèrent aussi quelque tems à l'est de la rivière Sainte-Croix et à New-Castle. Ce ne fut qu'en 1635 que furent fondées les premières habitations permanentes des Anglais. Jusqu'en 1740 les Indiens les gênèrent beaucoup ; l'accroissement en fut très-lent. Le Maine fut réuni long-tems au Massachussets ; il n'en a même été définitivement séparé qu'en 1820. Il n'a pas pu prendre part comme état distinct à la déclaration d'indépendance et à la signature de la constitution.

9° État de Rhode-Island. Cet état fut fondé en 1636 par le sage Roger Williams avec des puritains de Massachussets chassés par l'intolérance de leurs frères. La justice la plus grande dans toutes les transactions avec les Indiens et la liberté des opinions présidèrent à l'établissement de la colonie et le firent prospérer. Ce fut le dernier des treize états qui accepta la constitution.

10° État de la Caroline du Nord. C'est sur les côtes de cet état, le 4 juillet 1584, que se fit la formalité de le première prise de possession de la Virginie par Amadas et Arthur Barlow, mesure suivie des essais malheureux de Lane et de Raleigh. Il fut peuplé vers le milieu du dix-septième siècle par des émigrés de la Virginie. Il se compose, comme la Caroline du Sud, de portions de la Floride et de la Virginie, provinces qui, empiétant réciproquement l'une sur l'autre, n'eurent pas dans les premiers tems de limites bien définies.

11° État de la Caroline du Sud. Pendant près de deux siècles après sa découverte, aucun Européen ne s'y fixa : en 1670 W. Sagle jeta les premiers fondemens de cet état près de Port-Royal ; ses commencemens furent signalés par des guerres avec les Indiens et avec les Espagnols de

la Floride, ainsi que par beaucoup de désordres. J. Locke lui donna des lois aristocratiques et féodales qui furent promptement modifiées. La révocation de l'édit de Nantes y conduisit beaucoup de Français qui se fixèrent principalement sur les bords du Santée. Le riz, une des principales sources de richesses de cet état, y fut introduit à la fin du dix-septième siècle par un navire qui venait de Madagascar.

12° ÉTAT DE NEW-JERSEY. Cet état, qui se composa d'abord de concessions mal déterminées, a une origine très-vague. Les Suédois, les Danois et les Hollandais furent les premiers colons, et les Anglais leur succédèrent. Après avoir souffert de l'absence d'un gouvernement régulier et avoir été le sujet de mille prétentions, il ne prit de l'importance qu'en 1680 par une émigration de quakers. L'histoire du New-Jersey a été particulièrement remarquable à l'époque de l'indépendance; il contient les champs de bataille de Princeton, de Trenton et de Monmouth.

13° ÉTAT DE PENSYLVANIE. Penn, qui en était propriétaire, fonda l'état de Pensylvanie en 1681, et lui donna l'année suivante la première de ses trois chartes. Outre les quakers dont il professait la croyance, il y appela d'Angleterre des hommes industrieux et recommandables. La justice présida dans tous les rapports avec les Indiens et assura la prospérité de la colonie. C'est à Philadelphie, capitale de l'état, que la déclaration d'indépendance fut adoptée et proclamée.

14° ÉTAT DE GÉORGIE. Compris dans la charte de la Caroline, cet état était revendiqué par l'Espagne, mais inoccupé, quand Oglethorpe y fonda Savannah en 1734 en lui donnant pour habitans des hommes maltraités par la

fortune. Le gouvernement suivit d'abord un système féodal et eut des luttes à soutenir contre les Espagnols. La colonie ne commença à prospérer qu'en 1763.

15° ÉTAT DE VERMONT. Éloigné à la fois de la mer et du Saint-Laurent, cet état, colonisé en 1724, fut long-tems une espèce de territoire contesté, où l'Angleterre et la France furent aux prises. Le Vermont se trouva dans une espèce de neutralité pendant la guerre de l'indépendance. Il eut beaucoup de peine à se faire séparer du Massachussets et n'entra dans l'Union comme état distinct qu'en 1791.

16° DISTRICT DE COLOMBIA. Ce district sur lequel s'élève la ville de Washington, capitale de toute l'Union, n'a que dix milles carrés. Ce territoire fut pris en 1790 sur les états de Virginie et de Maryland. La première pierre de Washington a été posée le 16 septembre 1793.

II° TERRITOIRE DÉCOUVERT PAR LES FRANÇAIS, CÉDÉ A L'ANGLETERRE A LA PAIX DE 1763, ET AUX ÉTATS-UNIS, APRÈS LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE, EN 1783.

Les possessions françaises, s'étendant du sud au nord, de la Louisiane au Canada, arrêtaient le développement de celles des Anglais qui auraient voulu ne pas avoir de limites dans l'ouest; les résultats de la guerre du Canada les délivrèrent de ce voisinage dangereux, mais les dépenses que ces hostilités occasionèrent furent la source d'impôts onéreux qui révoltèrent les Américains, et ceux-ci, se trouvant aguerris et en armes, conquirent leur liberté. Les Anglais ne conservèrent que le Canada; le reste de leurs acquisitions récentes fut cédé à l'Union, et c'est de cette époque que datent leur importance et leur civilisation. Ce vaste territoire a été presque entièrement constitué en états dans l'espace de quarante ans.

1° État de l'Ohio. La région où se trouve cet état et les suivans fut découverte par le célèbre et malheureux de la Salle, en 1680. Elle fut exclusivement visitée par les Français pendant cinquante ans; mais ils ne s'y occupèrent que du commerce des fourrures. Malgré leurs droits, les Anglais firent dès 1750, dans l'état de l'Ohio, des concessions qui s'étendaient jusqu'à l'Océan et devaient être occupées par des émigrés de Virginie et d'Angleterre. En même tems il était revendiqué par d'autres états d'après leurs chartes. La paix de 1763 régla toutes ces prétentions, à l'origine desquelles Washington débuta dans sa carrière publique par une mission auprès des Français et une attaque où il fut fait prisonnier après une capitulation honorable. Le premier établissement intérieur fut formé en 1787 malgré les guerres des Indiens. Cet état a pris un accroissement incroyable et a été constitué en 1804. Deux ans auparavant, il avait été admis dans l'Union.

2° État de Kentucky. Situé dans la vallée occidentale des monts Alléghanys, cet état fut d'abord visité par des marchands et des chasseurs à une époque qu'on ne saurait préciser. En 1752, Louis Evans publia une carte des pays situés entre les rivières Ohio et Kentucky. Deux ans plus tard, Macbride visita ce pays et John Finley le traversa. Enfin, cet état fut exploré en 1769 par l'intrépide et persévérant Daniel Boone, qui, en 1773, fut le fondateur du Kentucky, malgré les Indiens que les Anglais excitèrent plus tard contre les plantations américaines sur toute l'étendue des frontières. Le Kentucky fut constitué en 1796; il avait été reçu dans l'Union en 1791.

3° État de tennessée. Cet état compris dans des concessions dès 1664, fut visité de 1740 à 1750 par le colonel Wood et d'autres voyageurs qui franchirent les monts

Alléghanys. En 1754, il s'y trouvait plusieurs familles qui furent chassées par les Indiens. Il fut colonisé définitivement en 1765 par des émigrés de la Caroline du nord et constitué en 1796.

4° État d'Indiana. Cet état fut visité en 1690 par les Français; en 1702 ils y fondèrent Vincennes; et bientôt, isolés du reste du monde, ils se mêlèrent avec les Indiens en adoptant une partie de leurs coutumes. Depuis sa cession en 1763 jusqu'en 1815, il a eu des guerres à soutenir contre les Indiens. Il a été constitué en 1816.

5° État d'Illinois. Ce pays fut découvert par de la Salle et Tonti, en 1673. Les Français y fondèrent des colonies à Crevecœur et à Kaskakia. Il a prospéré rapidement et s'est donné sa constitution en 1818. Son territoire avait été établi en 1809.

6° Territoire de Michigan. Les Français y furent les premiers chasseurs, et les jésuites y firent des conversions dès 1648. En 1667 des garnisons furent mises au détroit et à Michillimackinac. Les Anglais ne profitèrent de la possession de ce territoire qu'ils retinrent à la paix de 1783 que pour inquiéter les Américains. La cession aux États-Unis n'eut lieu qu'en 1796. Les Indiens, excités par les Anglais, furent des ennemis acharnés après la paix de 1783 et pendant la guerre de 1812. Le Michigan a été constitué comme territoire en 1805.

7° Territoire nord-ouest.

8° État de Mississipi. Cette portion de l'ancienne Louisiane, confinant à la Floride occidentale, fut découverte par Ferdinand de Soto, en 1585, et par de la Salle un siècle plus tard. En 1716, les Français formèrent leur premier établissement aux Natchez; mais, en 1763, ils cédèrent aux Anglais tous leurs droits sur les pays à l'est du Mississipi. Après beaucoup de différends

avec les Espagnols des Florides, les États-Unis acquirent, en 1798, le Missisipi qui prit un accroissement extraordinaire et fut constitué en 1817.

9° État d'Alabama. Tout ce qui a été dit au sujet du Missisipi est applicable à l'Alabama. Ce dernier état ne fut séparé du premier qu'en 1817, sa constitution date de 1820.

III° GRAND TERRITOIRE DE LA LOUISIANE VENDU AUX ÉTATS-UNIS PAR LA FRANCE, EN 1803, LORSQU'ELLE SE RETIRA DU CONTINENT AMÉRICAIN.

1° État de Louisiane. La première colonie fut fondée, en 1699, par d'Iberville, dans la basse Louisiane. En 1717, la Nouvelle-Orléans s'éleva, et on vit se former la fameuse compagnie du Missisipi dissoute en 1731, qui fut aussi profitable au pays que funeste aux associés. La grande Louisiane, sacrifiée par la métropole, fut cédée à l'Espagne en 1766, et soumise trois ans après par le cruel Oreilly. En 1801, elle rentra sous le pouvoir nominal de la France, qui la céda de nouveau, en 1803, aux États-Unis, pour la somme modique de 60 millions de francs. Ce vaste territoire, qui comprenait ceux d'Oregon, de Missouri et d'Arkansas, n'a laissé son nom qu'au petit état de Nouvelle-Orléans dont les habitans ont voulu conserver une dénomination qui leur était chère. L'état de Louisiane était constitué en 1810, il n'occupe que 48,220 milles carrés et ne s'étend que jusqu'au 33e parallèle nord. Ses limites sont le golfe du Mexique, l'état de Missisipi, celui d'Arkansas et le pays de Texas.

2° État d'Arkansas. Les Français découvrirent ce pays, et le premier établissement y fut fondé par Tonti en 1685. Cet état a été démembré du grand territoire d'Arkansas et constitué en 1819.

3° État de Missouri. Les premiers établissemens stables datent de 1763; cependant des concessions plus anciennes avaient été faites, et depuis long-tems on y avait ouvert des mines. Cet état, qui faisait partie du grand territoire du Missouri, a été constitué en 1821.

4° Territoire d'Arkansas.

5° Territoire de Missouri. Ce territoire a été établi en 1812.

6° Territoire d'Oregon.

La population de ces territoires augmente rapidement, ils fourniront bientôt à l'Union plusieurs états distincts.

IV° TERRITOIRE ESPAGNOL CÉDÉ AUX ÉTATS-UNIS.

Territoire de la Floride. L'ancienne Floride, comme l'ancienne Virginie, formait de grandes divisions géographiques qui ont été considérablement restreintes. La Floride actuelle se compose seulement de la Péninsule et d'une petite portion de côtes à l'ouest. Les Espagnols y firent des efforts qui furent mal récompensés. Les premiers établissemens permanens des Espagnols à St-Augustin datent de 1566, et ceux des Français, à Pensacola, de 1696. En 1763, la Floride fut cédée aux Anglais en échange de Cuba, dont ils s'étaient emparés. En 1781, les Espagnols reconquirent la Floride, et, en 1821, ils la cédèrent aux États-Unis.

État du Christianisme dans l'Orient. — M. Buckingham, à l'occasion du onzième anniversaire de la société biblique de Whitby, dans le comté d'York, a prononcé un discours qui contient plusieurs faits très-curieux sur l'état du christianisme dans l'Orient. On y apprend, par exemple, que l'Angleterre qui se glorifie de la ferveur de sa foi religieuse, fait cependant dans l'Inde les frais

d'un culte idolâtre, sanguinaire et dissolu. Nous avons cru devoir extraire de ce discours les passages suivans. Il ne faut pas oublier que c'est un protestant qui parle :

« Permettez-moi, messieurs, de vous présenter, d'après les faits de notre propre histoire, un tableau fidèle, quoique affaibli, de tout le bien opéré par la diffusion des Saintes-Écritures, dans des pays où elles existaient déjà, mais sans être à la portée de l'intelligence des peuples. Par ce qui a été déjà fait, vous pourrez juger des espérances que nous devons avoir pour l'avenir.

» Le trait caractéristique du grand œuvre de notre glorieuse réformation a été de substituer l'autorité de l'évangile à l'influence spirituelle du pape, et de placer les écritures dans les mains des fidèles de toutes les classes, dans une langue intelligible à tous, avec une parfaite liberté, non-seulement pour leur lecture, mais encore pour l'interprétation de leurs divers passages controversés. L'effet de ce libre examen a été de faire cesser la domination que le sacerdoce exerçait sur toutes les consciences, et de rendre à la religion le caractère qu'elle n'aurait jamais dû perdre, celui d'une communication intime entre l'ame et son Créateur. Représentez-vous, messieurs, ce qu'étaient l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, et quelques autres contrées du nord, sous l'influence de Rome. Examinez ces mêmes nations depuis qu'elles ont secoué son joug, et contemplez l'étonnante différence qui existe entre ces deux situations. Si vous comparez de même les pays qui actuellement obéissent à ce qu'on appelle des gouvernemens chrétiens, vous trouverez que ceux où la Bible est en général soustraite aux yeux du peuple, et où le petit nombre de ceux qui la lisent sont obligés de soumettre leur croyance à la direction de leurs confesseurs, l'Espagne et le Por-

tugal, par exemple, sont encore plongés dans l'ignorance et la superstition ; tandis que les contrées où la Bible circule librement, accessible à toutes les intelligences, comme l'Angleterre et l'Amérique, nous offrent le tableau bien différent des lumières, de la moralité, et du bonheur qui ne manque jamais d'être le fruit d'une vie vertueuse. Mais passons à cette partie du globe dont je désire surtout vous entretenir.

» La première de ces contrées orientales qu'il m'a été permis de visiter est l'Égypte. En parcourant les bords de ce Nil dont les roseaux sauvèrent Moïse; en traversant la mer Rouge pour me rendre au désert; en admirant ces prodigieuses pyramides, à la construction desquelles il est au moins probable que les Israélites captifs furent employés; je ne pus m'empêcher de ressentir un vif intérêt pour chacun de ces objets si intimement liés aux Saintes-Écritures, ni être indifférent à la condition d'un peuple qui professe encore pour elles un grand respect. Le joug musulman qui pèse sur l'Égypte y limite beaucoup la circulation de la Bible. Néanmoins, comme il y a un grand nombre de sectes chrétiennes, sous les noms de Grecs, d'Arméniens, de Cophtes, de Nestoriens, de Maronites, etc., qui y possèdent des établissemens religieux et des temples, l'introduction des Écritures parmi elles ne serait pas d'une grande difficulté, et de leurs mains elles pourraient passer au milieu des populations de ces pays, qui autrement seraient inaccessibles pour elles. Les Écritures présentées dans une langue familière aux chrétiens eux-mêmes, dans l'état de dégradation et d'ignorance où ils sont réduits dans ces contrées, pourraient produire parmi eux un aussi grand effet que sur ceux qui professent un autre culte; car à peine peut-on concevoir quelque chose qui s'éloigne plus de la pure

simplicité du christianisme, que les rites, les cérémonies et les dogmes qui en usurpent le nom dans l'Orient.

» Les contrées que j'ai ensuite parcourues, et qui peuvent être, en cette occasion, considérées comme n'en formant qu'une seule, particulièrement la Palestine et la Mésopotamie, possèdent, plus que l'Égypte même, de ces souvenirs qui se rattachent aux Écritures. En méditant sur les murs et les tours de Jérusalem, en traversant le torrent de Cédron ou la piscine de Siloé, en gravissant le mont des Oliviers ou en entrant à Béthanie, à Bethléem et à Nazareth, quel homme pourrait voir avec indifférence le livre sacré qui rappelle tant d'événemens dont ces lieux furent le théâtre ou les témoins? Si je me baignais dans les eaux du Jourdain, si j'errais sur les rivages de la Mer Morte, si mes yeux se portaient avec délices sur les admirables aspects du mont Liban, ou si je me reposais sous les bosquets verdoyans de Damas, partout où je portais mes pas, à travers les ruines de Tyr ou de Sidon, dans les champs ou les vallées des plus profondes solitudes chaque rocher, chaque colline, le moindre filet d'eau avaient leur histoire spéciale et me rappelaient mille souvenirs de l'Écriture. Là, comme en Égypte, le gouvernement est entre les mains des musulmans; et quoiqu'il y ait un grand nombre d'individus soumis au christianisme, tant résidans que pélerins, cependant ces derniers connaissent et comprennent fort peu les évangiles. Ceux qui devraient les leur expliquer ont si peu de zèle, qu'on pourrait justement les comparer aux bergers du prophète qui *dorment pendant le danger du troupeau, et aux sentinelles assoupies pendant la prise de la citadelle*.

Dans la Mésopotamie l'ignorance est plus grande encore. A Ur (*Chaldée*), patrie d'Abraham, et dans tout

le pays au-delà de l'Euphrate, le nom même du christianisme et surtout la pureté originelle de sa doctrine s'effacent de jour en jour. On pourra juger de leurs lumières quand on saura qu'une secte de ce pays se dit chrétienne, parce qu'elle reconnaît un évangile de St.-Jean, et que cependant elle adore Satan, et cite un passage de cet évangile en faveur de son culte. Les ruines imposantes de Ninive et de Babylone reposent sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, dans toute la majesté solitaire d'une complète désolation, et en traversant ces vastes débris, avec le souvenir de leurs grandeurs passées, il me fut impossible de ne pas ressentir la tristesse des Israélites, quand au lieu de chanter les cantiques de Sion, ainsi que dans leurs heureux jours, ils suspendaient leurs harpes silencieuses aux branches des saules, et mêlaient leurs larmes avec les eaux du fleuve babylonien.

En passant de là dans la Perse, je n'y trouvai pas de grandes améliorations. Cependant un rayon d'espérance a lui sur ce pays. Le caractère européen y est en général très-respecté, et les idées de l'Europe y trouveraient un plus facile accès que dans tout le reste du monde mahométan. Je pourrais ajouter à cette assertion générale un fait dont j'ai la connaissance personnelle, et qui montre ce qu'on pourrait exécuter en Perse par des mesures judicieuses. Le révérend Henri Martyn, dont le noble caractère inspire l'estime partout où son nom est connu, se trouvait en Perse quelque tems avant mon passage dans ce pays, et à Chiraz j'eus occasion de m'entretenir avec quelques mollahs qui m'apprirent que la conduite et les discours de M. Martyn avaient adouci d'une manière étonnante les inimitiés habituelles entre les musulmans et les chrétiens; que les plus savans d'entre les muphtis

avaient eu de fréquentes conférences avec lui sur des points de foi ou de doctrine, et qu'il en avait été conclu de part et d'autre, que les barrières qui séparaient les deux religions étaient moins insurmontables qu'on ne l'avait cru jusqu'à ce jour.

De la Perse je passai dans l'Inde. Le séjour de plusieurs années que j'ai fait dans ce pays m'a mis à même d'apprécier les nombreuses difficultés qui s'opposent encore à la propagation de l'évangile chez ces nations qui cependant reconnaissent depuis long-tems nos lois.

L'usage des Hindous le plus généralement connu est celui qui consiste à brûler les veuves sur le bûcher de leurs époux. Cette coutume est encore si répandue, que dans l'espace de dix années, suivant un rapport présenté à ce sujet au parlement, près de sept mille femmes ont été brûlées vives. Quand même ce dévouement monstrueux serait ordonné par les livres sacrés de ces peuples, et accompli toujours volontairement, il n'en révolterait pas moins l'humanité. Mais il est fort douteux que de tels sacrifices soient autorisés par leurs propres écritures, et un de leurs plus savans brahmines a publié plusieurs ouvrages qui prouvent que cette pratique n'a du moins jamais été prescrite, et qu'elle est d'une date comparativement récente; d'ailleurs, dans le plus grand nombre de cas, elle n'est point volontaire, et les victimes ne cèdent qu'à l'enivrement de l'opium, à la séduction de leurs prêtres, ou à la terreur de leurs menaces. Ajoutez à cela qu'elles sont fréquemment attachées, par des ligatures de bambous, sur le bûcher funèbre, de sorte qu'il leur est impossible d'échapper à la mort, et que dans les cas rares où on les laisse en liberté sur le bûcher, on en a vu s'élancer, à demi brûlées, du milieu des flammes en poussant d'horribles cris de douleur. Mais alors les bar-

bares, témoins de leur supplice, les rejetaient dans les flammes où elles expiraient au milieu des plus cruelles tortures; et tout cela se passe avec la sanction et sous l'autorité d'un gouvernement qui prend le nom de chrétien (*la Compagnie des Indes orientales*).

Ce qui me paraît ajouter beaucoup à l'horreur de cette coutume, c'est qu'elle fait périr les êtres précisément les plus dignes de vivre; car, quoi qu'on puisse dire de la soumission volontaire de ces infortunées, il faut attribuer leur sacrifice ou au désir d'offrir leur vie au Tout-Puissant, ou à celui de rejoindre dans un meilleur monde celui qui, sur la terre, fut non-seulement leur époux et leur protecteur, mais encore leur meilleur ami. Il y a dans ces divers motifs quelque chose de touchant et de respectable qui ne peut être apprécié que par de nobles cœurs, et une société qui possède de semblables élémens doit offrir un jour d'excellens matériaux à ceux qui sauront les utiliser pour un édifice social posé sur de meilleures bases.

Le second rite non moins abominable, dont je veux aujourd'hui vous entretenir (car je me borne aux deux principaux au milieu de mille autres), est le pélerinage de Jagrenat. C'est le nom d'une idole adorée dans un lieu nommé Pouvé, sur la côte d'Orixa, entre Madras et le Bengal, et en l'honneur de laquelle arrivent tous les ans des nuées de pélerins de toutes les contrées de l'Inde. Le nombre de victimes qui se dévouent à cette monstrueuse idole est incroyable; qu'il nous suffise de dire que les approches du temple sont annoncées à plus de 60 milles (environ vingt lieues) à la ronde par les membres déchirés et les ossemens de ceux qui ont cru faire un acte agréable à leur divinité en se faisant écraser sous les roues de son char. La Compagnie, non-seule-

ment reste spectatrice indifférente de ces atrocités, mais encore trouve dans cette révoltante coutume la source d'un profit infâme. Elle reçoit tous les tributs apportés à l'idole, paie les frais de son culte, et entretient un établissement de courtisanes pour le service de ses prêtres. Pour multiplier ses profits, elle a organisé des corps de pélerins sous les noms de *Pondas* et de *Parharis,* dont la fonction spéciale est d'aller dans toutes les directions chercher des pélerins, et de les amener en troupes à Jagrenat. Ces singuliers embaucheurs reçoivent de la Compagnie des Indes une prime d'encouragement pour chaque pélerin qu'ils ont enrôlé sous leurs drapeaux. Aussi partout où ils trouvent un homme qui possède une certaine somme d'argent, quelquefois le fruit de plusieurs années de travail et d'économie, ils s'acharnent sur cette victime, et lui persuadent d'abandonner sa femme et ses enfans, pour aller avec son trésor en pélerinage à Jagrenat. Les frais de son voyage, les taxes qu'il paie à la Compagnie, les récompenses que savent lui arracher ses guides, tout contribue à le ruiner complètement peu de jours après son arrivée, et il meurt bientôt de misère ou de fanatisme sur les marches d'un temple où des millions sont annuellement dévorés dans les plus grossières voluptés.

Je pourrais, messieurs, ajouter à ces faits d'autres preuves qui vous convaincraient que le gouvernement actuel de l'Inde, malgré ses protestations répétées, ne fait rien pour répandre dans ce vaste pays les lumières du christianisme. Par exemple, comment se fait-il que le plus vaste établissement de missionnaires qui soit maintenant dans l'Inde, celui de Sérampore, ait été obligé de se fixer sur un territoire étranger, (car il appartient aux Danois), plutôt qu'à Calcutta, ou dans quelque autre lieu

de la domination anglaise? Pourquoi cette Compagnie, qui exerce sur la religion le même monopole que sur la politique et le commerce, ne permet-elle pas aux écrivains religieux de publier que Bramah est un faux dieu, tandis que les Hindous prêchent dans leurs pagodes que le Christ et ses apôtres sont des imposteurs?

Tel est, messieurs, l'état actuel de l'Inde. Si le gouvernement de ce pays le voulait, il lui serait aussi facile de détruire les horribles superstitions que nous venons de retracer, que d'empêcher l'assassinat des jeunes filles à Guzerate, et la mort des enfans qu'on jetait dans le Gange à Sangor.

Les sentimens d'humanité que nous venons d'exprimer, comme chrétien, deviennent pour nous des devoirs plus impérieux encore, si nous songeons que ces cent millions d'hommes, si aveugles et si misérables, vivent sous la domination de notre patrie. Jugez, messieurs, avec quelle ardeur nous devons désirer que la pure et douce lumière de l'évangile se répande, sans obstacle, dans ce vaste continent indien, où elle seule peut détruire les dégradantes superstitions et l'idolâtrie, et y faire fleurir la civilisation dont nous avons le bonheur de jouir.



Amélioration importante dans la fonte du fer.— Au lieu de faire arriver dans les fourneaux destinés à la fonte du fer de l'air froid, on s'est servi depuis quelque tems d'air échauffé dans les usines de Clyde, et avec le plus grand succès. Des expériences ont prouvé qu'une quantité de fer donnée est fondue par l'air échauffé avec les trois quarts seulement du charbon qu'exigeait l'emploi

de l'air froid, c'est-à-dire de l'air qui n'a pas été échauffé par un moyen artificiel, et en même tems le produit en fer est considérablement augmenté. En ce moment tous les hauts fourneaux des forges de Clyde ne sont alimentés que d'air échauffé. Dans ces établissemens, avant de faire arriver l'air dans les soufflets qui le dirigent dans les fourneaux, on l'élève à la température de 220 degrés Fahrenheit, au moyen de grands vases en fonte placés sur des fourneaux, et semblables à la chaudière de la machine à vapeur. Il est probable qu'une température supérieure à celle de 220 degrés donnerait des résultats plus avantageux; mais c'est ce que l'expérience n'a point encore prouvé : on a calculé que cette amélioration doit produire dans les dépenses faites pour la fonte du fer en Angleterre une économie d'au moins 200,000 livres sterling.

FIN DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

